

**FEMMES LIBRES  
HOMMES LIBRES**

**SEXE • GENRE • FÉMINISME**

**CAMILLE PAGLIA**



**FEMMES LIBRES  
HOMMES LIBRES**



# FEMMES LIBRES HOMMES LIBRES

SEXE • GENRE • FÉMINISME

## CAMILLE PAGLIA

PRÉSENTATION ET TRADUCTION DE

GABRIEL LAVERDIÈRE



**Presses de  
l'Université Laval**

Financé par le gouvernement du Canada  
Funded by the Government of Canada

| **Canada**

Nous remercions le Conseil des arts du Canada de son soutien.  
We acknowledge the support of the Canada Council for the Arts.



Conseil des arts du Canada  
Canada Council  
for the Arts

Les Presses de l'Université Laval reçoivent chaque année de la Société de développement des entreprises culturelles du Québec une aide financière pour l'ensemble de leur programme de publication.

**SODEC**  
Québec

Versions originales :

*Free Women, Free Men. Sex, Gender, Feminism*, New York, Pantheon, 2017, 352 p.

« It's Time for a New Map of the Gender World », *Quillette*, 10 novembre 2018  
(avec l'aimable autorisation de madame Claire Lehmann).

This translation is published by arrangement with Pantheon Books, an imprint of The Knopf Doubleday Group, a division of Penguin Random House, LLC.  
Compilation copyright © 2017 Camille Paglia.

© 2019 pour la traduction française, Les Presses de l'Université Laval.

Mise en pages : In Situ

Maquette de couverture : Laurie Patry

Dépôt légal 2<sup>e</sup> trimestre 2019

ISBN : 978-2-7637-4389-9

ISBN PDF : 9782763743905

Les Presses de l'Université Laval

[www.pulaval.com](http://www.pulaval.com)

Toute reproduction ou diffusion en tout ou en partie de ce livre par quelque moyen que ce soit est interdite sans l'autorisation écrite des Presses de l'Université Laval.

# TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos 1

Note du traducteur 9

## FEMMES LIBRES HOMMES LIBRES

Introduction 13

1. Le sexe et la violence, ou la nature et l'art 36
2. La Vénus de Willendorf 79
3. Néfertiti 84
4. Madonna : artifice et animalité 92
5. Le viol et la guerre moderne des sexes 96
6. Obligations pourries et prédateurs financiers :  
l'université à l'heure du loup 103
7. Crise au sein des universités américaines :  
la conférence au MIT 107
8. La curieuse affaire de Clarence Thomas et Anita Hill 123
9. La maternelle universitaire, ou de la corruption  
des humanités américaines 127
10. Catharine MacKinnon et Andrea Dworkin,  
ou Carry Nation ressuscitée 135
11. Une conférence de femmes blanches et progressistes 143
12. Des canons dits lettrés 147
13. La disparition des sports masculins 154

14. Cajoler les femmes ne les fera pas élire,  
il faut les endurcir 158
15. Les féministes universitaires doivent se mettre à incarner  
leur noble et stimulant idéal 162
16. Foot-féminisme 173
17. La lutte moderne des sexes 178
18. Les études de genre d'aujourd'hui aux États-Unis 205
19. Un miroir cruel : les types corporels  
et l'image du corps dans l'art 209
20. Les pièges de la chirurgie plastique 222
21. Féminisme d'hier et d'aujourd'hui : idéologie,  
action et réforme 228
22. Non, sans sexe s'il vous plaît, nous sommes de la classe  
moyenne 251
23. Le talon aiguille 256
24. Des chercheuses livrées pieds et poings liés 261
25. Des rôles sexuels : innés ou acquis? 285
26. Les hommes sont-ils obsolètes? 296
27. Réinscrire le sexe dans l'éducation sexuelle 301
28. Le temps est venu de laisser les adolescents boire 305
29. Sectarisme et vues étriquées : l'intolérance afflige  
un trop grand nombre de féministes 309
30. Les femmes du Sud : vieux mythes, nouvelles frontières 316
31. L'université moderne ne comprend rien au mal 341
32. Pourquoi j'adore *The Real Housewives* 345
33. Portrait d'une femme à la présidence 349

34. Trouble dans le féminisme	353
35. Sur l'avortement	361
36. Il est temps de dresser une carte nouvelle du monde des sexes	370
37. Du sens d'une photographie	381
Illustrations	385
Remerciements	397
Notes du traducteur	399
Index	405
Informations éditoriales	417
Crédits pour les illustrations	422
Bibliographie de l'auteure	423



# AVANT-PROPOS

*Se vouloir libre, c'est aussi vouloir  
les autres libres.*

Simone de Beauvoir

Camille Paglia n'a pas la langue dans sa poche ni l'esprit aux talons. Professeure depuis près de cinquante ans, elle continue de faire la guerre à tous les dogmes et doxas au nom des valeurs qui lui sont chères : la liberté de penser, de dire et d'être. Rebelle insatiable formée par l'anticonformisme radical des années 1960, révoltée furieuse contre les conventions arbitraires et les autorités illibérales et illégitimes, mais aussi extatiquement enthousiaste devant le génie artistique et ses puissantes manifestations du beau, elle est une incarnation originale de l'intellectuel public moderne. Persuadée que le savant ou le lettré ont aussi pour devoir de s'adresser à la population, elle se prête à une analyse soucieuse du monde contemporain, des arts à la religion en passant par la culture populaire, la politique, le sport et, bien sûr, le féminisme, auquel elle demeure rattachée malgré ce qu'en disent ses détracteurs.

Puisant chronologiquement à près de trente années d'interventions dans l'arène publique, cet ouvrage, *Femmes libres, hommes libres*, rassemble une série de textes aux formes variées : articles universitaires ou publiés dans la presse, extraits de livres, entrevues, retranscriptions de conférences, critiques. S'y présentent les coups d'essai de cette intellectuelle américaine atypique et souvent contro-

versée, dont la longue carrière l'a vue maintes fois examiner les thèmes annoncés par le sous-titre du présent ouvrage : *sexe, genre, féminisme*.

La traduction de «*gender*» par «genre» a plus ou moins intégré le français d'usage. Les médias l'ont pour certains mal compris, notamment quand il leur sert à tort de substitut pour le terme «sexe». Contrairement à l'emploi du mot «genre» en français pour décrire les catégories grammaticales du masculin, du féminin et du neutre, en anglais le sens du mot «*gender*» recouvre couramment l'idée du sexe biologique *et* l'idée de la qualité d'être homme ou femme, qui dépendrait des conventions socioculturelles du féminin et du masculin<sup>1</sup>. Ces conventions sont relativement variables selon les époques et les régions du monde. Dans les lettres ou les sciences humaines, la tendance a été depuis plusieurs décennies maintenant de considérer la malléabilité du genre (voire celle du sexe) : aucune manifestation humaine n'échapperait aux systèmes culturels (et symboliques) dans lesquels nous naissons, vivons et mourons. D'après cette perspective, s'ensuivent toutes sortes de considérations relatives à des rapports de pouvoir, de force, d'oppression, etc., que l'on serait tenu d'identifier, d'examiner, de dénoncer, de corriger, voire de renverser. Autrement dit, étudier le «genre» reviendrait à replacer le «sexe» dans la réalité environnementale ou sociale de l'être humain, qui reçoit des influences fort variées. Qui plus est, lui correspondrait aussi, pour certains, un engagement politique, contradictoire cela dit avec le principe de neutralité scientifique.

---

1. Ce sens du mot «genre» a été inclus dans le Larousse 2011 («Dimension identitaire, historique, culturelle et symbolique de l'appartenance biologique au sexe masculin ou féminin, donnant lieu à des recherches appelées *études de genre*») et le Robert 2014 («Construction sociale de l'identité sexuelle»; l'adjectif «genré», ajouté à l'édition 2016). L'usage du mot «genre» au sens de «sexe» était admis en vieux français (vers 1200).

Malgré cette possible ambivalence qui concerne l'éthique de la recherche, l'on imagine sans peine la pertinence et la complexité de cette entreprise – qui n'est pas nouvelle, puisque, outre les artistes, les sexologues et psychologues de la première heure s'y sont consacrés, qu'il s'agisse de Kinsey, de Reich, de Hirschfeld ou de Freud, qui écrivait : « Nous pouvons dire sans façon à la société que ce qu'elle appelle sa morale coûte plus de sacrifices qu'elle n'en vaut et que ses procédés manquent aussi bien de sincérité que de sagesse<sup>2</sup>. » Or l'entreprise qui cherche à étudier le sexe et le genre à travers le prisme de la nature n'est pas moins complexe ou pertinente, ce qui devrait aller de soi, même dans les sciences humaines.

Si, comme la réalité qu'ils décrivent, les mots « genre » et « sexe » ne sont pas interchangeable, et si la popularisation de l'un ne saurait supplanter l'autre, c'est qu'ils ne correspondent pas, terme à terme, à « culture » et « nature ». Il ne s'agit pas de catégories étanches, qui permettraient, de même, la catégorisation des personnes. Parce que sa philosophie de la sexualité prend la question du sexe et du genre à contrepied (sans oublier sa verve parfois brusque, sa prose catégorique et ses contrariants excès), Camille Paglia fait figure d'anomalie dans le paysage actuel des études féministes, auxquelles elle n'est d'ailleurs pas restreinte (et desquelles elle est souvent même exclue).

Les « études de genre » françaises, calque de la dénomination plus familière de « *gender studies* », ont quant à elles, par le choix du mot « genre », institutionnalisé une restriction du sens de l'expression anglaise : l'esprit de cette expression serait mieux rendu par « études du sexe et du genre » ou « études de la sexualité » (la sexologie s'étant,

---

2. Sigmund Freud, *Introduction à la psychanalyse*, Paris, Payot (Folio Essais), 1989 [1922], p. 411.

pour sa part, engagée sur une trajectoire clinique, et donc plus proprement balisée). Un tel programme d'enseignement et de recherche accueillerait, comme le suggère Paglia, des positions radicalement différentes ainsi que des domaines variés des sciences, qui sont, pour la sexualité, de véritables connecteurs. De cette façon pourrait se dessiner une discipline à part entière, qui troquerait l'allégeance morale ou politique aux idées admises contre une recherche apolitique et détachée (autant que faire se peut), un affrontement des idées sans peur de réprimande et, tout bien compté, une formation plus représentative des complexités inhérentes à la sexualité humaine (qui se traduisent dans les sphères sociales, politiques, artistiques ou philosophiques).

La perspective féministe dissidente de l'auteure, une forme d'amazonisme ou de féminisme baroudeur (« *street-smart Amazon feminism* »), rappelle l'individualisme au sens propre<sup>3</sup>, soit la valorisation humaniste de l'individu, en lutte perpétuelle pour sa liberté : contre la nature d'abord, qui lui impose ses lois parfois cruelles, puis contre un monde sociopolitique qui cherche sans cesse à dissoudre la personne dans une masse indifférenciée emportée par le courant de l'ordre et de l'opinion. Cette perspective se retrouve dans le large éventail de textes que le présent livre propose. Puisque la période couverte par cet échantillonnage s'étend sur nombre d'années, le lecteur ne manquera pas de noter que des idées réapparaissent çà et là, qui lui permettront, ce faisant, de remarquer aussi la cohérence et la constance des positions tenues par l'auteure. La diversité d'approches (sérieuses, critiques ou ludiques) et de sujets

---

3. Comme y songeait sans doute Edmond About au sujet des Grecs, par opposition à la soumission, lorsqu'il écrivait : « Les Grecs haïssent l'obéissance. Il faut que l'amour de la liberté soit bien enfoncé dans leurs âmes, pour que tant de siècles d'esclavage n'aient pu l'en arracher. La nature du pays, ajoutait-il, est singulièrement favorable au développement de l'individualisme. » (*La Grèce contemporaine*, 1854).

(les femmes en politique, l'histoire du féminisme, l'avortement, la représentation du corps féminin dans l'art, l'éducation sexuelle, les risques assortis à la pensée groupale, etc.) atteste une contribution intellectuelle substantielle aux débats féministes, artistiques, philosophiques et culturels des 20<sup>e</sup> et 21<sup>e</sup> siècles.

Comme ce qui précède devrait inviter à le penser, les travaux de Camille Paglia logent à l'enseigne des humanités, qui ont par définition et par tradition un caractère interdisciplinaire<sup>4</sup>. Dans l'arène que les humanités dessinent en ce sens, le penseur ou l'intellectuel est un omnivore inépuisable. On s'en doute, les jeunes étudiants trouvent quelquefois bien peu d'intérêt aux œuvres du passé. Paglia leur répond : « rien n'est ennuyeux ; si vous vous ennuyez, c'est vous qui êtes ennuyeux<sup>5</sup>. » Au contraire de ce que laissent parfois penser certains discours postmodernes et le relativisme qu'ils peuvent encourager, le monde est une corne d'abondance remplie de sens, que l'exercice du savoir et la découverte permettent de goûter. Paglia privilégie certaines figures transversales pour l'y puiser, dont celle de la sexualité, qui forme l'un des nœuds les plus parlants de la vie humaine.

Suivant ce point de vue, le féminisme, les « études de genre » ou les études de la sexualité ne seraient pas des

---

4. Les « humanités », appellation favorisée dans les milieux anglophones (*humanities*), correspondent peu ou prou à l'appellation privilégiée à une époque dans les milieux francophones : les « lettres ». Toutes deux remontent à leur façon jusqu'à l'Antiquité. Elles en vinrent à recouvrir plusieurs disciplines assemblées sous le signe de la philosophie humaniste (de la Renaissance ou du Siècle des lumières). À l'heure actuelle, et depuis que l'humanisme a été soumis à critique, ces appellations sont de plus en plus abandonnées et remplacées (surtout les « lettres ») par l'appellation « sciences humaines », catégorie qui assemble les disciplines en question sous le signe de l'efficacité technoscientifique.

5. Camille Paglia, « Conversations with Tyler », *Mercatus Center*, entretien avec Tyler Cowen, 26 avril 2016 [en ligne].

chasses gardées ni des disciplines exclusives, mais offriraient plutôt un moyen, justement, de mettre en valeur la perspective interdisciplinaire humaniste. C'est sous cet angle qu'il faut entendre les critiques combatives auxquelles Paglia soumet sans cesse le féminisme (universitaire, en particulier), ou ce qu'elle appelle « l'establishment féministe », soit le figement institutionnalisé d'un mouvement d'idées. Les idéologies vives ne sont pas des chapelles où s'égrainent des commandements, mais des organismes évolutifs qu'il ne suffit pas d'engraisser : faire l'examen de celles auxquelles nous souscrivons, voilà aussi l'œuvre de l'intellectuel.

Comme Paglia le dit de l'histoire, l'évolution du féminisme est cyclique. Depuis le début des années 2010, les thèses féministes sont sorties du champ restreint des départements universitaires, et c'est heureux, pour retrouver la visibilité publique qu'elles avaient connue à une autre époque. Pour qui les aurait oubliés, cette réapparition a pu rappeler la grande valeur des principes féministes fondateurs (que tous les peuples et pays ne partagent pas), mais aussi la démesure qui peut affecter tout mouvement idéologique et politique. Il semble que la braise du féminisme actuel soit davantage ravivée par le souffle de diplômées universitaires ayant investi les sphères médiatiques, artistiques et politiques plutôt que par celui de voix populaires. Mais sa réémergence indique que ce mouvement d'idées sert encore à questionner le monde contemporain, comme le signale Paglia dans la longue citation qui suit, où elle envisage des perspectives d'avenir pour la réflexion du féminisme occidental.

Aujourd'hui, écrit-elle, les questions les plus importantes qui se posent pour le féminisme sont les suivantes : la femme est-elle une victime, mutilée par les horreurs de l'histoire, ou est-elle un agent capable et résilient, responsable de ses propres actions et de

ses désirs ? Jusqu'à quel point l'État devrait-il intervenir afin de faire progresser l'avancée cruciale des femmes dans la société ? Les quotas imposés par la loi et autres traitements préférentiels sont-ils authentiquement progressistes, ou bien sont-ils réactionnaires, paternalistes et infantilisants ? Après avoir échappé à la dépendance aux pères et aux maris, les femmes devraient-elles maintenant transférer cet humiliant pouvoir à la bureaucratie labyrinthienne de l'État ? Ou, pour preuve de leur force et de leur courage, les femmes devraient-elles plutôt valoriser par-dessus tout la liberté, et ce, malgré la douleur et le risque qu'elle suppose<sup>6</sup> ?

Sachant la crainte qu'a Paglia des entraves que toute subordination aux structures de pouvoir est susceptible d'imposer à l'action et à la pensée personnelles, son questionnement vaut pour une invitation, un urgent appel lancé au sens éthique de l'individu : à tout peser, sa liberté dépendrait de la reconnaissance de sa responsabilité.

À cet égard, Paglia remarque une disjonction entre un féminisme contemporain réquisitionné par les élites et un point de vue populaire souvent décrié par celles-ci comme ignare ou rétrograde. Or, est-il permis de penser, si le féminisme doit demeurer une perspective légitime, rassembleuse et qui récolte largement les appuis, les femmes de toutes les classes sociales seront mises à contribution, et les élites, dont les rangs sont pourvus par les universités, se mettront à l'écoute et au service de la population plutôt que d'exiger l'inverse.

Contrairement à ce que l'on aurait pu croire, après les nombreux progrès sociaux des dernières décennies, les vulnérabilités ne semblent pas s'être amoindries. Doutant des pouvoirs de la raison, l'on a eu de plus en plus recours à

---

6. Camille Paglia, *Provocations. Collected Essays*, New York, Pantheon, 2018, p. 159-160.

l'autorité présumée des sentiments, malgré leur caractère invérifiable, instable et influençable. En s'alimentant au narcissisme naturel de l'être humain, les dispositifs numériques de communication, qui excitent la discorde et creusent les fossés — tout en servant, dit-on, la démocratisation de l'information (et le naufrage que l'on voit emporter la presse traditionnelle) —, exacerbent les sensibilités des uns et des autres, ce qui devrait expliquer la recrudescence d'une peur des mots et du jugement d'autrui<sup>7</sup>.

Or, si l'on a raison d'espérer le respect d'autrui (et de l'offrir), de voir l'irrespect désapprouvé et, certes, le crime condamné, la liberté est un principe et un idéal qui ne se traduit pas par une protection des sentiments et affects de tout un chacun. Ce principe est, de plus, contraire au repli de l'individu sur lui-même, puisqu'en tant qu'impératif il ne peut qu'être mutuel et disséminé. Si celle des uns suppose celle des autres, la liberté est aussi un droit que l'on se donne à soi-même. Dans les cultures développées, où les besoins fondamentaux sont assurés pour la plupart, être libre, c'est vouloir être libre. Être libre est un risque à courir, qui commence par la pensée. Par son inspirante éloquence et l'intégrité de son engagement intellectuel, Camille Paglia nous invite à prendre le taureau par les cornes, à le monter avec adresse et témérité, de même que l'on découvre la puissance des mots, de la parole et de l'écriture, qui sont les outils premiers d'une pensée véritablement libre.

Gabriel Laverdière

---

7. Un exemple: le 9 avril 2019, à l'occasion d'une conférence que Paglia offrirait à l'université où elle est en poste depuis 1984, plus d'une centaine d'étudiants ont protesté contre sa présence parmi les rangs professoraux de l'établissement. Ils ont exhorté le président de l'université à la licencier (et à la remplacer par « une personne queer de couleur ») et ont accusé l'université de mettre les étudiants « en danger », prenant prétexte des vues de Paglia sur le *date rape* et l'identité transgenre. Le présent livre rend compte de ces positions, qui n'ont pas fini de provoquer.

## NOTE DU TRADUCTEUR

Pour que la lecture en soit facilitée, la plupart des dénominations anglaises ont été traduites. Afin de rendre plus accessible au lecteur francophone la discussion proposée par l'auteure, certaines notes explicatives ont été ajoutées, qui fournissent principalement des informations à caractère culturel ou historique. Le long du texte, des appels de note (\*) renvoient à la section « Notes du traducteur », qui se trouve au bout du livre. Quant à elles, les notes infra-paginales sont de l'auteure.

Le lecteur est invité à consulter l'ouvrage de Camille Paglia intitulé *Introduction à Personnes sexuelles* (Presses de l'Université Laval, 2017), dans lequel figure une annexe se voulant informative, composée de « Notices biographiques » et de bibliographies préparées, dans le même esprit, par le traducteur.



**FEMMES LIBRES  
HOMMES LIBRES**



# INTRODUCTION

Le cours de l'Histoire est cyclique. Le fléau de la rectitude politique et des attaques contre la liberté d'expression, qui avait éclaté pendant les années 1980 et qui avait été repoussé pendant les années 1990, a fait un retour fracassant. Actuellement, aux États-Unis, une police de la pensée, bien intentionnée mais impitoyable, et dont les opinions n'ont rien à envier au dogmatisme des agents de l'Inquisition espagnole, patrouille les universités de même que les médias généralistes. Encore une fois, nous voilà plongés dans un chaos éthique, où l'intolérance passe pour son contraire et où la tyrannie du groupe écrase la liberté individuelle.

Les principes directeurs du présent livre sont la libre pensée et la libre expression, ouvertes, mobiles et affranchies des idéologies conservatrices ou progressistes. Datant du schisme entre la gauche et la droite qui a suivi la Révolution française, la dichotomie entre progressisme et conservatisme est éperdument dépassée à notre époque, que l'expansion technologique et la mondialisation politique rendent de loin plus complexe. Déconnecté du bon sens propre aux réalités quotidiennes, un clivage acharné entre progressisme et conservatisme est devenu, dans les Amériques autant qu'en Europe, si extrême et vociférant qu'il s'apparente parfois à la maladie mentale.

La politisation actuelle de la sexualité, un thème ou, oui, une obsession caractéristique de la culture moderne, a embrouillé la compréhension que nous en avons. Dans les universités, des théoriciens mal renseignés ont redéfini le sexe et le genre pour en faire des phénomènes superficiels et fictifs, produits par des forces sociales oppressives et

dissociées de la biologie. Cette hallucination a semé la confusion chez les jeunes et a gravement nui au féminisme. Une théorie portant sur le sexe mais de laquelle sont exclues toutes références à la biologie est absurde en soi. Mais en tant que partisane d'un libre arbitre dynamique, il est certain que je ne souscris pas à un déterminisme biologique absolu. Comme je l'ai écrit à la première page de *Sexual Personae (Personas sexuelles)*, «la sexualité et l'érotisme forment l'intersection compliquée de la nature et de la culture.» En outre, mon idée maîtresse veut que l'art soit une ligne tracée à l'encontre de la nature.

La facture dissidente de mon féminisme repose sur mes propres expériences d'enfance en tant que rebelle irascible, qui affrontait le conformisme suffocant des années 1950, époque pendant laquelle les Américains, épuisés par deux décennies de guerre et d'instabilité économique, sont retournés à un culte victorien de la sphère domestique, qui limitait les aspirations des jeunes filles et qui les bornait (de mon point de vue désenchanté) à une féminité minaudière et sirupeuse. J'ai parlé, ailleurs, de ma protestation contre l'identité sexuelle, qui s'exprimait par les symboles excentriques de mes costumes travestis d'Halloween : Robin des Bois à cinq ans, le toréador de *Carmen* à six ans, un soldat romain à sept ans, Napoléon à huit ans, Hamlet à neuf ans. Je puisais à toutes les sources susceptibles de m'inspirer : des bandes dessinées publiées par Classics Illustrated aux publicités de Courvoisier pour le cognac Napoléon, en passant par les stations du chemin de croix à l'église du quartier et l'exemplaire usé de *Stories from the Great Metropolitan Operas* qui appartenait à mes parents.

Cela dit, alors que je m'identifiais passionnément aux figures héroïques masculines, jamais des adultes préoccupés mais malavisés ne m'ont encouragée à croire que j'étais réellement un garçon et que des interventions médicales pourraient donner vie à cette vérité cachée. Au contraire,

avoir été forcée d'apprendre des stratégies de défense pour survivre en société m'a rendue libre de développer mes talents d'autres manières qui, avec le temps, se sont avérées inestimables. Quand on m'a récemment demandé comment je m'« identifiais » ou me décrivais moi-même, j'ai répondu : « entité non sexuée. » Cependant, à l'exception de cas très rares d'hermaphrodisme véritable (un trouble congénital), l'ADN de chaque cellule du corps humain est inflexiblement codé comme mâle ou femelle, de la naissance à la mort. Bien que l'on doive respect et protection légale à toute personne qui cherche, pour quelque raison, à glisser d'une position à l'autre sur la gamme complexe des personas sexuelles (*persona*, mot latin pour désigner le masque de théâtre), changer de sexe est scientifiquement impossible.

À la fin des années 1950 et au début des années 1960, la société exerçait continûment sur les filles d'intenses pressions. Des blondes sautillantes typiquement américaines comme Doris Day et Debbie Reynolds régnaient en dictatrices sur toute la culture avec leur bonne humeur compulsive. Un jour où je campais avec les jeannettes, je me suis fondue dans les bois pour échapper au mégatube de Doris Day, *Que Sera Sera*, chanté joyeusement et collectivement autour du feu de camp par mes consœurs. À l'école, les professeurs appréciaient mes efforts scolaires, mais ma misérable incapacité à entrer dans le moule de la fille calme et déférente les exaspérait sans cesse. Après que j'eus bousculé mes paires mises en rang, ma maîtresse de cinquième année me retint après les cours pour que je cherche dans le dictionnaire le mot « agressif », comme s'il s'agissait pour les filles d'un atroce péché mortel. En huitième année, la maîtresse me fit furieusement sortir de la classe, exigeant que je me tienne tranquille à mon pupitre, sans bouger ni remuer la moindre extrémité du corps, ce que je vécus à l'époque comme une humiliation déconcertante, qui m'a rendue définitivement sympathique à la détresse des

garçons physiquement très actifs qu'emprisonne un système scolaire public dominé par des femmes enseignantes.

Les seuls moyens pour moi d'échapper à l'homogénéité répressive de cette époque se trouvaient dans la culture populaire (les épopées hollywoodiennes sur grand écran, le rock'n'roll) et l'archéologie : j'adorais la monumentalité et la mégalomanie de la sculpture et de l'architecture égyptiennes. Lorsque mes parents purent enfin se payer leur premier téléviseur (j'avais douze ans), les films diffusés tard en soirée devinrent pour moi une porte ouverte sur le passé. J'y découvris Katharine Hepburn, qui m'électrissa. Ses premiers films des années 1930 et 1940, où elle jouait souvent des femmes de carrière fonceuses ou des mondaines au-dessus de tout, furent pour moi une révélation. Je n'avais jamais vu une femme avec un tel franc-parler et une telle assurance, une femme aussi courageusement corrosive. Étant donné la rareté des informations qu'on pouvait trouver sur la culture populaire à l'époque (car encore considérée comme un évanescant ramassis d'inepties), je n'avais pas alors pris conscience qu'à travers Hepburn j'entrais en contact avec l'esprit de provocation qui avait déterminé le féminisme de la première vague : sa mère et sa tante avaient été réputées à la grandeur du pays pour leur activisme pour le droit de vote et la contraception, et Hepburn elle-même, alors enfant, avait fait campagne pour le droit de vote en participant à des manifestations. Je préparai un tableau détaillé des films de Hepburn et cochai soigneusement chacun d'eux, en indiquant la date de diffusion, toutes les fois où j'avais la chance de les voir.

Au secondaire, je me suis passionnée pour Amelia Earhart, ayant lu, en 1961, un article du *Syracuse Herald-Journal* portant sur sa mystérieuse disparition en 1937, alors qu'elle survolait le Pacifique. Suscitant la perplexité de mes camarades d'école, je m'engageai fiévreusement, pendant trois ans, dans un projet de recherche sur Earhart,

épluchant systématiquement de vieux journaux et magazines dans le sous-sol enténébré de la bibliothèque du centre-ville de Syracuse, rédigeant des centaines de lettres de requête puis, lors de voyages en famille, nous détournant pour visiter des lieux associés à Earhart. L'Université Purdue me donna accès aux archives d'Earhart et on m'accorda un entretien privé au Musée national de l'air à Washington (district de Columbia), où un conservateur ouvrit un coffre-fort pour me montrer les médailles et récompenses reçues par Earhart. J'ai visité sa maison natale dans la ville d'Atchison au Kansas et l'aérodrome d'Opa Locka en Floride, à partir duquel elle a quitté le sol américain pour son dernier vol. J'ai même brièvement rencontré sa sœur cadette Muriel dans un restaurant de Medford, au Massachusetts.

À travers Earhart, à propos de qui j'écrivis une dissertation de 77 pages pour mon cours d'histoire de dixième année, que j'espérais transformer en un livre, j'obtins une connaissance directe de ce qui deviendrait ma période préférée du féminisme, soit les deux décennies tout juste après que les femmes eurent acquis le droit de vote en 1920. S'y trouvaient, dans tous les domaines, tant de personnalités audacieuses et performantes comme Katharine Hepburn: Dorothy Parker, Edna St. Vincent Millay, Dorothy Thompson, Lillian Hellman, Clare Boothe Luce, Pearl S. Buck, Anne Morrow Lindbergh, Mary McCarthy, Babe Didrikson, Margaret Bourke-White. Ces femmes émancipées avaient ceci de distinctif – et se profilent ici les problèmes que j'aurais avec le féminisme de deuxième vague – que jamais elles ne se livrèrent à un dénigrement réflexe des hommes: elles acceptaient et admiraient l'immensité des accomplissements des hommes, et elles demandaient simplement qu'on leur accorde une chance équitable de prouver que les femmes pouvaient leur être égales ou même les surpasser. L'inspirant bilan de leur impénitente ambi-

tion et de leur intrépide et ingénieuse débrouillardise servit de fondation pour ce qui deviendrait plus tard ma propre philosophie féministe de l'égalité des chances.

Mon projet sur Earhart s'estompa graduellement après le coup de tonnerre du *Deuxième sexe* de Simone de Beauvoir (1949), qu'en 1963 une collègue belge de mon père me remit, en traduction anglaise, pour mon seizième anniversaire. Le ton impérieux, autoritaire de Beauvoir et le parcours ambitieux qu'elle dessinait à travers l'espace et le temps me stupéfièrent. Je me mis à rêver d'un livre à grand déploiement, une œuvre maîtresse qui incorporerait toutes mes intenses fixations, de l'archéologie à la culture populaire. Ce livre, *Sexual Personae*, prendrait au début des années 1970 la forme d'une étude de l'androgynie pour ma thèse de doctorat, à l'École des diplômés de l'Université Yale. Une fois révisée et augmentée, elle fut enfin publiée en 1990, un volume de sept cents pages avec illustrations, chez Yale University Press, après que le manuscrit eut été rejeté par sept éditeurs et cinq agents.

Les féministes universitaires ou orthodoxes attaquèrent *Sexual Personae* (pour la plupart sans avoir, à l'évidence, pris la peine de le lire) avec une malveillance qui témoignera longtemps, selon moi, des moyens déplorables par lesquels d'importants mouvements politiques arrivent à se compromettre à cause de l'insularité aveugle de leurs coteries régnautes. On peut trouver dans mes deux recueils d'articles, *Sex, Art, and American Culture* (1992) et *Vamps & Tramps* (1994), un rapport méticuleux de mes déboires publics avec certaines féministes de premier plan et leurs acolytes, incluant les preuves des saugrenus propos diffamateurs qu'elles ont lancés contre moi et mes travaux. Gloria Steinem en particulier aura assurément entaché sa propre contribution au mouvement par ses remarques sans fondement.

Ce nouveau recueil compile une sélection d'articles et d'extraits de livres, de conférences et d'entrevues qui sont les plus représentatifs de mes opinions sur le sexe, le genre et le féminisme depuis la parution de *Sexual Personae* il y a plus d'un quart de siècle. Je crois que mes idées et conclusions hétérodoxes résonnent encore vivement auprès de plusieurs lecteurs parce qu'elles ne reposent pas sur des théories *a priori* et des préconceptions, mais s'appuient plutôt sur une recherche savante à large éventail et sur une observation attentive de véritables comportements sociaux de notre époque. Les pages du présent livre démontrent la cohérence et la continuité de mes positions féministes libertaires, qui précèdent autant la publication, en 1963, de *La femme mystifiée (The Feminine Mystique)* de Betty Friedan que la fondation, en 1966, de la National Organization for Women (NOW ou Organisation nationale pour les femmes), cofondée par Friedan et unanimement reconnue comme ayant donné naissance au féminisme de deuxième vague. Dans son numéro du 8 juillet 1963, le magazine *Newsweek* a publié, en tête de sa rubrique réservée aux lettres des lecteurs, ma protestation quant à l'exclusion des femmes par le programme spatial américain :

Valentina Terechkova a ravi l'honneur de devenir la première femme à être envoyée dans l'espace, trente-cinq ans jour pour jour après qu'Amelia Earhart eut été la première femme à traverser l'Atlantique par les airs. Il semble y avoir encore à faire avant que puisse être gagnée la bataille livrée toute sa vie par Mme Earhart dans l'intérêt de l'égalité des chances pour les femmes américaines.

Camille A. Paglia  
Syracuse, N. Y.

La lettre avait été intitulée « La cosmonaute et l'aviatrice » et accompagnée d'une photo spectaculaire d'Earhart, vêtue de son blouson de vol en cuir, légendée ainsi : « Après

Earhart, l'orbite.» À seize ans, j'en étais à la deuxième année de mon projet sur Earhart, et nouvellement énergisée par Simone de Beauvoir, qui fut la source fondamentale, mais trop rarement reconnue comme telle, des principales idées de Friedan.

L'historiographie culturelle de la seconde moitié du 20<sup>e</sup> siècle a beaucoup exagéré le rôle joué par le mouvement féministe de deuxième vague dans la transformation et la libération de la femme moderne. Dès le début des années 1960, cet énorme changement avait d'ores et déjà commencé, pour d'autres raisons. Aux États-Unis, avec l'élection de John F. Kennedy (en faveur de qui j'avais fait campagne à Syracuse), plein de charisme et d'une énergie jeune, une grande vague d'optimisme et d'idéalisme éveilla ma génération du baby-boom et la propulsa vers l'avant. La culture populaire fut une force encore plus puissante. Ses racines se nourrissant à la fois du blues afro-américain et du country de la classe ouvrière, le rock'n'roll façonnait à partir du corps même des rythmes impétueux qui devinrent pour nous un signal percussif de ralliement, et qui se manifestèrent vraiment à l'esprit du grand public en 1955, quand le générique du film *Graine de violence* (*The Blackboard Jungle*) fit retentir à plein volume dans les cinémas la chanson «Rock Around the Clock» de Bill Haley.

L'électrochoc de la «Beatlemania» affecta surtout les jeunes femmes. Je possède encore l'enregistrement sonore sur bobines d'une fête qui eut lieu chez moi avec mes amies le soir où les Beatles apparurent au *Ed Sullivan Show* en février 1964. Le bruit de notre réaction délirante fut tel qu'il surchargea le microphone. Voilà le moment où, à la grandeur du pays, les filles américaines auront occis à jamais les conventions bienséantes des années 1950. L'année suivante, à leur concert au Shea Stadium, les Beatles n'arrivaient pas à s'entendre les uns les autres sur scène et les agents de

sécurité se bouchaient les oreilles, si imposant était l'incessant cri de filles grisées par leur nouvelle liberté collective.

On n'a jamais reconnu à sa juste valeur le rôle de pionnière qu'a joué Barbra Streisand en faisant voler en éclats les convenances féminines et en préparant le terrain pour le féminisme de deuxième vague. Émergeant des cabarets bohémiens, où son parler maniéré et ses costumes rétro furent influencés par la sensibilité des homosexuels, Streisand incarnait un non-conformisme querelleur et une rudesse pugnace qui contrastaient de manière frappante avec la profondeur émotionnelle et l'élégante beauté de son chant. Sa distinction ethnique sans concession représentait un risque professionnel : elle refusa autant de faire rétrécir son proéminent nez juif que de modérer son fort accent brooklynois. Fréquemment invitée sur les plateaux télévisés du début des années 1960, elle devint brusquement célèbre grâce à la comédie musicale de Broadway *Funny Girl*, qui, en 1964, la propulsa en couverture de *Time* et de *Life*.

En tant qu'inconditionnelle de Streisand (je l'ai vue sur scène peu avant que le rideau tombe sur *Funny Girl*), je reconnus en elle une femme nouvelle et radicale qui fracassait le code de délicatesse féminine propre au régime *hyper-wasp\** des Debbie Reynolds et Doris Day de l'époque. À l'automne 1964, en entrant au Collège Harpur (l'Université d'État de New York à Binghamton), j'y fus émerveillée par la verve et l'audace de l'énorme corps d'étudiantes juives américaines venant du Grand New York. Elles étaient politiquement progressistes, féroce­ment drôles, brutalement directes et sexuellement libérées. Leur inexorable sens du réel provenait, pour plusieurs d'entre elles, de l'expérience éprouvante de la Shoah, vécue par la génération de leurs grands-parents. L'ascension de Streisand, de l'ombre à la célébrité, était un indicateur de la révolution qui se prépa-

rait chez les Américains, bien avant la fondation de la NOW.

Dans le Londres des *swinging sixties*, les jeunes Britanniques surfaient elles aussi sur l'air du temps, l'Angleterre s'étant enfin remise du marasme économique d'après-guerre. Au cours de mes années d'université, le Londres haut en couleur, ville de musique, de cinéma et de mode, était pour moi comme un ancrage spirituel éloigné. À Binghamton, j'ai réussi à dénicher des vêtements contrefaits du style androgyne de Carnaby Street ou Portobello Road: des chemises impression cachemire ou à la mode Tom Jones, des cravates à chevrons homme, des pantalons taille basse à rayures et pattes d'éléphant, un caban de marin couleur bordeaux avec des boutons militaires dorés, des bottines Beatles zippées à talons cubains. Cela ne plaisait pas du tout aux hippies décontractés du Collège Harpur qui, eux, affectaient un look déguenillé style friperie, mais ils gardèrent prudemment leurs distances. Quand je passai aux études supérieures en 1968, je continuai, sans réfléchir, sur cette voie, ajoutant même un gilet pourpre en daim et un pendentif psychédélique en vitrail orange et vert accroché à une lanière de cuir, qui venait de Greenwich Village. Inutile de dire que cela ne rendait pas fous de joie les professeurs en flanelle de Yale.

Pour un livre grand format de 1967, *Birds of Britain*, John D. Green photographia les jeunes femmes verveuses de Londres. Dans son introduction, Anthony Haden-Guest décrivit «la nouvelle fille londonienne» comme une «mutation-choc de la génétique» produite par «la scène londonienne» et le croisement des classes sociales, de la vendeuse à la jeune première. Julie Christie dans *Darling* (1965), effervescente et folâtre, ainsi que Vanessa Redgrave dans *Blow-up* (1966), énigmatique et lunatique, incarnaient cette fille nouvelle. Parmi les cinquante-cinq filles britan-

niques au dynamisme pétillant qui figuraient au livre de Green: Susannah York, Charlotte Rampling, Hayley Mills, Mary Quant, Jane Asher, Sarah Miles, Pattie Boyd, Cilla Black, Lulu, Dusty Springfield et Marianne Faithfull.

Avec sa flamboyante tendance de vêtements et coiffures « unisexes », autant pour hommes que pour femmes, le *youthquake* britannique prouve que le féminisme de deuxième vague n'était que l'un des nombreux courants ayant participé aux transformations sexuelles en cours tout au long des années 1960. Dans le rôle d'Emma Peel de la populaire télésérie britannique *Chapeau melon et bottes de cuir* (*The Avengers*), la redoutable Diana Rigg arborait déjà, en 1966, une combinaison de cuir noir, tout en donnant çà et là ses coups de karaté. La première et plus influente persona féminine batailleuse fut probablement, à l'époque, Ursula Andress, dans le rôle de Honey Ryder, la chercheuse de conques aguerrie du premier film de la série James Bond, *James Bond 007 contre Dr No* (*Dr. No*, 1962), où elle sort de la mer vêtue d'un resplendissant bikini blanc, couteau attaché à la hanche. (J'ai emprunté son couteau héraldique pour la photo amazone illustrant la couverture du livre *Vamps & Tramps*.) Par son évocation mythique d'une déesse armée issue d'entre les vagues, cette scène captivante inspirerait l'affiche durablement iconique d'un film britannique de 1966, *Un million d'années avant J.-C.* (*One Million Years B.C.*), pour laquelle Raquel Welch, sous les traits d'une femme des cavernes portant un bikini haillonneux en cuir, prenait spontanément une pose combative et athlétique. Mais, à cause de l'hostilité vite manifestée par le féminisme de deuxième vague à l'égard des grands *sex-symbols* du cinéma, voire même à l'égard de toute manifestation flagrante d'érotisme dans l'industrie du divertissement, ces images spectaculaires ne furent pas incorporées dans l'histoire de la progression moderne des femmes.

Mes nombreuses querelles avec les féministes de deuxième vague furent notamment motivées par mon admiration enthousiaste pour les très sexy «*Bond girls*» et cheerleaders des Cowboys de Dallas, ainsi que pour les couvertures chic et glamourieuses, avec corsages plongeants, que Francesco Scavullo a réalisées pour le magazine *Cosmopolitan*, dirigé par Helen Gurley Brown. (En 1970, des protestataires féministes, menées par Kate Millett, ont occupé les bureaux de Brown.) De façon similaire, des puritaines féministes ont réduit avec mépris l'immensément populaire *Drôles de dames* (*Charlie's Angels*, 1976-1981) à une simple exhibition télévisée de «trémousse» ou de «pétards et nibards». D'où ma délectation à voir revenir *Drôles de dames* après le triomphe du féminisme pro-sexe dans les années 1990 : grâce à l'actrice et productrice Drew Barrymore, on eut droit à deux films réussis (en 2000 et 2003) et à une télésérie (en 2011).

Betty Friedan, une infatigable et fervente défenseuse des droits des femmes, fut irréfutablement la figure primordiale au cœur de la relance historique du militantisme féministe organisé. Mais Betty Friedan n'a pas fait la redoutable Germaine Greer en Australie, pas plus qu'elle ne m'a faite moi dans la ceinture de neige du nord de l'État de New York. J'ai dit à maintes reprises de Greer qu'elle était l'une des femmes emblématiques du 20<sup>e</sup> siècle. Elle demeure la personne vivante que j'admire le plus. Le féminisme n'aurait pas si vite déraillé si Greer avait conservé la persona exubérante, acerbement sarcastique, irréductible et ouvertement libidineuse qu'elle présenta quand elle fit son entrée sur la scène internationale, après la parution de son premier livre en 1970, *La femme eunuque* (*The Female Eunuch*). J'ai abondamment écrit et glosé sur Greer, mais il n'y a de place en ces pages que pour un seul texte : ma critique de son

étude sur les femmes poètes, *Slip-Shod Sibyls*, parue en 1995.

Le présent ouvrage commence par la moitié du premier et très controversé chapitre de *Sexual Personae*, «Le sexe et la violence, ou la nature et l'art». La plupart des féministes qu'il a fait rager réagissaient en général à la citation hors contexte d'épigrammes portant ma signature distinctive (inspirés par Oscar Wilde et d'innombrables humoristes juifs, dont Joan Rivers). De par le sombre portrait qu'il dresse de la biologie, ce chapitre s'avère une protestation contre l'omnipotence de la nature et les outrages qu'inflige le sexe. Il est écrit d'un point de vue transsexuel ou, devrais-je dire, suprasexuel, comparable à celui de Tirésias, l'observateur invisible des mœurs sexuelles dans *La terre vaine* (*The Waste Land*) de T. S. Eliot. Le premier chapitre n'est qu'une simple ouverture, inspirée par Wagner. La tonalité, pour la suite du livre, diffère considérablement, avec des chapitres inspirés (en tout ou en partie) par Bach, Chopin, Brahms, Rimski-Korsakov, Debussy, Puccini, Satie et Delius, en plus de la musique composée pour le cinéma par Max Steiner, Miklós Rózsa et Bernard Herrmann. Contrairement aux idéologues qui marchent au pas, les vrais lecteurs ont su apprécier le revirement soudain de la teneur émotionnelle (typique des trames sonores hollywoodiennes) à l'entrée du second chapitre, «La naissance de l'œil occidental», où l'art arrache l'humanité à l'abîme qu'est la nature. Deux extraits en sont ici reproduits : mon diptyque comparant une statuette de l'âge de pierre, la Vénus de Willendorf, avec le buste égyptien de la reine Néfertiti. Ces passages sont des odes puisant au style de prose poétique qui est propre à l'un des principaux mentors d'Oscar Wilde, l'esthète d'Oxford Walter Pater.

*Sexual Personae* fut raisonnablement bien accueilli par la plupart des critiques. C'est mon article sur Madonna, publié plus tard en 1990 dans le *New York Times*, qui établit

instantanément ma mauvaise réputation. Pour la genèse sinieuse de cet article, et d'autres qui ont paru pendant cette période explosive, voir la section « A Media History » dans *Sex, Art, and American Culture*. En 2010, le *New York Times* a fait figurer cet article parmi les textes d'opinion les plus importants et influents de tous ceux publiés dans ses pages depuis qu'il avait inventé, quarante ans plus tôt, ce format désormais standard. Ce qui provoqua un tollé fut d'abord mon attaque frontale contre l'establishment féministe, généralement protégé, et ensuite cette ultime saillie : « Madonna est l'avenir du féminisme », dont on se moqua très largement comme d'une proposition tirée par les cheveux. Or cette prophétie se vérifierait dans les années 1990 par l'essor et la victoire retentissante du féminisme pro-sexe, longtemps réduit au silence. En outre, mon usage impertinent d'un vocabulaire argotique, ce qui fit l'objet de débats au sein du comité de rédaction, transgressa les règles du décorum qui avaient été de longue date en vigueur au *New York Times* et pava la voie pour d'autres auteurs, comme Maureen Dowd. Enfin, cet article déclencha une course à l'écriture de textes d'opinion chez les professeurs des humanités qui, précédemment, s'étaient estimés bien au-dessus d'écrire pour les journaux. C'étaient surtout des historiens, des économistes et des politologues qui avaient jusque-là signé des textes d'opinion.

Six semaines plus tard, le *New York Newsday* faisait paraître mon texte d'opinion sur le *date rape*\*, qui demeure à ce jour ce que j'ai écrit de plus controversé. Publié simultanément aux quatre coins du pays dans plusieurs quotidiens régionaux sous une forme négligemment tronquée, il provoqua une vive réprobation. Des groupes féministes du Midwest, à l'évidence, menèrent une campagne concertée qui visait à harceler le président de mon université par le moyen de requêtes exigeant mon licenciement. Souvent

reproduit pour des recueils de cours de première année dans des universités publiques, cet article m'a causé d'incessants problèmes tout au long des années 1990. Il entraîna manifestations et protestations lors de mes conférences hors campus, et j'en vins à quitter précipitamment des plateaux télévisés autrichien et britannique, et même la scène du Queen Elizabeth Hall à Londres (pour éviter la bagarre). La conférence de ce dernier événement datant de 1997, « La lutte moderne des sexes », avait été rédigée à l'invitation de la BBC, et le texte se trouve ici reproduit.

Je maintiens chaque mot de mon manifeste sur le *date rape*. Les femmes s'infantilisent elles-mêmes lorsqu'elles cèdent la responsabilité de leurs expériences sexuelles aux hommes ou à des comités de plaintes émises *a posteriori*, de véritables substituts parentaux qui sont indignes de vraies féministes. Ma génération du baby-boom a exigé et obtenu la fin des règles *in loco parentis*, qui veillaient à la séparation des sexes à l'université; il est tragique, en effet, de voir combien de jeunes femmes semblent aujourd'hui regretter la disparition de ces dispositifs de sécurité tutélares et paternalistes. En tant que professeure de carrière, je veux que la vie sociale des étudiants et que leurs échanges interpersonnels, verbaux ou autres, soient affranchis de toute intervention ou surveillance de nos universités cajoleuses et autoritaires. Si un vrai crime est commis, il faudrait le signaler à la police. Sinon, les administrateurs des universités devraient s'occuper de leurs propres affaires, et voir à faciliter et à financer l'éducation qui a cours dans les salles de classe.

Dans le présent livre, plusieurs textes brocardent et critiquent des féministes bien en vue, du milieu universitaire ou autre. (Mon premier article de recherche publié, écrit alors que j'étais doctorante, s'intitulait « Lord Hervey

and Pope» et parut en 1973 dans *Eighteenth Century Studies*: les cinglantes épopées satiriques d'Alexander Pope, surtout *La Dunciade*, demeurent pour moi une influence majeure.) Ma longue étude critique intitulée «Obligations pourries et prédateurs financiers», réalisée pour *Arion*, était avant tout une dissection hostile du poststructuralisme, qui a, de mon point de vue, déformé les études de genre et, tout compte fait, détruit les humanités. Le même thème se retrouvait, plus de vingt ans après, en 2013, dans un texte écrit pour le *Chronicle of Higher Education*, «Des chercheuses livrées pieds et poings liés», ma critique approfondie de trois faibles nouveaux livres sur le bondage et la domination, rédigés par des femmes universitaires. À noter, mon emploi du mot «financiers» dans le titre de l'article publié par *Arion*: j'étais alors l'une des rares à dénoncer la privatisation galopante des universités américaines, situation exploitée par maints chercheurs carriéristes qui, passant pour gauchistes, faisaient grimper sans vergogne leurs propres salaires de stars, et ce, sur un marché national de plus en plus compétitif. De même, dans mon article «La maternelle universitaire, ou de la corruption des humanités américaines», paru en 1992 dans *The Times Literary Supplement*, je tirai un coup de semonce prophétique, avertissant de la mainmise d'une classe grandissante d'administrateurs envahissants sur les universités américaines, qui conduisit à l'écrasement désastreux du pouvoir professoral que l'on connaît aujourd'hui.

Les positions anticonformistes que les articles ici présentés mettent de l'avant incluent mon refus de considérer Anita Hill comme une héroïne féministe, mon attaque contre les fanatiques staliniennes Catharine MacKinnon et Andrea Dworkin, et ma défense des droits reproductifs illimités, qui simultanément reconnaît la supériorité éthique de l'argument pro-vie dans le débat sur l'avortement. Bien

que j'aie voté à deux reprises pour Bill Clinton, il me semble avoir été la seule féministe à le condamner publiquement pour son traitement abusif de Monica Lewinsky, et la seule à protester contre la casuistique de leaders féministes comme Gloria Steinem qui, par partisanerie, refusèrent hypocritement d'appliquer à cette affaire déplorable les principes élémentaires sur le harcèlement sexuel.

Un thème récurrent de ces textes, comme dans ma dissection de la propagande liée au genre dans les documents des Nations Unies pour la Conférence mondiale sur les femmes de 1995 à Pékin, est la faveur qu'accorde trop souvent la pensée féministe aux présomptions orgueilleuses et intéressées de la bourgeoisie. (La préoccupation pour ce problème de longue date s'est finalement présentée sous la forme de l'« intersectionnalité ».) Pendant les années 1990, alors que la plupart des autres féministes se concentraient sur les questions de réglementation, j'étais pratiquement seule à appuyer sur l'importance de voir une première femme à la présidence, pour qui, insistais-je, la formation universitaire la plus appropriée serait constituée d'histoire militaire plutôt que des études de genre. J'ai sans relâche protesté contre le parti pris antihomme du féminisme de deuxième vague et j'ai pris fait et cause pour défendre la lutte et le football masculins (comme dans mon credo sportif, « Foot-féminisme »).

Ma conférence intitulée « Un miroir cruel », ainsi que des articles portant sur la chirurgie plastique et le talon aiguille traitent l'image du corps féminin dans l'art et la culture populaire. L'éloge que je réserve à la série de la chaîne Bravo TV *The Real Housewives* revêt (c'était à prévoir) un caractère oppositionnel : Gloria Steinem, elle, a maintes fois critiqué et dédaigné l'émission. Publiée pour la première fois ici, ma conférence sur les femmes du Sud, prononcée en 2014 à l'Université du Mississippi, examine

trois stéréotypes féminins : la vieille montagnarde, la mammy et la belle du Sud. Dans des textes d'opinion publiés par le *Time*, je réclame que les programmes d'enseignement à la sexualité dans les écoles traitent les questions touchant la fertilité, je demande que l'on décharge les jeunes femmes de leur effrayante naïveté à propos des crimes sexuels, puis que l'on abroge la loi injuste interdisant la vente d'alcool aux moins de vingt et un ans, loi à laquelle j'associe la crise du *date rape*, apparue soudain quand, dans les années 1980, des beuveries organisées par des fraternités d'étudiants débridés comblaient la disparité sociale\*. Les entrevues que j'ai accordées à Deborah Coughlin pour le *Feminist Times* et à Ella Whelan pour *Spiked Review* soulignent les préoccupations que continuent de se partager les féminismes britannique et américain.

Le livre s'achève par mon article sur un brillant portrait mi-travesti de Patti Smith, réalisé pour la couverture de l'album *Horses* (1975) par Robert Mapplethorpe, que j'accrochai comme une icône sacrée à un mur de mon bureau au Collège Bennington, mon premier poste en enseignement. Des amis qu'elle et moi avions en commun, et qui fréquentaient le bar-spectacle CBGB sur la Bowery à New York, tentèrent de nous mettre en contact, ayant reconnu les similitudes culturelles entre nous. (Alors que j'étais au CBGB, complètement désert un après-midi, pour une prestation qu'allait offrir ce soir-là le groupe protopunk Television, nous avons été brièvement présentées, comme ça en passant, mais cette rencontre ne lui aurait pas fait une forte impression puisque je n'étais ni publiée ni connue.) J'admire profondément le respect qu'a Smith pour les grands artistes masculins ainsi que son rejet de la rancœur féministe envers les hommes. Dans une entrevue accordée au magazine *Bust* en 2007, Smith a dit : « Je ne me suis jamais vraiment sentie concernée par l'idée du féminisme.

Comme je suis une personne humaniste, je m'intéresse à la condition humaine. Les droits des hommes m'intéressent autant que les droits des femmes. [...] Que ce soit comme artiste ou comme être humain, jamais je ne me suis limitée à une position sexuée.»

La photo de Mapplethorpe inspira fortement ma propre photo de couverture pour le magazine *New York* en 1991 (reproduite en ces pages), qui fut prise dans la chambre des armes du Musée des arts de Philadelphie afin d'illustrer le très judicieux portrait rédigé par Francesca Stanfill : j'y fais mon regard le plus torve dans le but d'imiter mon idole, Keith Richards, le modèle à l'origine de la coiffure canaille, type rock star *seventies*, qu'arborait Smith. En plus des couvertures de deux magazines gays, le présent livre reproduit aussi plusieurs exemples des mises en scène que j'ai sciemment préparées pour des séances photo, autrement typiques, exigées par des magazines et quotidiens afin d'illustrer des entrevues et portraits. J'y apportais parfois des accessoires (fouets, chaînes, épées, couteaux à cran d'arrêt) pour communiquer au public ma philosophie de féminisme amazone et baroudeur directement par l'image, court-circuitant tout mensonge que des journalistes ou rédacteurs en chef partiaux auraient pu glisser dans les articles eux-mêmes.

À l'instar de Mapplethorpe et contrairement à la plupart des féministes, je tenais la photographie de mode pour un genre majeur de l'art moderne. Mes photographes préférés étaient, depuis bien longtemps, Richard Avedon, David Bailey et Helmut Newton, chacun d'eux ayant le don singulier de saisir l'essence d'une personnalité à travers des moments chorégraphiés par le hasard. Une autre inspiration pour mes séances photo fantasques se trouvait chez David Bowie, avec ses renversantes personas sexuelles de la période Ziggy Stardust du début des années 1970. (À mon

grand regret, ce livre ne pouvait inclure ma préface de catalogue « Theatre of Gender: David Bowie at the Climax of the Sexual Revolution », commandée par le musée Victoria & Albert pour son exposition des costumes de Bowie à Londres en 2013.) Il faut insister sur le fait que ma présence flamboyante dans les médias dura tout juste quatre ans et qu'elle fut renforcée par des tournées officielles de promotion pour trois best-sellers consécutifs (1991-1994). Après cela, comme le général romain Cincinnatus retournant à sa charrue, je repris tout simplement mon précieux isolement en tant qu'enseignante et auteure. Comme je le dis souvent, je ne suis qu'une maîtresse d'école!

Le titre de ce livre exalte la liberté, condition indispensable à l'incubation, puis à la floraison de l'individualisme. Mon féminisme libertaire, qui prend le meilleur du progressisme et du conservatisme mais n'est assurément ni l'un ni l'autre, hisse la liberté de pensée et de parole au-dessus de toute idéologie. Je suis une intellectuelle d'abord, une féministe ensuite : j'exhorte les jeunes auteurs et artistes ambitieux de souscrire à pareil engagement éthique pour la recherche de la vérité. En 1964, année à laquelle j'entrais à l'université, le Mouvement pour la liberté d'expression éclatait à l'Université de Californie à Berkeley, mené par un fougueux Italo-Américain, Mario Savio. Ce fut un moment cardinal pour ma génération. La position antisystème du Mouvement pour la liberté d'expression représentait l'authentique révolution populiste des années 1960, qui s'opposa aux intrusions autoritaires d'une élite répressive. Comment est-il possible que la gauche universitaire actuelle ait appuyé les codes de bonne conduite langagière des établissements, de même que la surveillance grotesque et la réglementation excessive de la vie étudiante, plutôt que de s'y opposer? Les universités américaines ont abandonné leur mission éducative et sont devenues des colonies d'État,

régies par des bureaucrates jupitériens qui veillent à l'application des oukases fédéraux. Cet impérialisme despotique n'a pas sa place dans une démocratie moderne.

L'érosion de la fidélité des progressistes à la liberté d'expression pourrait être en partie attribuable à l'adoption de la loi sur les droits civiques de 1968 (suivant celle de 1964, véritable jalon historique), qui imposait des sanctions pour tout crime motivé par « la race, la couleur de la peau, la religion ou l'origine nationale »\*. Démarquer certains groupes pour leur offrir une protection spéciale, qui inclurait plus tard l'identité de genre et l'orientation sexuelle, les a mis à l'écart de la population générale, les définissant comme des victimes permanentes, accablées par le fardeau d'un inéluctable passé. Je m'oppose fortement aux catégories de « propos haineux » et de « crimes haineux », qui émergèrent de cette loi et de lois semblables en Amérique du Nord et en Europe. Quoique louable, tenter de réparer les injustices passées entraîna malheureusement la création de nouvelles zones de privilège et poussa le gouvernement à freiner l'exercice de la libre expression. Comme je l'ai soutenu dans *Vamps & Tramps*, le gouvernement n'a aucunement le droit d'empiéter ou de faire des suppositions sur la pensée ou les motivations des citoyens, quels qu'ils soient, sauf durant la phase des délibérations suivant une condamnation criminelle.

La liberté de haïr doit bénéficier de la même protection que la liberté d'aimer. C'est seulement lorsque la haine verse dans l'action que la loi peut intervenir de manière appropriée. Sans la liberté totale d'explorer les extrêmes lancinants de l'émotion humaine, un art de haut niveau n'existera plus jamais. Même la comédie, un genre issu de l'Antiquité et de ses cultes paillards de la fécondité, n'a cessé de puiser à la violation des tabous. L'audacieux et sardonique héros de la culture Lenny Bruce, qui transforma l'hu-

mour de type *stand-up* en un genre de commentaire mordant et souvent vulgaire sur la société (d'où ses multiples arrestations pour obscénité), a galvanisé l'idéalisme du mouvement des années 1960 pour la liberté d'expression. Sur les campus, l'inclination naturellement chahuteuse des étudiants pour les facéties transgressives est désormais contrôlée par de maussades agents néovictoriens de compassion coercitive. L'humour est devenu une victime supplémentaire de la rectitude politique.

Dans la sphère du genre sexuel, la liberté implique que chaque sexe puisse librement définir son histoire et sa destinée, sans reproches ni harcèlement. Si les femmes aspirent à la liberté, elles doivent laisser les hommes être libres eux aussi. Les hommes qui avilissent ou assujettissent les femmes ne sont pas libres; ils signalent par là leur peur secrète du pouvoir féminin, qui demeure à peu près total dans le domaine encore trouble et anxiogène de la procréation. Mais les hommes ont tous les droits de s'attribuer le mérite pour l'énorme réussite d'avoir conçu et construit la structure entière de la civilisation, partant des grands projets d'irrigation en Mésopotamie ancienne et jusqu'au réseau électronique mondial d'aujourd'hui. Mis en doute et réduits au silence par le féminisme, les hommes continuent stoïquement à s'acquitter des tâches les plus sales, dangereuses et ingrates de notre société moderne.

Le féminisme doit mettre fin à sa guerre des sexes, qui retarde le mûrissement des garçons comme celui des filles. Dans les Amériques et en Europe, les femmes de carrière issues de la classe moyenne supérieure tiennent les hommes pour responsables de leur propre mécontentement. Mais la cause véritable en est systémique. Le passage de l'ère agraire à l'ère industrielle, puis à l'ère technologique actuelle, a dépossédé les femmes de la camaraderie et de la solidarité quotidiennes dont elles jouissaient jadis entre elles, quand

elles régnaient sur la sphère privée. Dans un nouveau monde où hommes et femmes partagent les mêmes ambitions et lieux de travail, il faudra peut-être tolérer une certaine incompatibilité mutuelle ou une tension créative entre les sexes. Mais, incontestablement, les femmes ne gagnent rien à affaiblir les hommes. Un féminisme éclairé, animé par un courageux code de responsabilité personnelle, ne peut s'ériger que si font alliance, avec circonspection, des femmes fortes et des hommes forts.

# 1

## LE SEXE ET LA VIOLENCE, OU LA NATURE ET L'ART

Au commencement était la nature. Fond à partir duquel et contre lequel nos idées de Dieu ont été formées, la nature demeure le problème moral suprême. Nous ne pouvons espérer comprendre le sexe et le genre tant que nous ne pourrions clarifier notre attitude envers la nature. Le sexe est un sous-ensemble de la nature. Le sexe est le naturel chez l'homme.

La société est une construction artificielle, une défense contre le pouvoir de la nature. Sans la société, nous serions battus par la tempête sur la mer barbare de la nature. La société est un système de formes héritées qui réduit notre humiliante passivité à l'égard de la nature. Nous pouvons modifier ces formes, lentement ou soudainement, mais aucun changement dans la société ne changera la nature. Les êtres humains ne sont pas les favoris de la nature. Nous ne sommes qu'une des multiples espèces sur lesquelles la nature exerce indistinctement sa force. La nature a des projets dont nous ne pouvons avoir qu'une idée floue.

La vie humaine a commencé par la fuite et la peur. La religion a émergé des rituels de propitiation, des incantations devant servir à assoupir les éléments déchaînés.

Jusqu'à ce jour, les communautés sont peu nombreuses dans les régions brûlées par la chaleur ou enchaînées par la glace. L'homme civilisé dérobe à son propre regard l'importance de sa subordination à la nature. L'éminence de la culture, la consolation qu'apporte la religion absorbent son attention et remportent sa foi. Mais que seulement remue la nature et tout est en ruine. Incendies, inondations, foudre, tornades, ouragans, volcans, séismes – n'importe où, à tout moment. Le désastre s'abat sur le bon comme sur le mauvais. La vie civilisée exige le maintien d'une illusion. L'idée de l'ultime bienveillance de la nature et de Dieu est le plus puissant des mécanismes de survie de l'homme. Sans elle, la culture retournerait à la peur et au désespoir.

La sexualité et l'érotisme forment l'intersection compliquée de la nature et de la culture. Les féministes simplifient grossièrement le problème du sexe quand elles le réduisent à une question de convention sociale : réajuster la société, éliminer l'inégalité des sexes, purifier les rôles sexuels, puis le bonheur et l'harmonie régneront. À cet égard, le féminisme, comme tous les mouvements gauchistes des deux cents dernières années, est l'héritier de Rousseau. *Le contrat social* commence ainsi : « L'homme est né libre, et partout il est dans les fers\* ». » En opposant une nature romantique bénigne à une société corrompue, Rousseau a produit la souche progressiste de la culture du 19<sup>e</sup> siècle, d'après laquelle la réforme sociale permettrait de réaliser le paradis sur terre. Ces espoirs se sont brisés comme autant d'illusions en raison des catastrophes des deux guerres mondiales. Mais la génération d'après-guerre des années 1960, à partir de laquelle le féminisme contemporain s'est développé, a ressuscité le rousseauisme.

Rousseau rejette l'idée du péché originel, cette vision pessimiste qu'a le christianisme de l'homme né impur, avec une propension au mal. Empruntée de Locke, l'idée qu'a

Rousseau de la bonté innée de l'homme a conduit au déterminisme social, qui est désormais l'éthique dominante des services sociaux, des codes pénaux et des thérapies comportementales aux États-Unis. Cette éthique suppose que l'agressivité, la violence et le crime résultent d'une privation sociale – un quartier pauvre, un foyer désuni. Ainsi, le féminisme impute la faute du viol à la pornographie et, par une complaisante circularité du raisonnement, il interprète les éclosions de sadisme comme une réaction envers le féminisme. Mais le viol et le sadisme ont été manifestes à travers l'histoire et, à certains moments, dans toutes les cultures.

Ce livre adopte le point de vue de Sade, le moins lu des écrivains majeurs de la littérature occidentale. Critique satirique intégrale de Rousseau, les travaux de Sade ont été écrits dans la décennie ayant suivi le premier échec de l'expérience rousseauiste, la Révolution française, qui n'a pas mené à un paradis politique, mais à l'enfer de la Terreur. Sade suit Hobbes plutôt que Locke. L'agressivité vient de la nature; Nietzsche l'appellera la volonté de puissance. Pour Sade, un retour à la nature (l'impératif romantique qui imprègne encore notre culture, de la thérapie sexuelle aux publicités pour céréales) équivaldrait à donner libre cours à la violence et à la luxure. J'ai le même avis. La société n'est pas la coupable, mais plutôt la force qui maintient le crime sous contrôle. Lorsque les systèmes de régulation sociale s'affaiblissent, la cruauté innée de l'homme éclate. Ce ne sont pas des influences sociales néfastes qui créent le violeur, mais plutôt un échec du conditionnement social. En cherchant à épurer le sexe de tout rapport de pouvoir, les féministes se sont élevées contre la nature. Le sexe *est* pouvoir. L'identité est pouvoir. Dans la culture occidentale, il n'y a aucune relation qui soit libre de toute exploitation. Chacun a tué pour vivre. La loi universelle de la nature, qui

fait procéder la création de la destruction, fonctionne dans l'esprit de même que dans la matière. Comme l'affirme Freud, l'héritier de Nietzsche, l'identité est conflit. Chaque génération conduit sa charrue sur les ossements des morts.

La gauche moderne souffre de contradictions irrésolues. Elle exalte l'individualisme et la liberté et, en sa frange radicale, accuse l'ordre public d'être oppressif. D'un autre côté, elle s'attend à ce que le gouvernement subviene matériellement aux besoins de tous, un exploit que seules rendent possible une expansion de l'autorité et une bureaucratie boursouflée. En d'autres mots, la gauche définit le gouvernement comme un père tyrannique, mais exige qu'il se comporte comme une mère nourricière. Le féminisme a hérité de ces contradictions. Il considère toute hiérarchie comme répressive, une fiction sociale; chaque trait négatif de la femme serait un mensonge masculin conçu pour la garder à sa place. Le féminisme a dépassé sa juste mission de rechercher l'égalité politique pour les femmes et en est venu à rejeter la contingence, c'est-à-dire les limites humaines assorties à la nature ou au destin.

Liberté sexuelle, émancipation sexuelle. Une illusion moderne. Nous sommes des animaux hiérarchiques. Chassez une hiérarchie et une autre prendra sa place, peut-être moins acceptable que la première. Il y a des hiérarchies dans la nature, et des hiérarchies en alternance dans la société. La nature a érigé en loi la force brute, la survie du plus fort. Dans la société, il y a des protections pour les faibles. La société est notre fragile barrière de sécurité contre la nature. Lorsque le prestige de l'État et de la religion faiblit, les hommes se libèrent, mais ils trouvent cette liberté intolérable et cherchent de nouvelles façons de se soumettre, par les drogues ou la dépression. Mon hypothèse est que, chaque fois que l'on recherche ou obtient la liberté sexuelle, le sadomasochisme ne sera pas loin

derrière. Le romantisme se tourne toujours en décadence. La nature est un rude maître d'œuvre ; le marteau et l'enclume, écrasant l'individualité. La liberté parfaite serait de mourir par la terre, l'air, l'eau et le feu.

Le sexe est une puissance bien plus sombre que le féminisme n'a pu l'admettre. Les thérapies sexuelles comportementales croient possible une sexualité sans culpabilité, sans imputabilité. Mais des tabous ont toujours cerné le sexe, quelle que soit la culture. Le sexe est le point de contact entre l'homme et la nature, où la moralité et les bonnes intentions succombent à des pulsions primitives. Je l'ai appelé une intersection. Cette intersection est le mystérieux carrefour d'Hécate, où tout revient dans la nuit. L'érotisme est un domaine assailli par les fantômes. C'est l'au-delà des limites attendues, à la fois maudit et enchanté.

Ce livre montre à quel point la culture va à l'encontre de nos vœux les plus chers. Ni le sexe récréatif ni l'expansion des droits civiques des femmes ne risquent de résoudre le problème profond de l'intégration du corps et de l'esprit de l'homme. L'incarnation, c'est-à-dire la limitation de l'esprit par la matière, fait outrage à l'imagination. Tout aussi outrageant est le genre sexuel (*gender*), que nous n'avons pas choisi, mais que la nature nous a imposé. Notre matérialité est tourment ; notre corps, l'arbre de la nature sur lequel William Blake nous voit crucifiés.

Le sexe est *dæmonique*. Ce terme, courant dans les études romanes des vingt-cinq dernières années, découle du grec *daimon*, c'est-à-dire un esprit dont le caractère divin est inférieur à celui des dieux olympiens (d'où ma prononciation, « *dæmonique* »). Œdipe le paria devient un *dæmon* à Colone. Le mot en est venu à signifier l'ombre tutélaire de l'homme. Le christianisme a transformé le *dæmonique* en démoniaque. Les *dæmons* grecs n'étaient pas malfaisants – ou plutôt ils étaient à la fois bons et

malfaisants, comme la nature elle-même, dans laquelle ils demeureraient tapis. L'inconscient de Freud est un domaine dæmonique. Le jour, nous sommes des créatures sociales, mais la nuit nous descendons au monde des rêves, où règne la nature, où il n'y a de loi que le sexe, la cruauté et la métamorphose. Le jour lui-même est envahi par la nuit dæmonique. De moment en moment, la nuit scintille dans l'imagination, dans l'érotisme, subvertissant notre quête d'ordre et de vertu, donnant une aura mystérieuse aux objets et aux personnes, que les yeux de l'artiste nous dévoilent.

Que le sexe soit en proie à des présences fantomatiques est implicite dans la brillante théorie de Freud sur le « roman familial ». Chacun de nous possède une constellation incestueuse de personas sexuelles que nous portons de l'enfance à la tombe; elles déterminent qui et comment nous aimons ou haïssons. Toute rencontre avec un ami ou un ennemi, tout conflit avec ou toute soumission à l'autorité portent les traces perverses du roman familial. L'amour est un théâtre bondé car, comme le remarque Harold Bloom, « il est impossible d'étreindre (sexuellement ou de toute autre façon) une personne sans embrasser avec elle l'intégralité de son roman familial<sup>1</sup> ». Nous ne savons encore presque rien du mystère de l'investissement que consacre la libido à certaines personnes ou à certaines choses. Le libre arbitre joue un rôle bien modeste quant au sexe et à l'émotion. Comme le savent les poètes, tomber amoureux est irrationnel.

Des symboles chargent le sexe, de même que l'art. Le roman familial signifie que la sexualité adulte est toujours une représentation, la mise en scène rituelle de réalités

---

1. Harold Bloom, *L'angoisse de l'influence*, trad. M. Shelledy et al., Paris, Aux forges de Vulcain, 2013 [1973], p. 144.

disparues. Un érotisme parfaitement désintéressé pourrait s'avérer impossible. Chaque roman familial recèle hostilité et agression, les désirs meurtriers de l'inconscient. Les enfants sont des monstres de vouloir et d'égoïsme débridés, une indication hostile de l'immoralité humaine, car ils proviennent directement de la nature. Nous portons en nous ce vouloir dæmonique pour toujours. La plupart des gens le cachent grâce à des préceptes éthiques acquis et ils ne le rencontrent que dans leurs rêves, qu'ils oublient vite au réveil. La volonté de puissance est innée, mais nous avons acquis les schémas sexuels du roman familial. Les êtres humains sont les seules créatures en lesquelles la conscience est aussi enchevêtrée avec l'instinct animal. Dans la culture occidentale, il ne peut jamais y avoir de rencontre sexuelle qui soit purement physique ou libre d'angoisse. Des ombres psychiques façonnent chaque attirance, chaque manière de toucher, chaque orgasme.

La quête de la liberté par le sexe est vouée à l'échec. Dans le sexe règnent la compulsion et l'archaïque Nécessité. Les personas sexuelles du roman familial sont anéanties par le raz de marée de la régression, de la rétrogradation vers une dissolution primitive, que Ferenczi identifie à l'océan. Un orgasme est une domination, une capitulation ou une rupture. La nature ne fait pas acception de l'identité humaine. C'est pourquoi tant d'hommes se détournent ou fuient après l'acte sexuel, car ils ont ressenti la force d'anéantissement du dæmonique. L'amour occidental est un déplacement de réalités cosmiques. Il sert de mécanisme de défense pour rationaliser des forces non gouvernées et ingouvernables. Comme les religions initiales, il est un dispositif qui nous permet de maîtriser notre peur primale.

Le sexe ne peut être appréhendé parce que la nature ne peut être appréhendée. La science est une méthode d'analyse logique des opérations de la nature. Elle a atténué

l'angoisse humaine au sujet du cosmos en démontrant la matérialité des forces de la nature et leur fréquente prédictibilité. Mais la science s'avère toujours à la remorque. La nature brise ses propres règles chaque fois qu'elle le veut. La science ne peut conjurer un seul coup de foudre. La science occidentale est un produit de l'esprit apollinien : elle a l'espoir que, par la dénomination et la classification, par la lumière froide de l'intellect, la nuit archaïque puisse être repoussée et vaincue.

Le nom et la personne font partie de la quête occidentale de la forme. L'Occident insiste sur l'identité discrète des objets. Nommer, c'est savoir ; savoir, c'est maîtriser. Je démontrerai que la grandeur de l'Occident provient de cette certitude délirante. La culture de l'Extrême-Orient n'a jamais bravé la nature de cette manière. La déférence, plutôt que l'affrontement, est sa règle. La méditation bouddhiste cherche l'unité et l'harmonie de la réalité. La physique du 20<sup>e</sup> siècle, et remontant jusqu'à Héraclite, postule que toute matière est en mouvement. En d'autres termes, il n'y a pas de chose, que de l'énergie. Mais cette perception n'a pas été intégrée par l'imaginaire, car elle annule les présuppositions intellectuelles et morales de l'Ouest.

L'Occidental connaît en voyant. Les relations perceptuelles figurent au cœur de notre culture, et elles ont produit notre titanique contribution à l'art. Marchant dans la nature, nous voyons, identifions, nommons, *reconnaissons*. Cette reconnaissance est notre *apotropaion* ou apotropée, c'est-à-dire notre moyen de repousser la peur. La reconnaissance est cognition rituelle, une compulsion de répétition. On dit que la nature est belle. Mais ce jugement esthétique, que tous les peuples n'ont pas partagé, est une autre construction défensive, tristement insuffisante pour englober la totalité de la nature. Ce qui paraît joli dans la nature

se limite à la mince peau du globe sur laquelle nous nous amassons. Grattez cette peau et la laideur dæmonique de la nature jaillira.

Porter une attention privilégiée au joli est notre stratégie apollinienne. Les feuilles et les fleurs, les oiseaux, les collines forment une mosaïque par laquelle nous cartographions le connu. Ce que l'Occident réprime dans sa vision de la nature est le chthonien, qui signifie «de la terre» – non de la surface, mais des entrailles de la terre. Jane Harrison utilise le terme pour parler de la religion grecque préolympienne, et je l'adopte comme un substitut à dionysiaque, que de vulgaires civilités ont contaminé. Le dionysiaque n'est pas une sinécure. Il incarne plutôt les réalités chthoniennes qu'Apollon esquive, le broyage aveugle par des forces souterraines, la longue et lente aspiration, les ténèbres et la fange. Il incarne la brutalité déshumanisante de la biologie et de la géologie, la perte et le carnage darwiniens, la souillure et la pourriture que nous devons refouler hors de la conscience pour préserver notre intégrité apollinienne en tant que personnes. La science et l'esthétique occidentales tentent de réviser cette horreur en lui donnant des formes acceptables pour notre imaginaire.

Le dæmonisme de la nature chthonienne est le vilain petit secret de l'Occident. Les humanistes modernes ont fait du «sens tragique de la vie» la pierre de touche d'un intellect qui aurait atteint la maturité. Ils ont identifié la mortalité de l'homme et l'impermanence du temps comme matières suprêmes de la littérature. Je vois encore, en cela, le signe d'une fuite et même d'une sentimentalité. Le sens tragique de la vie n'est qu'une réponse partielle à l'expérience. C'est un réflexe de l'Occident, attribuable à sa résistance à la nature et à la mésinterprétation qu'il en fait. Ce réflexe est aggravé par les erreurs du gauchisme qui, dans sa philosophie romantique de la nature, a suivi le rousseauiste Wordsworth plutôt que le dæmonique Coleridge.

La tragédie est le genre littéraire le plus occidental. Elle n'est pas apparue au Japon avant la fin du 19<sup>e</sup> siècle. La volonté occidentale, s'opposant à la nature, a mis en intrigue sa propre, inévitable chute à titre de valeur humaine universelle, ce qu'elle n'est pas. La naissance de la tragédie dans le culte de Dionysos est une ironie de l'histoire littéraire. La destruction du protagoniste rappelle le massacre des animaux et, plus tôt encore, celui de vrais êtres humains lors de rituels archaïques. Ce n'est pas par hasard que la tragédie telle que nous la connaissons date du très apollinien cinquième siècle de la grande Athènes, dont l'œuvre cardinale est l'*Orestie* d'Eschyle, une célébration de la défaite des puissances chthoniennes. Le drame, un mode dionysiaque, s'est opposé à Dionysos à l'occasion de son passage du rituel à la *mimesis*, c'est-à-dire de l'action à la représentation. La commande aristotélicienne de « la crainte et la pitié\* » est une promesse brisée, un plaidoyer pour une vision sans l'horreur.

Les tragédies grecques sont peu nombreuses à se prêter entièrement à une analyse humaniste. On ne parvient pas à en décoller leur barbarie résiduelle. Même au cinquième siècle, comme nous le verrons, une réponse satirique au théâtre apollinisé est apparue dans les pièces décadentes d'Euripide. Les problèmes relatifs à une évaluation précise de la tragédie grecque incluent non seulement la perte des trois quarts des œuvres de l'époque, mais aussi le fait qu'aucun drame satyrique complet n'ait survécu. Ce dernier genre, un burlesque comique et obscène, tenait lieu de finale à la trilogie classique. Dans la tragédie grecque, la comédie avait toujours le dernier mot. La critique moderne a projeté sur la culture païenne une gravité victorienne et, je pense, protestante, qui recouvre encore l'enseignement des humanités. Paradoxalement, l'assentiment donné aux sauvages réalités chthoniennes ne conduit pas au désespoir,

mais à l'humour. D'où l'étrange rire de Sade, son esprit vif pointant au milieu des cruautés les plus fantastiques. Car la vie n'est pas une tragédie, mais une comédie. La comédie est née du conflit entre Apollon et Dionysos. La nature est toujours en train de faire trébucher nos pompeux idéaux.

Rares sont les protagonistes tragiques féminins. La tragédie est un paradigme masculin de la montée et de la chute, un graphique sur lequel les paroxysmes dramatique et sexuel se correspondent. Le paroxysme est une autre invention occidentale. Les histoires traditionnelles de l'Orient se présentent comme des enchaînements picaresques et horizontaux d'incidents. On y trouve peu de suspense ou rarement l'impression d'une clôture du récit. *Œdipe roi* de Sophocle exemplifie le pic vertical et aigu du récit occidental, comme plus tard celui de la musique orchestrale, pic dont le moment d'intensité maximale porte chez Aristote le nom de *peripeteia*, le revers de fortune. L'*agon*\* propre à la volonté masculine a produit le paroxysme dramatique occidental. L'identité par l'action. L'action est la voie pour échapper à la nature, mais toute action finit par remonter aux origines, l'utérus-tumulus de la nature. En essayant d'échapper à sa mère, Œdipe court tout droit dans ses bras. Le récit occidental est un polar, un processus de détection. Mais puisque ce qui est détecté s'avère insupportable, chaque révélation conduit à une autre répression.

Les principales femmes de la tragédie – Médée et Phèdre d'Euripide, Cléopâtre et Lady Macbeth de Shakespeare, Phèdre de Racine – font dévier le genre par leur relation perturbatrice à l'action masculine. La femme tragique est moins morale que l'homme. Sa volonté de puissance se montre à découvert. Sous des auspices chthoniens, ses actions se déroulent. Celles-ci servent d'intermédiaire à l'irrationnel, ouvrant le genre aux intrusions de la force barbare que le drame a chassée à sa naissance. La tragédie

est un support occidental permettant la mise à l'épreuve et la purification de la volonté masculine. La difficulté d'y greffer des protagonistes féminins ne résulte pas de préjugés masculins, mais de stratégies sexuelles instinctives. La femme introduit la cruauté à l'état brut dans la tragédie parce qu'elle est le problème que ce genre littéraire essaie de corriger.

La tragédie joue un jeu masculin, un jeu qu'elle a inventé afin d'arracher la victoire des mains de l'ennemi. L'ultime dilemme humain ne naît pas des mauvais choix, des mauvaises actions, ni même de la mort. Le plus grave écueil pour nos espoirs et nos rêves est la banalité chaotique de la biologie, qui chaque heure de chaque jour se poursuit comme si de rien n'était, en nous et sans nous. La conscience ne peut ni freiner ni abolir les surtensions, les circuits et les murmures secrets de son enveloppe charnelle, dont elle est le pitoyable otage. Voilà le drame chthonien, qui n'a pas de paroxysme, mais seulement un cercle sans fin, un cycle suivant l'autre. Le microcosme reflète le macrocosme. Le libre arbitre est mort-né dans les globules rouges de notre corps, car il n'y a pas de libre arbitre dans la nature. Nos choix nous parviennent préemballés et par livraison spéciale, moulés par des mains qui ne sont pas les nôtres.

L'inhospitalité de la tragédie envers la femme provient de l'inhospitalité de la nature envers l'homme. Pendant la préhistoire, l'identification de la femme avec la nature était universelle. Les sociétés fondées sur la chasse ou l'agriculture, dépendantes de la nature, honoraient la féminité en tant que principe immanent de fécondité. À mesure que la culture progressait, l'artisanat et le commerce fournissaient une quantité de ressources libérant les hommes des caprices du climat ou des obstacles posés par la géographie. Une fois la nature mise à l'écart, la féminité a diminué en importance.

Les cultures bouddhistes ont conservé les significations anciennes de la féminité longtemps après que l'Occident les eut reniées. Le masculin et le féminin, le yang et le yin chinois, sont des puissances équilibrées en l'homme et la nature, qui se pénètrent mutuellement et qui subordonnent la société. Ce code d'acceptation passive trouve ses racines en Inde, un territoire aux extrêmes soudains, où la mousson peut balayer cinquante mille personnes en une seule nuit. Dans les cultes de la fécondité, la féminité a toujours deux tranchants. La déesse indienne de la nature Kali est une créatrice *et* une destructrice; certains de ses nombreux bras accordent des bienfaits pendant que d'autres se font égorgeurs. Elle est la dame cerclée de crânes. En les ressuscitant, les féministes américaines ont commodément oublié l'ambivalence morale des grandes déesses mères. Nous ne pouvons empoigner la lame nue de la nature sans verser de notre propre sang.

La culture occidentale s'est écartée de la féminité depuis le début. La dernière société occidentale importante à vouer une adoration aux puissances féminines était la Crète minoenne. Et, de manière significative, celle-ci est tombée sans jamais plus se relever. La cause immédiate de son effondrement – séisme, peste ou invasion – n'importe pas ici. La leçon à en tirer est que la féminité culturelle ne garantit ni la vigueur ni la viabilité culturelles. Ce qui a en fait survécu, ce qui a en fait vaincu la force des choses et qui a imprégné de son esprit l'Europe fut la culture guerrière mycénienne, léguée à travers Homère. La volonté de puissance masculine: les Mycéniens du Sud et les Doriens du Nord se fondraient pour former l'Athènes apollinienne, de laquelle est venue la lignée gréco-romaine de l'histoire occidentale.

Les traditions apolliniennes et judéo-chrétiennes sont toutes deux transcendantes. C'est-à-dire qu'elles cherchent

à surmonter ou à transcender la nature. Malgré le composant plutôt contrariant de la culture grecque qu'est le dionysiaque, que je discuterai, le premier classicisme fut un accomplissement apollinien. Le judaïsme, secte parente du christianisme, est la plus puissante des protestations contre la nature. L'Ancien Testament affirme qu'un dieu père a créé la nature et que la différenciation en objets et en sexes suivait le fait de sa masculinité. Le judéo-christianisme, comme l'adoration grecque des dieux olympiens, est un culte céleste. Il s'agit d'un stade avancé de l'histoire des religions, qui ont partout commencé comme culte terrestre, vénération de la nature féconde.

L'évolution entre le culte terrestre et le culte céleste a fait basculer la femme dans le royaume des profondeurs. Ses mystérieux pouvoirs de procréation et la ressemblance de ses seins, de son ventre et de ses hanches arrondis aux contours de la terre l'avaient placée au centre du symbolisme primitif. Elle servait de modèle aux figures de la Déesse mère, qui étaient nombreuses à la naissance des religions dans le monde entier. Mais cultes de la mère ne signifiaient pas liberté sociale pour les femmes. Au contraire, comme l'histoire de Hollywood en témoigne, les objets de culte sont prisonniers de leur propre inflation symbolique. Chaque totem vit dans le tabou.

La femme était une idole de la magie de ventre. Elle semblait gonfler et donner naissance par le pouvoir de sa propre loi. Depuis le début des temps, la femme a paru mystérieuse. L'homme l'honorait, mais la craignait. Elle était le gosier noir qui l'avait craché dans le monde et qui le dévorerait à nouveau. Les hommes, en s'associant, ont inventé la culture comme un moyen de défense contre la nature féminine. Le culte céleste était l'étape la plus sophistiquée dans ce processus, car sa substitution de la terre pour le ciel, quant au lieu de création, est une réorientation

de la magie de ventre vers la magie de tête. Et cette magie de tête défensive a engendré la gloire spectaculaire de la civilisation mâle, qui a élevé la femme aussi bien que l'homme. Le langage et la logique que la femme moderne utilise pour assaillir la culture patriarcale ont été l'invention des hommes.

Par conséquent, les deux sexes sont pris dans une comédie de l'endettement historique. L'homme, repoussé par sa dette envers une mère physique, a créé une réalité parallèle, un hétérocosme, pour se donner l'illusion de la liberté. Initialement, la femme s'est contentée d'accepter les mesures de protection que lui offrait l'homme, mais maintenant, enflammée par le désir de sa propre liberté illusoire, elle envahit les systèmes de l'homme et refoule son endettement envers lui alors qu'elle les vole. Par la magie de tête, elle niera qu'il y eût jamais un problème du sexe et de la nature. Elle a hérité l'angoisse de l'influence.

L'identification de la femme avec la nature est l'élément le plus trouble et le plus troublant dans cet argument historique. Cela fut-il jamais vrai ? Cela peut-il l'être encore ? La plupart des lectrices féministes seront en désaccord. Or, je pense que cette identification n'est pas un mythe, mais la réalité. Les hommes ont inventé tous les genres de la philosophie, de la science, du grand art, de l'athlétisme et de la politique. Mais en vertu de la loi prométhéenne du conflit et de la capture, la femme a le droit de s'emparer de ce qu'elle veut et de rivaliser avec l'homme d'après les conditions qu'il a définies pour lui-même. Pourtant, il y a une limite à ce qu'elle peut modifier en elle-même et dans la relation qu'à l'homme avec elle. Chaque être humain doit livrer bataille à la nature. Mais le poids de la nature pèse plus lourdement sur un sexe que sur l'autre. Avec de la chance, cela ne limitera pas les accomplissements de la femme, c'est-à-dire son action dans un espace social créé

par l'homme. Mais cela doit limiter l'érotisme, c'est-à-dire nos vies imaginatives dans un espace à caractère sexuel, qui peut redoubler l'espace social, mais qui ne lui correspond pas.

Les cycles de la nature sont les cycles de la femme. La féminité biologique consiste en une séquence de retours circulaires, commençant et se terminant au même point. La centralité de la femme lui octroie une stabilité identitaire. Elle n'a pas à devenir, mais à seulement être. Sa centralité est un obstacle important pour l'homme, dont elle bloque la quête d'identité. Il doit se transformer en un être indépendant, soit un être libéré d'elle. S'il n'y arrive pas, il retombera tout simplement en elle. La réunion avec la mère est le chant de la sirène qui hante notre imaginaire. Il y eut jadis de la félicité, et maintenant il y a discorde. De pâles souvenirs de la vie qui aurait précédé la séparation traumatique de la naissance peuvent être la source de fantaisies arcadiennes d'un âge d'or perdu. L'idée occidentale de l'histoire comme mouvement propulsif vers le futur, un système progressif ou providentiel culminant dans la révélation d'une Seconde Venue, est une formulation masculine. Aucune femme, d'après moi, n'aurait pu concevoir une telle idée, puisqu'il s'agit d'une stratégie de fuite devant la nature cyclique de la femme, dans laquelle l'homme redoute de se faire attraper. L'histoire évolutive ou apocalyptique est un vœu pieux masculin, marqué par une fin heureuse, un pic phallique.

La femme ne rêve pas d'une évasion transcendante ou historique hors du cycle naturel puisqu'elle *est* ce cycle. Sa maturité sexuelle signifie un mariage avec la lune, croissant et décroissant au rythme de phases lunaires. *Moon*, mois, menstrues : même mot\*, même monde. Les Anciens savaient que la femme est liée au calendrier de la nature, un rendez-vous qu'elle ne peut pas refuser. Le schéma grec,

passant du libre arbitre à l'*hybris*, puis à la tragédie, est un drame masculin, étant donné que le mirage du libre arbitre n'a jamais pu (jusqu'à récemment) berner la femme. Elle sait qu'il n'y a aucun libre arbitre puisqu'elle n'est pas libre. Elle n'a de choix que l'acceptation. Qu'elle souhaite devenir mère ou non, la nature l'attelle au rythme inflexible et brutal de la loi procréatrice. Le cycle menstruel est une horloge alarmante qui n'arrêtera pas avant que la nature ne le veuille.

L'appareil reproducteur de la femme est largement plus compliqué que celui de l'homme, et encore mal compris. Toutes sortes de choses peuvent mal tourner, ou être sources d'angoisse si elles tournent bien. La femme occidentale a une relation d'affrontement avec son propre corps : pour elle, la normalité biologique est une souffrance, et la santé, une maladie. La dysménorrhée, dit-on, est une maladie de civilisation, puisque les femmes de cultures tribales se plaignent peu à propos de leurs menstruations. Mais, dans la vie tribale, la femme possède une identité étendue ou collective : les religions tribales honorent la nature et s'y subordonnent. C'est précisément dans les sociétés occidentales avancées, qui tentent d'améliorer ou de surpasser la nature et qui brandissent l'individualisme et l'épanouissement personnel comme un modèle, que les faits bruts de la condition de la femme émergent avec une clarté douloureuse. Plus la femme vise l'identité personnelle et l'autonomie, plus elle développe son imagination, et plus féroce sera sa lutte avec la nature – c'est-à-dire avec les lois physiques inextricables de son propre corps. Et plus la nature la punira : *n'ose pas être libre ! car ton corps ne t'appartient pas.*

Le corps féminin est une machine chthonienne, indifférente à l'esprit qui l'habite. D'un point de vue organique, il n'a qu'une mission, la grossesse, que l'on peut passer toute

une vie à repousser. La nature ne se soucie que des espèces, jamais des individus: les femmes vivent plus directement les aspects humiliants de ce fait biologique et elles ont probablement, pour cette raison, un meilleur sens de la réalité et une plus grande sagesse que les hommes. Le corps de la femme est une mer sur laquelle agit le mouvement mensuel de l'onde lunaire. Apathiques et inertes, ses tissus adipeux sont gorgés d'eau, puis soudainement lavés à la haute marée hormonale. L'œdème est notre rechute mammifère à l'état végétal. La grossesse démontre le caractère déterministe de la sexualité de la femme. Toute femme enceinte voit son corps et son être asservis par une force chthonienne indépendante de sa volonté. Dans le cas d'une grossesse souhaitée, il s'agit d'un sacrifice heureux. Mais dans le cas d'une grossesse non désirée, causée par un viol ou une mésaventure, c'est une horreur. Ces pauvres femmes regardent directement dans le cœur sombre de la nature. Car un fœtus est une tumeur bénigne, un vampire qui vole afin de vivre. Le soi-disant miracle de la naissance, c'est la nature parvenant à ses fins.

Pour les femmes, chaque mois annonce une nouvelle défaite de la volonté. Les menstruations étaient autrefois appelées « la malédiction », une référence à l'expulsion hors du Jardin, quand la femme fut condamnée aux douleurs de l'accouchement à cause du péché d'Ève. La plupart des cultures primitives imposaient, par voie rituelle, des interdictions aux femmes en période menstruelle. Les femmes juives orthodoxes se purifient encore de l'impureté menstruelle dans le *mikveh*, un bain rituel. Les femmes ont supporté le fardeau symbolique des imperfections de l'homme, son ancrage dans la nature. Le sang menstruel est la tache, la marque de naissance du péché originel, l'immondice dont la religion transcendantale doit purifier l'homme. Cette identification est-elle simplement phobique, simplement misogyne ? Ou est-il possible qu'il y ait quelque chose

d'inquiétant au sujet du sang menstruel, justifiant son rattachement au tabou? Je suis d'avis que ce n'est pas le sang menstruel lui-même qui perturbe l'imagination – aussi inintermittible soit ce flux rouge –, mais plutôt l'albumine dans le sang, les lambeaux utérins, méduse placentaire de la mer féminine. Voilà la matrice chthonienne de laquelle nous avons jailli. Nous avons un dégoût, issu de notre évolution, pour les substances gluantes, qui caractérisent le site de nos origines biologiques. Chaque mois, la femme a pour destin de faire face à l'abîme du temps et de l'être, l'abîme qu'elle est elle-même.

La Bible a reçu de vives critiques pour avoir réservé à la femme le rôle de bouc émissaire dans le drame cosmique de l'homme. Mais en choisissant pour ennemi de Dieu un conspirateur masculin, le serpent, la Genèse louvoie et ne pousse pas sa misogynie assez loin. La Bible se détourne défensivement du véritable adversaire de Dieu, la nature chthonienne. Le serpent n'est pas hors d'Ève, mais en elle. Elle est le jardin *et* le serpent. Anthony Storr dit à propos des sorcières: «à un niveau très primitif, toutes les mères sont phalliques<sup>2</sup>.» Le Diable est une femme. Les mouvements modernes d'émancipation, rejetant les stéréotypes qui entravent l'avancement social de la femme, refusent de reconnaître le dæmonisme de la procréation. La nature est serpentine, un lit de vignes enchevêtrées, qui grimpent et rampent, les lobes amuïs et explorateurs d'une vie organique fétide que Wordsworth nous a appris à considérer comme jolis. Les biologistes parlent du cerveau reptilien de l'homme, la partie la plus ancienne de notre système nerveux supérieur, un survivant meurtrier issu de l'ère archaïque. Je soutiens que la femme prémenstruelle, incitée à se montrer cassante ou enragée, entend les signaux du

---

2. Anthony Storr, *Sexual Deviation*, Middlesex, Harmondsworth, Penguin, 1964, p. 63.

cerveau reptilien. En elle paraît la perversité latente de l'homme. Tous les diables de l'enfer se déchainent, l'enfer de la nature chthonienne que l'humanisme moderne nie et refoule. Dans chaque femme prémenstruelle s'efforçant de gouverner son humeur, le culte céleste guerroie à nouveau avec le culte terrestre.

L'identification que fait la mythologie entre la femme et la nature est juste. La contribution masculine à la procréation est momentanée et transitoire. La conception a lieu en un point précis du temps, un autre de nos pics d'action phalliques, duquel le mâle se retire en toute inutilité. La femme enceinte est dæmoniquement, diaboliquement complète. En tant qu'entité ontologique, elle n'a besoin de rien ni personne. Je soutiendrai que la femme enceinte, concevant pendant neuf mois sa propre création, est le modèle de tout solipsisme, et que l'attribution historique du narcissisme aux femmes est un autre mythe véritable. Le sentiment terrible qu'inspiraient à l'homme le pouvoir de la femme, son imperméabilité et sa fédération archétypale avec la nature chthonienne l'a contraint de recourir à la connivence masculine et au patriarcat. Le corps de la femme est un labyrinthe dans lequel l'homme est perdu. C'est un jardin fortifié, le *hortus conclusus* médiéval\*, dans lequel la nature pratique sa sorcellerie dæmonique. La femme est le fabricant primordial, le véritable Premier Moteur. Elle transforme un amas de résidu\* en ce vaste réseau qu'est un être pensant, qui flotte auprès de l'ombilic sinueux par lequel la femme tient tout homme en laisse.

Le féminisme a fait preuve de simplisme en alléguant que les archétypes féminins n'étaient que des mensonges créés par les hommes et motivés par leurs propres intérêts. La répugnance historique envers la femme a une assise rationnelle : le dégoût est la réaction appropriée de la raison face à la hideur de la nature procréatrice. La raison et la

logique composent le domaine angoissé d'Apollon, dieu originaire du culte céleste. L'apollinien est sévère et phobique, se coupant froidement de la nature par sa pureté surhumaine. Je soutiendrai que la personnalité et l'accomplissement occidentaux sont, pour le meilleur et pour le pire, en grande partie apolliniens. Le grand adversaire d'Apollon, Dionysos, préside sur le chthonien, dont la loi est la féminité procréatrice. Comme nous le verrons, le dionysiaque est nature liquide, un marécage miasmatique dont le prototype est la mare étale de l'utérus.

Nous devons nous demander si l'équivalence entre le masculin et le féminin dans le symbolisme extrême-oriental a été aussi efficace culturellement que l'a été en Occident la hiérarchisation des hommes sur les femmes. Lequel de ces systèmes a ultimement généré le plus d'avantages pour les femmes ? Les sciences et l'industrie occidentales ont libéré les femmes des corvées et du danger. Les machines font le ménage. La pilule neutralise la fertilité. Donner naissance n'est plus mortel. Et la lignée apollinienne de la rationalité occidentale a produit la femme agressive moderne, qui peut penser comme un homme et écrire des livres outrageants. La tension et l'antagonisme de la métaphysique occidentale ont développé, jusqu'à un niveau très élevé, les puissances corticales supérieures de l'homme. Dans son ensemble, la culture occidentale déforme la réalité. Mais la réalité *devrait* être déformée : c'est-à-dire amendée de manière imaginative. L'acquiescement bouddhiste à la nature se trompe quant à ce qu'est la nature et ne reconnaît pas tout le potentiel de l'être humain. L'apollinien nous a conduits jusqu'aux étoiles.

Les archétypes démoniques de la femme, qui foisonnent dans les mythologies mondiales, représentent la proximité incontrôlable de la nature. Leur tradition se transmet, presque ininterrompue, des idoles préhistoriques

jusqu'aux films modernes, en passant par la littérature et l'art. L'image primaire est celle de la femme fatale, qui se révèle fatale pour l'homme. En Occident, plus la nature est repoussée, plus la femme fatale réapparaît, comme un retour du refoulé. Elle est le spectre de la mauvaise conscience de l'Occident à propos de la nature. Elle est l'ambiguïté morale de la nature, une lune malveillante qui continue de pénétrer le brouillard de nos doux espoirs.

Pour le féminisme, la femme fatale n'est qu'une caricature, une figure diffamatoire. À supposer qu'elle existât jamais, elle ne devait être qu'une victime de la société, recourant à de destructrices finesses féminines, faute d'accès au pouvoir politique. La femme fatale serait une femme de carrière manquée, ses énergies se détournant de façon névrotique vers le boudoir. Au moyen de pareilles techniques de démystification, le féminisme s'est acculé dans une impasse. La sexualité est un royaume obscur de contradictions et d'ambivalences. Les modèles sociaux que le féminisme, en tant qu'héritier de l'utilitarisme du 19<sup>e</sup> siècle, insiste à imposer sur la sexualité ne permettent pas toujours de la comprendre. La mystification restera toujours la compagne désordonnée de l'amour et de l'art. L'érotisme *est* la mystique: c'est-à-dire l'aura d'émotion et d'imagination qui forme l'entour du sexe. Il ne peut pas être « corrigé » par des codes de convenance sociale ou morale, que ceux-ci proviennent de la gauche ou de la droite politique. Car, le fascisme de la nature surpasse celui de toute société. Nous devons peut-être accepter l'instabilité dæmonique des relations sexuelles.

La femme fatale est l'une des personas sexuelles les plus fascinantes. Elle n'est pas une fiction, mais une extrapolation de réalités biologiques féminines qui perdurent. Le mythe amérindien du vagin denté (*vagina dentata*) transcrit de manière horriblement directe la puissance

féminine et la peur masculine. Métaphoriquement, chaque vagin est muni de dents secrètes, car le mâle en ressort amoindri comparativement à ce qu'il était en y entrant. La mécanique de base de la conception nécessite l'action du mâle, mais rien de plus qu'une réceptivité passive chez la femelle. En tant que transaction naturelle plutôt que sociale, le sexe revient donc bel et bien à une sorte d'aspiration de l'énergie masculine par la plénitude féminine. Lors de relations avec une femme, tout homme court le danger de la castration physique et spirituelle. L'amour est le sortilège par lequel il engourdit sa peur sexuelle. Le vampirisme latent de la femme n'est pas une aberration sociale, mais un développement de sa fonction maternelle, pour laquelle la nature l'a dotée d'une fastidieuse minutie. Pour le mâle, chaque rapport sexuel est un retour à la mère et une capitulation devant elle. Pour les hommes, le sexe est une lutte pour l'identité. Dans l'acte sexuel, le mâle est consommé et relâché par le pouvoir denté qui le porta, le dragon féminin de la nature.

La mystique du lien entre la mère et l'enfant a produit la femme fatale. L'une des présuppositions modernes est que la sexualité et la procréation sont « gérables » sur les plans médical, scientifique et intellectuel, que si nous continuons assez longtemps de remanier les mécanismes sociaux, chaque difficulté disparaîtra. Cependant, le taux de divorce grimpe en flèche. Malgré ses iniquités, le mariage conventionnel bridait le chaos de la libido. Quand le prestige de l'institution du mariage est affaibli, tout le vilain *dæmonisme* de l'instinct sexuel émerge. L'individualisme, l'être laissé libre par la société, mène à la servitude plus brutale qu'impose la nature. Tout chemin partant de Rousseau mène à Sade. La mystique de notre engendrement par des mères humaines est l'un des nuages *dæmoniques* que nous ne pouvons pas dissiper par de menues déclarations

d'indépendance. Apollon peut se détourner de la nature, mais il ne peut pas l'anéantir. En tant qu'êtres émotionnels et sexuels, nous rejoignons notre point de départ. La vieillesse est une seconde enfance pendant laquelle les premiers souvenirs se raniment. Suscite l'effroi de constater que les patients comateux de tout âge se recroquevillent automatiquement dans la position fœtale, que seule l'intervention des infirmières permet de changer. Nous sommes liés à notre naissance par des apparitions immuables de la mémoire affective.

Les psychologies rousseauistes comme le féminisme nous assurent de la bienveillance ultime de l'émotion humaine. En pareil système, la femme fatale n'a logiquement aucune place. Je prends le relais de Freud, de Nietzsche et de Sade en adoptant l'idée d'une amoralité de la vie instinctuelle. Dans une certaine mesure, l'amour est toujours combat, une bataille avec des fantômes. Nous ne sommes *pour* une chose qu'en étant *contre* une autre. Les gens qui croient avoir des relations sexuelles agréables, désinvoltes, sans complexité, que ce soit avec un ami, un conjoint ou un étranger, refoulent hors de leur conscience l'écheveau psychodynamique à l'ouvrage, tout comme ils refoulent les conflits hostiles qui apparaissent dans leurs rêves. Le roman familial agit en tout temps. La femme fatale est l'un des raffinements du narcissisme féminin, de l'ambivalente contemplation de soi qui se complète par la naissance d'un enfant ou par la conversion d'un conjoint ou d'un amant en enfant.

Les mères peuvent être fatales pour leurs fils. À l'encontre de la mère, les hommes ont érigé l'immense construction de leur politique et de leur culte céleste. Elle est la Méduse, en laquelle Freud voit le pubis castrant et castré de la femme. Mais les cheveux serpentins de la Méduse figurent aussi la croissance végétale frémissante de

la nature. Son hideuse grimace illustre la peur qu'ont les hommes du rire des femmes. Celle qui donne la vie obstrue aussi la voie vers la liberté. Par conséquent, je suis d'accord avec Sade que nous avons le droit de contrecarrer les compulsions procréatrices de la nature, par la sodomie ou l'avortement. L'homosexualité masculine pourrait bien incarner la tentative la plus valeureuse d'échapper à la femme fatale et de vaincre la nature. En tournant le dos à la mère méduséenne, qu'il s'agisse d'une réaction d'honneur ou d'horreur envers elle, l'homme homosexuel se fait l'un des grands forgeurs de l'identité occidentale absolutiste. Mais, bien sûr, la nature a gagné, comme elle gagne toujours, en ayant fait de la maladie le prix de la promiscuité sexuelle.

La pérennité de la femme fatale en tant que persona sexuelle fait partie de l'épuisant poids de l'érotisme, sous lequel l'éthique et la religion toutes deux s'effondrent. L'érotisme est le point faible de la société; à travers lui, celle-ci est envahie par la nature chthonienne. La femme fatale peut apparaître comme mère méduséenne ou comme nymphe frigide, se masquant grâce à la lumière brillante de la splendeur apollinienne. Son inaccessibilité désinvoltée attire, fascine, puis détruit. Elle n'est pas une névrosée mais, bien davantage, une psychopathe. C'est-à-dire qu'elle est douée d'une désaffection amoralisée, d'une sereine indifférence à la souffrance d'autrui, souffrance qu'elle encourage et examine impassiblement pour mettre à l'épreuve son pouvoir. On ne peut pas traduire parfaitement la mystique de la femme fatale en une version masculine. Je parlerai longuement du beau garçon, l'une des plus éblouissantes personnalités sexuelles de l'Occident. Néanmoins, le danger que présente l'*homme fatal*\*, incarné sous les traits du jeune gigolo d'aujourd'hui, est qu'il partira, disparaissant au profit d'autres amours, d'autres contrées. Il est un

promeneur, un cow-boy et un marin. Mais, le danger de la femme fatale est qu'elle restera, immobile, placide et paralysante. Sa longue demeure est un fardeau dæmonique, l'ubiquité de la *Joconde* de Walter Pater, qui étouffe l'histoire\*. Elle est un symbole épineux de la perversité du sexe. Elle va s'accrocher.

Nous avançons, dans ce chapitre, vers une théorie de la beauté. Je crois que la disposition esthétique, comme tout le reste jusqu'ici, est un évitement du chthonien. Elle fait glisser d'une région à l'autre de la réalité, ce qui se compare au passage du culte terrestre au culte céleste. Ferenczi parle du remplacement du nez animal par l'œil humain, à cause de notre position verticale. Les jugements de l'œil sont péremptoirs. Il décide quoi voir et pourquoi. Chacun de nos regards exclut autant qu'il inclut. Nous sélectionnons, arrangeons et rehaussons. Notre idée du joli est une notion limitée qui ne peut d'aucune façon s'appliquer au souterrain métamorphique de la terre, le royaume cataclysmique de la violence chthonienne. Lors de nos promenades quotidiennes, nous choisissons de ne pas voir cette violence. Chaque fois que nous disons voir la beauté de la nature, c'est une prière que nous récitons en égrainant notre chapelet.

La leste beauté de la femme fatale est une autre transformation de la laideur chthonienne. Chez les animaux, la femelle est généralement moins belle que le mâle. Le plumage terne de l'oiseau mère forme un camouflage, protégeant le nid des prédateurs. Les oiseaux mâles sont des créatures spectaculaires, s'exhibant autant par leur plumage qu'en paradant, en partie pour impressionner les femelles et supplanter les rivaux, et en partie pour attirer les ennemis loin du nid. Chez les humains, le rituel d'exhibition du mâle (ou parade nuptiale) est tout aussi extrême, mais pour la première fois la femelle devient un objet d'une somptueuse

beauté. Pourquoi? La femelle n'est pas seulement parée pour accroître sa valeur marchande, comme le marxisme démystificateur y songerait, mais pour assurer sa désirabilité. La conscience a fait de nous des lâches. Les animaux ne ressentent aucune crainte face à la sexualité parce qu'ils ne sont pas des êtres rationnels. Ils agissent d'après un impératif purement biologique. L'esprit, qui a permis à l'humanité de s'adapter et de prospérer en tant qu'espèce, a aussi infiniment compliqué notre fonctionnement en tant qu'êtres physiques. Nous voyons trop, et nous devons donc rigoureusement limiter notre vision. L'angoisse et le doute assiègent de toutes parts le désir. La beauté, une extase de l'œil, nous enivre et nous permet d'agir. La beauté est la révision apollinienne du chthonien que nous opérons sur lui.

La nature est un spectacle darwinien des mangeurs et des mangés. L'appétit gouverne toutes les phases de la procréation: le rapport sexuel, du baiser à la pénétration, consiste en des mouvements qui traduisent une cruauté et un désir de consommation à peine maîtrisés. La longue grossesse de la femelle humaine et l'enfance prolongée de son petit, qui ne peut subvenir à ses propres besoins avant l'âge de sept ans ou plus, ont produit l'*agon* de la dépendance psychologique qui accable le mâle pour toute sa vie. L'homme craint à juste titre que la femme, émissaire de la nature, ne le dévore.

Le refoulement est une adaptation évolutive nous permettant de fonctionner malgré la lourde charge de notre conscience élargie. Car ce dont nous avons conscience pourrait nous rendre fous. Le jargon masculin vulgaire parle des parties génitales féminines comme de «brèche» ou de «fente». Freud note que la Méduse transforme les hommes en pierre parce qu'au premier regard, un garçon pense que les parties génitales féminines sont une blessure,

de laquelle le pénis a été coupé. Elles sont en effet une blessure, mais c'est l'enfant qui en a été coupé, par la violence : l'ombilic est une aussière sciée par une équipe de sauvetage sociale. La nécessité sexuelle reconduit l'homme à cette scène sanglante, mais il ne peut s'en approcher sans des tremblements d'appréhension. Il masque ces derniers en recourant aux euphémismes caractéristiques de l'amour et de la beauté. Toutefois, moins il est bien élevé – c'est-à-dire, moins socialisé –, plus nette est sa conception de l'animalité du sexe et plus grossier son langage. C'est l'effacement de la société plutôt que le sexisme de la société qui produit le vulgaire dur à cuire. Car la nature est la plus vulgaire d'entre nous tous.

L'avancement actuel de la femme dans la société ne résulte pas d'un périple entre mythe et vérité, mais entre mythe et nouveau mythe. La montée de la femme rationnelle et technologique pourrait exiger la répression de certaines réalités archétypales désagréables. Ferenczi remarque que « [l]es périodes successives de la sexualité féminine, la révolution organique de la puberté, la menstruation, la grossesse, l'accouchement et la ménopause pèsent beaucoup plus lourdement sur la vie affective de la femme [que c'est le cas pour l'homme], en particulier à cause de la nécessité d'un refoulement accru<sup>3</sup>. » Dans sa querelle avec la société masculine, le féminisme doit censurer la preuve mensuelle de la domination que la nature chthonienne exerce sur la femme. La menstruation et l'accouchement infligent un affront à la beauté et à la forme. Au point de vue esthétique, ils offrent en spectacle une effrayante squalidité\*. La vie moderne, avec ses hôpitaux et ses produits du papier, a mis à distance et aseptisé ces mystères primitifs, tout comme elle l'a fait avec la mort, qui

---

3. Sándor Ferenczi, « Des psychonévroses » [1909], *Œuvres complètes*. T. I, trad. J. Dupont et al., Paris, Payot, Science de l'homme, 1968, p. 66-67.

jadis était un événement à domicile vécu dans le plus grand épuisement. On en met beaucoup sous le boisseau: les affres et la terreur qui sont notre lot.

S'apparentant à une blessure, la brute charnure des parties génitales féminines est un symbole de l'irrémissibilité de la nature chthonienne. Au point de vue esthétique, les parties génitales féminines ont une couleur saignante, un contour vagabond et sont architecturalement incohérentes. Inversement, les parties génitales masculines, bien qu'elles risquent de se couvrir de ridicule à cause de leur irrésolution caoutchouteuse (une héroïne de Sylvia Plath songeait mémorablement à un « cou de dinde, [et à des] gésiers de dinde\* »), ont une composition mathématique rationnelle, une syntaxe. Il ne s'agit toutefois pas d'une vertu absolue puisque cet état peut conforter le mâle dans ses nombreuses mécompréhensions de la réalité. L'esthétique cesse là où commence le sexe. G. Wilson Knight déclare: « tout amour physique est, à sa manière, une victoire sur les secrets et répulsions physiques<sup>4</sup> ». Le sexe, c'est poisseux et désordonné, un retour à ce que Freud appelle la perversion polymorphe de l'enfant, une sémillante exploration de tous les fluides corporels. Saint Augustin dit: « Nous sommes nés entre les fèces et l'urine. » Cette vision misogynne de l'émergence de l'enfant hors du canal pelvigénital, souillée par le péché, se rapproche de la vérité chthonienne. Mais l'excrétion, à travers laquelle la nature, pour une fois, agit équitablement sur les sexes, peut être sauvée par la comédie, comme on le voit chez Aristophane, Rabelais, Pope et Joyce. L'excrétion s'est taillé une place dans la haute culture. La menstruation et l'accouchement sont, eux, trop barbares pour la comédie. Leur laideur a produit la gigantesque redéfinition du statut historique des femmes comme

---

4. G. Wilson Knight, *Lord Byron's Marriage*, Londres, Routledge, Kegan Paul, 1957, p. 261.

objet sexuel, dont la beauté est incessamment discutée et modifiée. La beauté de la femme est une concession faite à la fascination archétypale et dangereuse qu'elle inspire. Elle donne à l'œil l'illusion reconfortante d'une maîtrise intellectuelle de la nature.

Mon explication pour la domination masculine de l'art, de la science et de la politique, un fait incontestable de l'histoire, se base sur une analogie entre la physiologie sexuelle et l'esthétique. Je soutiendrai que tout accomplissement culturel est une projection, une ruée vers la transcendance apollinienne, et que les hommes sont anatomiquement destinés à devenir des projecteurs. Mais, comme dans le cas d'Œdipe, la destinée peut être une malédiction.

D'obscures configurations assorties à la biographie et à la géographie sexuelles servent de support à notre connaissance du monde et à la connaissance qu'il a de nous. Ce qui pénètre la conscience est configuré à l'avance par le dæmonisme des sens. Le corps tient l'esprit captif. L'objectivité parfaite n'existe pas. Toute pensée porte quelque fardeau émotionnel. Si nous avons le temps ou l'énergie de l'examiner, chaque choix quelconque, de la couleur d'une brosse à dents jusqu'à une décision prise d'après un menu, pourrait révéler le sens secret qu'il revêt dans le drame interne de nos vies. Mais, épuisés, nous refusons cette sur-saturation psychique. La sphère des nombres, la mathématique cristalline de la pureté apollinienne, a été inventée très tôt par l'homme occidental et a été conçue comme un refuge pour échapper à l'émotivité stagnante et au désordre hérissant de la femme et de la nature. Les femmes qui excellent en mathématiques y parviennent dans un système conçu par les hommes afin de maîtriser la nature. Le nombre est le plus imposant et le moins incarné des pacificateurs, il est l'espoir avide d'objectivité que l'homme

entretient. C'est dans le nombre qu'il – et maintenant elle – se retire pour s'échapper du borbier chthonien de l'amour, de la haine et du roman familial.

Même maintenant, ce sont habituellement des hommes plutôt que des femmes qui prétendent à la supériorité de la logique sur l'émotion. Comiquement, ils y prétendent souvent lors de moments d'extrême chaos émotionnel, qu'ils ont pu susciter et qu'ils sont impuissants à endiguer. Les artistes et acteurs masculins ont parmi leurs fonctions culturelles de garder ouverte la voie de l'émotion entre les mondes féminin et masculin. Tout homme abrite un territoire féminin interne gouverné par sa mère, de qui il ne pourra jamais entièrement se libérer. Depuis le romantisme, l'art et l'étude de l'art sont devenus des moyens d'explorer la vie émotionnelle refoulée de l'Occident, quoiqu'on ne le saurait jamais à lire la recherche abrutissante qui a surgi autour de ces disciplines. La poésie est le lien qui assure la connexion entre le corps et l'esprit. Toute idée en poésie est ancrée dans l'émotion. Chaque mot est une palpation du corps. La multiplicité des interprétations entourant un poème reproduit la tumultueuse incoercibilité de l'émotion, que la nature façonne à son gré. L'émotion *est* chaos. Toute émotion bénigne a un envers négatif. Ainsi, fuir l'émotion au profit du nombre est une autre stratégie cruciale de l'Occident apollinien dans sa longue lutte avec Dionysos.

L'émotion est passion, un continuum d'érotisme et d'agressivité. L'amour et la haine ne s'opposent pas : il n'y a que plus de passion et moins de passion, une différence quantitative et non qualitative. De vivre dans l'amour et la paix est l'une des contradictions les plus durables que le christianisme ait imposées à ses adeptes, un idéal impossible et contre nature. Depuis le romantisme, les artistes et les intellectuels se sont plaints des règles sexuelles de

l'Église, mais celles-ci ne forment qu'une petite partie de la guerre chrétienne contre la nature païenne. Seul un saint pourrait endurer le code chrétien de l'amour. Et les saints sont draconiens quant à ce qu'ils excluent: ils doivent refuser une part énorme de la réalité, la réalité des personas sexuelles et la réalité de la nature. Amour pour tous implique froideur pour quelque chose ou quelqu'un. Même Jésus, rappelons-nous, s'est montré inutilement sec avec sa mère à Cana.

Le problème de la superfluité chthonienne des émotions appartient à l'homme. Il doit se battre avec cette énormité, qui réside en la femme et en la nature. Il ne peut atteindre à la pleine individualité qu'en repoussant le nuage dæmonique qui l'avalerait d'un trait: l'amour maternel, que nous pouvons tout aussi bien appeler la haine maternelle. Amour maternel, haine maternelle, pour elle ou venant d'elle, un grand conglomérat de pouvoir naturel. L'égalité politique pour les femmes aura très peu d'effet sur ce tourment émotionnel qui a cours au-dessus et en dessous de la politique, en dehors du grand ordre de la vie sociale. Le combat entre mère et fils ne cessera qu'au moment où tous les bébés naîtront à même des boccas de verre. Mais un avenir totalitaire qui aura fait glisser la procréation hors des mains des femmes sera aussi privé d'art et d'affect. Les hommes seront des machines, sans douleur, mais aussi sans jouissance. L'imagination a un prix, que l'on paye chaque jour. Aucun moyen ne permet de se sauver des chaînes biologiques qui nous lient.

De quoi la nature a-t-elle fait don à l'homme pour qu'il se défende contre la femme? Nous en venons ici à la source des accomplissements culturels de l'homme, qui procèdent si directement de sa singulière anatomie. Nos vies en tant qu'êtres physiques donnent lieu à des métaphores simples de l'appréhension, qui varient grandement selon les sexes.

Ici, il ne peut y avoir aucune égalité. L'homme est sexuellement compartimenté. Génitalement, il est condamné au mode perpétuel de la linéarité, de la concentration, de la visée, de la détermination. Il doit apprendre à viser. Sans visée, l'urinement et l'éjaculation débouchent sur une souillure infantile de soi-même ou des alentours. L'érotisme de la femme, quant à elle, se diffuse à travers tout son corps. Son envie pour les préliminaires demeure un motif bien connu d'incommunicabilité entre les sexes. La concentration génitale de l'homme est une réduction, mais aussi une intensification. Il est une victime de hauts et de bas indisciplinés. La sexualité mâle est en soi maniaco-dépressive. L'oestrogène tranquillise, mais l'androgène agite. Pris dans un état constant d'anxiété sexuelle, les hommes vivent sur les charbons ardents de leurs hormones. Dans la sexualité comme dans la vie, ils sont entraînés *au-delà* – au-delà de soi, au-delà du corps. Même dans l'utérus, cette règle s'applique. Chaque fœtus devient femelle à moins qu'il ne soit imprégné d'hormones mâles, produites par un signal venant des testicules. Donc, avant la naissance, un mâle est déjà au-delà du féminin. Mais être au-delà, c'est se trouver exilé du centre de la vie. Les hommes savent qu'ils sont des exilés sexuels. Ils parcourent la Terre, cherchant à obtenir satisfaction, désirant et méprisant, jamais rassasiés. Il n'y a rien pour les femmes à envier dans cette mobilité angoissée.

La métaphore génitale mâle est celle de la concentration et de la projection. La nature dote l'homme de la concentration pour l'aider à surpasser sa peur. L'homme approche la femme par des élans de concentration spastique. Cela lui donne l'illusion de maîtriser temporairement les mystères archétypaux qui l'ont mis au monde. Cela lui donne le courage d'y revenir. Pour les hommes, le sexe est métaphysique, ce qui ne s'avère pas pour les femmes. Les

femmes n'ont pas de problème à résoudre par le sexe. Physiquement et psychologiquement, elles sont sereinement autosuffisantes. Elles peuvent choisir l'accomplissement, mais elles n'en ont pas besoin. Elles ne sont pas poussées vers l'au-delà par une indocilité du corps. Mais les hommes, eux, souffrent de déséquilibre. Ils doivent partir en quête, pourchasser, courtiser, ou saisir. Tels de simples pigeons sur l'herbe, hélas : à l'occasion de pareils rituels qui ont cours dans les parcs, nous pouvons savourer le pathos comique du sexe. Combien souvent ne voit-on pas un pigeon mâle entreprendre des tentatives fates et désespérées auprès de la femelle alors qu'encore et encore elle lui tourne le dos et s'éloigne nonchalamment ! Concentration et insistance lui permettent toutefois de l'emporter. La nature l'a doué d'une forme d'inconscience face à sa propre absurdité. Son intentionnalité est à la fois un don et un fardeau. Chez les êtres humains, la concentration sexuelle est l'instrument du mâle, lui servant à rassembler et à immobiliser vigoureusement la dangereuse superfluité chthonienne d'émotions et d'énergie à laquelle j'associe la femme et la nature. La sexualité reconduit l'homme dans l'abîme qu'il fuit. Il voyage jusqu'au non-être et en revient.

De la concentration à la projection dans l'au-delà. À titre de projection masculine, l'érection et l'éjaculation forment le paradigme de toutes les projections et conceptualisations culturelles – de l'art et de la philosophie jusqu'au fantasme, en passant par l'hallucination et l'obsession. Les femmes ont moins conceptualisé au cours de l'histoire, non pas parce que les hommes les en ont privées, mais parce que les femmes n'ont pas besoin de conceptualiser afin d'exister. Je laisse ouverte la question des différences cervicales. La conceptualisation et la manie sexuelle pourraient provenir de la même portion du cerveau de l'homme. Par exemple, comme la plupart des perversions

sexuelles, le fétichisme demeure l'apanage des hommes et il s'agit manifestement d'une activité caractérisée par la conceptualisation ou la fabrication de symboles. Le très important parrainage commercial que l'homme accorde à la pornographie est analogue.

Une érection est *une pensée* et l'orgasme, un acte de l'imagination. Le mâle doit faire advenir son autorité sexuelle devant la femme, qui est l'ombre de sa mère et de toutes les femmes. L'échec et l'humiliation attendent constamment dans les coulisses. Aucune femme ne doit prouver qu'elle est une femme de la manière pénible par laquelle l'homme, lui, doit prouver qu'il est un homme. Il doit offrir une bonne performance, ou alors le spectacle ne peut continuer. La convention sociale n'a pas d'importance. Un flop est un flop. Ironiquement, tout succès sexuel se destine, de toute façon, à un ramollissement. Chaque projection masculine est passagère et doit être anxieusement renouvelée, sans fin. Les hommes pénètrent en triomphe, mais se retirent en décrépitude. L'acte sexuel mime cruellement le déclin et la chute qui se signalent tout au long de l'histoire. La connivence masculine est une manifestation sociale de l'instinct de conservation, une réaffirmation collégiale qui opère à travers des cadres de référence élargis et fabriqués. La culture est, pour l'homme, la robuste armature de ses projections privées, perpétuellement mises en péril.

L'une des plus efficaces compartimentations de l'anatomie masculine, l'urinement, met en évidence la concentration et la projection. Freud pensait que l'homme primitif s'enorgueillissait de pouvoir éteindre un feu avec un jet d'urine. Un acte duquel il est bien étrange de se montrer fier, mais qui assurément dépasse la portée de la femme : s'y exerçant, elle se brûlerait les cuisses. L'urinement mâle *est* vraiment une sorte d'accomplissement, une courbe trans-

pendante. Une femme ne peut que mouiller le sol où elle se tient. L'urinement mâle est une forme de commentaire. Il peut être amical lorsque partagé, mais se révèle souvent agressif, comme dans le cas du vandalisme de monuments publics par des rock stars des années 1960. Pisser sur, c'est critiquer. John Wayne a uriné sur les chaussures d'un réalisateur grognon, sous les yeux de toute la distribution et de son équipe de tournage. Voilà un mode d'expression que les femmes ne maîtriseront jamais. Un chien mâle marquant tous les buissons du pâté de maisons est un graffiteur, laissant sa grossière signature chaque fois qu'il lève la patte. Les femmes, comme les chiens femelles, sont destinées à l'accroupissement, au squat. Il n'y a pas de projection au-delà des frontières du soi. On revendique l'espace en s'y asseyant : droit des squatteurs.

Le caractère encombrant, solipsiste de la physiologie femelle est fastidieusement mis en évidence lors d'événements sportifs ou de concerts rock, où cinquante femmes font la queue pour être admises dans les cellules isolées des toilettes. Entre-temps, leurs amis masculins entrent et sortent, dézippent et zippent. Et puis, ils restent là en regardant leur montre et en roulant les yeux d'impatience. La notion de l'envie du pénis décrite par Freud se vérifie bel et bien lorsqu'un pilier de bar se soulage joyeusement dans les ruelles à minuit, au grand déplaisir de ses compagnes féminines engorgées. Cette compartimentation ou isolation de la génitalité mâle a néanmoins son côté sombre. Elle peut mener à une dissociation du sexe et de l'émotion, à la tentation, à la promiscuité et à la maladie. L'homme homosexuel moderne, par exemple, a cherché l'extase dans des toilettes publiques sordides, sans doute le lieu sur Terre que les femmes considéreraient comme le moins érotique d'entre tous.

Les métaphores masculines de la concentration et de la projection sont l'écho du corps et de l'esprit. Sans elles, l'homme serait désarmé devant le pouvoir de la femme. Sans elles, la femme aurait depuis longtemps absorbé en elle-même le tout de la création. Il n'y aurait pas de culture, pas de système, pas d'empilement pyramidal d'une hiérarchie sur l'autre. Le culte terrestre doit céder la main au culte céleste pour que l'esprit puisse se libérer de la matière. Ironiquement, plus la femme moderne exerce la clarté apollinienne de sa pensée, plus elle participe à la négation historique de son sexe. L'égalité politique pour les femmes, aussi souhaitable et nécessaire soit-elle, ne va pas remédier à la disjonction radicale entre les sexes, qui naît dans le corps et y trouve son terme. Les violents chocs de l'attraction et de la répulsion agiteront pour toujours les sexes.

Certaines féministes ont promu l'androgynie au titre de patron pacifiste servant à confectionner une utopie sexuelle, mais l'androgynie appartient à la vie contemplative plutôt qu'à la vie active. Elle est l'ancienne prérogative des prêtres, des shamans et des artistes. Les féministes en ont fait une arme politique à l'encontre du principe masculin. Redéfinie, elle signifie désormais que les hommes doivent être comme les femmes et que les femmes peuvent être ce qu'elles veulent. L'androgynie est une annulation de la concentration et de la projection masculines. Les prescriptions pour l'avenir énoncées par des universitaires et auteurs bourgeois comportent leurs propres préjugés. Réformer un département d'anglais à l'université n'a pas le moindre effet au garage du coin. L'énergie agressive de la rue extériorise la concentration et la projection masculines. Par chance, les hommes homosexuels de toutes les classes sociales ont préservé le culte de la masculinité, qui par conséquent ne perdra jamais sa légitimité esthétique. Une fréquence élevée d'homosexualité masculine a accompagné

des sommets majeurs de la culture occidentale – dans l'Athènes classique, et pendant la Renaissance florentine et londonienne. La concentration et la projection masculines rehaussent l'individu, conduisant aux accomplissements suprêmes de la conceptualisation apollinienne.

Si la physiologie sexuelle fournit le schéma de notre expérience du monde, quelle est la métaphore fondamentale de la femme ? C'est le mystère, *le caché*. Comme source de « la plus grande subjectivité des femmes par rapport à la plus grande objectivité des hommes<sup>5</sup> », Karen Horney évoque l'incapacité d'une fillette à voir ses parties génitales et la capacité d'un garçon à voir les siennes. Je reformule à ma manière : la certitude délirante des hommes qui leur fait croire que l'objectivité est possible se fonde sur la visibilité de leurs parties génitales. Deuxièmement, cette certitude est une réaction de défense contre l'invisibilité anxiogène de l'utérus. Les femmes tendent à être plus réalistes et moins obsessionnelles à cause de leur aptitude à tolérer l'ambiguïté, ce que leur enseigne leur incapacité à connaître leur propre corps. Les femmes acceptent que leur état naturel implique de n'avoir que des connaissances limitées, une grande vérité humaine qu'un homme, lui, peut n'atteindre qu'après toute une vie.

L'insupportable état de dissimulation du corps féminin s'applique à tous les aspects des relations des hommes avec les femmes. De quoi ça a l'air là-dedans ? A-t-elle eu un orgasme ? Est-ce vraiment mon enfant ? Qui fut mon vrai père ? Le mystère enveloppe la sexualité de la femme. Ce mystère est la principale raison de l'emprisonnement que l'homme a imposé aux femmes. Le seul moyen de s'assurer que le fils de son épouse était aussi le sien consistait à

---

5. Karen Horney, « De la genèse du complexe de castration chez la femme », *La psychologie de la femme*, trad. G. Rintzler, Paris, Payot, 1971 [1929], p. 34.

enfermer celle-ci dans un harem, sous clef et sous la surveillance d'eunuques. La visibilité génitale de l'homme est une source de son désir scientifique pour l'évaluation externe, la validation, la preuve. Par cette méthode, il espère résoudre le polar ultime, sa naissance chthonienne. La femme est voilée. La volonté de déchirer violemment ce voile pourrait servir à motiver les viols en groupe et les meurtres sexuels, surtout les éviscérations rituelles apparentées aux crimes de Jack l'Éventreur. La manière qu'avait l'Éventreur d'afficher en public l'utérus de ses victimes se compare tout à fait à certains rituels tribaux des Bochimans d'Afrique du Sud. Les crimes sexuels sont toujours mâles, jamais femelles, parce qu'en de tels crimes, la conceptualisation attaque l'omnipotence inaccessible de la femme et de la nature. Le corps de chaque femme contient une cellule de la nuit archaïque, où tout savoir doit cesser. C'est là le sens profond du *strip-tease*, une danse sacrée d'origine païenne que, comme la prostitution, la chrétienté n'a jamais réussi à éradiquer. La danse érotique au masculin ne peut pas s'y comparer, car une femme nue emporte hors de scène une dernière dissimulation, cette obscurité chthonienne de laquelle nous provenons.

Le corps de la femme est un lieu secret, sacré. Il est un *temenos*, ou une enceinte rituelle, mot grec que j'adopte pour discuter de l'art. Dans l'espace délimité du corps de la femme, l'opération de la nature se révèle on ne peut plus sombre et mécanique. Chaque femme est une prêtresse recelant le *temenos* des mystères démoniques. La virginité diffère catégoriquement selon les sexes. Un garçon qui s'apprête à devenir un homme se met en quête d'expériences. Le pénis est comme l'œil ou la main, une extension du soi se portant vers l'extérieur. Mais une fille est un vaisseau scellé dont l'entrée doit être forcée. Le corps féminin est le proto-

type de tous les espaces sacrés, le tombeau souterrain, le temple ou l'église. L'utérus est le Saint des Saints voilé, ce qui s'avère un problème important, comme nous le verrons, pour des polémistes sexuels comme William Blake, qui cherche à abolir la culpabilité et la clandestinité propres à la sexualité. Le tabou qui pèse sur le corps de la femme est le tabou qui surplombe toujours la magie. La femme est littéralement l'occulte, ce qui signifie «caché». On ne peut changer ces significations inouïes, mais seulement les refouler, jusqu'à ce qu'elles surgissent à nouveau dans la conscience culturelle. L'égalité politique ne connaîtra de succès qu'en termes politiques. Elle est impuissante face à l'archétypal. Tuez l'imagination, lobotomisez le cerveau, castrez et opérez : alors seulement les sexes seront les mêmes. D'ici là, nous devons vivre et rêver dans la tourmente dæmonique de la nature.

Tout ce qui est sacré et inviolable provoque la profanation et la violation. Tout crime qui *peut* être commis *sera* commis. Le viol est un mode naturel d'agression que seul le contrat social peut contrôler. La proposition la plus naïve du féminisme moderne est que le viol ne serait pas un crime sexuel mais un crime de violence, que sa manifestation sexuelle masquerait en fait l'exercice d'une forme de pouvoir. Mais le sexe *est* pouvoir, et tout pouvoir est foncièrement agressif. Le viol est le pouvoir mâle luttant contre le pouvoir femelle. Nous n'avons pas à le pardonner davantage que le meurtre ou quelque autre affront aux droits civiques d'autrui. La société est la protection de la femme contre le viol, et non pas, comme certaines féministes le soutiennent absurdement, la cause du viol. Le viol est l'expression sexuelle de la volonté de puissance, que la nature plante en chacun de nous et qui a incité la civilisation à s'élever pour la contenir. Par conséquent, le violeur est un

homme qui a été trop peu socialisé plutôt que le contraire. Les preuves mondiales sont écrasantes de ce que, toutes les fois où les mécanismes de contrôle social s'affaiblissent, comme en cas de guerre ou d'hystérie collective, même des hommes civilisés se conduisent de manières sauvages, parmi lesquelles on peut compter la forme de barbarie qu'est le viol.

Les métaphores latentes du corps garantissent la survivance du viol, qui déploie toute l'intensité des mouvements de base de l'acte sexuel. Pour une fille, la perte de sa virginité est toujours, en un certain sens, un outrage à la vertu, une invasion de son intégrité et de son identité. La défloration *est* une destruction. Mais, c'est par la violence et la destruction que la nature crée. La violence la plus courante au monde est celle de la naissance, avec sa douleur épouvantable et ses chairs sanglantes. La nature injecte les mâles avec des hormones servant à la domination dans le but de les projeter vers le mystère paralysant de la femme, devant laquelle ils reculeraient sinon. Son pouvoir à titre de maîtresse de la naissance est déjà trop extrême. Les hormones mâles fusionnent le désir sexuel et l'agressivité. Qui-conque en doute n'a sûrement jamais passé beaucoup de temps avec des chevaux. Les étalons posent un si grave danger qu'il faut les enfermer dans des stalles munies de barreaux; une fois hongrés, ils deviennent assez dociles pour servir de monture aux enfants. La disparité hormonale chez les humains n'est pas aussi flagrante, mais elle l'est davantage que les rousseauistes aimeraient le croire. Plus il y a de testostérone, plus la libido est élevée. Plus le mâle est dominant, plus fréquentes sont ses contributions au patrimoine génétique. Même au niveau microscopique, la fertilité mâle ne procède pas que du nombre de spermatozoïdes, mais aussi de leur motilité, c'est-à-dire de leur infatigable mouvement, qui augmente les chances de conception. Les

spermatozoïdes sont des troupes d'assaut miniatures, et l'ovule est une citadelle solitaire qu'il faut pénétrer par effraction. Les spermatozoïdes faibles ou passifs sont promis à l'échec. La nature récompense l'énergie et l'agressivité.

La profanation et la violation font partie de la perversité du sexe, et celui-ci ne se conformera jamais aux théories gauchistes de la bienveillance. Chaque modèle de comportement sexuel moralement ou politiquement correct *sera subverti*, par la loi dæmonique de la nature. Tous les jours et à toute heure, une atrocité est commise quelque part. Raisonnant à partir de la position de la femme au naturel doux, le féminisme n'arrive pas même à constater la soif de sang que le viol met à nu, ni le plaisir qui accompagne la violation et la destruction. Une esthétique et une érotique de la profanation – faire le mal pour le mal, aiguïser les sens par la cruauté et la torture – ont été répertoriées chez Sade, Baudelaire et Huysmans. Pareils fantasmes attirent peut-être moins les femmes parce qu'elles sont physiquement dépourvues de l'équipement nécessaire à la violence sexuelle. Elles ne savent pas la tentation d'envahir par la force le sanctuaire d'un autre corps.

La pornographie élargit notre connaissance de ces fantasmes, et c'est pourquoi la pornographie devrait être tolérée, quoiqu'il soit raisonnable de restreindre son étalage en public. L'imagination ne peut pas et ne doit pas être contrôlée. La pornographie nous montre le cœur dæmonique de la nature, ces forces éternelles qui sont à l'œuvre en dessous et au-delà des conventions sociales. On ne peut pas séparer art et pornographie: les deux se pénètrent mutuellement, bien plus que l'analyse critique humaniste n'a pu l'admettre. Geoffrey Hartman affirme à raison que «le grand art est toujours flanqué de ses sombres sœurs, le

blasphème et la pornographie<sup>6</sup>.» *Hamlet* elle-même, l'œuvre capitale du canon occidental, regorge de lubricité. Plusieurs criminels à travers l'histoire, de Néron aux commandants nazis en passant par Caligula et Gilles de Rais, n'ont jamais eu besoin de la pornographie pour stimuler leur exquise, abominable inventivité. Le diabolique esprit humain y suffit amplement.

---

6. Geoffrey Hartman, *Beyond Formalism*, New Haven, Yale University Press, 1970, p. 23.

## 2

# LA VÉNUS DE WILLENDORF

Notre première œuvre de l'art occidental est, comme on l'appelle, la Vénus de Willendorf, une petite statuette (hauteur: 11 cm), datant du paléolithique supérieur et retrouvée en Autriche. Se manifestent en elle toutes les étranges lois des primitifs cultes de la terre. La femme est idole et objet, déesse et prisonnière. La masse renflée de son propre corps fécond l'ensevelit.

La Vénus de Willendorf a été drôlement baptisée, car sous tous rapports elle n'est pas belle. Mais la beauté n'est alors pas encore apparue comme critère artistique. Au paléolithique supérieur, l'art, c'est la magie, une récréation rituelle de ce que l'on désire. Les peintures rupestres n'étaient pas destinées à être vues. La beauté qu'elles dégagent à nos yeux est fortuite. Des bisons et des rennes peuplent les murs, suivant les arêtes et les stries rocheuses. L'art était une invocation, une évocation : mère nature, permettez que reviennent troupeaux pour l'homme nourrir. Les cavernes étaient les entrailles de la déesse et l'art, une écriture sexuelle, une imprégnation. Il était pourvu de rythme et de vitalité, mais sans statut visuel. C'est parce que l'art n'a pas encore découvert sa propre relation à l'œil que la Vénus de Willendorf, une image de culte à demi

façonnée à partir d'une pierre brute, n'est pas belle. Dans une ère de famine, son gras est symbole d'abondance. Elle est l'exorbitance de la nature, que l'homme espère canaliser pour assurer sa survie.



*Vénus de Willendorf*, env. 30 000 av. J.-C.  
(Bridgeman-Giraudon/Art Resource, N. Y.)

Vénus de Willendorf transporte sa caverne avec elle. Elle est aveugle, masquée. Ses tresses africaines, rappelant les sillons des champs de maïs, envisagent l'invention de l'agriculture. Elle a un front sillonné. Sans visage, elle représente l'impersonnalité de la sexualité et de la religion primitives. Il n'y a pas encore de psychologie ni d'identité parce qu'il n'y a ni société ni cohésion. Sous le coup des éléments, les hommes se dispersent de peur. Vénus de Willendorf est dépourvue d'yeux parce que la nature peut être vue, mais non pas connue. Elle demeure distante, alors même qu'elle tue et qu'elle crée. La statuette, si débordante et protubé-

rante, est rituellement invisible. Elle entrave l'œil. Elle est le nuage de la nuit archaïque.

Bombée, bulbeuse, bourrée. Vénus de Willendorf, penchée par-dessus son propre ventre, tient le pot-au-feu de la nature. Elle est éternellement enceinte. Elle couve, dans tous les sens. Elle est poule, nid, œuf. Les mots latins *mater* et *materia*, mère et matière, sont étymologiquement liés. Vénus de Willendorf est la nature-mère en tant que boue primordiale, de laquelle des formes naissantes s'exondent. Elle est femelle, mais pas féminine. Elle est boursoufflée de force primale, enflée de grandes espérances. Elle n'a pas de pieds. Placée debout, elle tomberait à la renverse. La femme est immobile, alourdie par le poids des renflements de ses seins, de son ventre, de ses fesses. Comme la Vénus de Milo, Vénus de Willendorf est privée de bras. Ce sont des palmes plates, gravées dans la pierre, non développées, inutiles. Elle est sans pouces et donc sans outils. Contrairement à l'homme, elle ne peut ni vagabonder ni construire. Elle est une montagne qui peut être gravie, mais qui ne peut jamais bouger.

Vénus est une solipsiste, nombriliste. La féminité est autoréférentielle et autoreproductrice. On appelait Delphes l'*omphalos*, ou nombril du monde, caractérisé par une pierre sacrée informe. Pour sauver la ville de Rome pendant la dernière des guerres puniques, on y rapporta de la Phrygie une météorite noire, image primitive de Cybèle. Le Palladium, une image d'Athéna envoyée par Zeus et sur laquelle reposait le sort de Troie, était probablement une météorite de même espèce. De nos jours, la Kaaba, sanctuaire situé au centre de la mosquée sacrée de La Mecque, abrite une météorite, la Pierre noire, relique la plus sainte de l'Islam. La Vénus de Willendorf est un genre de météorite, un objet trouvé, insolite, disgracieux et mystique. L'*omphalos* de Delphes était cône, sein et ruche. La coiffe

nattée de Vénus de Willendorf est assortie à la ruche, préfigurant les provocantes ruches des perruques des courtisanes français et des tours laquées des *swinging sixties*. Vénus bourdonne pour elle-même, reine pour tous les jours, femme pour toutes les saisons. Elle dort. Elle est hibernation et moisson, la roue de l'année en marche. La pensée de la Vénus ovoïde tourne en rond. La matière prime l'esprit.

Le sexe, ai-je dit, est une descente au royaume des profondeurs à partir du culte céleste, un engoutissement quotidien dans le culte terrestre. Il est abdominal, abominable, dæmonique. Vénus de Willendorf s'abîme, disparaît dans son propre labyrinthe. Elle est un tubercule, enraciné en un petit lopin de terre. Kenneth Clark sépare les nus féminins entre Aphrodite végétale et Aphrodite cristalline. Inerte et en communion avec elle-même, Vénus de Willendorf représente l'obstacle que sont le sexe et la nature végétale. C'est à son temple que l'on prie quand on s'adonne au sexe oral. Dans les entrailles de la mère nourricière, nous ressentons, mais sans penser ni voir. Vénus se réduit à un double delta pubien, genoux comprimés, contractés sous l'angle aigu du pelvis de la femme gestante et hanchue, ce qui l'empêche de courir sans peine. Le frétillement féminin est le dandinement colvert de notre Vénus en plein vautrement, qui nage dans la rivière souterraine de la nature liquide. Le sexe est fouilles, sondes, sécrétions, giclées. Somnolente et sourcière, Vénus ouït le bruit venant de la poche de ses eaux.

La Vénus de Willendorf rend-elle justice à l'expérience de la femme ? Oui. La femme est prise au piège de son corps onduleux, aqueux. Elle doit écouter, puis apprendre de ce qui l'excède, mais qui se trouve pourtant en elle. Aveugle, cagneuse, privée de langue, de cerveau et de bras, la Vénus de Willendorf semble être un modèle sexuel déprimant.

Pourtant, la femme est déprimée, pressurée par la gravitation terrestre, nous rappelant à son sein. Nous verrons ce malfaisant magnétisme à l'œuvre chez Michel-Ange, l'une de ses grandes thématiques et obsessions. En Occident, l'art dégrossit l'excès de la nature. L'esprit occidental prépare des définitions. C'est-à-dire, il trace des lignes. Voilà le cœur de l'apollinisme. Sur la Vénus de Willendorf, pas de lignes, que des courbes et des cercles. Elle est l'informaté de la nature. Elle est embourbée dans le marécage miasmatique que j'identifie à Dionysos. La vie commence et se termine toujours dans la squalidité. Affaissée, souillonne, salaude, la Vénus de Willendorf, l'utérus-tumulus de la mère nature, végète. Ne jamais envoyer demander pour qui sonne la cloche funèbre. C'est pour toi qu'elle sonne\*.

### 3

## NÉFERTITI

Notre deuxième œuvre de l'art occidental est le buste de Néfertiti. Combien familier, mais combien étrange. Néfertiti est l'envers de la Vénus de Willendorf. Elle est le triomphe de l'image apollinienne sur la gibbosité et l'horreur de la mère nature. Tout caractère gras, lâche et assoupi a disparu. L'œil occidental est ouvert et à l'affût. Il a forcé les objets à leur forme figée. Mais la libération de l'œil se paie. Tendue, impassible, tronquée, Néfertiti est l'ego occidental mis sous verre. La radieuse splendeur de cette suprême persona sexuelle nous vient d'une prison-palais, le cerveau surdéveloppé. S'élevant jusqu'à la lumière du Soleil apollinien, la culture occidentale rejette un fardeau pour aussitôt ployer sous un autre.

Découvert en 1912 à Amarna par une expédition allemande, le buste date du règne d'Akhénaton (1353-1336 av. J.-C.). La reine Néfertiti, épouse du pharaon, porte une perouque-couronne spécifique de la 18<sup>e</sup> dynastie et aperçue par ailleurs uniquement sur la redoutable mère d'Akhénaton, la reine Tiy. Le buste est en calcaire peint, avec des ajouts en plâtre ; l'œil est un cristal de roche incrusté. Les oreilles et l'uræus, le serpent royal à son front, sont brisés. Des chercheurs ont débattu l'hypothèse voulant que l'œuvre ait été un modèle servant en atelier aux artistes de la cour.



*Néfertiti* (copie)

(Foto Marburg/Art Resource, N. Y.)

Le buste de Néfertiti est l'une des œuvres d'art les plus populaires au monde. On le trouve imprimé sur des foulards; on modèle à son image des pendentifs et des miniatures pour table basse. Mais, d'après mon expérience, jamais le buste n'est reproduit exactement. Le copiste l'adoucit, le féminise et l'humanise. Le buste véritable est intolérablement sévère. Il est un objet trop troublant pour la décoration domestique. Même les livres d'art mentent. Ils présentent habituellement le buste de profil ou en angle, de sorte à cacher ou ombrager l'œil gauche, dont la pupille brille par son absence. Qu'est-il arrivé à cet œil? Possiblement superflu pour un simple modèle, il n'aurait alors jamais été inséré. Mais on a souvent extrait au ciseau les yeux des statues et peintures des morts. Il s'agissait d'un

moyen pour faire d'un rival qu'on méprisait une non-personne et pour anéantir ses chances de survivre dans l'au-delà. Le règne d'Akhénaton fut clivant. Son fils (ou gendre) Toutankhamon, l'éphémère enfant roi, a invalidé sa création d'une nouvelle capitale, les efforts qu'il avait déployés pour écraser le puissant clergé, et son instauration du monothéisme et d'innovations esthétiques. Néfertiti pourrait avoir perdu son œil dans la conflagration de la 18<sup>e</sup> dynastie.

Tel qu'il est, le buste de Néfertiti est artistiquement et rituellement complet, exalté, revêché, étranger. En lui fusionnent le naturalisme de la période Amarna et le formalisme hiératique de la tradition égyptienne. Mais l'expressivité amarnienne tourne au grotesque. C'est, de toutes les grandes œuvres d'art, la moins réconfortante. Sa popularité dépend d'une mécompréhension et de la dissimulation de ses traits distinctifs. La réaction appropriée devant le buste de Néfertiti est la peur. La reine est un androïde, un être fabriqué. Elle est un nouveau gorgonéion, une « tête d'effroi privée de corps\* ». Elle est paralysée et paralysante. Tel Chéphron, le pharaon intronisé, Néfertiti est racée, raffinée. Elle scrute au loin l'horizon, contemplant ce qu'il y a de mieux pour son peuple. Mais avec leur contour félin de khôl, ses yeux sont froids. Elle est autorité autodivinisée. Dans l'art, Akhénaton apparaît à moitié féminin, ses membres rabougris et son ventre renflé, possiblement des suites d'une anomalie congénitale ou d'une maladie. Dans ce portrait, sa reine est à moitié masculine, un vampire de volonté politique. Sa séduisante force appâte et met en garde simultanément. Elle est la personnalité occidentale, barricadée derrière la ligne éprouvante et glaciale de son identité apollinienne.



*Néfertiti*, env. 1350 av. J.-C.  
(Foto Marburg/Art Resource, N. Y.)

La tête de Néfertiti est si énorme que le cou menace de se casser net comme une tige. Elle est telle une fleur de papyrus oscillant au bout du roseau qui la porte. La tête est enflée jusqu'à la difformité. Elle paraît futuriste, son cerveau élargi augurant la destinée de notre espèce. La couronne est remplie tel un entonnoir par un torrent d'énergie hiérarchique, inondant la fragile boîte crânienne et repoussant violemment le visage vers l'avant comme la proue d'un navire. Néfertiti est telle la Victoire de Samothrace, vêtements plaqués contre le corps par le vent de l'Histoire. Pour seule cargaison, Néfertiti transporte son propre excès de pensée. Elle est alourdie par la durable veille apollinienne, un soleil qui jamais ne se couche. L'Égypte inventa le pilier,

que la Grèce parferait. Avec son mince cou aristocratique, Néfertiti est un pilier, une caryatide. Sur sa tête, elle supporte le fardeau de l'État, les chevrons du Temple du Soleil. Le frontail doré est une bride rituelle, qui serre, resserre, limite. Néfertiti préside depuis le *temenos* du pouvoir, une enceinte sacrée qu'elle ne pourra jamais quitter.

Vénus de Willendorf est tout corps; Néfertiti, tout tête. On a retranché ses épaules par chirurgie radicale. Tôt dans son histoire, l'Égypte inventa le buste, un style de portrait toujours en usage. Il a pu s'agir d'un double robuste, le *ka* entrant et sortant par des fausses portes\*. Les épaules du buste de Néfertiti se sont rétractées jusqu'à devenir leur propre piédestal. Aucune force physique ne subsiste. Le corps de la reine est invisible et bandé, telle une momie. Son visage rayonne des primeurs d'une renaissance. Crispée par son autogénèse, elle est une déesse mère-père. La grossesse de Vénus de Willendorf est déplacée en hauteur et redéfinie. Willendorf est magie de ventre chthonienne; Néfertiti, magie de tête apollinienne. La pensée seule fait qu'il en est ainsi. Néfertiti est une hauteuse royale, se propulsant tel un avion à réaction dans le culte céleste. En avant toute. Néfertiti fonce menton devant. Son visage est «sculptural». Elle est architecture de pierre égyptienne, tout comme Vénus de Willendorf est série d'ovales terreux, la femme comme un frémissant œuf poché. Néfertiti est la féminitude faite mathématique, la féminitude sublimée en devenant plus dure, plus concrète.

J'ai dit que l'Égypte a inventé l'élégance, qui est réduction, simplification, condensation. La mère nature est addition et multiplication, mais Néfertiti, soustraction. Visuellement, elle a été réduite à son essence. Son visage lisse et modelé est à un cheveu de l'âge. Elle est abrégement, un symbole ou un pictogramme, une pure idée de la picturalité païenne. On n'est jamais trop riche ni trop

mince, décréta la duchesse de Windsor. J'ai dit que l'idée de la beauté dépend d'innombrables exclusions. Tant a été exclu du buste de Néfertiti que nous pouvons sentir sa silhouette faire pression contre l'atmosphère tendue, un combat de la ligne apollinienne. Le nom Néfertiti signifie « s'est avancée la Belle ». Son visage hautain a été ciselé à même le chaos de la nature. La beauté est un état de guerre, une zone vacante et frigide en état de siège.

Néfertiti est la personnalité occidentale ritualisée, une *chose* épurée. Elle est redoutablement propre. Ses sourcils ont été rasés et retracés avec une largeur et un froncement masculins. Elle est aussi dépilée qu'un prêtre. Elle a le visage d'un mannequin, statique, posé, outreucidant. Son *omniscience* est à la fois accessible et hiératique. Le mannequin moderne qu'on trouve en vitrines ou dans les défilés de mode est une androgyne, car l'abstraction masculine impersonnalise en elle la féminité. Advenant qu'il ait été un modèle pour atelier, le buste néfertitien est un mannequin au même titre que les reproductions de figures royales dans les ateliers de couture londoniens. Reine et mannequin, Néfertiti est à la fois exposée et enfermée, visage et masque. Elle est nue mais blindée, expérimentée mais rituellement pure. Sexuellement, elle est inaccessible, car privée de corps: son torse a disparu; ses lèvres charnues invitent, mais demeurent fermement scellées. Sa perfection ne s'offre qu'à l'exhibition, nul n'en fera usage. Akhéna-ton et sa reine avaient pour habitude d'accueillir les gens de la cour depuis un balcon, la « fenêtre d'apparition ». Toute œuvre d'art est une fenêtre d'apparition. Le visage de Néfertiti est le soleil de la conscience se levant au-dessus d'un horizon neuf, l'armature ou la mathématique de la victoire de l'homme sur la nature. Par son idolâtrique *choséité*, l'art occidental a usurpé l'autorité de la mère nature. Que leur état soit délibéré ou accidentel, les yeux dépareillés de

Néfertiti symbolisent la dualité égyptienne. Comme le chat, elle voit dedans, dehors. Elle est un poseur apollinien figé et un dæmonique devin gorgonesque. Les Grées, trois vieilles sœurs divines grecques, avaient un seul œil, qu'elles se passaient de mains en mains. Fontenrose associe ce mythe à celui de la double prune de la reine lydienne\* : « Ce qu'elle avait, me semble-t-il, était un œil amovible au pouvoir extraordinaire. Cet œil pouvait transpercer l'invisible<sup>1</sup>. » Néfertiti, le mannequin à moitié aveugle, voit davantage en étant moins. La mutilation, une expansion mystique. Les copistes modernes censurent l'œil manquant parce qu'il se révèle fatal pour les canons de la beauté en vigueur. Des yeux mutilés semblent démentiels ou spectraux, comme l'œil de vautour voilé dans *Le cœur révélateur* de Poe (*The Tell-Tale Heart*). Néfertiti est un mutant et une matérialiste visionnaire, une chose qui voit. En Égypte, la matière se fait numineuse grâce à l'électricité première de l'esprit. Dans le culte égyptien de la vue, Néfertiti est la pensée en fuite de ses origines.

De Vénus de Willendorf à Néfertiti: du corps au visage, du toucher à la vue, de l'amour au jugement, de la nature à la société. Néfertiti est telle Athéna, née du front de Zeus, une déesse bardée d'armure et forte de tête. Elle est belle, mais déssexualisée. Elle est décorum hiératique et réserve; sa tête, littéralement un réservoir de confinement et de compression, comme son torse atrophié. Sa couronne pondéreuse et ostentatoire est le terreau fertile et froid de la pensée catégorique grecque. Son frontail serré dit la sévérité, la rigueur, l'acheminement des idées. Le nuage miasmatique de la mère nature s'est dissipé. L'impérieux et saillant visage de Néfertiti est la fine pointe de la conceptualisation et de la projection occidentales. Sur son profil,

---

1. Joseph Fontenrose, *Python. A Study of Delphic Myth and Its Origins*, Berkeley, University of California Press, 1959, p. 285-286.

tous les chemins mènent à l'œil. De côté, des diagonales convergent en des vecteurs de force culminants. De face, elle se cabre telle une tête de cobra, la femme comme intimidateur royal. Elle est l'Occident intensificateur de l'œil, le surélargissement et la majesté de la culture de tête. Le buste de Néfertiti est un régal pour les yeux, mais il est oppressif. Il envisage l'androgynie *Doge Leonardo Loredano* de Bellini, les bustes reliquaires en argent de Naples, les dessins de fantaisie des années 1950 illustrant des femmes souriantes sans bras, en chic robes de soirée. Autorité, bonne volonté, détachement, ascétisme. L'épiphanie en tant que totem d'une passivité vibrante. Munie de son sourire accueillant mais inouï, Néfertiti est la personnalité occidentale retenue dans ses entraves rituelles. Exquise et artificielle, elle est une image conçue par l'esprit, à jamais saisie en un radieux arrêt sur image apollinien.

## MADONNA: ARTIFICE ET ANIMALITÉ

Madonna, *don't preach*.

La semaine dernière, en se portant à la défense de sa nouvelle vidéo controversée *Justify My Love* à l'émission *Nightline*, Madonna a bredouillé, a radoté, et a finalement paru bien moins intelligente qu'elle ne l'est en réalité.

Madonna, crache le morceau.

La vidéo est pornographique. Elle est décadente. Et elle est fabuleuse. MTV a eu raison de l'interdire, une décision d'affaires qui n'a que trop tardé. Les parents ne sauraient adéquatement surveiller la télévision, avec son omniprésence titanesque.

Sur les pressantes insistances du correspondant Forrest Sawyer, qui cherchait des preuves de sa responsabilité en tant qu'artiste, Madonna a farouchement proclamé son amour des enfants, son activisme social et son appui à l'usage des condoms. Mauvaise réponse. Comme le savaient Baudelaire et Oscar Wilde, l'art et l'artiste sont indépendants de toute allégeance morale envers quelque cause sociale progressiste que ce soit.

À une époque où, dans le milieu artistique désormais ramolli, ce mot a perdu tout son sens, *Justify My Love* est véritablement avant-gardiste. Il représente une sexualité européenne recherchée, d'un genre tel que l'on n'avait pas

vu depuis les grands films étrangers des années 1950 et 1960. Mais il n'a pas sa place sur une chaîne musicale généraliste regardée 24 heures sur 24 par des enfants.

À *Nightline*, Madonna a bizarrement décrit la vidéo comme une « célébration du sexe ». Elle a conjecturé de joyeuses scénettes éducatives pendant lesquelles des enfants curieux interrogeraient leurs parents à son sujet. Mais, bien sûr ! Imaginez-le-vous : « Maman, s'il te plaît, parle-moi de l'homme épuisé et attaché dans le harnais de cuir et de la méchante dame aux seins nus qui porte une casquette nazie. » D'accord, mon chou, juste après le lait et les biscuits.

Sawyer a voulu connaître la réaction de Madonna face aux accusations des féministes d'après qui, dans une vidéo parue plus tôt, *Express Yourself*, elle cautionnait la « dégradation » et l'« humiliation » des femmes en y apparaissant en train de ramper au sol le cou dans un carcan. Madonna lui a fait son baratin : « Mais je me suis moi-même enchaînée ! C'est moi qui commande ! » Eh bien, non. Madonna la productrice a sans doute choisi la chaîne, mais Madonna la persona sexuelle est, dans la vidéo, tour à tour dominatrice travestie et esclave du désir masculin.

Mais de toute façon, qui s'intéresse à ce que disent les féministes ? Elles ont été outrageusement négatives au sujet de Madonna dès le départ. Le magazine *Ms.* a, en pleine connaissance de cause, sacré femme de l'année 1985 la fantasque et craquante chanteuse Cyndi Lauper. Bravo pour le jugement : la grimacière Lauper a fait chou blanc pendant que Madonna, elle, s'est développée, épanouie, métamorphosée, puis elle est devenue une star internationale aux proportions écrasantes. Elle est aussi une astucieuse baronne de l'industrie, une nouvelle femme moderne aux multiples talents.

C'est Madonna la vraie féministe. Elle révèle le puritanisme et l'étouffante idéologie du féminisme américain, qui demeure enrayé en mode jérémiade juvénile. Madonna a appris aux jeunes femmes à être pleinement femmes et sexuelles tout en prenant leur vie en main. Elle montre aux filles comment être séduisantes, sensuelles, énergiques, ambitieuses, agressives et amusantes, tout à la fois.

Le féminisme américain a un problème avec les hommes. Les rayonnantes émules de Betty Crocker, les guenilleuses à l'air de chien battu et les prudes à l'esprit de clocher qui se disent féministes exigent des hommes qu'ils soient comme les femmes. Elles craignent et méprisent le masculin. Les féministes universitaires pensent que les rats de bibliothèque intellos qui leur servent de maris personnifient le modèle idéal de la virilité humaine.

Mais Madonna, elle, aime les vrais hommes. Elle perçoit la beauté de la masculinité, dans toute sa brute vigueur et sa ruisselante perfection athlétique. Elle admire aussi les hommes qui sont, en fait, comme les femmes : les transsexuels et les flamboyantes drag queens, les héros de la révolte de Stonewall en 1969, qui a lancé le mouvement de libération homosexuel.

*Justify My Love* dresse un tableau insolite et charnel de créatures androgynes désabusées, prisonnières d'un univers clandestin de sexualité décadente. Il tire ses images hypnotiques de films sadomasochistes comme *Le portier de nuit* (*Il portiere di notte*) de Liliana Cavani et *Les damnés* (*La caduta degli dei*) de Luchino Visconti. Son monde est celui, savamment pervers, des photographes Helmut Newton et Robert Mapplethorpe.

En rejetant Freud d'emblée à cause de son soi-disant sexisme, le féminisme américain contemporain s'est coupé de ses idées sur l'ambiguïté, la contradiction, le conflit et l'ambivalence. Le nouveau cliché qu'est le grand récri

suscité par le *date rape* illustre le simplisme de la psychologie du féminisme: «“Non” veut toujours dire “non”.» Ne renoncerons-nous jamais aux chansons scoutées? «Non» a toujours fait partie, et fera toujours partie, du dangereux et attrayant rituel de la conquête amoureuse propre au sexe et à la séduction, que l'on peut même observer dans le règne animal.

Madonna possède une vision beaucoup plus profonde du sexe que celle des féministes. Elle perçoit tant l'animalité que l'artifice. Elle qui change de style vestimentaire et de couleur de cheveux pratiquement tous les mois, Madonna incarne les valeurs éternelles de la beauté et du plaisir. Le féminisme dit: «Tombez les masques.» Madonna dit que nous ne sommes que des masques.

Par sa considérable influence sur les jeunes femmes du monde entier, Madonna est l'avenir du féminisme.

## LE VIOL ET LA GUERRE MODERNE DES SEXES

Le viol est une atrocité qu'aucune société civilisée ne peut tolérer. Et pourtant le féminisme, qui a mené une croisade pour que le viol soit pris plus au sérieux, a mis en danger les jeunes femmes en leur cachant la vérité sur le sexe.

En dramatisant l'omniprésence du viol, les féministes ont fait comprendre aux jeunes femmes qu'avant de coucher avec un homme, elles devaient fournir un consentement aussi explicite que celui d'un contrat légal. De cette façon, on a persuadé plusieurs jeunes femmes qu'elles avaient été victimes d'un viol. Sur certains campus d'élite du Nord-Est et de la côte Ouest, elles ont tenu des séances de sensibilisation, elles ont fait pression sur les directions de leurs établissements et ont exigé la tenue d'enquêtes. À l'Université Brown, des « victimes » indignées, paniquées, ont gribouillé les noms de présumés agresseurs sur les murs des toilettes pour femmes. Au viol conjugal des années 1970 correspond, pour les années 1990, le *date rape*.

La fréquence et la gravité du viol ne requièrent pas ce genre d'exagération. Les authentiques viols par un proche ne datent pas d'hier. Il s'agit d'un horrible problème qui a talonné les femmes pendant toute l'histoire humaine. Jadis, les pères et les frères protégeaient les femmes contre le viol. Jadis, la sanction pour avoir violé était la mort. Je descends

d'une féroce tradition italienne qui, il n'y a pas si longtemps dans la mère patrie, intimerait qu'un violeur finisse poignardé, castré, puis laissé pour mort.

Mais les vieux clans et les petites communautés rurales se sont dissouts. Dans nos villes, sur nos campus, loin du foyer, les jeunes femmes sont vulnérables et sans défense. Le féminisme ne les a pas préparées à ça. Le féminisme persiste à dire que les sexes sont pareils. Il persiste à raconter aux femmes qu'elles peuvent tout faire, aller partout, dire n'importe quoi, se vêtir n'importe comment. Non, elles ne le peuvent pas. Les femmes seront toujours sexuellement en danger.

L'un de mes étudiants masculins a récemment passé la nuit avec un ami à dormir dans un passage de la Grande pyramide en Égypte. Il m'a décrit la lune et le sable, le silence ancestral et les échos sinistres. Je n'en ferai jamais l'expérience. Je suis une femme. Je ne suis pas assez stupide pour croire qu'un jour je serais là-bas en sécurité. Existe un monde d'aventures solitaires que je ne connaîtrai jamais. Les femmes ont toujours su ces mornes vérités. Mais le féminisme, avec ses fantasmes utopiques d'un monde parfait, empêche les jeunes femmes de voir la vie telle qu'elle est.

Nous devons remédier aux injustices sociales dès que nous le pouvons. Mais il y a des choses que nous ne pouvons pas changer. Il y a des différences sexuelles fondées par la biologie. Le féminisme universitaire est perdu dans un brouillard de constructivisme social. Il nous croit être totalement les produits de notre environnement. Cette idée a été inventée par Rousseau. Il avait tort. Enhardies par des théories abruties sur la langue française, les féministes universitaires se répètent mutuellement, inlassablement, les mêmes slogans creux. Leur vision du sexe est prude et

naïve. Confier le sexe aux mains des féministes, c'est comme laisser son chien séjourner chez le taxidermiste.

Les sexes sont en guerre. Les hommes doivent lutter pour leur identité, à l'encontre du pouvoir écrasant de leur mère. Les femmes ont les menstruations pour leur dire qu'elles sont des femmes. Les hommes doivent faire ou risquer quelque chose pour être des hommes. Les hommes ne deviennent masculins qu'au moment où d'autres hommes le confirment. Avoir des rapports sexuels avec une femme est l'un des moyens par lesquels un garçon se fait homme.

Les pressions hormonales mâles sont au plus fort chez les hommes d'âge universitaire. Ils viennent tout juste de quitter leur mère et se mettent en quête de leur identité masculine. En groupes, ils sont dangereux. Une femme qui se rend à une fête de fraternité entre dans les Appartements de la Testostérone, pleins de cactus couverts d'épines et de pistolets prêts à décharger. Si elle s'y rend, elle devrait s'armer d'une vigilance résolue. Elle devrait arriver avec des copines et repartir avec celles-ci. Une fille qui se permet, lors d'une fête de fraternité, de boire jusqu'à devenir ivre morte est une sottise. Une fille qui, lors d'une fête de fraternité, monte à l'étage seule avec l'un des frères est une idiote. Les féministes appellent cela «culpabiliser la victime». Moi, j'appelle cela faire preuve de bon sens.

Depuis dix ans, les féministes ont entraîné leurs disciples à dire: «Le viol est un crime de violence, pas un crime sexuel.» Cette ânerie, aussi édulcorée qu'un Shirley Temple, a exposé les jeunes femmes au désastre. Égarées par le féminisme, elles ne s'attendent pas à ce que les gentils garçons de bonne famille qu'elles côtoient en classe puissent les violer.

L'érotisme et l'agressivité s'entrelacent étroitement. Chasser, poursuivre et capturer sont prévus à même le

programme génétique de la sexualité masculine. D'une génération à l'autre, il faut éduquer les hommes, les raffiner et, en faisant appel à leur sens éthique, les persuader de résister à leur tendance à l'anarchie et la brutalité. Contrairement aux prétentions féministes, la société n'est pas notre ennemie. La société est ce qui protège les femmes contre le viol. Avec son caractère gravement répressif digne de Carry Nation\*, le féminisme reste aveugle à ce que le viol a d'érotique ou d'amusant pour les hommes, surtout le délire sauvage et contagieux du viol collectif. Les femmes qui ne comprennent pas le viol ne peuvent pas se défendre contre lui.

Par la controverse sur le *date rape*, nous voyons le féminisme s'effondrer au pied du mur de ses promesses trahies. Les femmes de ma génération des années 1960 furent les premières filles respectables de l'histoire à jurer comme des charretiers, à s'enivrer, à sortir toute la nuit : bref, à se comporter comme des hommes. Nous réclamions une liberté sexuelle et une égalité totales. Mais, au bout de quelque temps, nous avons connu un réveil brutal. Le vieux principe des deux poids, deux mesures protégeait les femmes. Quand tout est permis, ce sont les femmes qui écopent.

Les jeunes femmes d'aujourd'hui ignorent ce qu'elles veulent. Elles voient bien que le féminisme n'a pas apporté le bonheur sexuel. Par leurs simagrées d'indignation publique sur le *date rape*, elles tentent de restaurer les vieilles règles sexuelles, celles que ma génération a fait voler en éclats. Car, des sexes, rien n'a vraiment changé. La comédie *Ces folles filles d'Ève* (*Where the Boys Are*, 1960), illustration par excellence de la chasse au jules des années 1950, n'a rien perdu de sa pertinence. Ce film montre comment des femmes dégourdies et pleines d'entrain anticipent et repoussent avec brio les dizaines de tentatives par

lesquelles des hommes en chaleur essaient de les mettre au lit. Le *date rape* y est brillamment présenté dans une intrigue secondaire, qui connaît un insoutenable dénouement. La victime, Yvette Mimieux, accumule erreur sur erreur, qui sautent aux yeux des autres filles. Elle se laisse convaincre par des garçons, dont elle interprète mal le caractère et les intentions, de quitter ses copines et de s'isoler avec eux. *Ces folles filles d'Ève* dit vrai. Il montre que la conquête amoureuse est un jeu dangereux où les signaux ne sont pas verbaux, mais subliminaux.

Ni le féminisme militant, obsédé par le langage politiquement correct, ni le féminisme universitaire, qui croit la connaissance et l'expérience « constituées » par le langage, ne peuvent comprendre la communication préverbale ou non verbale. En se concentrant sur les politiques du sexe, le féminisme n'arrive pas à voir que le sexe existe dans le corps et à travers lui. On ne peut pleinement traduire en mots l'excitation et le désir sexuels. Voilà pourquoi hommes et femmes se comprennent de travers.

En voulant refaire le monde à venir, le féminisme s'est coupé de l'histoire de la sexualité. Il a rejeté et réprimé les mythes sexuels de la littérature, des arts et des religions. Ces mythes nous montrent la turbulence, les mystères et les passions du sexe. Dans la mythologie, nous voyons l'angoisse sexuelle des hommes, la crainte que leur inspire la domination féminine. La violence sexuelle est, pour beaucoup, ancrée dans la perception qu'ont les hommes de leur propre faiblesse psychologique face aux femmes. Il faut plusieurs hommes pour venir à bout d'une seule femme. La voracité de la femme est un motif persistant. Clara Bow, disait-on, se chargeait de l'équipe de football de la USC pendant les weekends. Alors qu'elle chante *Diamonds Are a Girl's Best Friend*, Marilyn Monroe commande tout un assortiment d'hommes en smoking. Dans la vidéo pour *If I*

*Could Turn Back Time*, une Cher à demi vêtue enfourche un canon rosé par des éclairages et fait perdre la tête à tout un cuirassé de marins chahuteurs. convoitant le pouvoir social, le féminisme reste aveugle au pouvoir cosmique que la femme exerce sur le sexe.

Pour comprendre le viol, il faut étudier le passé. Il n'y a jamais eu d'harmonie sexuelle, et jamais il n'y en aura. Chaque femme doit se rendre personnellement responsable de sa sexualité, qui est la flamme rouge de la nature. Elle doit se montrer prudente et choisir avec circonspection les lieux où elle va et ceux qui l'y accompagnent. Quand elle commet une erreur, elle doit en accepter les conséquences et, par l'autocritique, se résoudre à ne jamais plus refaire la même erreur. S'en remettre à maman et papa qui siègent au comité des plaintes à l'université est indigne d'une femme forte. Afficher dans les toilettes des listes identifiant des hommes coupables, c'est lâche et infantile.

La philosophie italienne de la vie privilégie l'affrontement déterminé. Un étudiant fait une remarque vulgaire à propos de vos seins? Ne vous éclipez pas pour aller gémir et minauder avec les mauviettes du campus. Occupez-vous-en. Sur-le-champ. Dites: «Ta gueule, connard! Et retourne à la porcherie, on t'y attend, ça presse!» Règle générale, les femmes qui dégagent cette attitude fonceuse dans la vie se font harceler moins souvent. Je vois trop de femmes mollasses et immatures, s'apitoyant sur leur sort et déambulant comme des livres de beurre fondant. C'est le syndrome Yvette Mimieux: «Rendez-moi heureuse. Et écoutez-moi sangloter quand je ne le suis pas.»

Avec une concentration excessive en féministes universitaires ennuyeuses et coincées, et en étudiants riches et gâtés, les luxueux collèges et universités du Nord-Est débittent une propagande qui étouffe déjà le débat sur le *date rape*. Méfiez-vous de la profonde manipulation dont sont

capables les étudiantes fortunées qui ont été négligées par leurs parents. Elles adorent transformer le campus en des psychodrames hystériques de transgression sexuelle, après quoi les parents s'empressent tout à coup de déclarer leur autorité et leur préoccupation. Et n'attendez pas de la part du milieu universitaire des éclaircissements quant à la sexualité : s'il génère des montagnes de livres, jamais il ne porte son regard directement sur la vie.

En tant que fan de football et de musique rock, je vois, dans la simple masculinité matamore du sportif et l'affectation bruyante du guitariste heavy métal, certaines vérités fondamentales et immuables sur le sexe. La masculinité est agressive, instable, irascible. Il s'agit aussi de la force culturelle la plus créatrice de l'histoire. Les femmes doivent se réorienter vers les puissances élémentaires du sexe, qui peuvent fortifier ou détruire.

Seule solution au *date rape* : la conscience et la maîtrise de soi des femmes. La meilleure ligne de défense qu'ont les femmes, c'est elles-mêmes. Quand un vrai viol arrive, elles devraient le signaler à la police. Aller se plaindre aux comités universitaires parce que les tribunaux « prennent trop de temps » est ridicule. Les directions universitaires ne relèvent pas de la justice. Elles n'ont ni les compétences ni la formation pour mener une investigation judiciaire. Les universités doivent attirer l'attention des nouveaux étudiants sur les problèmes et dangers propres à l'âge adulte. Il faut ensuite qu'elles se retirent et disparaissent de l'échiquier sexuel.

## OBLIGATIONS POURRIES ET PRÉDATEURS FINANCIERS : L'UNIVERSITÉ À L'HEURE DU LOUP

Les études féministes sont une forme de sexisme institutionnalisé. D'elles aussi, il faudra se débarrasser. Les études de genre ne sont pas mieux : le mot « genre » est désormais un euphémisme prude et partial pour constructivisme social. La sexologie, elle, est un domaine qui a fait ses preuves, et depuis longtemps. Si elle prenait la forme des études de la sexualité, admettant franchement que c'est bien le sexe qui sans relâche nous intéresse, elle accueillerait l'histoire centenaire de commentaires internationaux sur le sexe, elle ferait de la science sa pierre angulaire, et elle permettrait à la fois aux hommes et aux femmes, ainsi qu'aux hétérosexuels et homosexuels, d'œuvrer de pair suivant le fructueux dialogue de la détestation, du désaccord et du débat, soit la tension, l'affrontement et la dialectique qui mènent à la vérité. Les études féministes sont un convivial et confortable borbier de pensée groupale, jamais remise en question. Sauf de rares exceptions, elles sont totalement non scientifiques. Les féministes universitaires ont fait taire les hommes ainsi que les femmes contestataires. Engoncées dans un cocon de complaisance arrogante, elles n'aperçoivent pas leur propre idéologie

rousseauiste pleine de clichés. Les féministes se vantent sans cesse de leur « diversité » et de leur pluralisme. C'est comme les protestants blancs, qui, au 19<sup>e</sup> siècle ou, au 20<sup>e</sup>, avant les années 1960, s'étaient rendus maîtres de la politique, de la finance et de l'institution universitaire américaines, déclarant leur diversité au vu de leurs dizaines de dénominations. Or, restant à l'écart, les noirs, les juifs et les catholiques italiens pouvaient voir en toute clarté l'homogénéité monolithique que les initiés de la pensée *wasp* continuaient béatement et arrogamment d'ignorer. De tous les champs d'études qui auraient mérité de subir une éprouvante analyse foucauldienne, celui des études féministes figure en tête de liste, lui qui est prisonnier de son propre discours futile, écrasant et égotiste. Les études féministes avaient besoin d'un tronc commun ; elles ont donc inventé un canon du jour au lendemain. Elles gonflèrent de banales auteures contemporaines à l'écriture poussive, comme autant de dirigeables magiques écrivant dans le ciel. Nos meilleures étudiantes se font gaver d'un épouvantable mélange de jargon, de balivernes et de sottises. Dans les études de la sexualité, les travaux novateurs ne viendront que d'hommes et de femmes qui auront été formés à l'histoire des idées, et ce, conformément à une tradition de haut niveau.

Le féminisme américain a commencé à piquer du nez quand Freud a été déclaré sexiste par Kate Millett, ce pouf de victimisation vénéneuse en implosion. En essayant de bâtir une théorie du sexe sans étudier Freud, les femmes n'ont réussi qu'à faire des pâtés de sable. En Grande-Bretagne et en France, les féministes n'ont pas commis la même bévue, mais cette crapule de Lacan a malheureusement entaché leur compréhension de Freud. Maintenant, l'absent mais indispensable Freud se voit réintroduit clandestinement en Amérique par les féministes lacaniennes, avec

leur paralysant puritanisme. C'est tout cul par-dessus tête. Mais, pitié! lisez donc Freud et oubliez Lacan! Il est scandaleux que l'on contraigne des étudiantes de premier cycle à lire Lacan alors qu'elles n'ont pas lu Freud et qu'elles n'ont dès lors aucune idée de ce que fait Lacan. Freud est l'un des penseurs les plus importants de toute l'histoire mondiale. On ne le lit pas pour ses conclusions, qui furent toujours évolutives et provisoires, mais pour le jeu plein d'audace de son intelligence spéculative. Il nous montre comment conceptualiser, comment bâtir un argumentaire qui soit long et englobant, comment arriver à verbaliser les phénomènes psychiques ambigus et non verbaux. En le lisant, on sent de nouvelles pistes se dégager dans notre cerveau. Les petites piques à deux balles sur Freud, un véritable fléau dans les études féministes, sont symptomatiques d'une juvénilité émotionnelle. Les féministes américaines, qui pleurnichent au sujet de Freud sans jamais l'avoir lu, se sont condamnées, de même que leurs travaux, à la médiocrité et à l'insignifiance.

Les études de la sexualité n'ont besoin, au premier cycle, que d'une seule chose: le brillant et impérieux *Deuxième sexe* de Simone de Beauvoir, maintenant vieux de quarante ans. Ajoutez Freud à Beauvoir et vous avez là une formation intellectuelle à son meilleur. Engorgeant les programmes actuels, les Françaises qui ont suivi n'arrivent pas à la cheville de Beauvoir: Hélène Cixous, cette pleureuse à plat, avec sa prose diarrhérique; ou Luce Irigaray, la pompeuse baudruche assise aux pieds des despotes des cafés parisiens, progressant platement à travers des arguments mineurs avec toute la subtilité d'un éléphant pataud. L'influence obtuse de Joseph Campbell inonde le féminisme américain: des barbouilleuses de papier comme Marija Gimbutas, la Candide aux sornettes, avec ses histoires de mamans-déesses qui élèvent, comme par hasard, ses

propres ancêtres lituaniens au rang de meilleurs saints pacifistes au monde; les fauvettes guillerettes Gilbert et Gubar\*, ces casse-pieds illisibles et illettrées, avec leur style embroussaillé, glougloutant, creux et débraillé; Carolyn Heilbrun, Madame Bon chic bon genre, qui, pendant que ma génération se heurtait contre les conventions sociales et sexuelles, passa son temps comme chercheuse à débiter les rêvasseries d'une persona *wasp*, Amanda Cross, et qui ne prit la parole qu'au seul moment où c'était désormais sans risque de le faire. L'autopromotion tardive de Heilbrun comme féministe est un triomphe du commerce américain. Dans ses livres remarquablement allégés de toute recherche, un style diaphane et sans la moindre trace d'ethnicité marque le sommet de la délicatesse chimérique et réactionnaire. Les études féministes fourmillent de parvenues, de bousilleuses, de gémissieuses, de maniaques de théorie française, d'apparatchiks, de chantres dociles de la ligne de parti, d'utopistes fantasmatiques et de saintes nitouches intimidatrices et sermonneuses. Les féministes raisonnables et modérées se tiennent à l'écart et, comme de bonnes Allemandes, gardent le silence face au fascisme. Pendant quinze ans, les chercheuses bien établies ont irresponsablement laissé les études féministes se propager sans la moindre critique ni mise à l'épreuve (j'appelle cette période *While Vendler Slept\**). Les grandes chercheuses comme Jane Harrison et Gisela Richter ont été formées par la discipline intellectuelle de la tradition masculine classique, et non pas par le sentimentalisme fadasse d'une indulgente sororité de pleure-misère, de laquelle n'a encore émergé aucun livre de premier ordre. Chaque année, les féministes fournissent de plus en plus de preuves pour soutenir la vieille accusation disant que les femmes ne peuvent ni penser ni écrire.

## CRISE AU SEIN DES UNIVERSITÉS AMÉRICAINES : LA CONFÉRENCE AU MIT

Merci, professeur Manning, pour cette présentation des plus courtoises. Et que l'on me permette de dire à quel point je me réjouis d'être ici, à peine à un *jet de pierre* de Harvard.

C'est après plusieurs changements de sexe et beaucoup d'ambiguïté par rapport à mon orientation sexuelle tout au long de vingt-cinq années que je m'adresse à vous ce soir. J'incarne les années 1960, revenant hanter le présent.

Bon, venir faire une conférence ici au MIT m'a placée face à un dilemme. Je me suis demandé, devrais-je tenter d'agir comme une dame? Je peux y arriver. C'est dur, c'est crevant, pendant quelques heures ça va. Mais ensuite je me suis dit : *Nan*. Ces gens, tant mes amis que mes *ennemis* qui sont ici, ne sont pas venus pour me voir agir comme une dame. Alors, j'ai simplement décidé d'être moi-même – c'est-à-dire, vous savez, véhémence, corrosive et outragante. Ainsi, vous pourrez tous sortir d'ici et dire : « Quelle salope! »

Maintenant, la raison pour laquelle je suscite autant d'intérêt : je crois qu'il est clair que nous sommes à une

époque où la pensée contemporaine se trouve dans une sorte d'impasse. Et ce que je représente, c'est l'indépendance d'esprit. Ce que je représente est l'essence des années 1960, soit la libre pensée et la libre expression. Et ça déplaît à plusieurs. Des deux côtés de l'échiquier politique, plusieurs personnes bien intentionnées veulent attenter à la liberté d'expression. Et j'ai pour mission de me montrer aussi pénible que possible en toute circonstance.

J'ai donc attaqué ce que j'estime être l'idéologie derrière l'idée de *date rape*. De même que je considère que le viol est une atrocité, je considère que, du point de vue des années 1960, la propagande et l'hystérie qui entourent le *date rape* sont également atroces, même complètement réactionnaires, du point de vue des années 1960. Et je continuerai de les attaquer. Et je continuerai d'attaquer les gens bien intentionnés qui pensent qu'ils protègent les femmes, mais qui en fait les infantilisent. [...]

L'une des principales raisons pourquoi je suis si fâchée est que, l'année dernière, à l'Université de Pennsylvanie, je suis allée à une conférence – et je vais me mettre à l'identifier... Je me suis abstenue de le faire pendant un an, mais je viens tout juste de vendre la mèche à un magazine de Cornell, alors je ferais aussi bien de continuer. C'était Diana Fuss de Princeton, une théoricienne féministe très en vue. Elle m'a semblé être une femme très gentille. C'est justement ce qui est le plus *dommage*! C'était une femme tellement gentille. Je n'avais jamais entendu parler d'elle, je ne la connaissais pas. Je suis allée à cette conférence et j'ai pensé : « Mais, c'est *affreux*, ce qui se passe ici ! » Une salle de conférence remplie de jeunes femmes de l'Université de Pennsylvanie, n'est-ce pas, et cette Diana Fuss, cette femme très gentille, au genre très américain – il ne s'agit pas ici, disons, d'une personne cosmopolite, et surtout pas du type *Cosmopolitan*, on s'entend ! –, ce qu'elle a fait, c'est de montrer une

série de diapositives qu'elle avait préparées à partir de publicités et d'illustrés contemporains issus de *Harper's Bazaar*, et ainsi de suite.

Permettez-moi de raconter toute l'histoire de ce qui s'est passé ce soir-là. Bon, normalement, quand on assiste à une conférence ennuyeuse, on peut, disons, décrocher. Vous savez, on peut planifier ses repas, faire sa lessive dans sa tête, des choses du genre, n'est-ce pas ? Dans ce cas-ci, c'était une véritable *torture* pour moi, parce qu'elle montrait à l'écran ces images *superbes*, des belles images qui stimulaient l'esprit, qui stimulaient l'imagination, vous voyez ? Et au même moment, elle *démolissait* ces images avec cette horrible et labyrinthienne théorie lacanienne. Alors, j'étais tout simplement hors de... j'étais déchaînée. Des gens se retournaient vers moi et me disaient : « Chut ! » Je me tortillais sur mon siège [*elle imite les spasmes d'une électrocution*]. C'était *affreux*. Laissez-moi vous donner un exemple. Il y avait une publicité de Revlon montrant une femme dans une piscine bleue, et elle était magnifiquement arrangée, et on avait de toute évidence utilisé un réflecteur pour éblouir intensément surtout son visage. C'était une très belle publicité. Et Diana Fuss y allait ainsi : « Décapitation, mutilation. »

Il y avait ensuite une belle image, venant, je pense, de *Harper's Bazaar*, d'une femme noire portant un pull à col roulé cramoisi. Mais au lieu que le col soit replié, vous savez, il était relevé comme ça, suivant le menton. C'était très beau. C'était comme une fleur. Et elle portait des lunettes aviateur dont je reconnaissais le modèle, datant des années 1930 ! Bon alors, Diana Fuss a dit : « Elle est aveuglée. » *Moi*, j'aurais dit : « Elle a des visions mystiques. » En tout cas, avec le col roulé, qu'en pensez-vous ? « Strangulation, esclavage ! » Et ça a continué comme ça, image après image après image. J'ai pensé : « Mais c'est

*psychotique.* » Une mésinterprétation aussi radicale de la réalité est psychotique. Mais ça forme tout un système. La psychose est un système. Les gens qui en font partie trouvent que c'est très rationnel.

Maintenant, ce que je détestais dans cette situation, c'est que vous aviez là deux cents jeunes femmes, qui ne comprenaient pas un *mot* de ce qu'elle racontait – elle n'employait que ce baragouin lacanien –, mais qui faisaient toutes: « Oh, *waouh!* La femme de Princeton, une femme importante de Princeton. Elle est si brillante! » Et j'ai pensé: « C'est *diabolique.* » Diana Fuss n'est pas diabolique. Elle est une femme très gentille. Mais si ce que vous *faites* est diabolique, je regrette, il faut que ça *cesse*. C'est une perversion. C'est vraiment une perversion. Quand vous détruisez la capacité des jeunes gens à savourer la beauté, vous êtes un pervers! Alors, je me suis levée, j'étais très agitée – et elle a été tellement bonne joueuse. Je veux dire... J'étais là, une vraie maniaque dont elle n'avait jamais entendu parler, mon livre venait de paraître, et je remuais les bras dans tous les sens. J'ai dit que je ne voulais pas la condamner, elle, parce que je comprenais que ce qu'elle faisait résultait de ce que des féministes faisaient pareil depuis dix ans. Mais j'ai néanmoins demandé: pourquoi, pourquoi donc les féministes ont-elles autant de mal à parler de la beauté et du plaisir, ai-je dit, auxquels les hommes gais ont fait une contribution culturelle aussi *remarquable*? *Pourquoi*? Si des hommes gais peuvent répondre... Voilà pourquoi je m'entends si bien avec les hommes gais et pas du tout avec les féministes lesbiennes. Voilà pourquoi ma vie sexuelle est absolument nulle! Je ne suis à ma place nulle part! Je suis comme cet être errant, le vieux marin de Coleridge – c'est tout simplement affreux.

Bon, quoi qu'il en soit, je suis ensuite allée parler à Diana Fuss parce que, comme elle est issue de départe-

ments de littérature anglaise, je voulais savoir ce qu'elle connaissait sur l'art. Et je lui ai parlé un peu, et je pouvais voir qu'elle ne connaissait rien sur l'art. Et je pouvais aussi déduire qu'elle ne connaissait rien sur la culture populaire. Alors, vous voyez le problème. On ne peut pas ouvrir subitement un magazine et regarder l'image d'une femme nue et puis faire de l'association libre en se servant de Lacan. On ne peut pas faire ça ! Parce que les magazines de mode font partie de l'histoire de l'art. On y trouve de grands photographes, de grands stylistes – et les hommes gais ont énormément contribué à la photographie de mode. Quoi qu'il en soit, j'ai fait une déclaration fracassante ce soir-là ; le public au complet en a eu le souffle coupé. J'ai dit : « L'histoire de la photographie de mode entre 1950 et 1990 est l'un des grands moments de l'histoire de l'art ! » Et tout le monde disait : « Mais *comment* pouvez-vous dire *ça* ? » Parce que, évidemment, la mode est une forme d'oppression des femmes.

Et d'après, euh, madame, euh, Naomi Wolf, la beauté, c'est une conspiration hétérosexiste manigancée par un petit groupe d'hommes dans le but de nuire au féminisme – et on voit partout ce genre de *conneries*. Je l'appelle, en passant, « Miss Pravda Junior ». Elle et moi sommes en face à face cette semaine sur MTV\*, au cas où ça vous intéresserait ! Mais je ne passerai pas à la télévision avec elle. L'émission *Oprah* a tenté de m'avoir sur le même plateau qu'elle : je refuse d'y aller avec elle. Un talk-show en Italie voulait me payer l'avion pour que j'apparaisse avec elle. *Non*. Je dis toujours : « Caruso apparaîtrait-il avec Tiny Tim ? » Si vous tenez à voir ce qui cloche avec l'éducation offerte par les universités d'élite aux États-Unis, jetez un œil sur *Quand la beauté fait mal* (*The Beauty Myth*), ce livre de Naomi Wolf. Voilà une femme qui a obtenu son diplôme de l'Université Yale avec les honneurs, qui est titulaire de la bourse Rhodes,

mais qui pourtant ne peut pas écrire un seul paragraphe cohérent. Voilà une femme qui est incapable de faire une analyse historique, et elle a reçu la bourse Rhodes? Si vous êtes curieux de voir le tort que causent les universités d'élite d'aujourd'hui aux femmes intelligentes, jetez un œil sur ce livre. C'est un véritable *scandale*. Naomi Wolf est une femme intelligente. Son éducation l'a desservie. Mais si vous lisez Lacan, voilà le résultat. Votre cerveau tourne en eau de boudin! Elle a un argument à faire valoir. Elle n'y arrive pas. Elle est pleine de fantasmes paranoïdes sur le monde. Son éducation fut complètement détachée de la réalité.

Maintenant, je veux réformer totalement l'éducation pour que l'on ait des travaux vraiment de première qualité, du meilleur niveau intellectuel possible, qui soient réalisés par des femmes. On ne les aura pas. Ces programmes d'études féministes ont produit une génération perdue de femmes, toute une génération perdue. Si vous passez tout votre temps à lire Gilbert et Gubar, Hélène Cixous et tout le reste de cette *cochonnerie* française... Dieu merci, ce n'est pas ce que j'ai eu. Dieu merci, je n'avais que des hommes et Simone de Beauvoir... et Jane Harrison et Gisela Richter. Il y a eu déjà des auteures et des chercheuses de talent. Je m'en suis tenue *aux normes les plus rigoureuses*. Je n'ai pas dit: nous allons établir de nouvelles normes, des normes pour les femmes, et nous donner des prix pour femmes, des concours pour femmes, et tous ces trucs. À l'heure actuelle, personne ne prend au sérieux les travaux des femmes. Pensez-vous que les hommes les prennent au sérieux? Pensez-vous qu'on lise Gilbert et Gubar? Non mais, qui est-ce qui lit Gilbert et Gubar? Ou Carolyn Heilbrun? Cette daube médiocre et maniérée, venant d'une femme qui est juive et qui en est encore à écrire avec préciosité. C'est féministe? Ça, c'est féministe? C'est de

troisième, de dixième ordre. C'est épouvantable de voir que nos jeunes femmes doivent lire des choses comme Lacan alors qu'elles sont au début de leurs études et qu'elles n'ont pas lu Freud. À quoi peut bien servir de lire Lacan si l'on n'a pas lu Freud? Tout Lacan n'est qu'un commentaire sur Freud. C'est *ridicule*. C'est une *horrible* situation. Il nous faut une réforme majeure, à tous les niveaux.

Revenons maintenant à mon petit récapitulatif. Alors, au moment où le mouvement des femmes a éclaté vers la fin des années 1960, il m'était pratiquement impossible de me réconcilier avec mes « sœurs ». Et il y a eu des sortes de prises de bec. La plus importante impliquait les Rolling Stones. Comme je me suis vite fait évincer, directement hors du mouvement! Et j'ai eu cette terrible dispute. Parce que j'ai dit que l'on ne pouvait pas appliquer à l'art un programme politique. Quand il s'agit de l'art, nous devons faire la part des choses. Nous avons eu cette terrible chicane à propos de la chanson *Under My Thumb*. J'ai dit que c'était une excellente chanson, pas seulement une excellente chanson, mais une œuvre d'art. Et alors ces féministes du Women's Liberation Rock Band de New Haven sont devenues enrégées, m'ont encerclée, me crachant presque au visage, j'étais littéralement le dos au mur. Elles me crient au visage: « De l'art? De l'art? Rien de ce qui rabaisse les femmes ne peut être de l'art! » Le voilà. *Le voilà!* Dès le début. Le fascisme du mouvement des femmes contemporain.

Le féminisme a deux cents ans. Depuis que Mary Wollstonecraft a écrit ce manifeste en 1792. Il a deux cents ans. Il a connu plusieurs phases. Nous pouvons critiquer la phase actuelle sans nécessairement critiquer le féminisme lui-même. Je veux délivrer le féminisme des mains des féministes. Ce avec quoi je m'identifie, c'est le féminisme d'avant-guerre, celui d'Amelia Earhart, de Katharine

Hepburn (qui eurent un effet énorme sur moi), cette période des femmes où, plutôt que la tendance à rejeter sur autrui la responsabilité de nos propres problèmes, on avait l'indépendance, la débrouillardise et la responsabilité personnelle. Voilà ce que je veux ramener à l'avant-plan. Et ma vie en a été un bon exemple. Parce que ma carrière a été une catastrophe, mais je n'en ai rejeté la responsabilité sur personne. J'ai endossé mes propres travaux. Si je n'arrivais pas à les faire publier de mon vivant, je les laisserais pour une publication posthume, comme l'a fait Emily Dickinson, et je pourrais ainsi torturer les gens depuis l'autre côté!

Alors, vers la fin des années 1960, j'ai immédiatement vu – et nous avons encore ce problème, vingt ans après la naissance du féminisme contemporain – que le féminisme a exclu deux énormes secteurs qui doivent y être intégrés. C'est ce que je fais. C'est là ma contribution. L'un de ces secteurs exclus est l'esthétique. Dès le départ, il y avait un problème avec l'esthétique, une difficulté à traiter de la beauté et de l'art. Si vous pensez que c'est un vieux problème, vous avez tort. La notoriété actuelle de Naomi Wolf et de son livre indique que le problème dont je parle existe toujours. Les éloges qui se trouvent sur la quatrième de couverture de ce livre, signés par des féministes de premier plan, incluant Germaine Greer – qui a dit : « Il s'agit du livre le plus important... depuis mon *propre* livre! » – montrent que c'est encore un problème.

Alors : l'esthétique. Parce que l'une des facultés qui se sont manifestées chez moi le plus tôt était ma réactivité à la beauté. Je pense que ça pourrait être inné chez les Italiens, honnêtement oui, je pense que c'est possible. Nous avons un quelque chose pour l'art, un gène artistique. Très jeune, j'étais amoureuse de la beauté. Je ne me sens pas être *moins* parce que je me trouve en présence d'une belle personne. Je ne pense pas [*fait semblant de pleurer et d'essuyer des*

*larmes*]: «Oh! mais je ne serai *jamais* aussi belle!» Mais quelle attitude ridicule à prendre! – l’attitude Naomi Wolf. Quand les hommes regardent les sports, quand ils regardent le football, ils ne font pas [*feint de pleurer*]: «Oh! mais je ne serai *jamais* aussi rapide, je ne serai *jamais* aussi fort!» Lorsque des gens regardent le *David* de Michel-Ange, ils se suicident? Non. Vous voyez ce que je veux dire? Quand on voit une personne qui est forte, qui est rapide, on fait: «Waouh! C’est fabuleux.» Quand on voit une belle personne: «Comme elle est belle.» Voilà ce que je rapporte au féminisme. On fait: «Quelle belle personne, quel bel homme, quelle belle femme, quels beaux cheveux, quels beaux seins!» Bon, là on va m’accuser de harcèlement sexuel, probablement. Je n’arriverai même pas à quitter la salle!

Nous ne devrions pas avoir à nous excuser de nous repaître de beauté. La beauté est une valeur humaine éternelle. Ce n’est pas une arnaque inventée par un groupe d’hommes vicieux dans un bureau quelque part sur Madison Avenue. Dans *Sexual Personae*, je dis qu’elle a été inventée en Égypte. Pendant trois mille ans, au faite de la civilisation africaine, vous aviez une culture fondée sur la beauté. Aujourd’hui, nous avons deux cultures majeures dans le monde qui sont organisées autour de l’idée de la beauté: la France et le Japon. Ce problème qu’a le féminisme avec la beauté, il est *si* provincial. Il faut *absolument* qu’on passe à autre chose. Évidemment, toute dépendance – comme si vous êtes accro à la chirurgie plastique –, c’est un problème. Bien sûr que c’est un problème. Toute forme de dépendance est un problème. Mais de là à tenir les médias responsables de l’anorexie – c’est ce que fait Naomi –, *franchement!* L’anorexie sort de ces familles blanches, ces familles blanches et exigeantes et perfectionnistes, qui voient toutes leurs filles finir à Yale. Naomi

débarque en Angleterre, et puis : « Ça alors, toutes les chercheuses qui ont reçu la bourse Rhodes ont des troubles alimentaires. Ça alors, ce doit être... *les médias!* » Ou peut-être que c'est *toi* qui es une petite lèche-cul soumise à ses parents et à ses professeurs ! Peut-être que tu es une *yuppie!* Peut-être que toi, Miss Yuppie, tu as pigé *le système*. N'est-ce pas intéressant de voir que Miss Naomi, celle qui a réussi dans *le système*, celle qui a reçu les récompenses du système, celle qui est la princesse du système, c'est *elle* qui râle contre lui ? C'est *moi*, celle qui a été pauvre et rejetée : ne devrais-je pas, *moi*, être celle qui râle contre le système ? *Non* : parce que moi, je suis une chercheuse, et qu'elle, c'est une nouille !

Le second secteur dans lequel le féminisme est défaillant, c'est sa psychologie. Dès le départ, Kate Millett a interdit Freud sous prétexte qu'il était sexiste. Et alors, nous avons cette horreur qui a émergé pendant les vingt dernières années, qui ont vu le féminisme essayer de construire une théorie de la sexualité sans Freud, l'un des plus grands maîtres, l'un des grands analystes de la personnalité humaine que l'histoire ait connus. Maintenant, nous n'avons pas à *acquiescer* aux théories freudiennes. Je ne lis pas Freud en faisant : « Oh ! waouh, il est l'autorité ultime sur la race humaine » – ce n'est pas ainsi que je *lis!* Je le suis, et puis je fais : « Voilà qui est intéressant. Maintenant, peut-être faut-il le compléter. » Alors, je vais le compléter, en puisant n'importe où : un peu de Jung, un peu de Frazer (que j'admire beaucoup), parfois de l'astrologie. Je veux dire, je trouve toutes sortes de choses un peu partout. Les feuilletons télévisés (j'adore les feuilletons), Lana Turner : je prends, sans dédaigner d'où ça vient. Je suis très syncrétique. Je suis très éclectique. Mais vraiment, Freud doit reposer à la *base* de toute psychologie. Nous devrions le lire en premier – et non pas ces femmes mineures –, puis construire à partir de là. Toute cette obsession avec : « Et

puis, avez-vous lu le truc de Jeffrey Masson\* sur la théorie de la séduction ? » Franchement ! *Quelle importance ?* Toute cette idée, « déculottons Hercule », cette obsession avec les faiblesses des grandes figures. C'est infantile. Infantile. On lit les grands auteurs non pas parce que tout ce qu'ils disent est parole d'évangile, mais parce qu'ils développent notre imaginaire, ils développent notre QI, ils font s'ouvrir dans notre cerveau des cellules qu'on ignorait même avoir.

Donc, nous avons ces deux grands secteurs : nous avons l'esthétique, qui manque au féminisme contemporain, et nous avons la psychologie. En ce moment, c'est une psychologie incohérente. Et il y a autre chose : je suis aussi d'avis – et d'autres pourront ne pas être d'accord – que la politique de ce féminisme est naïve, une politique qui rejette la faute de tous les problèmes humains sur des impérialistes masculins blancs qui ont persécuté les femmes et les personnes de couleur. Ceux qui adoptent cette vision historique ne savent rien de l'histoire. Parce que si, en pensant au mot « impérialiste », vous pensez automatiquement et seulement à « l'Amérique », alors vous ne savez rien. Quiconque a étudié l'histoire de l'Égypte ancienne sait que l'impérialisme a été pratiquement inventé en Égypte et dans le Proche-Orient de l'Antiquité. Si vous voulez qu'on parle d'impérialisme, parlons du Japon ou de la Perse, ou d'autres encore. Ce n'est pas le monopole du seul homme blanc.

Ce dont nous avons besoin, vous voyez, c'est d'une formation vraiment systématique en science politique et en histoire. Un besoin pour ce genre de formation se fait sentir maintenant, c'est évident. Il y avait, après les années 1960, un appétit pour l'histoire, mais les universitaires n'ont pas eu la volonté suffisante pour faire le travail qui leur aurait permis de maîtriser l'histoire, l'anthropologie, etc. À la place, ce fut un peu comme : « Mais dites donc, on a besoin

de l'histoire! Voyons voir... Oh! Voilà Foucault!» Ce fut un peu comme ça. Un peu comme les canards quand ils naissent : la première chose qu'ils voient, vous savez? Alors, s'ils voient un aspirateur, ils pensent que c'est leur mère. Ils vont suivre l'aspirateur. Voilà ce qui s'est passé. Foucault, c'est l'aspirateur que tout le monde a suivi.

Tout ce que je peux dire, c'est que, Dieu merci, quand Lacan et Foucault sont apparus sur la scène culturelle, j'avais déjà fait tous mes préparatifs. J'avais fait des lectures très approfondies, pas seulement pendant mes premières années d'université, mais surtout au doctorat, dans la bibliothèque de Yale; alors quand ils sont arrivés, j'étais intellectuellement prête pour voir à quel point ils étaient spécieux. Et donc, ça ne m'a jamais affectée. Et là, il y a bien sûr des gens qui ont passé vingt ans de leur vie avec ces personnages; et là, bien sûr, ça les agace un peu quand quelqu'un dit: «Oh, tout ça, c'était une perte de temps.» C'est un peu comme une période pendant laquelle des gens avaient entendu dire, parce qu'ils n'avaient aucun goût à eux, qu'ils devraient meubler leur maison en mobilier de faux cuir zébré Naugahyde. Alors, ils s'y sont mis à fond, toute leur maison est meublée avec ça. Et puis, soudain, vingt ans plus tard, quelqu'un comme moi arrive et dit: «Devinez quoi: maintenant, tout ça, c'est *dépassé*. Et ce n'est pas tout: c'était d'emblée de très mauvais goût.» Donc, vous pouvez comprendre pourquoi ils sont fâchés contre moi. Ils sont fâchés parce qu'ils sont pris avec ce mobilier! Ils ont vingt ans de ce mobilier!

Mais c'est le temps d'avoir *du nouveau*. Vous savez, je crois qu'il y a quelque chose qui se passe. Je peux vraiment le sentir. Pendant vingt ans, personne ne voulait m'écouter. Je frappais carrément un mur. Personne n'entendait ce que je disais, personne ne comprenait ce que mon livre proposait, les gens me regardaient tout simplement d'un air

impassible. Et soudainement, les gens écoutent. Ce n'est pas moi qui ai changé. La culture change. Il y a quelque chose qui se passe. C'est un cycle astrologique de vingt ans qui se passe. J'ai été très émue, il y a quelques mois : Arsenio avait invité The Fifth Dimension, réunis sur son plateau ! The Fifth Dimension, qui s'étaient querellés, le crépage de chignon, et tout ça ; mais ils s'étaient réunis, et ils chantaient « Aquarius » à *Arsenio* ! J'étais très émue ! J'ai dit : « Il y a quelque chose qui se passe. C'est le retour des années 1960. » Je m'identifie beaucoup avec certains passages de cette chanson : « The mind's true liberation ». Voilà ce pour quoi je me bats : « La vraie libération de l'esprit ».

Et malheureusement, ce qui se passe aujourd'hui, avec ce genre de discours très moralisateur et sermonneur sur le sexe qui vient des conseillères en matière de viol, etc., les gens ne se rendent pas compte, avec toutes leurs bonnes intentions, à quel point c'est oppressif pour le sexe, quel désastre c'est pour la pensée, quel désastre c'est pour l'esprit, de permettre à ces conseillères d'envahir la scène culturelle. Certes, elles font un bon travail et c'est merveilleux qu'elles existent. Mais on ne peut pas accepter que soit promue cette image de la rapacité et de la brutalité de l'homme, puis de la victimation de la femme. Il faut *absolument* qu'on fasse comprendre aux femmes qu'elles sont *responsables*, que la sexualité, c'est quelque chose qui leur appartient. Elles détiennent un énorme pouvoir sur leur sexualité. Il leur revient de s'en servir correctement et de faire des choix judicieux quant aux lieux qu'elles fréquentent et quant à ce qu'elles font. Et l'on m'accuse d'être « anti-femme » à cause de cette attitude ? Parce que je ramène le sens commun à la conversation sur le viol ?

Maintenant, quand les gens me disent : « Oh, vous parlez toujours des féministes comme si elles étaient monolithiques. Nous ne sommes pas monolithiques. Nous

sommes très pluralistes. Nous avons tellement de points de vue différents.» Non, excusez-moi: la question du *date rape* montre que j'ai raison. Parce que, d'un océan à l'autre, on ne parle de ce sujet que *d'une seule voix, une voix*, une seule voix stupide, acariâtre, puritaine, sermonneuse et hystérique. Et où se trouvent donc ces féministes pleines de nuances qui seraient prétendument là quelque part? Mais où sont-elles? Totalement impuissantes, enfermées dans leur petit terrier, qu'importe où elles se trouvent, que ce soit dans le East Village ou à Harvard. Peu importe où elles se trouvent, elles sont impuissantes. Il n'y a pas une seule voix qui s'élève pour essayer de ramener cette hystérie à la raison. Cela dit, je suis une enseignante d'expérience. Je compatis aux problèmes des étudiants de première année, et donc je crois qu'il est bon de les sensibiliser au *date rape* quand ils arrivent à l'université, pas seulement les hommes, pour les avertir qu'aucune infraction aux normes comportementales ne sera tolérée, mais aussi pour avertir les femmes. [...]

L'idée voulant que le féminisme soit le premier groupe ayant jamais dénoncé le viol est une grossière calomnie envers les hommes. Tout au long de l'histoire, les hommes honorables ont condamné le viol. Les hommes honorables ne tuent pas; les hommes honorables ne volent pas; les hommes honorables ne violent pas. C'est ainsi à travers toute l'histoire. Le viol de Lucrece par Tarquin a provoqué la chute des tyrans et le début de la République romaine. Cette idée voulant que le féminisme ait soudain, miraculeusement découvert que les femmes avaient été exploitées et violées à travers toute l'histoire est ridicule. Il faut absolument qu'un sujet comme le viol soit retiré du contexte des études féministes et qu'on le remette dans celui de l'éthique. Il appartient au domaine de l'*éthique*. Nous devons demander comment *toute personne* – pas seulement les hommes

– comment toute personne doit être formée pendant l'enfance pour bien se comporter en société. Nous devons y songer dans un contexte philosophique général. Cette idée de se concentrer là-dessus, soudainement, à la première année d'université... c'est trop tard! Devinez *quoi*? Vous n'arriverez à convertir personne avec une poignée de films sur la prévention du *date rape*, une poignée de manifestations, une poignée de brochures passées par-ci, par-là. Vous n'arriverez pas à changer l'opinion de qui que ce soit. Écoutez, l'éthique a *toujours* condamné de pareils abus. On ne trouve pas à travers l'histoire cette série infinie d'atrocités. Les hommes ont aussi protégé les femmes. Les hommes ont assuré la subsistance des femmes. Les hommes ont pourvu aux besoins des femmes. Les hommes sont morts en défendant leur patrie pour les femmes. Nous devons regarder derrière nous et reconnaître ce que les hommes ont fait *pour les femmes*.

Le fait que les hommes aient créé le monde technologique d'aujourd'hui m'a *moi-même* rendue possible. Je me souviens de ma grand-mère paternelle à Endicott, sur la terrasse arrière en train de frotter des vêtements sur une planche à laver. Elle avait neuf enfants. Je m'en souviens. Moi, sa petite-fille, j'aurais le loisir d'écrire ce livre, grâce au monde technologique et au capitalisme moderne, qui a si mauvaise réputation. Jetez un coup d'œil autour du monde, d'accord? et voyez donc la réalité telle qu'elle est. Oh, je remercie le ciel d'être née Américaine, je remercie le ciel. Quand je suis arrivée en Europe... Je sens l'épais nuage des conventions planant sur toute l'Europe, même en Angleterre, pays très progressiste en matière de liberté d'expression et de liberté de pensée. En Amérique, la femme est à son plus haut degré de liberté. Jamais dans l'histoire les femmes n'ont été plus libres qu'elles le sont ici. Et cette idée, ce râlage, ce râlage, ce rouspétage à propos du capitalisme

et des États-Unis et des hommes, ces jérémiades: c'est infantile, c'est une affection adolescente, c'est *mauvais* pour les femmes. Il est très, très mauvais de convaincre les femmes qu'elles n'ont été que victimes et que leur héritage n'est rien d'autre que victimisation. Voilà une autre perversion.

## LA CURIEUSE AFFAIRE DE CLARENCE THOMAS ET ANITA HILL

Anita Hill n'est pas une héroïne féministe. Il y a une semaine, au terme tendu des audiences du Comité judiciaire du Sénat, chargé d'évaluer la candidature de Clarence Thomas en vue de sa nomination à la Cour suprême, on a usé et abusé de l'important enjeu du harcèlement sexuel, une des innovations les plus solides du féminisme contemporain, et ce, pour servir des desseins politiques.

Digne des procès truqués propres aux régimes totalitaires, un atroce spectacle public a fait défiler sur les écrans de télévision partout au pays des allégations non corroborées portant sur des échanges verbaux vieux de dix ans. Le Comité judiciaire aurait dû examiner les accusations en détail, mais il a mené les procédures en sous-main. Ce fut une épouvantable injustice, autant pour Anita Hill que pour Clarence Thomas, que de les faire s'affronter l'un l'autre, de même que leurs partisans. Le Sénat s'est transformé en Colisée, avec des patriciens décadents et désabusés qui, surplombant une arène baignée de sang, renversent le pouce.

Il y a cinq ans, parce que mon université n'avait aucune politique en matière de harcèlement sexuel, j'ai pris l'initiative de tenir un atelier sur cette question dans le cadre de

mon cours en études féministes. J'ai rassemblé des directives et des documents sur le harcèlement qui provenaient des universités de la région de Philadelphie, les ai distribués à la classe et ai guidé l'élaboration de propositions, que nous avons présentées au doyen. De pareilles directives sont cruciales, non seulement pour avertir les possibles contrevenants, mais pour aider les femmes à tenir bon lors de confrontations réelles. Néanmoins, dans notre société démocratique, nous devons aussi protéger les droits de l'accusé. Des plaintes pour inconduite sans fondement existent bel et bien.

J'ai écouté attentivement le témoignage d'Anita Hill lors des audiences du Sénat. Je l'ai trouvée sincère et intelligente. Mais je rejette sa plainte pour harcèlement sexuel. Nous ne saurons jamais ce qui a transpiré entre elle et Clarence Thomas. Il est certes possible que Hill ait été bouleversée par des références faites à la sexualité. Mais puisqu'elles n'ont jamais été menaçantes et n'ont jamais mené à des pressions exercées pour obtenir un rendez-vous, je ne vois pas en quoi elles représentent une forme de harcèlement sexuel. Plusieurs croyants, hommes et femmes, trouvent inappropriées et inacceptables les conversations sur le sexe ou la pornographie. Cette question ne concerne pas l'égalité des sexes. La responsabilité nous incombe de définir ce que nous allons tolérer ou non.

La révolution sexuelle de ma génération des années 1960 a fracassé les vieux codes de décorum qui protégeaient les dames respectables de l'outrage que leur causaient les vulgarités. Nous avons demandé la fin du principe des deux poids, deux mesures. Ce qui m'inquiète à propos de la catégorie « milieu de travail hostile » dans les politiques de harcèlement sexuel est qu'elle ramène les femmes à leur ancien statut de fleurs délicates, qu'il faudrait protéger des sévices d'hommes vicieux. Demander un traitement spécial pour les femmes est antiféministe.

L'Amérique porte toujours le fardeau de son passé puritain, qui fait encore et encore irruption sous forme de mises en scène publiques d'inquisition sexuelle, comme dans *La lettre écarlate* de Hawthorne (*The Scarlet Letter*). Si, d'un badinage sexuel, Anita Hill en est restée comme deux ronds de flan, c'est son problème. Si, en tant que diplômée de la Faculté de droit de Yale, âgée de vingt-six ans, elle n'a pas pu trouver une manière convaincante de signaler son mécontentement et son désintéret, c'est là sa propre défaillance. On ne peut pas se fier à des règles et réglementations rigides pour tout structurer dans nos vies. Une ligne floue sépare notre soi professionnel de notre soi privé. Nous sommes des êtres sexuels et, comme l'a démontré Freud, l'érotisme imprègne chaque aspect de notre conscience.

Hill a impassiblement relaté le contenu de conversations sans faire la moindre référence au contexte ou au ton. Jamais les sénateurs n'ont posé de questions sur la possibilité de blagues, de sourires, d'expressions faciales, celles de Hill aussi bien que de Thomas. Toute rencontre sociale est un jeu joué par deux personnes. Je soupçonne Hill de s'être montrée accommodante et « passive », pour employer un mot qu'elle a elle-même utilisé en parlant d'un échange récent avec un ami de Thomas. À en juger par la cordialité qu'elle témoignerait plus tard à Thomas, Hill a choisi de faire passer ses intérêts professionnels avant les principes féministes. Elle a préféré ne pas faire de vagues. Par conséquent, il est hypocrite de sa part d'invoquer dix ans plus tard les principes féministes alors qu'elle n'a pas eu le courage de les appliquer avant. Que les féministes fassent de Hill une héroïne revient à insulter toutes ces autres femmes qui ont adopté une ligne de conduite plus audacieuse, plus ouverte au conflit, et qui ont, pour cette raison, dû renoncer à des avantages professionnels.

Dans cette affaire, l'enjeu du harcèlement sexuel n'était qu'un écran de fumée, exploité avec cynisme afin d'en servir un autre : le droit à l'avortement. Quoique je sois fermement pro-choix, je crois qu'il ne faudrait pas exiger des candidats à la Cour suprême qu'ils souscrivent à une idéologie particulière. Et la stratégie des démocrates s'est retournée contre eux. Paraissant évasif et banal pendant les cent premiers jours des audiences, Thomas, assiégé par les critiques, en est ressorti avec une stature largement plus élevée. Il était ardent, percutant, digne.

Ne vous y trompez pas : ce n'est pas une conspiration d'État qui sauva sa nomination. Ce fut Clarence Thomas lui-même. Après les huit heures du témoignage livré par Hill, nul homme n'aurait pu être abaissé plus bas. Mais pas à pas, avec des phrases réfléchies et mesurées, il a repris pied et a pu renverser la tendance, au dam de ses accusateurs. Ce fut l'un des moments les plus puissants que j'aie jamais vus à la télévision. Se donnant naissance à lui-même, Thomas mit en œuvre son propre credo du *self-made-man*.

## LA MATERNELLE UNIVERSITAIRE, OU DE LA CORRUPTION DES HUMANITÉS AMÉRICAINES

Y a-t-il une vie intellectuelle en Amérique? À l'heure actuelle, la réponse est non. Depuis le déclin de la grande époque du journalisme littéraire, pendant laquelle Edmund Wilson, les coquins du cercle Algonquin et les auteurs politiquement engagés de la revue *Partisan Review* étaient tous encore actifs, l'Amérique a souffert de l'absence d'une culture savante générale qui soit hospitalière aux idées. Mary McCarthy est partie pour Paris, puis Susan Sontag, après une demi-douzaine d'années prometteuses, s'est repliée dans la préciosité et la futilité françaises. Quand on l'attaqua à cause de son louable intérêt pour la culture populaire, Sontag jeta aussitôt ce sujet brûlant aux orties et n'a jamais pu depuis recouvrer le statut dont elle jouissait pendant les années 1960.

Pendant cette décennie prenait forme une conscience artistique et intellectuelle vitale. Héritières de la tradition visionnaire des Emerson, Whitman et Hart Crane, des voix prophétiques et passionnées s'exprimaient dans les œuvres centrales des Allen Ginsberg, Norman O. Brown et Leslie Fiedler, mais rares furent leurs successeurs. Les réussites

réelles des penseurs des années 1960 s'avèrent peu nombreuses et limitées, et la transmission s'interrompt.

C'est la perte tragique des membres les plus audacieux et innovateurs de la génération des années 1960 qui a entraîné l'actuelle crise intellectuelle américaine. Les drogues ont certes pu élargir l'esprit, mais elles en ont entravé la productivité à long terme, dont les promesses de développement ont été entraperçues grâce à la phase dite psychédélique de la musique rock.

Les étudiants les plus influencés par les années 1960 n'ont pas intégré, par principe, les professions libérales, dont les règles débilantes d'avancement n'ont pas changé en cinquante ans. Ils ont plutôt cédé leur place à des contemporains moins talentueux, des carriéristes dans le style insipide et timoré des années 1950.

Cela ne se vérifia nulle part mieux qu'à l'université. L'effet des révoltes étudiantes sur les universités américaines fut passager. Les véritables radicaux n'ont pas continué jusqu'aux études supérieures. Ceux d'entre eux qui l'ont fait ont vite capitulé, ou ont été plus tard défaits par le processus d'embauche et de promotion des professeurs, qui récompense le conformisme et la flagornerie. Les universités furent abandonnées aux mercenaires et aux partisans du moindre effort, qui y détiennent désormais plusieurs des meilleurs postes. On avait confié le champ des idées aux universités, mais celles-ci appartenaient aux tâcherons.

Une impression très répandue voudrait que ces gens soient de dangereux gauchistes (des « radicaux titularisés », dans les mots de Roger Kimball), qui auraient envahi l'establishment américain armés d'idées subversives. En fait, ils ne sont en rien des radicaux. Un gauchisme authentique demeure introuvable dans nos plus grandes universités. Les adeptes du multiculturalisme et, sur la race, la classe et le

sexe, de la rectitude politique représentent, en réalité, une continuation de la tradition bourgeoise de respectabilité et de conformité. Ils ont institutionnalisé la *gentillesse* américaine, qui cherche, avant toute chose, à n'offenser personne et qui doit par conséquent prétendre ne pas remarquer la moindre différence ni faire de distinction entre les gens et les cultures.

En méprisant le « canon » des grands écrivains et artistes européens, les professeurs politiquement corrects ont sérieusement détérioré la qualité de l'éducation dans les meilleurs collèges et universités des États-Unis. Ils sont pourtant sans convictions profondes. De vrais radicaux se battent pour quelque chose et ont quelque chose à perdre ; ces universitaires sont des gros richards bien pouponnés qui à aucun moment de leur carrière n'ont eu à défendre leurs principes. Il ne leur est jamais rien arrivé dans la vie. Ils ne sont jamais allés à la guerre ; ils n'ont jamais manqué de travail ni d'argent. En dehors du milieu universitaire, ils n'ont aucune expérience ou connaissance de quoi que ce soit, et surtout pas de ce qui concerne la vie de la classe ouvrière. Leurs idées politiques sont un tissu tendance de fantasmes sentimentaux et de catégories verbales infondées. La culpabilité que leur inspire leur propre privilège a figé leur discours politique en un simpliste mélodrame mondial opposant privilège et privation.

Dans les humanités, le débat intellectuel a aussi souffert à cause de la formation trop étroite de ceux qui ont émergé des universités sursegmentées et surspécialisées de la période d'après-guerre. En se départissant de l'historicisme classique de la philologie allemande, la nouvelle critique a produit une génération de professeurs conditionnés à penser la littérature en la détachant de presque tout contexte historique\*. C'était préparer un terrain des plus propices pour l'implantation de la théorie française, un

paradigme saussurien datant des années 1940 et 1950 qui, au moment où les universitaires américains s'en sont saisis au début des années 1970, était déjà dépassé depuis longtemps. Loin de symboliser les années 1960, la théorie française servit au contraire de stratégie défensive pour des professeurs pédants et bien placés qui résistaient activement à la révolution ethnique et culturelle de cette décennie subversive. Foucault, un combinard prolix qui a fait beaucoup avec bien peu de recherche, attira tout particulièrement les littéraires en quête d'un raccourci pour comprendre l'histoire mondiale, l'anthropologie et l'économie politique.

Les années 1960 ont échoué notamment, je pense, à cause d'une fausse conceptualisation des institutions, dépeintes comme sombres, collusoires et kafkaïennes. On négligea le rôle favorable des institutions dans les sociétés économiquement complexes. Le vaste réseau capitaliste de distribution est à ce point efficace en Amérique qu'il demeure invisible à nos humanistes bourgeois et bien nantis. La contribution du capitalisme à l'émergence de l'individualisme moderne, et donc à celle du féminisme, a été aveuglément refoulée. De nos jours, cet insolent anhistorisme est la norme dans les programmes d'études féministes et les chichiteux départements de littérature souffrant de foucaldisme. Par leur indifférence aux faits, par leur paresse et leur négligence, puis par leur impardonnable manque de professionnalisme en tant que chercheurs, les gauchistes ont nui à leur propre cause – dont les principes de base obtiennent généralement ma faveur, en tant que libertaire des années 1960. La vision du monde des années 1960, qui intégrait à la fois nature et culture, a dégénéré en groupes d'intérêts clabaudes et concurrents.

Les universités ont ouvert la marche en créant le ghetto des *black studies*, qui engendrèrent les *women's*

*studies*, qui à leur tour engendrèrent les *gay studies*. Aucune de ces prétendues disciplines improvisées ne s'est montrée capable de recréer la vaste vision humaniste de la pensée des années 1960. Chacune d'entre elles n'a fait qu'inventer ses propres règles et favoriser sa propre clientèle égoïste, qui a créé un système en vase clos où recherche et politique s'avèrent indissociables. Il est en effet douteux que ces fiefs politiques aient servi au mieux les intérêts des noirs, des femmes et des homosexuels. Ce que l'on sait des études féministes tend à prouver le contraire : ces programmes ont plutôt fait éclore la nouvelle police de la pensée qui veille à appliquer la rectitude politique. À l'heure actuelle, nul conservateur, au gouvernement ou ailleurs, ne possède un pouvoir d'intimidation comparable à celui que détiennent ces forces impitoyables. Le recrutement et la promotion des professeurs ont systématiquement muselé les opinions minoritaires. Ceux qui sortent gagnants de cette foire d'empoigne semblent sincèrement déconcertés par de pareilles accusations, car, évidemment, leurs opinions conventionnelles et de bon ton n'ont jamais été réprimées.

Cette année, alors que je présentais des conférences dans un certain nombre d'universités d'élite américaines, je me suis heurtée de front à l'establishment de la rectitude politique. À Harvard et ailleurs, les professeures féministes m'ont boycottée, et l'on a distribué sur plusieurs campus des tracts qui me dénonçaient à tort comme une voix de l'extrême droite. Après ma conférence au Collège Brown, parce que j'avais rejeté, dans mes écrits, leurs opinions féministes orthodoxes sur le viol, je me suis fait hurler après par des filles blanches de classe moyenne, douces et inexpérimentées, mais bouillant d'une rage névrotique. Il n'est pas possible de discuter rationnellement dans une pareille atmosphère de démente coalisée.

Sociologiquement parlant, c'est la fulgurante expansion de la population universitaire américaine pendant les décennies suivant la Seconde Guerre mondiale qui explique la crise affectant les campus. Après que la poussée démographique d'après-guerre des « baby-boomers » y fut passée, les universités eurent à sabrer les dépenses et elles se tournèrent vers des stratégies publicitaires vigoureuses afin de maintenir le niveau des admissions. Puisque les coûts continuaient à augmenter, elles devinrent prisonnières d'une relation strictement commerciale avec les parents. Sous peu les questions intellectuelles glisseraient au second plan, cédant leur place à la préoccupation principale : offrir une « belle expérience » aux étudiants, dont les parents soutenaient financièrement l'établissement.

À compter des années 1970, les hautes sphères des universités américaines avaient gonflé, avec de nombreux administrateurs à temps plein qui se mirent à parler du campus comme d'une « communauté », celle-ci étant désormais – les professeurs le découvriront bientôt – sous la tutelle d'invisibles codes régissant la parole, les opinions et les comportements acceptables. Au cours des quinze dernières années, certains de ces administrateurs, surtout ceux affectés aux affaires étudiantes et à l'orientation des étudiants de première année, ont contracté des alliances inquiétantes avec les programmes d'études féministes, et ils endoctrinent leurs protégés en leur inculquant les dernières attitudes politiquement correctes en matière de relations amoureuses, de préférence sexuelle, et ainsi de suite. De nombreux étudiants, négligés par leurs parents prospères et professionnellement accaparés, repayent ces attentions d'une gratitude pathétique. Pareille cajolerie a mené, d'après moi, aux scandaleux codes de bonne conduite langagière, qui ont été conçus pour préserver les étudiants des réalités de la vie. Le campus n'est plus désormais une

arène où des idées s'affrontent, mais une école maternelle où l'on peut reporter indéfiniment l'âge adulte. Les professeurs dévoués au grand principe de la liberté d'expression s'y trouvent, par conséquent, en guerre avec des administrateurs paternalistes qui agissent de connivence avec des parents malavisés.

Dans les universités américaines, où prédomine une mentalité vacancière, la férocité d'un véritable débat intellectuel gâcherait tout simplement la fête. Les ambitieux professeurs des humanités vaquent à leurs affaires derrière un épais mur de « théorie », qu'ils imaginent être très *in*, mais qui est en fait passée de mode depuis longtemps, même à Paris. Des philistins ternes et incultes, dénués d'une connaissance élargie des arts, se sont emparés des meilleurs postes dans les universités d'élite, pour la simple raison qu'ils ont les bonnes opinions et connaissent les bonnes personnes. Au cours des vingt dernières années, les colloques sont devenus le moteur infernal propulsant la profession académique. La clique des colloques, un groupe de flambeaux de la littérature sans cesse en branle sur le circuit festif et international de ces rencontres, fut assemblée par les nouveaux centres de recherche en humanités. Au départ, ces programmes avaient le louable objectif d'encourager les échanges interdisciplinaires en dehors du cadre répressif de départements universitaires conservateurs, statiques et monopolisés par des professeurs titularisés. Mais l'épidémie de la théorie française frappait aux quatre vents. Les centres de recherche en humanités devinrent vite des parcs à bestiaux destinés aux plus carriéristes, où de même qu'à Wall Street les règles du jeu seraient dorénavant la spéculation mercenaire et le délit d'initié.

Les chercheurs plus tranquilles, plus traditionnels furent pris de vitesse par cette clique des colloques, et c'est la recherche qui en fut la victime. Les centres de recherche

en humanités sont désormais sous la férule de petits groupes amoraux, inextricablement liés les uns aux autres sur la scène nationale grâce au copinage, au favoritisme, au népotisme et à la collusion. Il est essentiel pour la vie intellectuelle américaine de les soumettre à un examen rigoureux. Et, en effet, cela commence à se produire: en avril, une éminente chercheuse a déposé une poursuite contre l'Institut de technologie du Massachusetts pour avoir toléré le *putsch* interne organisé par une cabale de professeurs politiquement corrects entretenant des liens étroits avec le centre de recherche en études culturelles de l'Université Harvard.

La solution au présent dilemme est que les universitaires progressistes dénoncent ouvertement la corruption généralisée de leur profession. De nos jours, on laisse trop souvent la réforme de l'éducation aux mains des néo-conservateurs. Mes propres propositions de réforme incluent l'abolition de tous les colloques en littérature et le remplacement des études féministes par les études de la sexualité, fondées sur l'examen rigoureux de l'histoire mondiale, de l'anthropologie, de la psychologie et de la science. Aujourd'hui, dans l'Amérique politiquement correcte, la qualité, l'apprentissage et la distinction intellectuelle sont des questions démodées.

CATHARINE MACKINNON  
ET ANDREA DWORKIN,  
OU CARRY NATION RESSUSCITÉE

Je suis une pornographe. Dès ma plus tendre enfance, j'ai vu le sexe imprégner le monde. J'ai senti les rythmes de la nature et les énergies agressives de la vie animale. Les objets d'art, au musée comme à l'église, me semblaient arder d'une beauté sensuelle. Les figures d'autorité religieuses, scolaires et familiales niaient ou réprimaient ce que je voyais, mais, comme Madonna, je m'en suis tenue à ma vision païenne. J'appartiens à cette génération des années 1960 qui tenta sans succès de faire voler en éclats toutes les normes, tous les tabous. Dans mon livre *Sexual Personae*, j'ai insufflé la lubricité, le voyeurisme, l'homoérotisme et le sadomasochisme à toute la tradition occidentale du grand art.

Puisque je suis une pornographe, je fais la guerre à Catharine MacKinnon et Andrea Dworkin. Ces femmes moralisatrices et obsédées, le plus curieux des drôles de duos féministes, sont Carry Nation ressuscitée. Elles sont à l'origine des ordonnances de Minneapolis et d'Indianapolis opposées à la pornographie, qui furent déclarées inconstitutionnelles. Elles ont produit, individuellement et en collaboration, une énorme quantité d'écrits, allant de confessions autobiographiques tourmentées à des articles universi-

taires d'affiliation marxiste en passant par des historiques d'affaires judiciaires.

MacKinnon fut parmi les premières à travailler pour faire du harcèlement sexuel une catégorie légale. Mais il faut considérer ses contributions positives aux questions touchant les femmes à la lueur de la responsabilité qu'elle porte d'avoir fomenté l'hystérie sexuelle complètement folle qui assaille désormais le féminisme américain. On a donné au *date rape* les proportions d'une catastrophe cosmique, comme un astéroïde menaçant la Terre dans le cinéma de science-fiction des années 1950. Anita Hill, une yuppie compétente, mais cuistre et intéressée, a été canonisée comme une vierge martyre qu'aurait déshonorée l'empereur dépravé (qui n'a jamais posé la main sur elle).

MacKinnon est un despote. Elle veut un monde sans risque, contrôlé par l'État. Elle croit que la réglementation saura porter remède à tous les maux de l'homme et arranger tous ces problèmes agaçants qui perdurent entre les sexes depuis cinq mille ans. Comme avocate, MacKinnon est adroite et pragmatique. Mais comme penseuse politique, historienne de la culture ou analyste des questions sexuelles, elle est incompétente. Pour une femme dont l'intelligence ne fait aucun doute, sa grille de lecture est incroyablement limitée. Ses goûts et ses instincts ont toute la fadeur du bureaucrate. Au royaume de MacKinnon, c'est tout boulot, plaisir zéro. La littérature, l'art, la musique, le cinéma, la télévision : rien ne s'immisce dans la conscience de MacKinnon à moins d'avoir été préalablement filtré par le féminisme, qui lui a appris, comme elle se plaît à le dire, « tout ce que je sais ». Voilà où le bât blesse. Elle s'est accrochée au féminisme des années 1970 à cause de ses propres tourments émotionnels intimes, et elle n'a jamais lâché.

La pensée de MacKinnon est froide, inflexible et fondamentalement dépourvue d'érudition. Elle est une

propagandiste, une casuiste, bonne pour monter en épingle des arguments *ad hoc* visant des buts politiques précis. Mais sa connaissance de l'histoire du monde ou des idées est limitée, et ses travaux trahissent une inaptitude remarquable à évaluer la validité des sources. Elle porte aux nues des auteures féministes de faible calibre et n'a aucun don pour la psychologie, un défaut qui rend ridicules ses conclusions sur le sexe. Elle est une stalinienne, croyant que l'art doit servir des fins politiques et que toutes les voix discordantes sont des ennemies de l'humanité qu'il faut réduire au silence. MacKinnon et Dworkin sont des fanatiques, des zélotes, des fundamentalistes de la nouvelle religion féministe. Leur alliance avec l'extrême droite réactionnaire et antipornographie ne tient pas du hasard.

MacKinnon est une *wasp* typique, qui construit laborieusement d'énormes et rigides structures langagières en ignorant complètement l'organique, le sensuel et le visuel. Elle est une puritaine du 20<sup>e</sup> siècle, dont l'éducation familiale (avec pour père un juge sévère du Minnesota, épiscopalien et républicain conservateur) semble sortir tout droit de Hawthorne\*. La culture protestante de MacKinnon, pincée, exigüe, désincarnée, l'a rendue bizarrement susceptible à Andrea Dworkin, dont l'ethnicité je-m'en-foutiste lui parut d'abord libératrice. Son manque absolu de toute intuition psychologique l'a poussée vers l'émotivité bouillante et la judéité autoanalytique et automutilatrice de Dworkin. En échange, MacKinnon, une initiée de la culture *wasp* et troisième génération de sa famille à être diplômée par le Collège Smith, permettait à Dworkin de satisfaire son ardent désir d'acceptation institutionnelle, un thème lancinant dans ses écrits.

Dworkin, comme Kate Millett, a transformé un passé sulfureux d'instabilité mentale en grand opéra féministe. Dworkin fait publiquement grand cas de ses bizarres et

multiples viols, agressions, sévices, dépressions nerveuses et traumatismes en toc, comme si son incapacité à surmonter les difficultés de la vie était la faute du patriarcat plutôt que la sienne. Elle prétend être une audacieuse diseuse de vérités, mais ne mentionne jamais son problème le plus évident : la nourriture. Par conséquent, c'est une hypocrite. Son écriture vocifératrice, rouspéteuse et solipsiste se distingue par un infantilisme braillard et mollasson. C'est ce qui attira MacKinnon, elle et son historique austère de protestantisme grand sérieux, qui traite les enfants comme des adultes miniatures. L'écriture impersonnelle de MacKinnon est aride, blanchie, racornie. Hérité du nord de l'Angleterre, son style maniaque, pingre et pinailleur fut contrebalancé par l'oralité furieuse et indifférenciée de Dworkin, ses baquets de soupe au poulet arrosés de rancune.

Dworkin, qui se vautre dans la misère, est un « type » que mes vingt-deux ans d'enseignement me permettent de reconnaître. Je l'appelle « l'éternelle enrhumée ». En colonie de vacances, c'était l'enfant rondouillarde, balourde et pleurnicharde qui renversait toujours son lait, qui échappait sa sucette dans la terre, qui avait une crampe en randonnée, un caillou dans sa chaussure, une abeille dans les cheveux. À l'université, l'étudiante de ce type (blafarde, bilieuse et mal fagotée) est constamment malade, de l'automne au printemps. Elle tousse et éternue sur tout le monde, n'a jamais de mouchoir à la main et reste assise en classe à renifler avec un rouleau de papier toilette sur les cuisses. Elle est la suprême chipie du professeur, l'enfant morose et détestable qui n'a jamais reçu l'approbation de sa maman et qui, en conséquence, cherche à tout prix à attirer l'attention. Dworkin s'est emparée du féminisme comme d'un masque afin de camoufler l'amertume que lui a causée cet assommant et banal drame familial.

MacKinnon et Dworkin sont devenues un duo pop, comme Mutt et Jeff, Steve et Eydie, Ron et Nancy\*. MacKinnon, famélique et ravagée par le temps, est une gargouille féroce du gothique américain. Avec la masse confuse de sa coiffure de sorcière, elle ressemble à la femme pionnière rêche et toquée jouée par Agnes Moorehead dans *La quatrième dimension* (*The Twilight Zone*). Ou bien elle est l'infirmière Diesel, personnage moralisateur et sadique qui tire les ficelles dans le film *Le grand frisson* de Mel Brooks (*High Anxiety*).

Dworkin est la grosse Marge du film *Pee-wee's Big Adventure*, la camionneuse démoniaque qui ne cesse de revenir sur les lieux de l'accident qui l'a tuée. J'imagine MacKinnon et Dworkin faire un *buddy picture* féminin, comme *Thelma et Louise*. Leurs personnages: Prudence Épargnante et Panier Percé, la puritaine Gibson Girl et son dibbouk, une damnée forcenée, une doloriste insatiable. Ou encore elles seraient parfaites pour tenir les premiers rôles dans une docufiction télévisée sur le bégueule et refoulé J. Edgar Hoover et son compagnon de longue date, Clyde Tolson, posant des micros dans les chambres d'hôtel et fourrant leur nez dans les affaires de tout le monde.

MacKinnon et Dworkin détestent la pornographie parce que celle-ci symbolise tout ce qu'elles ne comprennent pas et tout ce qui, de leur propre corps, leur échappe. Le féminisme actuel, avec son parti pris socioconstructiviste et antisceince, ne pense jamais à la nature. Conséquemment, il ne sait pas aborder le sexe, qui commence dans le corps et que les pulsions instinctives énergisent. L'erreur fondamentale de MacKinnon et Dworkin est d'avoir fait correspondre pornographie et société, qu'elles définissent ensuite de manière simpliste comme patriarcale et oppressive. En fait, la pornographie, qui éclate au grand jour en périodes de liberté personnelle, montre la sombre

vérité de la nature, que cachent les artifices de la civilisation. La pornographie a pour sujet le désir charnel, notre réalité animale que l'amour n'arrivera jamais à pleinement domestiquer. Le désir charnel est élémentaire, agressif, asocial. La pornographie nous permet d'explorer notre être le plus profond, le plus interdit.

La position orthodoxe de MacKinnon et Dworkin sur la pornographie est aberrante. « Pornographie égale discrimination sexuelle\* », déclarèrent-elles dans leur ordonnance de Minneapolis. Dans un manifeste, elles qualifient la pornographie de « littérature haineuse\* ». « La plupart des femmes haïssent la pornographie; toute la pornographie hait les femmes\* ». MacKinnon et Dworkin affichent une ignorance renversante de la tradition pornographique sacrée des sociétés non occidentales, ainsi que de notre propre culture homosexuelle masculine. Tous les hommes devraient être furieux de voir comment Dworkin condamne en bloc la fellation comme quelque chose de dégoûtant et de violent.

MacKinnon et Dworkin sont victimofétichistes, chasseuses d'ambulances, accros des atrocités. Chaque proposition de MacKinnon repose sur de gros postulats infondés, comme « suprématie masculine » ou « misogynie », tandis que Dworkin débite au sein levé des métaphores génocidaires désinvoltés. Voici l'une de leurs maximes typiques: « En matière de promotion de la haine et de la violence, les pornographes n'ont rien à envier aux nazis ou aux membres du Ku Klux Klan\*. » Quiconque a pu écrire pareille phrase ne sait rien de la pornographie *ni* du nazisme. La pornographie ne cause pas le viol ou la violence, qui précèdent la pornographie de plusieurs milliers d'années. Le viol et la violence ne se produisent pas à cause d'un conditionnement patriarcal, mais à cause du contraire: un effondrement des régulations sociales. Comme la plupart des

féministes aujourd'hui, MacKinnon et Dworkin souffrent d'un manque de connaissances générales en criminologie ou en psychopathologie et n'ont donc aucune lumière ou compréhension particulières sur le grand récit sanglant et scabreux de l'humanité, avec ses désastres et ses triomphes.

Dans ce monde technologique et mécanisé de verre et d'acier, il faut attiser le brasier du sexe. Voilà pourquoi la pornographie doit continuer à jouer un rôle central dans notre vie culturelle. La pornographie est une arène païenne de la beauté, de la vitalité et de la brutalité, de l'archaïque vigueur de la nature. Elle doit transgresser toutes les règles, offenser toute moralité. La pornographie représente la liberté absolue de l'imagination, telle que la concevaient les poètes romantiques. En défendant l'idée qu'une hypothétique sécurité physique en public devrait prendre le pas sur le principe démocratique de la liberté d'expression, MacKinnon s'aligne sur les autoritaires commissaires soviétiques. Elle lobotomiserait le village afin de le sauver.

Un féminisme éclairé du 21<sup>e</sup> siècle s'ouvrira à toute la sexualité et tournera le dos au subjectivisme, au bigotisme, à la pruderie et au dénigrement des hommes, qui sont le propre de la brigade MacKinnon-Dworkin. Les femmes ne sauront jamais qui elles sont vraiment tant qu'elles ne laisseront pas les hommes être des hommes. Débarrassons-nous du féminisme d'infirmerie, avec son asile rempli de dyspeptiques, d'anorexiques, de boulimiques, de dépressives, de victimes de viol et de survivantes d'inceste. Le féminisme est devenu un bac à légumes fourre-tout dans lequel un tas de pleureuses paumées peuvent entreposer leurs névroses défraîchies.

La pornographie laisse le corps vivre en pleine gloire païenne la plénitude luxuriante et désordonnée de la chair. En faisant de l'homme un ennemi, le féminisme aliène les femmes de leur propre corps. MacKinnon ne parle jamais

de la femme en tant que mère, amante ou putain. Les *snuff movies* donnent vie à ses hallucinations puritaines des feux de l'enfer. Son fonds de commerce tient au partage de récits de terreur, de fantasmes hystériques de mort et de démembrement, ce qui montre bien qu'elle ne comprend rien au grand dieu Dionysos, avec sa terrible dualité. Les démons sont en nous. MacKinnon et Dworkin, s'ingéniant à nous faire avaler leur rhétorique pathologique, vivent dans le déni, et ce qu'elles refusent est la vie elle-même, dans toute sa grandeur et sa confusion. Tâchons de faire comprendre à la Chapelière toquée et à son loir pansu qu'il leur faut arrêter d'essayer de contrôler comment tout le monde doit prendre le thé.

## UNE CONFÉRENCE DE FEMMES BLANCHES ET PROGRESSISTES

La conférence des Nations Unies sur les femmes aura finalement lieu la semaine prochaine à Pékin, et Hillary Rodham Clinton y est attendue. Qu'importent le chaos des préparatifs ou la répression des autorités chinoises, la présence de Mme Clinton ainsi que de dizaines de milliers de déléguées, d'observateurs et de journalistes pourrait déjà encourager les dissidents et accélérer les réformes intérieures.

Mais qu'en est-il du contenu de la conférence elle-même ? Est-il soumis à une radicale ligne d'action féministe « antifamille », comme l'ont affirmé des critiques de l'extrême droite ?

À en juger par les documents officiels de l'ONU, on ne peut répondre par un simple « non ». Par moment, l'idéologie féministe occidentale fait en effet litière des préoccupations des déléguées du tiers monde.

Figure au nombre des documents un *Projet de programme d'action* faisant 149 pages, le fruit de plus d'une année d'intenses négociations par la Commission de la condition de la femme de l'ONU, qui a dû composer avec les pressions acharnées de déléguées à la conférence et de groupes d'intérêts (comme la Women's Environment and Development Organization, dirigée par Bella Abzug). Plusieurs passages mis entre crochets (portant sur des sujets

controversés comme l'avortement et l'orientation sexuelle, que les déléguées américaines essaient d'inclure de force dans le programme) demeurent en litige.

Il y a ensuite le reluisant dossier de presse, distribué par le Département de l'information de l'ONU, qui consiste en une soixantaine de pages de « fiches explicatives » agrémentées d'un code couleur. Il n'est pas facile de dire qui l'a vraiment écrit, mais le ton s'avère remarquablement doctrinaire et vociférant. Des données concrètes sur l'analphabétisme et l'espérance de vie dans le monde alternent avec des en-têtes sensationnalistes comme « Pouvoir, privilège et contrôle masculins », « Discriminées avant même de naître » et « Ségrégation professionnelle ».

S'y trouvent des statistiques absurdes : l'un des graphiques claironne la thèse discréditée depuis longtemps selon laquelle, aux États-Unis, « une femme adulte sur cinq a été violée ». Un autre graphique proclame que 92 millions de femmes vivant en zones urbaines n'ont pas accès à de l'eau potable et que 133 millions sont privées d'installations sanitaires adéquates – sans mention des hommes qui partagent vraisemblablement ces mêmes privations.

D'autres statistiques montrent que soixante-quinze pour cent des réfugiés et « personnes déplacées » sont des femmes et des enfants – occultant, ici encore, les hommes qui, morts ou emprisonnés après avoir lutté pour leur famille et leur territoire, n'ont pas eu le loisir de prendre la fuite.

Néanmoins, la version provisoire du document, malgré son style bureaucratique et abrutissant, contient plusieurs passages admirables. Après des années de marxisme dilettante parmi les théoriciennes féministes, son franc appui au capitalisme est fort bienvenu : services bancaires, gestion financière et portefeuilles de placements y sont identifiés comme les meilleurs moyens pour que les

femmes atteignent l'indépendance économique. Il y a aussi de vibrants appels pour des soins de santé minimaux, pour le droit de choisir son conjoint et pour celui d'être libre des agressions physiques ou sexuelles et de la prostitution forcée.

Et pourtant, le document est un maelström d'idéologies qui s'opposent et qui sont peut-être irréconciliables. À Pékin, les déléguées proviennent de sociétés qui représentent tous les niveaux de développement. C'est ainsi que surviennent des changements surréalistes de points de vue, comme lorsque, sur une page, on traite des brutes préoccupations de survie (des quantités d'eau et de nourriture pouvant à peine assurer la subsistance) et que, sur la suivante, on y célèbre les réussites en matière d'accès informatique à Internet.

Un portrait grotesque et paranoïaque y est projeté d'une « domination » et d'une « discrimination » historiques « exercées par les hommes » sur les femmes, avec leur « violence fondée sur le sexe » (*gender-based violence*).

Les hommes n'y sont jamais dépeints comme des amis dévoués ou des conjoints aimants qui se sacrifient pour les femmes et les enfants. Les mots « père », « époux » et « épouse » apparaissent rarement, contrairement à « mère », qui se retrouve partout. La religion n'y est guère mentionnée ; l'art n'existe qu'en appui à des messages à caractère social préalablement approuvés.

La communication humaine y est réduite à des « stéréotypes sexuels » (*gender-stereotypes*), et à des images féminines « avilissantes » et « dégradantes » dans les médias et la pornographie, qui sont réputées provoquer la violence envers les femmes. Les programmes éducatifs, particulièrement dans les sciences, sont « empreints de préjugés sexistes » (*gender-biased*) qui sapent « la confiance en soi des filles. » Il en va surtout du fait que la société n'est pas assez

« sensible au problème » de l'inégalité des sexes (*gender awareness*). Ce qu'il faut, c'est une intervention d'État qui soit « attentive aux différences de traitement entre les deux sexes » (*gender-sensitive*), des programmes permettant une « analyse différentielle préalable » pour en mesurer l'« impact sur les deux sexes » (*gender-impact analysis*), des « mesures positives » à l'emploi (*affirmative action*), des « centres d'études et de recherche sur les femmes » et une supervision par des organismes internationaux.

Une déléguée guatémaltèque a fait parvenir une lettre ouverte aux organisatrices de la conférence au nom des déléguées d'Amérique centrale et d'Amérique du Sud, protestant contre l'utilisation fréquente du mot « *gender* » tout au long du document et demandant ce qu'il signifiait. Ce mot fait partie du jargon universitaire standard et sert à désigner ce que les rôles sexuels ont de socialement construit. Son déni implicite des différences sexuelles biologiques choquait les déléguées. Et le résultat ? Un comité composé de quatorze membres fut convié pour examiner la question, mais l'on conserva l'usage du mot.

La conférence de Pékin offre une occasion superbe au féminisme pour qu'il se remette en selle et pour que le principe progressiste de l'égalité des droits en vertu de la loi soit dorénavant sa préoccupation primordiale. Pour beaucoup, l'agitation entourant le programme traduisait la saine compétition des idées qui a cours au cœur de tout mouvement politique de grande ampleur.

Mais les féministes américaines doivent se rendre à Pékin pour apprendre, pas pour prêcher ou convertir. Elles feraient mieux de laisser chez elles leur rhétorique galvaudée et leur propagande antihomme. Un authentique multiculturalisme devrait reconnaître que les déléguées venant du tiers monde ont le droit de définir la vie des femmes selon leurs propres conditions.

## DES CANONS DITS LETTRÉS

### POURQUOI N'Y A-T-IL JAMAIS EU UN SHAKESPEARE FÉMININ ?

CRITIQUE DE GERMAINE GREER, *SLIP-SHOD SIBYLS*

Le 12 mars 1975, j'ai fait un pèlerinage pour aller voir Germaine Greer, qui donnait une conférence à l'Université d'État de New York dans la ville d'Albany, à une heure de route de l'endroit où j'enseignais au Vermont. Cinq ans plus tôt, le premier livre de Greer, *La femme eunuque*, un exposé cinglant sur les images sexuelles dans la culture populaire, avait électrisé le mouvement de libération des femmes alors naissant, et elle-même avait fait sensation dans les médias américains avec son flamboyant style vestimentaire et son attitude pleine d'audace et d'impudeur. Greer semblait incarner l'esprit impétueux et effervescent d'une toute nouvelle génération.

Mais à Albany, l'auteure froide et réservée qui s'adressa à la salle bondée était une tout autre personne. Il ne restait plus la moindre trace d'humour ou de présence charnelle. Greer consacrait désormais ses énergies au thème de la condition économique déplorable des femmes au Pakistan. Pendant la période de questions, je levai nerveusement la main au milieu de la foule et demandai à Greer, ancienne professeure de littérature anglaise, si elle réécrivait bientôt

quelque chose sur des sujets littéraires. Sa réponse vint vite et raide : « Il y a des choses *bien* plus importantes au monde que la littérature ! »

Puisqu'en tant que partisane de l'esthétique wildienne, j'avais foi (et ai toujours foi) en l'idée que l'art est le plus grand accomplissement de l'humanité, je fus frappée de voir que Greer était passée dans les rangs de plus en plus staliniens des utilitaristes féministes. Depuis ce moment-là, Greer a, en vingt ans, publié plusieurs livres, que ce soit sur des femmes peintres, la fertilité humaine, la ménopause ou son père disparu. Sont aussi parus un recueil d'essais et trois éditions de poésie féminine du 17<sup>e</sup> siècle. Nonobstant le petit volume qu'elle a consacré à Shakespeare il y a une dizaine d'années, il faut considérer l'énorme nouveau livre de Greer, *Slip-Shod Sibyls*, comme son premier commentaire majeur (et tant attendu) sur l'histoire et l'analyse littéraires générales.

L'argumentaire de Greer s'adresse ici à ces féministes, et leurs sympathisants, qui veulent ajuster proportionnellement le cursus scolaire afin qu'il rende compte des contributions des femmes (ou des minorités ethniques, une brûlante controverse que l'ouvrage évite). On a incessamment prétendu que l'histoire avait été écrite par des hommes blancs hétérosexuels et qu'en raison de la répression systématique des femmes, il y avait des génies féminins non reconnus qu'il restait à redécouvrir et à réintégrer dans le canon.

Dès le début, cette prémisse du féminisme contemporain s'est avérée une illusion sentimentale. C'est à raison que Greer la prend pour cible, ce qu'elle fait depuis une nouvelle position étonnante : elle soutient que, à tout le moins dans la littérature anglaise, les femmes n'ont jamais été ignorées ou empêchées de publier. Au contraire, les mécènes masculins ont avidement cherché à faire publier

les écrits des femmes. De son point de vue, ce qui a le plus nui aux femmes poètes n'est pas une simple série d'entraves, mais plutôt une tendance cajoleuse et condescendante à leur prodiguer des éloges excessifs. Traitées comme de prodigieuses « bizarreries de la nature », elles ont dérivé vers une forme d'« exhibitionnisme » mélodramatique, ont accepté de trop nombreux conseils importuns venant de mentors masculins, et n'ont jamais pleinement développé leur propre voix au-delà du sirupeux.

Par conséquent, comme l'affirme Greer, l'absence de femmes poètes prémodernes dans le cursus actuel n'est pas entièrement due au sexisme, mais plutôt à la faible qualité de la production offerte. « Les femmes se sont mises elles-mêmes dans cette situation », note-t-elle catégoriquement. Il est peu judicieux et contreproductif pour les féministes de promouvoir des œuvres médiocres sous l'unique prétexte que des femmes en sont les auteures. Greer reconnaît implicitement qu'en un quart de siècle, si la recherche féministe a certes ravivé une kyrielle de figures mineures, elle a failli à trouver une seule écrivaine ou artiste majeure qui était jusque-là inconnue ou méconnue par la pensée critique antérieure. Après la Seconde Guerre mondiale, des hommes universitaires anglais et américains ont su produire un corpus massif de travaux superbes et très souvent révérencieux sur Jane Austen, Charlotte et Emily Brontë, George Eliot, Emily Dickinson, Virginia Woolf et d'autres. Quoique les féministes aient présomptueusement prétendu qu'elles allaient réécrire l'histoire culturelle, elles n'ont à ce jour apporté aucune révision importante à la chronologie ou à l'évolution des styles artistiques occidentaux sur cinq millénaires telles qu'on les a traditionnellement enseignées.

La nouvelle stratégie qu'adopte Greer pour faire la critique de la théorie féministe est fort à propos, car il est

évident que, depuis un certain temps, le féminisme a plus à craindre de ses propres excès idéologiques que d'une opposition politique conservatrice. L'industrie lucrative de la théorie féministe garantit l'employabilité dans le milieu universitaire des États-Unis où, pour chaque livre féministe convenable, il en paraît une vingtaine d'autres qui sont truffés d'inexactitudes, de déformations des faits et de propagande. Et de cette production surabondante n'a émergé aucun ouvrage majeur : un seul livre féministe moderne s'est taillé une place de choix dans l'histoire des idées, *Le deuxième sexe* de Simone de Beauvoir, qui a plus de quarante ans.

En tant qu'œuvre maîtresse traversant l'histoire de l'Antiquité grecque jusqu'à nos jours, *Slip-Shod Sibyls* se rapproche cruellement, eu égard à sa conception, de ce qu'on aurait pu s'imaginer être un digne successeur au grand livre de Beauvoir. Le problème : Greer n'a pas clarifié, ne serait-ce que pour elle-même, à qui elle destinait son ouvrage. Son puissant « Prologue » s'adresse au lectorat le plus large possible et ne lui suppose aucune connaissance préalable quant aux dissensions intestines du féminisme. Si tout le livre avait été écrit dans ce style tendu, énergique et nerveux, il aurait fait sensation internationalement, et l'on porterait un toast, dans le désert du poststructuralisme et du postmodernisme, à la renaissance de l'analyse littéraire sérieuse.

Prenons cette magnifique saillie, tirée de la première page du livre :

Le fait de leur sexe a certainement empêché les femmes de la classe moyenne d'acquérir la même sorte d'éducation qui était accessible aux hommes de la même classe, mais, pour le poète, l'utilité de cette éducation est loin d'être évidente. Nul homme ne devient grand poète en suivant tout simplement les règles. Si nous voulons savoir pourquoi nous n'avons

aucun Blake féminin, par exemple, il nous faudra sonder plus profondément la question, au-delà des considérations d'alphabétisme ou de privilège ou de parrainage ou de soutien, ou même de reconnaissance. Homère et Milton étaient aveugles : peut-on prétendre qu'être de sexe féminin est un pire handicap que d'être aveugle ?

Lors de passages limpides comme celui-là, nous voyons opérer un esprit érudit et sourcilleux, vastement supérieur à l'esprit insignifiant de toutes ces professeuses d'études féministes, ou encore à celui de ces maritornes vaseuses et de ces gazouillantes gribouilleuses qui, dernièrement, ont provoqué Greer dans la presse londonienne.

Mais les cibles mouvantes de *Slip-Shod Sibyls* sont trop nombreuses, ce qui limite, en fin de compte, la portée probable du livre. Parfois, Greer semble s'escarmoucher avec une poignée de féministes britanniques spécialistes de littérature, qu'elle ne nomme pas, mais qu'on devine fort ordinaires et très ennuyeuses. En conséquence, elle néglige d'exposer le champ plus large des conflits qui marquent la culture contemporaine et d'y prendre position. Elle démontre peu de conscience ou de préoccupation pour les querelles cruciales qui ont fait rage pendant vingt ans sur le récit, la textualité, le statut de l'auteur, l'identité, la marchandisation, etc. Assurément, en tant que maître du *cut direct*, elle est pleinement capable d'embrocher une série de modes universitaires stériles d'une seule phrase bien expédiée, mais elle n'a pas pris le temps de le faire.

Le corps du livre commence par une méditation fascinante, bien qu'un peu chaotique, sur l'image de la Muse, qui a relégué la femme au rôle d'inspiratrice plutôt que de créatrice. L'on aurait espéré que la Muse d'Homère ainsi que l'inquiétante Déesse blanche de Robert Graves soient traitées plus justement, mais de voir Greer feuilleter les siècles jusqu'à Sylvia Plath s'avère exaltant. Dans les chapitres

subséquents, Greer examine l'émergence de la « poétesse », les comptines, la composition des hymnes, la pédérastie, l'inceste fraternel et la mort par jusquiame noire.

Les passages critiques les plus forts du livre portent sur les comédies shakespeariennes (bizarrement hors sujet), un macabre poème de guerre signé par la duchesse de Newcastle, puis le *Marché gobelin* de Christina Rossetti, dont la sensualité infantile refoulée est révélée par Greer d'une façon frappante et pleine de finesse. Le chapitre sur Sappho (où je suis poliment critiquée, de toute évidence parce qu'ont échappé à Greer mes propos sur la poésie antique dans *The Princeton Encyclopedia of Poetry and Poetics*, et ailleurs) sous-estime maintes fois à quel point l'immense masse de preuves contextuelles permet de tirer raisonnablement des conclusions à propos de la littérature classique, puis il surestime la crédulité des chercheurs modernes face aux mythes romantiques sur Sappho.

En d'autres chapitres, les instincts éditoriaux de Greer semblent entrer en contradiction avec ce qu'exigerait l'exposé auquel elle se consacre. Nombre d'écrivaines du 17<sup>e</sup> siècle (Katherine Philips, Aphra Behn et Anne Wharton) sont traitées d'une manière laborieuse et bibliographique, mais le point le plus bas du livre est un insupportable chapitre de cent pages sur la banale Letitia Landon, qui nous laisse à bout de souffle. Ces chapitres contiennent beaucoup trop de longues citations, de résumés d'intrigues et d'infimes variations textuelles qui trouveraient leur juste place dans une annexe.

L'insigne échec du livre est la stupéfiante omission d'Emily Dickinson, qui est si peu familière à Greer que celle-ci encense Charlotte Mew pour des vers qui sont de flagrants pastiches de Dickinson. Il s'avère trop sommaire en ce qui a trait aux femmes poètes contemporaines, qui, même lorsque saluées, sont décrites comme des hysté-

riques poussées par des hommes à une forme suicidaire de dramatisation de soi-même. La période pour laquelle Greer a le plus d'aptitude est le 17<sup>e</sup> siècle, avec son art oratoire formel et claironnant; elle semble mal à l'aise avec les arias whitmanesques, salaces et sinueux de l'école américaine du confessionnalisme\*.

À tout prendre, la personne la plus intéressante dans ce livre est son auteure. Quand on écrira l'histoire des femmes modernes, on verra en Germaine Greer celle qui, comme Jane Austen, aura redéfini pour toujours l'intellect féminin. Suivre le fil de sa pensée rapide, mouvante et parfois téméraire est comme regarder un champion slalomeur, piquant la neige et dévalant tout près de piquets frémissants. À titre de plus grande femme de lettres du monde, elle est une légende vivante. Son nouveau livre est un apport crucial au mouvement réformiste, désormais florissant, au sein du féminisme.

## LA DISPARITION DES SPORTS MASCULINS

Sur les campus partout aux États-Unis, une interprétation malavisée du féminisme en est à détruire les sports masculins. L'Université Colgate a laissé tomber le baseball, l'Université Notre-Dame a mis fin à la lutte, puis l'Université d'État de San Francisco a annulé le football. L'UCLA a même laissé tomber le programme de natation et de plongée qui lui a déjà valu seize médailles d'or olympiques.

Dans les universités, le Titre IX (*Title IX*), un amendement de 1972 apporté à la loi sur les droits civiques de 1964 (*Civil Rights Act*), a été déformé par des administrateurs peureux et calculateurs qui sacrifient les sports des hommes plutôt que de lutter pour le principe contre l'ingérence de bureaucrates fédéraux.

Tel qu'il a été d'abord conçu, le Titre IX était nécessaire afin de faire pression sur les universités, trop lentes à fournir aux étudiantes de plus nombreuses possibilités sportives. Au généreux financement des sports masculins faisait pendant un faible nombre de programmes sport-études réservés aux femmes\*. Des équipements de mauvaise qualité, des entraîneurs à temps partiel, ou une absence de vestiaires, d'entraînements en musculation ou de budgets pour les déplacements: les sports féminins avaient une existence à part et résolument inégale.

Mais, tout comme ce fut le cas avec les programmes d'action positive, on transforma un mandat d'État aux intentions les plus nobles en un brutal et maladroit système de quotas. Le Bureau des droits civiques du ministère de l'Éducation a menacé de priver de leur financement fédéral les établissements qui échoueraient à démontrer une équité des sexes dans les sports – une équité définie de façon ambiguë.

D'après l'interprétation qu'en ont faite les cours de justice, notamment dans le cadre d'une poursuite de 1991 qu'ont gagnée des athlètes féminines contre l'Université Brown (qui a fait appel), le financement sportif doit être absurdement alloué aux deux sexes selon leur proportion exacte parmi la population étudiante générale au premier cycle, et ce, même s'il y a beaucoup plus d'hommes que de femmes qui souhaitent rejoindre une équipe.

Plutôt que de dénoncer publiquement cette expérience tyrannique de manipulation à la va-vite des structures sociales, les administrateurs universitaires ont choisi la voie la plus facile en éliminant les sports masculins afin d'atteindre une équité frauduleuse, qui n'existe que sur papier. Cela s'est traduit par la fermeture de plus d'une centaine de programmes de lutte masculine et par la presque disparition de la gymnastique masculine. Le golf, l'escrime et le hockey masculins ont aussi été visés.

En 1993, l'Université Princeton a brusquement mis fin à son prestigieux programme de lutte masculine vieux de 90 ans, le cœur de la ligue sportive interuniversitaire la plus ancienne au pays. La déclaration de la direction, disant que des pressions financières, plutôt que la peur de l'establishment féministe, l'avaient poussée à mettre fin au programme, s'est vite révélée fausse quand l'université a refusé un don de 2,3 millions de dollars qui aurait subventionné le programme de façon permanente, somme réunie par un

groupe *ad hoc* de diplômés préoccupés par la situation, les Amis de la lutte à Princeton (Friends of Princeton Wrestling).

Après trois années d'appels infructueux, non seulement les programmes sport-études de lutte masculine n'ont pas été pleinement restaurés, mais Princeton a préféré composer une équipe pour l'un des sports les plus élitistes et marginaux que l'on puisse imaginer, en plus d'être peu susceptible d'intéresser les spectateurs: le water-polo féminin, qui pourrait même se voir promu au rang de programme sport-études. Voici comment plusieurs universités se sont conformées au Titre IX: afin de gonfler les cohortes féminines, elles ont choisi des sports sélects d'écoles privées comme l'aviron, la crosse et le hockey sur gazon pour remplacer des sports qui transcendent les classes sociales, comme la lutte, et qui sont donc véritablement diversifiés, tant sur le plan ethnique que sur le plan racial.

Puisque l'administration intransigeante de Princeton faisait la sourde oreille aux demandes de ses diplômés, ils se sont retournés vers moi – une ironique inversion des rôles, par laquelle une guerrière, une femme, accourt à la rescousse pour terrasser le dragon. Il y a peu de temps, lors d'un événement commandité par le Groupe de débat de Princeton (Princeton Debate Panel), j'ai attaqué la classe d'élite corrompue, composée d'administrateurs arrogants et surpayés, dont les rangs sur les campus américains ont, depuis trente ans, pris une ampleur grotesque et qui a indûment transformé la mission éducative en une oppressante idéologie aumônière. Ma solution pour dégager des sommes pour les sports à l'université: congédier quelques doyens et vice-doyens.

La lutte, qui est le plus vieux sport au monde et le sixième sport le plus populaire au niveau *high school*, est en fait très économe. Elle ne requiert pratiquement aucun

équipement et les séances d'exercice s'accommodent facilement avec les horaires scolaires des étudiants, ce qui n'est pas le cas pour le football, avec ses accaparantes périodes d'entraînement en équipe. Par ses affrontements en face à face, la lutte est un formidable niveleur qui incarne l'individualisme et l'esprit démocratique. Ce sport antique permet de développer la discipline, la rapidité, l'équilibre et la maîtrise de soi. La lutte est autant affaire de préparation mentale et de stratégie que de développement physique.

La destruction de la lutte masculine à Princeton est un exemple scandaleux et flagrant de sexisme. Le Titre IX se devait d'éliminer toute discrimination sexuelle et non pas de l'encourager. La libération des femmes ne peut pas s'accomplir sur les ruines fumantes des traditions masculines. Ce honteux scandale nuit au féminisme davantage qu'il ne le sert. Par ce qu'il est devenu, le Titre IX accrédite le vandalisme. Si le Titre IX ne peut être appliqué de manière intelligente, il faudrait l'abroger.

#### POSTFACE

En 1997, l'Université Princeton a formellement réintégré le programme de lutte. Celui-ci s'est autofinancé jusqu'à ce qu'en 2004, les Amis de la lutte à Princeton atteignent leur objectif de dotation, soit trois millions de dollars, permettant ainsi au programme d'avoir à nouveau droit au financement de l'Université.

## CAJOLER LES FEMMES NE LES FERA PAS ÉLIRE, IL FAUT LES ENDURCIR

LES PROGRAMMES D'ÉTUDES FÉMINISTES ET L'OBSESSION  
POUR LES RÈGLES SUR LE HARCÈLEMENT SEXUEL  
FREINENT L'ÉMERGENCE DE FEMMES DE TÊTE AGUERRIES

Avec la réélection de Bill Clinton, il semble que la disparité hommes-femmes dans la politique américaine ne risque pas de disparaître de sitôt. Les sondages effectués à la sortie des bureaux de vote montrent que, si hommes et femmes ont appuyé Bob Dole à parts égales, plus de femmes que d'hommes ont voté pour Clinton, et ce, dans une proportion d'au moins seize pour cent\*.

Les commentateurs s'échinent à expliquer ce décalage, qui, de façon peu convaincante, est mis sur le compte de l'opposition des républicains à l'avortement ou sur celui de frénétiques et semi-mythiques «*soccer moms*\*», qui sont moins hostiles à l'autorité que les hommes et qui comptent sur les programmes d'aide gouvernementaux. Les conservateurs se plaignent de ce que les sondages décrivent les femmes comme prétendument moins préoccupées que les hommes par le « caractère » du président.

La chasse au vote des femmes ainsi que les prétentions des démocrates selon lesquelles Clinton doit aux femmes sa réélection ont malheureusement renforcé des stéréotypes sexistes dépassés. Pourquoi suppose-t-on que les femmes votent toujours en fonction de leurs intérêts personnels?

Les questions maladroites des sondeurs n'ont pu cerner l'exacte vérité au sujet des deux dernières élections présidentielles: une majorité de femmes ont soumis les candidats à une évaluation réaliste et en ont conclu que Bill Clinton avait le plus d'imagination, de flexibilité et d'énergie mentale et physique pour lui permettre de diriger l'Amérique en ce moment historique.

La discussion qu'inspire la disparité hommes-femmes penche trop d'un côté. Il est insultant de présenter les femmes comme des créatures mystérieuses, distraites et à demi asservies, que des candidats masculins doivent courtiser et flatter bassement. Il faudrait porter plus d'attention à ce que les candidates ont à faire pour attirer les hommes.

Ce sont les femmes elles-mêmes qui doivent combler la disparité hommes-femmes. Bien qu'elles aient progressé en tant que gouverneures et sénatrices, on compte encore trop peu de femmes parmi les échelons supérieurs des fonctions électives en Amérique. Pis encore, de la pléiade de femmes éminentes, une poignée seulement représenteraient une candidature crédible à la présidence. Des problèmes de financement ne peuvent pas à eux seuls expliquer cela. La vraie disparité hommes-femmes se trouve dans le Bureau ovale.

Amener une femme à la présidence doit figurer au premier rang des priorités. Sera ensuite clairement établi à quel point le féminisme orthodoxe, avec ses piètres programmes d'études féministes et sa promotion de réglementations excessivement zélées sur le harcèlement sexuel en

milieux scolaire et professionnel, freine l'émergence de femmes de tête aguerries.

Incroyablement, avant même la dernière élection, les médias avaient déjà sacré candidats pour la prochaine campagne présidentielle une liste d'hommes, presque tous blancs. Mon propre parti, le Parti démocrate, ce bastion de la rectitude politique, devrait être gêné de voir que les seules exceptions notables, Colin Powell et la gouverneure Christine Todd Whitman, sont tous deux républicains. Ce sont en effet des conservatrices dotées d'une poigne de fer comme Margaret Thatcher qui, les premières, sont parvenues aux positions de leadership national.

Nonobstant tout le soutien de façade qu'elle a accordé au féminisme, la gauche américaine s'est trop longtemps préoccupée de problèmes de « bien-être » social pour pouvoir entraîner l'émergence de femmes de tête ayant une envergure internationale. Le préjugé antimilitaire du Parti démocrate de l'ère post-Vietnam a fragilisé les chances des femmes démocrates à se hisser à la présidence. Tant qu'une candidate sera incapable de montrer qu'elle est prête pour le poste de commandant en chef et, si nécessaire, pour la guerre, elle ne gagnera pas la confiance des électeurs.

L'actuelle propagande sur la disparité hommes-femmes demande que l'on adoucisse les hommes qui se portent candidats pour qu'ils s'expriment d'une manière que les femmes sont réputées souhaiter : toute roucoulante, gloussante d'empathie. Mais il est plus déterminant d'endurcir nos femmes candidates pour ainsi les engager dans la voie menant à la Maison-Blanche.

Il nous faut repenser l'éducation des jeunes femmes. Les futurs politiciens des deux sexes devraient étudier l'histoire et la tactique militaires, qui demeureront indispensables dans un monde instable. Les stratégies guerrières de l'offensive et de la défense s'appliquent aussi au monde

féroce de la politique, où l'efficacité des publicités agressives vient de ce qu'elles incarnent bel et bien l'affrontement compétitif des idées.

Les cours d'études féministes, qui encouragent une pensée rancunière et séparatiste, sont un cul-de-sac. Les femmes leaders de demain doivent avoir une perspective plus large et universelle. Donc, elles devraient plutôt étudier l'histoire masculine et reproduire le meilleur du grand récit de l'humanité.

Les jeunes femmes ont aussi besoin de modèles résolus, qui restent rares. La sénatrice Dianne Feinstein, par exemple, est douée d'un esprit adroit et magistral, mais elle semble battre de l'aile. Christie Whitman combine à merveille chaleur humaine et contenance militaire, mais des ennuis de santé l'ont fragilisée. L'intimidatrice et criarde sénatrice Barbara Boxer représente l'arrogance du dogme féministe à son plus haut point, tandis que la représentante bientôt retraitée Patricia Schroeder, avec ses manières onctueusement maternelles, représente la sentimentalité féministe dans sa forme la plus sirupeuse.

De toutes les femmes politiques actives aujourd'hui, Geraldine Ferraro, la seule femme à avoir brigué les suffrages nationaux à titre de candidate à la vice-présidence pour l'un des principaux partis, nous offre peut-être le meilleur exemple des qualités idéales que devrait posséder tout leader. Autrefois considérée comme trop vociférante pour l'Amérique moyenne, cette New-Yorkaise de famille immigrante a été tempérée par la diplomatie internationale et dégagé dorénavant une persona astucieuse et cordiale, mais opiniâtrement combative qui devrait servir de modèle pour toutes les jeunes femmes rêvant de la présidence.

## LES FÉMINISTES UNIVERSITAIRES DOIVENT SE METTRE À INCARNER LEUR NOBLE ET STIMULANT IDÉAL

Quel est l'avenir du féminisme universitaire? Comment devrions-nous réexaminer et renforcer les études féministes à l'heure de leur évolution vers les études de genre?

Le féminisme est l'un des grands mouvements de société progressistes de l'ère moderne initiée par la Révolution française. Tel que les mouvements visant l'abolition de l'esclavage et l'élimination du travail des enfants, il est le fruit des Lumières occidentales, dont sont issus les concepts de l'individualisme et des libertés civiques qui ont inspiré nombre d'insurgés se dressant contre les régimes dictatoriaux partout au monde.

Étant donné l'idéal noble et stimulant du féminisme – un traitement égal des sexes devant la loi –, on pourrait s'attendre à ce que le féminisme s'attire l'appui sincère de toute personne de bonne volonté. Des formules simplistes telles que «*backlash*» ou «la guerre contre les femmes» (qui sont les titres de livres garnis de propagande signés par Susan Faludi et Marilyn French) n'arrivent plus à expliquer pourquoi le féminisme suscite autant de scepticisme aux États-Unis – et pourquoi, comme le montrent les sondages,

si peu de jeunes femmes se disent féministes. Le temps est plutôt venu pour chaque féministe américaine d'admettre que le féminisme dominant et le féminisme universitaire se sont tous deux rendus coupables d'excès idéologiques, qu'il faut corriger.

L'aile réformiste du féminisme, à laquelle j'appartiens, a fait publiquement irruption au début des années 1990, mais elle est en réalité l'héritière d'une longue lignée. Dès la renaissance du mouvement des femmes à la fin des années 1960, après la période d'inactivité qui suivit la victoire du droit de vote en 1920, les plus radicalement pro-sexe d'entre nous ont commencé notre lutte avec le puritanisme et la pensée groupale des leaders féministes. L'innovatrice et facétieuse critique de danse Jill Johnston, par exemple, personnifiait une forme fougueuse, libidineuse et pugnacement physique du féminisme des années 1960 qui a été rayée de la mémoire culturelle. Dans les années 1970, ce processus d'effacement s'est opéré à la fois au sein du féminisme dominant du magazine *Ms.* et dans les nouveaux programmes bureaucratistes en études féministes.

Afin de s'implanter comme discipline et de prouver sans tarder sa propre légitimité savante dès les années 1970, le féminisme universitaire a développé un goût insatiable pour la théorie, qui prit deux formes principales. La première, dérivée du livre *La politique du mâle* de Kate Millett (*Sexual Politics*, 1970), réduisait des œuvres d'art complexes à leur contenu politique, et attaquait de célèbres artistes et auteurs masculins en prétextant leur sexisme présumé. Ce livre atroce, qui parut alors que j'étais aux études supérieures, repoussa loin du mouvement féministe chaque jeune femme talentueuse et intellectuelle que je connaissais. Millett, qui est responsable de l'abandon par l'actuel cursus universitaire de D. H. Lawrence, Ernest Hemingway et Henry Miller, a causé des dommages

énormes à la vie culturelle américaine. Elle a donné un air chic au vandalisme.

Le second style théorique majeur qu'a adopté le féminisme universitaire dérivait du poststructuralisme et de la déconstruction, une importation française hautement abstraite et alambiquée. Ces approches ont envahi les départements de littérature pendant les années 1970 et se sont plus tard propagées aux autres champs des humanités. Quoique les adeptes de la théorie française aient prétendu à des valeurs gauchistes et même marxistes, ils avaient bien peu à voir avec le politique lui-même et rien du tout à voir avec les gens ordinaires, qui étaient pris de haut et exclus par le jargon élitiste de ces théoriciens. Le mystère demeure quant à la raison pour laquelle le psychanalyste Jacques Lacan, retors, cynique et verbeux (un homme blanc européen classique), est devenu l'idole de tant de féministes crédules en Angleterre et aux États-Unis. Ce pourrait n'avoir été que par pur carriérisme : à la fin des années 1970 et pendant les années 1980, se rattacher au féminisme ou à la théorie française garantissait l'employabilité, la promotion et, au sommet de l'échelle, de considérables récompenses financières. Le marché universitaire a renforcé l'ambition féroce et le grégarisme jusqu'à finalement compromettre sérieusement ce qui devrait être la juste mission des humanités : l'étude directe et sympathique de la littérature et de l'art.

Pendant les années 1980, Catharine MacKinnon, professeure féministe de droit, s'est implacablement opposée à la pornographie et a plaidé pour des règles sévères sur le harcèlement sexuel, ce qui est devenu une tendance dominante du féminisme universitaire. Les toujours plus puissants administrateurs de la «vie étudiante» et leurs proliférants auxiliaires – engendrés par des écoles et universités américaines cossues pour tenter d'attirer des

parents prêts à payer les frais de scolarité – s'étaient convertis au mackinnonisme et à son scénario périmé d'oppressés masculins et de frères victimes féminines. Par sa rhétorique enfiévrée et ses politiques totalitaires, MacKinnon avait contribué à provoquer l'épidémie hystérie du *date rape* de la fin des années 1980, face à laquelle les universités, qui craignaient la mauvaise publicité, réagirent en instaurant des tribunaux factices, où les droits civiques des étudiants et professeurs masculins étaient suspendus.

Presque sans exception, la théorie féministe des années 1970 et 1980 était socioconstructiviste, attribuant entièrement au conditionnement social les différences de sexe et de genre. Les hormones n'existaient pas. Même les notions floues, sentimentales et bourgeoises promues par la psychologue Carol Gilligan sur la supériorité morale innée des femmes évitaient prudemment la souillure de la biologie. Toute référence à la nature était enfouie dans des figures kitsch et aseptisées de « déesses », ou automatiquement rejetée sous ombre d'« essentialisme » (un terme approximatif, utilisé par des chercheurs amateurs, ignorants de la philosophie).

Les programmes d'études féministes furent bricolés vite dans les années 1970 et 1980 sans la moindre considération pour la science. Des humanistes dépourvus, ou presque, de toute connaissance en endocrinologie, en génétique, en anthropologie ou en psychologie sociale se sont prêtés à de vastes généralisations sur le sexe et le genre. Le parti pris antiscience du poststructuralisme a aggravé les choses, produisant la langue de bois guindée des adeptes de Foucault (comme l'académique et illettrée « théoricienne queer » Judith Butler), qui remplacèrent la recherche scientifique par des jeux de mots boursoufflés.

Dans les années 1990, un massif changement de fond a commencé à réduire le prestige et l'influence des théoriciens français et féministes. Quoique notre système sclérosé de titularisation à vie leur permettra, pour au moins les quinze prochaines années, d'épuiser les ressources financières de leurs établissements tout en déformant l'enseignement aux études supérieures et l'embauche de professeurs, la plupart des étudiants de premier cycle ne leur accordent plus aucune attention. Qu'est-ce qui explique ce récent changement de culture ? À la fin des années 1980, le démasquage du pionnier de la déconstruction Paul de Man, désormais reconnu comme sympathisant nazi, a provoqué une onde de choc qui a ébranlé les humanités et qui a fait beaucoup pour discréditer la déconstruction. Face à la soudaine curiosité des journalistes pour cette affaire, les professeurs vedettes, habitués au sympathique froufrou des colloques, prirent la poudre d'escampette. Dans l'atmosphère actuelle de nombreux départements des humanités priment la prudence et le découragement. Pourtant, certains théoriciens n'ont pas fini de se nuire. Par exemple, la récente parution du mémoire déluré de Jane Gallop, une féministe lacanienne de premier plan – avec la justification casuistique qu'elle y présente de ses aventures sexuelles avec ses professeurs et ses doctorants –, a exposé au grand jour l'amoralité intrinsèque de la théorie française\*.

Le féminisme universitaire de même que l'establishment féministe dominant ont perdu la maîtrise du discours sur le sexe et le genre lorsque les médias ont mis la main sur une série de sujets controversés, qui sont alors devenus l'objet d'un débat national enflammé, mené à travers des textes d'opinion et des talk-shows à la radio et à la télévision. Le premier fut le *date rape*, qui fit la manchette de plusieurs magazines d'actualité en 1989 et 1990. Le suivant fut le harcèlement sexuel en milieu de travail, dramatisé par

les accusations portées par Anita Hill envers Clarence Thomas en 1991, au moment des audiences houleuses de sa confirmation à la Cour suprême.

Amplifiées par les événements publics et conférences dont C-SPAN offrait une couverture agréablement non expurgée, des questions terre à terre de ce genre, pour lesquelles les théoriciennes de campus s'avaient bien mal outillées, étaient soumises à discussion et développées à grande vitesse alors que se multipliaient les talk-shows sur CNN, CNBC et PBS. Une foule de femmes animées, de toutes les orientations politiques, pouvaient enfin être entendues sans subir la censure des émissions d'informations produites par les chaînes new-yorkaises, qui avaient depuis longtemps été sous la coupe de Gloria Steinem et de la National Organization for Women, avec leur étroite association au Parti démocrate. Le libre échange d'idées sur Internet, alors en plein déploiement, fut aussi crucial pour mener l'ère de la rectitude politique à sa fin.

En 1992, l'élection de Bill Clinton, le centriste venu du sud, révoqua les fonctionnaires de l'administration Reagan-Bush, que plusieurs universitaires, arrogamment imbus de la supériorité morale de leurs valeurs gauchistes, adoraient tourner en dérision, et commença aussi à décomposer le clivage désuet entre progressistes et conservateurs. Encore une fois, le féminisme universitaire (surinvesti dans une doctrine progressiste, voire aumônière, et approchant parfois d'un socialisme manifeste) fut incapable de suivre la cadence des changements dans le vrai monde, ici même ou dans l'ex-Union soviétique. Il manqua complètement la montée du libertarisme (ma propre philosophie, en tant que démocrate pro-Clinton), qui s'oppose à toute ingérence du gouvernement dans les comportements privés et qui approuve un capitalisme modifié, tout en soutenant catégoriquement la liberté d'expression (pas une mince affaire

au début des années 1990 alors que se propageaient les codes de bonne conduite langagière des universités).

Et parce qu'elles étaient rivées au rythme plus lent et à l'exclusivité des colloques universitaires et des revues savantes, les féministes des campus en ont aussi eu bien peu à dire sur la plupart des autres questions et personnalités controversées des années 1990: les photographies de Robert Mapplethorpe et les assauts dirigés contre le Fonds national pour les arts (National Endowment for the Arts), les homosexuels dans l'armée et le mariage gai, Hillary Clinton, Paula Jones, l'avortement par naissance partielle, le harcèlement sexuel et l'adultère dans l'armée.

À l'heure où la plupart des gens se préoccupent de problèmes de base comme les crèches et garderies, le taux de divorce, l'usage de drogues et la déroute du système d'éducation publique, l'absconse théorie française, fondée sur des paradigmes linguistiques antérieurs à la Seconde Guerre mondiale, a de nos jours l'air assez ridicule. Et par une délicieuse ironie du sort, à mesure que la ménopause frappe la génération du baby-boom, les hormones réapparaissent. Germaine Greer, la plus remarquable des féministes de la première heure, avant qu'elle ne se retourne contre le sexe, a consacré tout un livre, *Le passage* (*The Change*), au déclin des niveaux d'œstrogène chez les femmes vieillissantes.

De plus, pour les femmes qui espèrent une détection et une intervention plus précoces face aux cancers du sein et de l'ovaire, et pour les femmes de carrière qui ont retardé la grossesse et qui vivent des problèmes de fertilité alors que leur clepsydre se vide, la science a cessé d'être l'ennemie. De même pour les personnes séropositives qui ont foi dans les nouveaux inhibiteurs de protéase et, encore au-delà, dans un futur vaccin contre le sida. De même pour les homosexuels qui ont (beaucoup trop prématurément)

prétendu qu'une poignée d'études limitées avaient confirmé l'existence d'un «gène gai», prouvant ainsi que l'homosexualité serait native et naturelle, et non pas une question morale. Au vu de ces développements pressants, l'absence de la science dans le cursus des études de genre semble d'autant plus aberrante.

Au début des années 1990, l'arrivée sur la scène nationale d'une nouvelle génération de jeunes féministes a aussi aidé à déplacer le centre de gravité en deçà du féminisme universitaire et vers des questions touchant la vie réelle. Malgré une recherche parfois brouillonne et un raisonnement partial, les premiers livres d'auteurs comme Naomi Wolf et Susan Faludi avaient au moins le mérite de s'intéresser à la vraie société dans laquelle nous vivons, avec ses omniprésents médias et ses relations sexuelles conflictuelles. L'idéologie du féminisme universitaire, de laquelle Wolf s'est peu à peu éloignée dans ses autres livres, a profondément influencé ces deux femmes, diplômées des universités d'élite américaines. Avec leur air de fillettes et leurs avis tranchés, ces deux nouvelles personnalités, Wolf et Faludi, ont fait paraître les plus vieilles féministes américaines, bien établies, comme fatiguées et coupées de la réalité. Peut-être par inadvertance, elles ont aussi sonné le glas de féministes françaises que les années 1980 avaient idolâtrées jusqu'à l'absurde, comme Hélène Cixous et Luce Irigaray, auteures de travaux fastidieux dont on a gavé les étudiantes américaines.

Une riche et dynamique culture populaire a elle aussi écrasé le message moraliste et falot du féminisme universitaire. Par exemple, en s'appropriant les scénarios pornographiques et la glamouruse haute couture, Madonna a subverti non pas les «catégories hégémoniques patriarcales» (comme se plaisent encore à le dire, dans les humanités, certains professeurs bouchés), mais le puritain

féminisme à la mode MacKinnon (qui en est maintenant rendu quasi comateux). Depuis Madonna, les jeunes femmes ne voient plus le maquillage et les vêtements sexy comme incompatibles avec le féminisme. Le monde homosexuel a joui des progrès les plus frappants : les « lesbiennes *lipstick* » du début des années 1990, qui apparurent d'abord sur la côte Ouest, ont fait sauter le stéréotype de la féministe lesbienne maussade, donneuse de leçons, vêtue d'une salopette et grignoteuse de muesli. *Hot, Throbbing Dykes to Watch Out For*, le dernier livre d'Alison Bechdel, dessinatrice lesbienne largement publiée, arbore une couverture qui dit tout : dans une librairie féministe, des clientes enthousiastes examinent les ouvrages de la section érotique, dont les tablettes sont pleines à craquer, tandis que la petite section identifiée comme « Théorie féministe » est dégarnie et recouverte de toiles d'araignée.

Nous revient, alors, la tâche de restructurer les études de genre afin d'aligner cette filière sur les récents changements culturels et les besoins éducationnels du siècle prochain. Il se trouve malheureusement que les programmes d'études féministes sont nés spontanément, sans bénéficier de la plus élémentaire supervision intellectuelle ou scientifique. Qui plus est, nombre d'entre eux ont été menés comme des fiefs autocratiques, à l'abri de toute critique provenant de leur propre campus, et associés les uns aux autres à l'échelle nationale par un réseau d'agentes intéressées, qui exercent leur empire sur l'embauche, les bourses et les publications.

Il existe bel et bien sur les campus des féministes raisonnables et bien intentionnées, mais elles ne peuvent pas prétendre y être typiques, ou prétendre avoir osé parler publiquement de leur mécontentement avant mon attaque lancée en 1990, dans mon livre *Sexual Personae* et dans les médias. Ceux et celles qui croient les féministes universi-

taires tolérantes et ouvertes à la dissension n'ont jamais défié la police de la pensée, comme moi et la philosophe Christina Hoff Sommers l'avons toutes les deux fait, pénétrant dans des lieux assiégés par des foules hostiles que nulle personne sensée n'imaginerait possibles sur un campus américain. Des universitaires politiquement correctes ont soumis à des attaques malicieuses et sans fondement le livre publié par Sommers en 1994, *Who Stole Feminism? How Women Have Betrayed Women*.

Quelle devrait être la qualification d'une enseignante en études féministes? Les professeurs et administrateurs ont tous fait preuve de poltronnerie en refusant d'affronter cette question. Étant donné que les études féministes, en tant qu'entité universitaire, ont émergé des années 1970, leurs adeptes les plus âgées témoignent de l'idéologie déjà endurcie et antihomme de cette période, avec son irrespect pour la science et le grand art. Celles dont le féminisme précède les années 1970 ont été dès le départ en plein désaccord avec le féminisme universitaire, qui les a souvent ostracisées. Par exemple, les critiques affirmant que je suis antiféministe ignorent le fait que mon propre féminisme remonte jusqu'à ma lettre publiée par *Newsweek* en juillet 1963, qui demandait « l'égalité des chances pour les femmes américaines ».

Des connaissances scientifiques élémentaires devraient être exigées de quiconque enseignerait les études de genre aux étudiants de premier cycle. Une certaine familiarité avec les rigoureuses et traditionnelles techniques de recherche en histoire, en sociologie et en anthropologie est aussi nécessaire; la formation littéraire de plusieurs des féministes universitaires contemporaines ne suffit tout simplement pas à la tâche. Style combinard et façonnier, promulgué dans les humanités par des centres de recherche incestueux et par ce fabricant d'inepties qu'est Routledge\*,

le postmodernisme est un très mauvais moyen de se préparer pour les études de genre, qui exigent de savoir observer patiemment et précisément la vie ordinaire.

Comme premier pas visant à réduire le copinage et à assurer la responsabilité, les collèges et universités pourraient insister pour que les cours en études de genre représentent honnêtement toutes les positions dans le débat. Si ni féministes dissidentes ni critiques conservatrices du féminisme ne figurent parmi les lectures imposées, les étudiants ne se font pas éduquer mais endoctriner.

Deuxièmement, les études de genre doivent s'extirper du ghetto de l'édition savante. Les professeures devraient envisager de mettre au programme certains de ces livres à fort tirage, dont les millions de ventes indiquent qu'ils ont touché une corde sensible du grand public : *Décidément, tu ne me comprends pas! Comment surmonter les malentendus entre hommes et femmes* (*You Just Don't Understand. Women and Men in Conversation*) de Deborah Tannen, *Les hommes viennent de Mars, les femmes viennent de Vénus* (*Men Are from Mars, Women Are from Venus*) de John Gray, et même *Don't Stand Too Close to a Naked Man* de l'humoriste Tim Allen.

Avec leur humour décalé, ces livres populaires puisent à même la sagesse d'expériences vécues, et ce, afin de brosser un portrait bien plus persuasif des relations sexuelles que n'importe laquelle des propositions fournies jusqu'ici par les théoriciennes universitaires contemporaines.

## FOOT-FÉMINISME

Après qu'une véritable avalanche d'articles de magazine au ton bourru l'eurent tenue pour perdue pendant tout un mois, la Ligue nationale de football (NFL) a fait, cette semaine, un retour en force sur le devant de la scène.

Dimanche dernier, les Eagles de Philadelphie ont fait oublier leur exécration pré-saison et leurs médiocres débuts par leur étonnante victoire contre les champions en titre du Super Bowl, les Packers de Green Bay. Et puis lundi soir, les tenaces Chiefs de Kansas City ont vaincu les dangereux Raiders d'Oakland, les bagarreurs de la ligue.

Ces deux parties physiques et belliqueuses – dont l'issue a été déterminée, pour toutes les deux, au cours des ultimes et palpitantes secondes de jeu – démontrent que le football demeure le plus important sport des États-Unis. S'il se peut que le football ne retrouve jamais la popularité de masse dont il jouissait pendant les années 1970, aucun signe ne laisse à penser que le baseball, le basketball, le soccer ou le hockey soit sur le point de le déloger de la conscience nationale.

Les dernières années ont vu une augmentation du nombre d'attaques venant de gauchistes sentimentaux et de féministes politiquement correctes, qui condamnent le football sous prétexte qu'il inculquerait la violence et la misogynie, et qu'il encouragerait un climat favorisant le

viol et la violence conjugale. Le football a aussi été la cible de groupes d'intérêt universitaires qui s'opposent à ce qu'il se tienne la part du lion des budgets consacrés aux départements sportifs, au détriment des sports féminins (dont aucun n'attire systématiquement les foules massives des deux sexes qui payent leurs billets pour assister aux parties de football).

J'avancerais plutôt l'idée que le football est non seulement compatible avec un féminisme éclairé, mais qu'il est l'un des meilleurs outils pédagogiques pour montrer aux femmes comment progresser dans les « milieux de travail hostiles » – que les actuelles réglementations sur le harcèlement sexuel essaient de maîtriser après coup, par un traitement juridique envahissant.

Le football est une encyclopédie vivante de stratégie militaire, faite de ces complexes manœuvres offensives et défensives propres à l'art de la guerre, tout d'abord systématisé pendant la période gréco-romaine. Au lieu de suivre des cours en études féministes, qui leur font durablement adopter des attitudes juvéniles de victimisation et de ressentiment envers les hommes, les jeunes femmes ambitieuses qui espèrent gravir les échelons en politique ou dans le monde des affaires devraient étudier l'histoire militaire.

Le football, qui est la religion de mon approche féministe amazone, contient moult inspirations et instructions pour la vie quotidienne. Idéalement, dès la petite école, toutes les équipes sportives devraient intégrer au mérite les deux sexes, même si peu de filles auront assez de muscle pour réussir au football après l'université.

Toutefois, considéré simplement en tant que sport-spectacle, le football est une forme artistique américaine, qui mêle action pratique et carabinée avec une ingénuité mentale et une ruse prospective dignes des échecs. Bien

que plusieurs terrains de jeu professionnels et universitaires recourent à des stades couverts et à l'abomination synthétique qu'est l'Astroturf (déposé sur un sol bétonné, qui provoque des blessures), la plupart des parties de football se jouent encore sur l'herbe en plein air, et s'exposent ainsi à l'imprévisible nature.

Contrairement au baseball, avec ses sentimentales fantaisies pastorales, le football ne se dégonfle pas au moindre signe de pluie. Telle une armée en marche, le football fonce et affronte averses et blizzards. Sa vision de la sauvage nature païenne est authentique et courageuse.

La brute matérialité du monde est l'un des principaux thèmes du football. Avec ses masses de muscles, ses collisions brutales et ses trajectoires aériennes, le football est un cours intensif de physique fondamentale. Chaque partie est une gageure qui comporte des risques graves. Tout empilage ou placage particulièrement éprouvant peut estropier ou handicaper un joueur pour toujours. Les effusions de sang y sont coutumières.

Le football est un impérialiste drame occidental du plan quadrillé et de l'horloge tyrannique. Le territoire masculin, voilà de quoi il est question : le gagner, le perdre, le traverser à la vitesse de l'éclair ou se faire écraser la figure dans la boue quand on échoue. Même à son meilleur, le football est sadomasochiste, passant de l'humiliation au triomphe, et vice versa : chaque verge gagnée signale la défaite d'un défenseur.

L'attirail complexe et coûteux du football est son armement homérique, et sa cohue de combattants sur le terrain ressemble au conflit chaotique des guerriers devant les murs de Troie, tel que décrit par l'*Iliade*. Le football passe à la moulinette les réserves et les ressources, de même qu'il consume les hommes. Ses immenses escouades et effectifs spécialisés d'entraîneurs et de coordinateurs sont

des bataillons nécessaires pour résister à l'inévitable attrition des joueurs pendant les séances d'entraînement et les vrais affrontements.

Le poststructuralisme, ce biscuit pour bébé rassis que têtent les jacassiers intellos du monde branchouillard de l'université, ne fait pas le poids face à l'éblouissante complexité analytique du football. Les énormes livres tactiques que chaque équipe professionnelle doit construire et maîtriser année après année sont continuellement révisés dans le feu de l'action. Pendant que les entraîneurs scrutent les adversaires depuis la ligne de touche ou depuis une loge, les quarts-arrière et les porteurs de ballon doivent « déchiffrer » la défense et faire des ajustements instantanés, avec une vingtaine d'hommes offensifs qui s'agitent follement autour d'eux. Le football requiert un corps robuste et militaire ainsi qu'un esprit poétiquement fluide.

La télévision arrive de plus en plus mal à promouvoir le football. Par exemple, les moments forts rediffusés à la mi-temps par ABC dans son *Monday Night Football*, qui consistaient auparavant en un magnifique florilège d'extraits informatifs tirés des parties du week-end, ne sont plus désormais qu'un stupide collage saccadé de clichés à la mode MTV. Parmi les commentateurs sportifs, seul l'ex-entraîneur John Madden fait encore un véritable effort pour enseigner aux spectateurs qui s'y intéressent la mécanique subtile de ce sport. De nos jours, le rôle crucial de la défense est particulièrement négligé.

Depuis l'enfance, j'ai appris énormément en regardant le football, et j'ai avantageusement mis ces leçons en pratique dans ma guerre contre l'establishment féministe et universitaire. Je bloque et je plaque avec plaisir, et j'aime en particulier mener une stratégie de « feintise » à l'encontre des leaders féministes – qui sont sûrement des fans de baseball, car elles n'ont toujours rien pigé.

Si je pouvais renaître en tant que joueur de football, je choisirais la position d'ailier rapproché, l'armoire à glace qui attrape le ballon par-dessus l'épaule et qui piétine les défenseurs à la ligne d'en-but. Ou le maraudeur, qui se déplace librement dans le champ ouvert, qui reste judicieusement en retrait à mesure que le jeu se déploie, puis qui se jette sans prévenir sur un preste porteur de concession pour l'écraser au sol.

Alors que le Pentagone est devenu infesté par une propagande sur l'équité de genre, compromettant de manière désastreuse l'état de préparation des forces armées, seul le football conserve les vieilles valeurs héroïques d'excellence, de fortitude et de bravoure. « *Suck it up!* », sifflent gaiement les présentateurs depuis la cabine de diffusion. Pour endurcir nos futures femmes leaders, nous devons leur faire prendre goût au football.

Le football nous gardera fortes!

## LA LUTTE MODERNE DES SEXES

À l'approche du nouveau millénaire, nous pouvons contempler la progression des femmes dans la société qui a jalonné les deux siècles d'histoire suivant la révolution industrielle. Aux quatre coins du monde, d'un pays à l'autre, les femmes se hissent aux postes de pouvoir, que ce soit en affaires ou en politique. Ce progrès est inévitable et inarrêtable. Toutefois, lorsque l'on examine les relations intimes, il apparaît que le climat sexuel s'est orageusement alourdi. Le féminisme n'a pas contribué à assainir l'atmosphère tendue, pleine de suspicion et de récriminations mutuelles entre les sexes; il l'a plutôt nettement aggravée. Comment en sommes-nous arrivés là? Quel pronostic peut-on établir sur l'avenir?

Le féminisme moderne est l'un des grands mouvements progressistes inspirés par les révolutions américaine et française. Analogue aux mouvements pour l'abolition de l'esclavage et du travail des enfants, il s'agit d'un objectif que toute la planète n'a pas encore embrassé, mais qui pourtant découle des concepts européens de droits naturels et de libertés civiques.

Bien qu'il ait eu peu d'effets perceptibles à son époque, c'est à raison que l'on considère l'essai polémique de Mary

Wollstonecraft *Défense des droits de la femme* (*A Vindication of the Rights of Woman*), publié en 1792, comme le premier manifeste du mouvement moderne des femmes. Il s'inspira directement du radicalisme de la Révolution française, qui avait promis l'égalité des sexes, sans résultat, et dont les excès désillusionnèrent à leur tour toute une génération d'idéalistes romantiques. Le mouvement des femmes que l'on connaît aujourd'hui plonge ses racines dans la mobilisation du 19<sup>e</sup> siècle pour le suffrage féminin, le droit de voter et donc de participer pleinement au processus politique. Il s'est agi d'un long combat, que même toutes les femmes n'ont pas appuyé sans réserve, certaines estimant que, si elles devaient entrer dans l'arène brutale de la politique masculine, les femmes perdraient leur féminité ou leur position de supériorité morale au sein du foyer. En Amérique, les États de l'intérieur\*, à l'Ouest, furent contre toute attente les premiers à donner aux femmes le droit de voter, au cours des dernières décennies du 19<sup>e</sup> siècle. En raison du travail physique requis du matin au soir en milieu rural ou pionnier, il était plus facile, dans cet environnement, de voir les femmes comme pragmatiquement égales aux hommes. Ayant passé une année mouvementée sur une ferme en exploitation pendant mon enfance, j'ai pu admirer l'extraordinaire énergie ainsi que la puissance musculaire et l'audace brutes des femmes de la campagne à l'œuvre. À cause de l'écart flagrant entre les personnalités sexuelles de la femme de la classe moyenne, délicate et raffinée, et de l'homme de la classe moyenne, ce furent ironiquement les États du Nord-Est (creuset de la démocratie américaine), plus cosmopolites et aristocratiques, qui résistèrent davantage à l'idée de donner aux femmes le droit de voter. Aux États-Unis, il fallut attendre le 19<sup>e</sup> amendement de la Constitution, ratifié en 1920, pour garantir aux femmes d'un océan à l'autre le droit de voter.

Pour moi, cette première période qui suivit immédiatement l'obtention du droit de vote, soit les années 1920 et 1930, est effectivement la période exemplaire pour les femmes au 20<sup>e</sup> siècle. De Marlene Dietrich et Coco Chanel à Dorothy Parker et Eleanor Roosevelt, un très grand nombre de femmes ont investi le devant de la scène, incarnant avec classe et style la femme moderne, libérée des fers du passé. Les femmes de cette génération acceptaient les prouesses des hommes du passé et voulaient simplement montrer que la femme pouvait faire preuve du même niveau d'excellence. Elles opposaient une résistance à tout ce qui freinait l'ascension des femmes, mais ne se livrèrent pas au genre de dénigrement systématique ou de détraction persifleuse des hommes qui deviendrait une caractéristique si solidement enracinée dans le féminisme de deuxième vague, et qui continue de nos jours.

Un débat fondamental du féminisme de la première heure est encore aujourd'hui source d'acrimonie. Je suis une féministe de l'équité, c'est-à-dire que je crois en l'égalité des sexes devant la loi et en l'élimination de tous les obstacles à la progression des femmes en société. Toutefois, je m'oppose à toute protection spéciale pour les femmes, protections que des féministes de premier plan avaient revendiquées dès le départ. On a commodément occulté le fait que même la plus noble parmi les leaders du mouvement pour le droit de vote, Susan B. Anthony, a aussi participé au mouvement pour la tempérance, soit la croisade menée aux États-Unis afin d'y interdire la vente d'alcool. On voyait là une question qui concernait les femmes, puisque l'on estimait que les hommes de la classe ouvrière gaspillaient leur paye en boisson et parce que l'on considérait l'alcoolisme comme une cause majeure de violence faite aux femmes et aux enfants, et donc de la désintégration de la vie familiale. Cet élément conservateur et puritain s'enracine très pro-

fondément dans la culture américaine, remontant à la fondation de la Nouvelle-Angleterre par des réfugiés puritains et par les Pères pèlerins, que l'on continue d'honorer et de représenter sans cesse à l'occasion de notre fête nationale de Thanksgiving.

La cause de la tempérance aboutirait en effet à la ratification, en 1919, du 18<sup>e</sup> amendement de la Constitution, ce qui entraîna quatorze ans de prohibition aux États-Unis. L'interdiction de la vente d'alcool engendra une économie clandestine florissante – vente d'alcool de contrebande et importation illicite de rhum à grande échelle. Elle facilita la formation d'un syndicat international du crime, qui en viendrait à s'adonner au commerce de stupéfiants. Nous payons encore aujourd'hui les pots cassés pour cette tentative inepte par le gouvernement américain d'empiéter sur la vie privée des gens. Et l'histoire culturelle doit commencer à admettre franchement le rôle lamentable que le féminisme organisé a joué dans cette erreur de jugement.

Près d'un siècle plus tard, l'école de pensée que représentaient Catharine MacKinnon et Andrea Dworkin allait rejouer sur la scène féministe le débat sur la tempérance. L'objet du débat ne serait plus l'alcool, mais la pornographie. Cette question a divisé les féministes. Du milieu des années 1970 à la fin des années 1980, l'aile antipornographie était au plus haut point de son pouvoir. L'opposition de MacKinnon et Dworkin à la pornographie les amena à faire promulguer avec succès une législation locale dans deux communautés américaines. Ces lois, qui interdisaient la vente de pornographie, incluant des magazines destinés au grand public masculin comme *Playboy* et *Penthouse*, furent plus tard jugées inconstitutionnelles par des juridictions supérieures, qui les invalidèrent. MacKinnon et Dworkin croient que la pornographie est par définition « antifemme » et qu'elle mène directement à l'agression, au viol et au

meurtre. Or, en dépit d'innombrables études, la relation causale entre la pornographie et le viol, dont elles affirment l'existence, n'a jamais été démontrée. Mis à part des cas épars de crimes à caractère mimétique, souvent commis par des adolescents, il n'existe aucune preuve solide que des atrocités décrites par l'art, la littérature ou la culture populaire mènent directement au crime. De mon point de vue, rien ne peut légitimer qu'on empiète sur les libertés civiques de citoyens ordinaires, qui ont le droit de choisir ce qu'ils souhaitent lire ou regarder en privé.

Je représente l'aile pro-sexe du féminisme, qui a renversé la vapeur et qui s'apprête à remporter les guerres culturelles des quinze dernières années. MacKinnon et Dworkin dominaient toujours au début de la présente décennie. En effet, quand je fis la tournée promotionnelle de mes premiers livres en Grande-Bretagne, en 1992 et 1994, plusieurs journalistes et auteures féminines traitaient Dworkin comme une divinité. Depuis, l'aile réformatrice à laquelle j'appartiens a connu une croissance foudroyante, et nous allons grand-erre. Du reste, je pense que les jeunes femmes de la nouvelle génération n'ont plus de sympathie pour l'aile censoriale et antiplaisir du féminisme. La culture populaire les a fortement influencées. Madonna, surtout, a joué un rôle déterminant en montrant aux jeunes femmes qu'elles peuvent être ambitieuses, créatives, talentueuses et pleines d'assurance tout en s'habillant de façon chic et sexy. Il ne fait aucun doute que les Spice Girls ont repris à leur compte la mission de Madonna (maintenant que celle-ci a fléchi), qu'elles diffusent partout sur la planète. À n'en pas douter, je me réjouis de voir que, dans la chanson *The Lady Is a Vamp*, tirée de leur dernier album, les Spice Girls illustrent à merveille la thèse de mon livre *Vamps & Tramps*, où je soutenais que les femmes blanches de la classe moyenne, coincées dans le monde stérile et aseptisé du travail de

bureau, ont besoin de recouvrer la vamp hors-la-loi qui sommeille en elles.

C'est probablement la culture occidentale du 20<sup>e</sup> siècle qui, de toute l'histoire mondiale, a été témoin des plus importants changements chez les femmes. Le genre de femmes entreprenantes, franches et même grivoises qui sont tout autour de nous en 1997 scandaliserait certainement la dame respectable de 1907. La vitesse à laquelle ces changements se sont produits a été telle que nous souffrons d'une sorte de vertige sexuel. Nous essayons de retrouver notre équilibre. Trente ans après la révolution sexuelle de ma génération, certains signes tendent à montrer que plusieurs se retournent à nouveau vers la tradition, cherchant, surtout après avoir eu des enfants, de solides points d'ancrage sur lesquels s'appuyer pour vivre. Ne pas en tenir compte sous prétexte qu'il s'agirait de « conservatisme » serait faire fausse route, car l'épidémie du divorce ainsi que la propagation des drogues chez les jeunes devraient nous apprendre que tout ne va pas pour le mieux dans la culture occidentale.

L'arrivée de Diana Spencer en 1981 pourrait bien avoir signalé l'abandon des valeurs des années 1960. La réaction internationale au mariage de conte de fées entre Charles et Diana fut d'une envergure inattendue, particulièrement chez les jeunes gens. Diana était à bien des égards une jeune femme conventionnelle, peu scolarisée et sans grandes ambitions professionnelles. Elle aspira à un rôle traditionnel d'épouse et de mère : sa mission première fut d'engendrer des héritiers. Et comme plusieurs autres jeunes femmes, elle s'intéressait à la mode et au glamour d'une façon que les intellectuels et cyniques de la presse trouvaient à l'époque superficielle et frivole. Mais le grand public l'adorait, et elle inspira très largement chez les jeunes femmes un intérêt renouvelé pour le romantisme et l'appa-

rat des cérémonies de mariage. Tout au long des années 1980, j'ai avidement suivi le phénomène Diana. Cela m'a fait voir à quel point la pensée féministe s'était finalement disjointe de la sensibilité des femmes ordinaires, à qui justement le féminisme devrait se montrer utile. Maintenant, en 1997, après la réaction stupéfiante à sa mort tragique il n'y a de cela que trois mois, nul ne peut douter de la forte impression laissée par Diana, transcendant races et nationalités. Il faut se poser la question : un *homme* aurait-il pu susciter pareille émotion ? Diana illustre la mystique insaisissable des différences sexuelles, dont l'étude devrait à nouveau nous intéresser. L'attrait pour Diana venait d'une émotion primale et subliminale dont le langage ne peut rendre compte que dans l'art.

Revenons maintenant à l'histoire du féminisme au 20<sup>e</sup> siècle. La grande avancée des femmes dans la sphère publique au cours des années 1920 et 1930 prit fin à cause des désastres de la Seconde Guerre mondiale, moment où la civilisation occidentale luttait elle-même pour sa survie. Après cette guerre, ce fut en Europe l'exténuation et la récupération, une période grise, même pour les vainqueurs. Et pour l'Amérique, bien que la guerre eût épargné son territoire, il lui en avait coûté cher de vies humaines et de fonds publics pour alimenter deux fronts lointains ; il y eut une période de tranquillité de surface, avec ses désordres intérieurs réprimés. Cette ère très conformiste et axée sur la vie familiale, qui vit naître ma génération du baby-boom (d'après l'expression consacrée), rendit aux rôles sexuels leur stricte et traditionnelle opposition. Puisqu'il n'y avait autour de nous aucun signe matériel de la guerre, comme la dévastation du sud de l'Angleterre et de l'Europe, nous, les jeunes gens, ne comprenions pas les traumatismes qu'avaient endurés nos parents. Nés pendant les années 1920, ils avaient connu la Grande Dépression et avaient été

témoins de l'ascension du fascisme et du nazisme. Ils se rétablissaient, espérant quelque chose de mieux pour leurs enfants. C'est pourquoi on nous a élevés dans un environnement artificiellement « normal », que plusieurs parmi nous trouvaient insupportable.

Le mouvement des femmes qui éclata pendant les années 1960 n'était qu'une des nombreuses réactions à la répression sociale des années 1950. Après que le droit de vote eut été gagné, le militantisme féministe avait à ce point disparu que, quand Simone de Beauvoir écrivait son grand livre *Le deuxième sexe* dans le Paris d'après-guerre, on tenait déjà son projet pour quelque peu suranné et préoccupé d'enjeux auxquels on n'accordait plus guère d'importance. Le mouvement organisé des femmes réapparut après la publication, en 1963, de *La femme mystifiée* de Betty Friedan, qui fut assurément inspiré par le modèle fourni par Beauvoir. Friedan parlait du malaise des épouses blanches et banlieusardes de la classe moyenne et elle révéla leurs insatisfactions, leur incapacité à exprimer leur créativité hors du foyer. Friedan demandait simplement qu'il y ait davantage d'options pour les femmes. Elle resterait toujours au plus près des préoccupations quotidiennes de l'épouse et de la mère moyennes.

Mais Betty Friedan représentait la génération précédente. La mienne, celle des années 1960, avait sa propre histoire et ses propres luttes à mener, ce dont témoigna très tôt, en 1964, le Mouvement pour la liberté d'expression à l'Université de Californie à Berkeley. La culture populaire (Elvis Presley, les Beatles, les Rolling Stones) était notre moyen naturel d'expression. On peut dire que les histoires du féminisme attribuent à Friedan davantage qu'elle ne le mérite, car un tout nouvel esprit animait déjà ma génération rebelle, qui profita substantiellement du développement de la première pilule contraceptive fiable.

Examinant le 20<sup>e</sup> siècle, nous aurions tort de tenir le mouvement féministe pour entièrement responsable de la transformation moderne des rôles sexuels. La culture populaire, particulièrement Hollywood, joua un rôle beaucoup plus déterminant, en disséminant, dès le milieu des années 1920, une nouvelle image des femmes dans des films diffusés partout sur la planète. Pour ne fournir qu'un exemple d'une autre généalogie possible: au début des années 1960, avant la publication du livre de Friedan, j'avais moi-même poursuivi avec obsession un projet de recherche sur l'aviatrice Amelia Earhart, que j'encensais (à la stupéfaction de mes camarades d'école) comme un modèle de féminité pleine d'assurance. Et au milieu des années 1960, habitant la vaste étendue hivernale du nord de l'État de New York, je me sentais avoir deux foyers spirituels: l'atelier d'Andy Warhol à Manhattan, la Factory, avec la décadence de ses esthètes gais et de ses drag queens, et deuxièmement le Londres des *swinging sixties*, avec ses *mods* et ses *dandies*. Les innovations de Mary Quant, de Vidal Sassoon et de David Bailey m'ont fait voir la mode et la photographie de mode comme étant l'essence de la modernité. Et l'électrisante Diana Rigg dans *Chapeau melon et bottes de cuir* préfigura le féminisme avant qu'il ne défraie la chronique. D'où mon opposition farouche à l'opinion majoritaire, chez les théoriciennes féministes, venant de paradigmes dépassés de la gauche traditionnelle, d'après laquelle la mode et la culture populaire seraient politiquement rétrogrades, formant un système de marchandisation exploiteur mis au point par des impérialistes capitalistes hétérosexistes. De mon point de vue, une façon de penser aussi empreinte de clichés s'avère désespérément inapte à traiter des complexités de la vie contemporaine.

Les féministes de premier plan descendent pour la plupart de la lignée anglo-américaine. Même une penseuse

juive comme Betty Friedan est en proie à ce dont souffre la culture anglo-américaine et que j'ai appelé le fétichisme du mot, qui confond le langage avec la réalité et qui rend incapable de comprendre l'image, essence païenne d'Hollywood la Babylonienne. En tant que catholiques non pratiquantes, moi et Madonna avons toutes deux apporté un point de vue méditerranéen au féminisme de la fin du 20<sup>e</sup> siècle. Nous respectons la sensualité et le dionysiaque, avec ses sombres et profonds rythmes souterrains, ainsi que les phénomènes plus apolliniens du glamour, de la mode et de l'idolâtrie des stars, un goût que nous partageons avec les hommes gais.

Après sa cofondation en 1966 par Betty Friedan, la National Organization for Women se trouva presque aussitôt rongée par des dissensions intestines si intenses qu'elles finiraient par pousser Friedan elle-même à quitter le groupe. Il y avait un conflit entre les femmes plus âgées, qui étaient, comme la gauchiste Friedan, des mères et des épouses, et les jeunes femmes provenant du mouvement radical de protestation étudiante, beaucoup plus conflictuelles. Les rejoindraient bientôt des lesbiennes militantes, qui imposèrent un débat quant au statut que devrait avoir le lesbianisme au sein du mouvement. Certaines estimaient qu'il fallait reconnaître en la lesbienne la forme ultime de la femme libérée, qui n'avait nul besoin des hommes. Friedan pensait que le mouvement devait rester près de la vie des femmes ordinaires et que le lesbianisme polémique serait une distraction incendiaire qui risquerait d'affaiblir l'attrait du mouvement auprès du grand public. Avec la réussite que connut le mouvement de libération gai en 1969, après les émeutes de Stonewall à New York, ce débat redoubla de férocité.

En 1970 et 1971, une avalanche de livres démontrèrent ce que le nouveau féminisme avait à la fois de bon et de mauvais. Il y eut tout d'abord le livre de Kate Millett, *La*

*politique du mâle*, qui initia ce que j'appelle le style stalinien de l'analyse féministe, une forme de vandalisme. Bottes militaires aux pieds, il foule les grandes œuvres de la littérature et de l'art en cochant, stylo rouge à la main : « raciste », « sexiste », « homophobe », et en décrétant péremptoirement ce qu'il faudrait en garder et ce dont il faudrait se débarrasser. À lui seul, ce livre a fait fuir loin du mouvement féministe, alors encore en formation, plusieurs penseuses et chercheuses appliquées. Le livre de Millett offrit un sanctuaire à celles qui se cherchaient un dogme, qui aspiraient à ce qu'une religion supplante celle qu'elles avaient abandonnée.

Ensuite, Germaine Greer fit une entrée fracassante en 1970 avec son merveilleux livre, *La femme eunuque*, renfermant son attaque cinglante contre l'exploitation du corps féminin dans la culture populaire et la publicité. La tournée internationale de promotion pour ce livre fut pour moi le zénith du féminisme du 20<sup>e</sup> siècle. Depuis lors, le bateau prend l'eau ! Greer eut une influence immense en Amérique. Elle était redoutable : pleine d'esprit, érudite, sexy et savamment vêtue, la superstar charismatique que le féminisme voulait avoir et dont il avait besoin à cette époque. En seulement quelques années, l'exaltation de ce moment était tombée. Greer elle-même n'était plus la même personne, et ses opinions semblaient se durcir envers le sexe, les hommes et l'art. Il serait injuste de lui tenir rigueur de ce qui s'est passé, car il y eut à l'époque une transformation culturelle majeure que nous n'avons pas encore bien saisie. À l'orée des années 1970, l'esprit des années 1960 semble avoir implosé sous l'effet de ses propres excès. Nous en sommes toujours à évaluer les retombées politiques de cette période, qui marqua le début de la désintégration et du retrait de la gauche traditionnelle.

Si l'on me demandait qui ou quoi mettre dans une capsule temporelle pour témoigner de l'héritage du 20<sup>e</sup> siècle, je nommerais trois femmes emblématiques : Amelia Earhart, qui s'imposa dans l'univers de l'aventure au masculin ; Katharine Hepburn, qui incarna dans la vie comme au cinéma un vaste éventail de personas féminines autoritaires ; et Germaine Greer à ses débuts, son sommet. Ces trois femmes symboliseraient la nouvelle femme du 20<sup>e</sup> siècle.

Cela étant dit, je me dois de noter ce qui manque à cette triade. Aucune de ces femmes n'a eu d'enfant. Voilà l'un des grands dilemmes devant lesquels se retrouvent les femmes à la fin du siècle. La rhétorique du féminisme de deuxième vague fit porter l'entière responsabilité de la condition de la femme aux hommes, ou plus spécifiquement au « patriarcat », un terme rebattu et nébuleux qui peut bien s'appliquer à la Rome républicaine ou à l'Angleterre victorienne, mais qui est historiquement spécieux et qu'il faudrait abandonner. Le féminisme se concentra exclusivement sur un mécanisme social externe à démolir ou réformer. Il échoua ainsi à tenir compte du lien complexe des femmes à la nature, c'est-à-dire à la procréation.

En cette ère de la femme de carrière, on a dénigré ou dévalorisé le rôle de mère. Le féminisme ne doit pas se préoccuper exagérément de multiplier les privilèges des femmes professionnelles de la classe moyenne supérieure. Le militantisme féministe de la dernière décennie s'est de plus en plus concentré sur les réglementations en milieu de travail. Je suis d'avis que les femmes doivent entrer dans l'arène du pouvoir sans demander de protections spéciales qui ne sont pas imparties aux hommes. C'est pourquoi je me suis fortement opposée aux quotas à l'embauche. Et j'estime qu'il faut mettre en place des directives modérées sur le harcèlement sexuel qui ne doivent pas empiéter sur les

droits d'autrui au travail, ni instaurer une nouvelle norme réactionnaire de type deux poids, deux mesures, qui définirait les femmes comme étant plus faibles, plus fragiles ou plus pures que les hommes. D'après moi, la catégorie secondaire d'«environnement de travail hostile» dans les politiques sur le harcèlement sexuel entrave les progrès des femmes et assure que les hommes les considéreront avec méfiance plutôt que de leur réserver une pleine collégialité. *Tout* milieu de travail est hostile, à la fois pour les femmes et pour les hommes : il y a partout des évaluations, des défis et de possibles actes de sabotage. Dès qu'elles font leur entrée sur les lieux de travail ou dans la salle de classe, les femmes doivent apprendre comment manœuvrer, comment négocier leur propre place.

Faire des échelons professionnels à gravir le centre des préoccupations a négligé les problèmes vécus par les mères. Dès le départ, les féministes de la deuxième vague ont exercé des pressions vigoureuses pour l'amélioration des soins de santé offerts aux femmes, et elles ont récemment connu une réussite en amenant le gouvernement des États-Unis à élargir son soutien à la recherche médicale sur des affections féminines comme le cancer du sein. Mais les féministes sont trop nombreuses à ne maintenant s'intéresser à la maternité qu'en ce qui concerne les garderies ou les crèches, qu'elles relèvent du secteur privé ou public – autrement dit, l'éducation des enfants est considérée comme un simple appoint au succès sur le marché de l'emploi.

J'ai dédié mon premier livre à mes deux grand-mères parce qu'en ces femmes de la campagne italienne, enracinées dans une vie paysanne qui n'avait pas fondamentalement changé en un millier d'années, je percevais une majesté et une puissance impressionnantes, ainsi qu'une stature telle que je n'en ai jamais vu chez quelque féministe

que j'aie pu rencontrer. Et pourtant, de l'aube à minuit, elles ne quittaient que rarement la cuisine, la chaleureuse chapelle du foyer. Leurs rythmes lents et prémodernes m'envoûtaient.

L'idéologie féministe n'a jamais traité honnêtement du rôle de la mère dans la vie humaine. Le portrait qu'elle dresse de l'histoire comme n'étant qu'oppression masculine et victimation féminine est une grossière déformation des faits. Il y eut une répartition rationnelle du travail, depuis l'époque des chasseurs-cueilleurs, qui ne vint pas du désir masculin de subjuguer et d'emprisonner la femme, mais du fardeau procréateur dont la nature a chargé celle-ci. Dans le processus de procréation, c'est la femme qui porte la plus grosse part de responsabilité. La contribution du mâle à la procréation est momentanée, une simple piquûre d'épingle, mais la femelle humaine fait un immense investissement pendant les neuf mois de la grossesse, qu'auparavant nous ne pouvions pas prévoir ou prévenir comme on le peut à notre époque. Même aujourd'hui, la grossesse est une affaire périlleuse qui peut encore occasionner la mort de la mère. Les problèmes potentiels sont légion et surviennent souvent. Avant la médecine moderne, le taux de femmes mourant en couches était énorme. Tôt dans l'histoire, les femmes en grossesse avancée ou tout juste après l'accouchement étaient extraordinairement vulnérables; elles ne pouvaient pas se débrouiller par elles seules et avaient besoin de la protection des hommes. La théorie féministe s'est montrée grotesquement injuste envers les hommes en refusant de reconnaître l'importance des soins que la plupart d'entre eux ont consacrés aux femmes et aux enfants. Des théoriciennes féministes se sont saisies des exceptions les plus atroces pour blâmer tous les hommes, tandis que, sur l'ensemble de l'histoire humaine, les hommes ont héroïquement donné de leur énergie, de leur labeur, et

au vrai leurs vies, pour aider et protéger femmes et enfants. Le féminisme a fait preuve d'une rare étroitesse d'esprit par sa manière de traiter l'histoire masculine. Le féminisme doit renoncer à cette rhétorique empoisonnée : il est désastreux pour les jeunes femmes de les endoctriner à penser aux hommes de cette manière négative.

Quand les hommes dépassent les bornes, les femmes devraient s'en occuper sur-le-champ. La plupart des hommes craignent les femmes ! N'importe quelle femme digne de ce nom devrait savoir comment tenir tête aux hommes et les remettre à leur place. Les femmes doivent exiger qu'on les respecte, puis avec le temps elles seront respectées. Il est naïf de croire que l'on pourra apporter des changements substantiels à la psychologie humaine ou aux relations sexuelles par des moyens législatifs et réglementaires, autrement dit par une ingérence autoritaire dans la vie privée.

La maternité est devenue à ce point secondaire en comparaison des ambitions professionnelles de la classe moyenne américaine qu'il est impossible d'imaginer, par exemple, une étudiante en deuxième année du premier cycle dans une université de pointe annoncer à ses amies qu'elle projette de décrocher, de se marier et d'avoir un enfant. On l'accuserait de trahir sa classe. « Tu vas rater ta vie », lui dirait-on. « Tu es en train de gâcher l'éducation hors de prix dont tu as profité. Tu es une future leader ! » C'est ainsi que ces filles de 18, 19 et 20 ans sont contraintes à rester sourdes aux appels de leur propre corps et à réprimer leur inclination naturelle, et ce, afin de privilégier un ultime objectif professionnel, qui peut les intéresser ou pas et qui pourrait prendre jusqu'à dix ans ou plus avant de porter ses fruits. Ce n'est pas un hasard si ces établissements d'élite ont dû subir une épidémie de troubles alimentaires, qui, contrairement à ce que certaines ont prétendu à

tort, ne procèdent pas des magazines de mode, mais d'une profonde perturbation de l'identité sexuelle féminine, engendrée par des familles ambitieuses, exigeantes et sur-protectrices de la classe moyenne.

Dans ces campus où l'intensité de la rhétorique féministe est à son comble, les étudiants masculins de premier cycle sont d'un genre triste et chétif, couramment dépeints comme des violeurs, alors qu'ils sont en fait des hommes en laisse, intimidés par les demandes des femmes. Ces garçons, qui sont souvent le fruit de familles de professionnels où la mère travaillait, acceptent que l'on confie aux femmes des postes de pouvoir dans le monde. Mais quel en est le résultat ? Un nouveau paradis pour les relations sexuelles ? Ces nouveaux mâles évolués sont-ils désirables sur le plan de l'histoire sociale ? Ces garçons n'ont rien à offrir aux femmes : plusieurs d'entre eux semblent obtenir leur diplôme à vingt et un ans avec un âge mental de treize ans. Ironiquement, plus les hommes acceptent la ligne féministe quant à ce que les femmes voudraient, moins les femmes les désirent. Dans la classe moyenne blanche et professionnelle, les relations sexuelles perdent de leur piquant. Il se pourrait bien que les niveaux de testostérone soient stimulés par la mise à l'épreuve et la fanfaronnade, par le conflit et le défi – en d'autres mots, par une guerre sexuelle plus ou moins déplaisante, sans laquelle les garçons ne deviennent pas des hommes.

Je m'inquiète beaucoup pour l'état des relations sexuelles en Amérique, et je tiens à avertir l'Angleterre et le monde qu'à l'heure où le féminisme prend, comme il se doit, une dimension internationale, il devrait éviter les erreurs du féminisme américain. Les universités ont vu sur leurs campus la désastreuse institutionnalisation du féminisme, où il est devenu insulaire et autocratique, pratiquement une religion d'État, déformant le contenu des cours et

le processus d'embauche des professeurs, et agissant de connivence avec une classe cajolante de gestionnaires surpayés à la mentalité aumônière, qui veillent sur les étudiants avec une sollicitude paternaliste.

Ici encore, la question de la maternité s'avère centrale. Après un quart de siècle dominé par l'idéologie du constructivisme social, qui prétend que nous naissons comme des pages blanches et que nous devenons hommes et femmes non pas sous l'autorité de la biologie, mais par l'action du conditionnement social ou des influences environnementales, j'ai essayé de remettre au programme féministe la nature, qui en est la pièce manquante. Dans *Sexual Personae*, j'ai soutenu que la sexualité est « l'intersection compliquée de la nature et de la culture » et qu'il nous faut les comprendre *toutes les deux* afin de nous comprendre nous-mêmes. À compter des années 1970, il y eut dans le féminisme des pressions irrationnelles invitant à nier que les différences sexuelles aient un quelconque fondement hormonal, un fantasme dénué de tout savoir scientifique qui continue de s'épanouir aujourd'hui dans le champ des études postmodernes de la culture.

À cause de ma révolte d'enfant contre les codes restrictifs des années 1950, j'ai très tôt penché vers le relativisme sexuel, et je pensais initialement que les rôles sexuels étaient entièrement fictifs, qu'ils changeaient d'une culture à l'autre, d'une période à l'autre. Toutefois, lorsque je me mis à examiner le sujet de manière systématique à l'université, préparant ce qui deviendrait *Sexual Personae*, mes recherches en anthropologie et en médecine commencèrent à me convaincre que j'avais tort. Plus j'apprenais, plus je réalisais que, malgré plusieurs différences superficielles entre comportements et rites sexuels, il y avait aussi entre eux une incroyable conformité sous-jacente. Je trouvai davantage de concordance que de discordance entre les

définitions sexuelles d'une époque à une autre, et j'en déduis qu'existaient certains principes fondamentaux de la vie humaine qui reviennent encore et encore. Dans mes travaux, j'ai défini les shamans et les artistes comme des êtres appartenant à une classe exceptionnelle, chez qui fluidité sexuelle interne et don prophétique sont inséparables. Mais je doute sérieusement que l'on puisse extrapoler l'androgynie jusqu'à en faire un schéma directeur pour la race humaine.

Si je suis une historienne de l'art, je n'en ai pas moins toujours profondément respecté la science. Mais quelle sorte d'enseignement sur le sexe l'université peut-elle bien dispenser sans assise scientifique? – ce dont est entièrement dépourvue la majorité qui enseigne actuellement dans le champ des études féministes. Voilà donc la deuxième des défaillances majeures qui affligent, d'après moi, la théorie féministe et qu'il nous faut, à l'orée du nouveau millénaire, absolument corriger. Nous ne pouvons accepter un féminisme qui soit hostile aux grandes œuvres d'art et nous ne pouvons accepter un féminisme qui soit hostile à la science.

Les programmes d'études féministes, que les campus américains commencèrent à implanter au début des années 1970 et qui s'y multiplièrent exponentiellement jusqu'à la fin de la décennie, furent bricolés à la hâte sans tenir compte de l'intégrité scientifique ou des processus de contrôle qu'exige la recherche universitaire. C'est sous la forme de cellules politiques qu'ils ont débuté et c'est ainsi qu'ils continuent, intouchables et sacro-saints. Il aurait fallu mettre sur pied les études féministes en y incluant un cursus obligatoire en sciences (la génétique, l'anatomie, la neurologie, l'endocrinologie), accompagné d'une rigoureuse formation en analyse historique de haut niveau. Au contraire, le besoin d'avoir une grammaire technique allait

être satisfait par le pernicious poststructuralisme, qui envahit les universités américaines pendant cette même décennie. Des jeux de mots abscons et ampoulés se substituèrent au sens de l'observation et à l'érudition.

La nature n'a affecté qu'un seul secteur de la théorie féministe à ses débuts : le culte sentimental des déesses, qui a commencé en dehors de l'université avant d'y déferler avec une succession de livres piètrement documentés, prétendant qu'il y avait eu jadis une ère agraire heureuse et pacifiste gouvernée par des déesses, une Arcadie renversée par des hommes crapuleux qui instituèrent la guerre et inventèrent les dieux masculins pour élaborer des règles rigides et circonscrire ainsi la sexualité. On peut trouver une trace de ce fantasme dans les livres médiocres d'une estimée psychologue et professeure d'études de genre à Harvard, qui y affirme la supériorité morale de la femme sur l'homme. Bien sûr, un tel paradis n'a jamais existé sur Terre. Furent seules épargnées par la guerre et les conflits récurrents les plus petites, les plus isolées des cultures tribales, et elles tendaient à la stagnation et à l'oppression intellectuelle, n'apportant aucune contribution majeure ou durable à l'art ni à la pensée.

Les grandes déesses eurent toujours une double nature, comme la Kali hindoue, à la fois cruelle et compatissante. En essayant de restaurer le lien entre l'identité féminine et la nature, je ne cherche pas à dire que l'on doit se plier à la nature. Au contraire, j'ai constamment soutenu dans mes travaux que toute prouesse de l'histoire humaine a dérivé de notre résistance à la nature et de notre protestation contre elle. Je dis de l'art lui-même qu'il est une ligne tracée à l'encontre de la nature. Néanmoins, chaque femme habite un mécanisme procréateur complexe et mystérieux, dont la science n'a toujours pas une pleine compréhension

parce que la chimie hormonale féminine change de jour en jour, d'heure en heure.

À partir de la puberté, l'identité féminine se forge, pour beaucoup, en deçà de la conscience – dont nous avons appris à sonder les profondeurs grâce à Freud, le théoricien phare du 20<sup>e</sup> siècle et un autre homme de génie que des féministes béotiennes ont cherché à renverser. Dès la puberté, la femme perd la maîtrise de son propre corps. Quelque chose d'autre prend le dessus, quelque chose de plus grand que nous. Plus une femme essaie d'y résister et plus elle est stressée, plus son système hormonal aura des ratés. C'est comme chevaucher une vague en pleine nuit. La métaphore océanique fait partie intégrante de l'expérience féminine. Assez tôt dans le féminisme de deuxième vague, en même temps que l'aventure hippie des années 1960, on parlait nettement plus d'explorer et de redécouvrir notre propre corps, flux menstruel inclus. Plusieurs des premiers écrits féministes avaient un côté physique brut. Mais à partir des années 1970 apparut l'abstraction universitaire, par la faute de quoi les squalides réalités de la nature se trouvèrent froidement mises à distance.

Je veux remonter jusqu'au principe. Au bureau, les femmes doivent être traitées exactement comme les hommes, sur un même pied d'égalité. Mais les femmes sont beaucoup plus que les hommes. Il y a un domaine où les hommes ne pourront jamais se comparer aux femmes et où le pouvoir féminin connaît son apogée : la procréation. Celle-ci mérite de plus grands honneurs. En fait, avec la maternité commence la guerre des sexes. Toute l'incompréhension entre les sexes y trouve son commencement. C'est seulement plus tard que nous devenons des êtres sociaux ou politiques, longtemps après être sortis du corps d'une femme. Il se peut qu'un jour, la technologie permette d'imiter ou d'usurper la conception ainsi que le développe-

ment fœtal, mais en attendant nous devons composer avec le système actuel et son incroyable complexité psychologique. Pour moi, il y a quelque chose de magique dans le pouvoir procréateur, qui prouve l'existence d'un accord mystérieux entre la femme et les rythmes de la nature. Que le mot « menstruation » se rattache aux mots « mois » et « *moon* » (lune) n'est pas une coïncidence. L'asservissement de la femme au cycle céleste demeure préoccupant.

Plusieurs jugeraient inadmissible cette identification de la femme à la nature, sous prétexte qu'elle se verrait ainsi reléguée à un monde inférieur. Mais il s'agit là d'une manière judéo-chrétienne d'interpréter et de mépriser la nature. Je veux recouvrer les métaphores des traditions plus anciennes du paganisme, et même de l'hindouisme. En s'efforçant de détacher la femme de la nature ou en n'admettant la nature qu'après l'avoir aseptisée, les théoriciennes féministes ont, en fin de compte, amoindri le statut et le pouvoir de la femme. Et cela a compliqué, voire empêché la compréhension que nous pouvons avoir de la psychologie humaine par rapport au sexe, qui s'amorce dès le jeune âge, dans les eaux troubles de l'histoire familiale.

Je considère que beaucoup des comportements criminels des hommes contre les femmes sont reliés à la figure maternelle, qui prend chez eux la forme d'un obscur souvenir ou d'une fixation. Se joue là une sorte de théâtre sexuel, suscité par la peur de se faire réabsorber par la mère. Derrière plusieurs crimes sexuels, je vois se profiler l'ombre de la mère. Par exemple, que le film d'Alfred Hitchcock *Psychose* (*Psycho*, 1960) ait pu subjugué à ce point l'imagination populaire ne relève pas du hasard. La domination vampirique de la psyché du fils par la figure maternelle y tient la vedette. La séparation d'avec la mère est une étape cruciale du développement masculin. Plusieurs cas de viol sont pour moi comme un genre d'attaque contre le pouvoir

de la mère. Je ne parle pas ici de mères individuelles, d'habitude irréprochables, mais du rôle imparablement prioritaire de la maternité dans la vie de tous les hommes. La femme possède le plus grand pouvoir qui existe. Dans mon système, la femme est forte et l'homme est faible. La plupart des femmes hétérosexuelles qui ont réussi dans la vie le savent, et elles éprouvent compassion et pitié pour les hommes. Elles aiment les hommes. Elles veulent que les hommes puissent être forts, et elles savent que le seul moyen pour qu'ils le soient est de leur prêter attention. Ce que la plupart des hommes recherchent, c'est l'attention et l'approbation des femmes. Comme les hommes sont simples ! Quand on encourage les femmes à penser qu'elles sont impuissantes, nous détruisons leur capacité à voir la réalité telle qu'elle est et à triompher par leurs propres moyens.

En cette fin de siècle, une énorme confusion sexuelle règne, que l'on attribuera partiellement à l'homogénéisation des rôles professionnels de la classe moyenne, que peuvent tenir les deux sexes, aussi bien l'un que l'autre. Auparavant, aller à la guerre, prendre la mer ou apprendre un métier dotait les hommes d'une conscience naturelle de leur identité masculine. Je suis assez vieille pour me souvenir des hommes très masculins qui venaient d'arriver des champs de bataille de la Seconde Guerre mondiale. La plupart de mes étudiants, d'âge universitaire, n'en ont jamais vu de pareils, et doivent essayer de les imaginer par le moyen de films d'action et d'aventure pétaradants. Ma haute opinion des hommes date certainement de l'admiration que j'avais alors pour ces vétérans et pour ce qu'ils avaient accompli.

Ma confiance en l'inévitable progression des femmes est émoussée par la nature cyclique de l'histoire et par le fait que permanence et continuité ne sont jamais assurées.

Si une déstabilisation sérieuse des économies mondiales devait un jour survenir, peut-être à cause d'un changement climatique soudain qui affecterait la production alimentaire et mènerait à un effondrement de l'ordre public, l'histoire nous montre que tout régressera. Nous devons à nouveau compter sur les hommes pour qu'ils nous protègent et remettent tout en état.

Nous devons aussi faire preuve de prudence quant à la complaisance avec laquelle nous exportons le féminisme occidental. Il y a de graves stress psychologiques en Occident, qui en incitent plusieurs à se soigner à coup de médicaments, légaux ou non. Là où, dans le tiers monde, les femmes sont traitées comme du bétail, nous devons améliorer l'accès à l'éducation et offrir de l'aide sur le plan juridique. Mais le féminisme occidental n'est pas un instrument parfait. Sans modération, il peut s'avérer arrogant, et même destructeur pour les croyances et pratiques traditionnelles de ces régions. Il souffre de prosélytisme laïque. L'hostilité du féminisme contemporain à l'endroit de la religion est ce qui témoigne le plus clairement de son vieux fond gauchiste. Voilà l'un des principaux domaines où les leaders féministes sont désormais lamentablement déconnectés de la réalité d'un très grand nombre de femmes ordinaires, qui tendent à être croyantes et à s'identifier fortement avec la vie familiale conventionnelle. Bien qu'athée, j'ai un profond respect pour la religion, qui m'apparaît beaucoup plus nourrissante pour la culture sur le plan spirituel et d'autant plus utile pour l'éducation des enfants que tout ce qu'à pu produire l'élite intellectuelle jusqu'à présent. Les hommes ont besoin des dieux. Les universitaires qui ont chassé Jéhovah et Jésus par la fenêtre ont invité Marx et Foucault à entrer par la grande porte. Une culture purement laïque risque l'évidement et, paradoxalement, elle se

dispose à la montée de mouvements fondamentalistes qui, sinistrement, promettent de punir et de purifier.

D'une certaine manière, le féminisme contemporain est une maison bâtie sur le sable, car son idéologie est tellement éloignée de la réalité pratique. L'un des signes de l'instabilité actuelle des relations entre les sexes est la fréquence croissante de l'homosexualité. En tant que lesbienne et libertaire, je suis d'avis que toute personne devrait être libre d'exprimer sa sexualité au sein de relations consensuelles privées et que l'État n'a pas d'affaire à s'en mêler. Mais en même temps, je rejette les formules simplistes que le mouvement gai a apprises du féminisme. Tout d'abord, l'idée selon laquelle on naîtrait gai est ridicule. Elle a été déduite d'une mauvaise interprétation d'éléments de preuve très sommaires et contradictoires. L'homosexualité est le fruit d'une adaptation aux conditions sociales. Le rayonnement et l'ouverture dont profite actuellement l'homosexualité résultent d'une lassitude ou d'un mécontentement par rapport aux rôles sexuels traditionnels, qui vont à la dérive. L'homosexualité est un rejet de l'état conflictuel des relations hétérosexuelles, ce qui se vérifie aussi par le taux croissant de divorces au cours des trente dernières années.

Les femmes hétérosexuelles contemporaines éprouvent une profonde amertume à l'égard des hommes, à qui elles reprochent de ne pas les comprendre, de ne pas communiquer adéquatement, de fuir leurs responsabilités, de troquer leurs femmes vieillissantes, à la cinquantaine, pour de plus jeunes femmes décoratives. Se manifeste une fois de plus ici l'injustice de la nature. Même septuagénaire, un homme peut engendrer des enfants, mais la nature retire assez tôt la femme de l'arène du sexe. À la vieille époque de la vie rurale, les femmes acquéraient du pouvoir en accédant au rôle de grand-mère, pouvant alors, du sommet de la famille élargie, mener leurs jeunes brus par le bout du nez.

Mais aujourd'hui, les femmes vieillissantes sont rayées de la carte. Isolées par la famille nucléaire, éparpillées dans les banlieues, entourées d'étrangers et privées de ce qui leur rappellerait leur rôle d'avant ou leur contribution passée, les femmes vieillissantes sont en proie, désormais, à l'abandonnement culturel.

Un autre domaine où le féminisme a manqué son coup est celui de la campagne pour le droit d'avorter, telle qu'elle fut menée aux États-Unis. Je suis en faveur d'un accès sans restriction à l'avortement. En tant que membre des deux plus importantes organisations pro-choix américaines, je suis profondément convaincue que nul n'a le droit de s'interposer entre une femme et son propre corps, dont elle seule a la charge. Néanmoins, aux États-Unis, les leaders féministes ont envenimé cet enjeu par la maladresse avec laquelle elles ont étayé l'argumentaire pro-choix, dépeignant faussement les partisans pro-vie comme des fanatiques et des fondamentalistes « antifemmes ». Encore une fois, on a inutilement méprisé les valeurs religieuses, qui après tout avançaient l'argument hautement éthique d'après lequel le fœtus serait un individu pleinement humain avec un droit à la vie.

C'est ainsi qu'en examinant les relations sexuelles du monde actuel, apparaissent plusieurs questions qui exigent une reconsidération rigoureuse et une réparation générale des griefs. Bien que j'aie souvent évoqué la nécessité d'une réactivité bisexuelle à la vie et à l'art, je ne pense pas que la bisexualité soit forcément, en elle-même, une solution à nos problèmes. Il s'agit là d'un autre domaine par rapport auquel les civilisations ont connu une évolution cyclique récurrente. Nous pouvons dresser plusieurs parallèles entre notre époque et celle de l'Empire romain. Lorsque des civilisations cosmopolites se font très tolérantes et permissives, que les femmes commencent à y progresser, que

l'homosexualité s'y présente au grand jour, il semble bien que pareilles civilisations soient mûres pour l'effondrement! Alors, il faut faire preuve d'une extrême prudence. Une trop grande tolérance trop vite appliquée peut susciter un retour de bâton puritain, voire fasciste. La pulsion créative des grandes civilisations a souvent été de nature religieuse ou spirituelle. Par exemple, en se rebellant contre la religion organisée, le romantisme a révérencieusement épousé la nature et l'art. Or, en se débarrassant de la religion, le féminisme et le poststructuralisme contemporains ont rejeté la nature et détracté l'art. De mon point de vue, les élites intellectuelles, tant européennes qu'américaines, sont désormais corrompues. J'espère un féminisme plus pratique et moins théorique, qui aidera les femmes à devenir pleinement responsables. Je ne veux pas d'une situation où, surtout concernant le *date rape*, les femmes doivent se fier à la protection des figures paternalistes de l'État, des comités de plaintes et des cours de justice. Chaque femme doit se battre pour sa place dans la hiérarchie sociale.

S'il est vrai que, comme on l'a par exemple rapporté aux États-Unis, des femmes nouvellement membres de la Chambre des communes ont été récemment à ce point bouleversées par les huées sexistes de membres masculins de l'opposition qu'elles ont sollicité l'intervention de Madame la Présidente, alors c'est que le féminisme régresse à toute vapeur. Ma position est inverse: des femmes fortes en position de pouvoir doivent s'alimenter à la brillante tradition britannique de la raillerie et repousser les hommes en maniant leurs propres armes. Juste ciel! mesdames, servez-vous de vos méninges! Trouvez la riposte cinglante pour porter atteinte à la virilité, à l'ascendance ou encore au front drôlement dégarni de votre adversaire!

Ma mission en tant que féministe amazone est de renforcer la détermination de la femme individuelle, et ce, afin de lui montrer à quel point elle peut avancer par ses propres moyens. L'organisation politique et les réformes législatives sont nécessaires, mais il faut se méfier de l'effet dépressif du fonctionnement autoritaire de la bureaucratie sur la culture. Il ne faut pas que les femmes en viennent à ne se sentir fortes que sous l'égide d'un gouvernement tout-puissant.

Pour ce qui est des hommes, ils devront se faire à l'idée qu'il n'y a pas de retour en arrière possible. Les femmes sont là pour de bon. Mais elles doivent se montrer prudentes quant à leurs demandes. Et elles doivent être plus honnêtes au sujet des hommes. Tant que le féminisme n'admettra pas les grandes choses que les hommes ont accomplies dans les arts, les sciences et la technologie en créant le monde industriel moderne qui libéra les femmes du foyer et rendit même possible le féminisme, les sexes ne seront pas réconciliés. Nous resterons en guerre, et ce sont les jeunes qui en subiront les conséquences.

## LES ÉTUDES DE GENRE D'AUJOURD'HUI AUX ÉTATS-UNIS

**WOMEN. A CULTURAL REVIEW A DEMANDÉ À  
QUATRE CRITIQUES FÉMINISTES AMÉRICAINES  
DE PREMIER PLAN ET D'OPINIONS TRÈS DIVERSES DE  
DONNER LEUR AVIS SUR L'IMPORTANCE DES  
TENDANCES ACTUELLES DANS LES ÉTUDES DE GENRE**

CAMILLE PAGLIA: Actuellement, dans les différentes régions du monde, le mouvement des femmes en est à des étapes radicalement différentes. C'est ce qui explique les nombreuses mécompréhensions, qui existent même entre les féminismes britannique et américain, et ce, malgré leur influence et leur appui mutuels pendant la campagne historique pour le droit de vote.

D'après mon analyse, deux principaux domaines d'action se dessinent pour l'avenir: premièrement, il faut assurer aux femmes du tiers monde un meilleur accès à l'éducation et des droits civiques fondamentaux; deuxièmement, il faut mieux concevoir l'éducation et la formation des femmes occidentales afin de les préparer à occuper des postes de haute responsabilité en affaires et en politique. Tels qu'ils sont structurés aux États-Unis, les programmes d'études féministes n'ont pas fait la preuve que l'idéologie

féministe aidait les femmes à comprendre la vie ou à agir dans le vrai monde, où elles ont affaire aux hommes, amis ou ennemis.

À titre d'enseignante, forte de près de trente années d'expérience, je me suis engagée à identifier et à développer les données factuelles et les stratégies pratiques dont les femmes de la prochaine génération auront besoin pour exercer le pouvoir et, on peut l'espérer, pour gouverner des nations. C'est l'histoire militaire qui est requise, pas la théorie féministe : à défaut d'avoir une bonne compréhension de la guerre, peu de femmes se verront jamais confier les plus importants postes au gouvernement. Aux États-Unis, par exemple, le président occupe aussi la fonction de commandant en chef et doit donc gagner la confiance des forces armées.

Au cours des années 1990, le féminisme américain a connu des changements colossaux. Mon aile de féminisme pro-sexe, qui fut ostracisée et bâillonnée pendant le long règne des activistes antipornographie comme Andrea Dworkin et Catharine MacKinnon, a fait un étonnant retour en force. En tant que militante pour la liberté d'expression, ma façon de penser est ancrée dans la révolution sexuelle des années 1960. La victoire du féminisme libertaire, qui est en accord avec une génération féministe plus jeune et plus culottée, a été si généralisée que la plupart des prises de position pour lesquelles on m'a vouée aux gémonies quand je suis entrée sur scène il y a dix ans, avec la parution (longtemps reportée) de mon premier livre, n'ont guère plus rien de controversé.

La culture populaire, particulièrement le rock'n'roll, n'est plus une figure ennemie, comme dans les années 1960 alors que j'étais en guerre avec d'autres féministes à cause de mon admiration des «sexistes» Rolling Stones. Plutôt que de se voir automatiquement rangées sous la rubrique

des outils oppressifs du patriarcat, la mode et la beauté suscitent à nouveau de l'intérêt. Après un quart de siècle d'un socioconstructivisme rigide, les hormones et les différences biologiques entre les sexes réapparaissent lentement au nombre des préoccupations actuelles. Le féminisme labyrinthique de type poststructuraliste est de plus en plus considéré comme une conception anhistorique sans avenir. La désintégration de l'Union soviétique a miné le marxisme, en vogue chez les intellectuels bourgeois telle la propagandiste Susan Faludi. Pour sa part, le rôle central qu'a joué le capitalisme dans l'émancipation moderne des femmes commence à être aperçu.

Depuis une dizaine d'années, les féministes des campus américains, qui ont pendant vingt ans fait la pluie et le beau temps, se sont trouvées graduellement marginalisées : peu d'entre elles ont joué un quelconque rôle dans les débats publics qui ont fait rage à propos du harcèlement sexuel en milieu de travail, un enjeu vital qui a balayé l'hystérie victimocentriste qui entourait le *date rape* vers la fin des années 1980. Entre les audiences de Clarence Thomas/ Anita Hill en 1991 et la querelle acharnée d'aujourd'hui sur l'aventure du président avec une jeune stagiaire, les féministes universitaires les plus en vue ont été irresponsablement muettes, démontrant ainsi l'inaptitude de la théorie féministe conventionnelle lorsque s'imposent d'épineuses questions du monde contemporain.

Les scandales Clinton ont aussi révélé les partis pris politiques des groupes de femmes comme la National Organization for Women : l'ostentatoire collusion entre les présidentes de la NOW d'hier et d'aujourd'hui (en plus de Gloria Steinem) et l'aile la plus à gauche du Parti démocrate a gravement nui au mouvement des femmes, qui devrait être, à mon avis, une organisation composite permettant de rassembler les femmes de toutes les affiliations politiques

et religieuses. En tant que membre du Parti démocrate et de groupes pro-choix comme Planned Parenthood, je suis d'avis que le mouvement des femmes ne devrait pas exiger de ses membres de souscrire à une idéologie, que cela concerne l'avortement ou tout autre enjeu.

À l'étranger, la plupart des féministes n'ont pas idée du degré auquel le féminisme américain a viré à la tyrannie après ses premiers succès de la fin des années 1960. Ce qui ressemble à de l'« antiféminisme » est en fait une rébellion, soutenue ici par des insurgées comme moi qui sont des féministes de l'équité: c'est-à-dire que nous croyons que seule l'égalité des sexes devant la loi garantira la progression des femmes. Nous nous opposons vigoureusement à toutes les protections spéciales destinées aux femmes (comme des lois antipornographie) au motif qu'elles sont intrinsèquement infantilisantes. Il s'agit d'une vieille dispute dans les rangs féministes: Susan B. Anthony, par exemple, a promu le mouvement pour la tempérance (qui exigeait la prohibition de la vente publique d'alcool parce que les ivrognes appauvrissaient les femmes et les mettaient en danger), appuyant ainsi l'ingérence puritaine de l'État dans la vie privée.

Même si de récents sondages montrent que la plupart des Américaines refusent de se décrire elles-mêmes comme féministes et qu'elles ont souvent une opinion négative des leaders du mouvement, je demeure convaincue que le féminisme, malgré ses dissensions intestines, est bel et bien vivant et qu'il continuera d'être une force culturelle majeure tout autour du monde pendant le 21<sup>e</sup> siècle.

## UN MIROIR CRUEL : LES TYPES CORPORELS ET L'IMAGE DU CORPS DANS L'ART

L'année dernière, j'ai eu le grand honneur, ainsi que le plaisir, de prononcer le discours de clôture pour le colloque annuel de la Société nord-américaine des bibliothèques d'art (Art Libraries Society of North America), à Baltimore. J'y abordais le thème des variations spectaculaires des types corporels féminins dans l'art occidental, une démonstration appuyée par une analyse de soixante-six diapositives tirées de la Collection des ressources visuelles de la bibliothèque Greenfield à l'Université des arts de Philadelphie.

Le titre de ma conférence, *Un miroir cruel*, fut inspiré par le classique dessin animé de Walt Disney *Blanche-Neige et les sept nains* (*Snow White and the Seven Dwarfs*, 1937), où l'élégante reine-sorcière, avec son glamour rappelant Marlene Dietrich, est obsessionnellement préoccupée par son miroir brutalement sincère. Je pensais aussi à l'usage qu'avait fait Oscar Wilde de l'œuvre d'art comme miroir magique dans *Le portrait de Dorian Gray* (*The Picture of Dorian Gray*, 1890), où un jeune homme conserve sa beauté charismatique tandis que les effets de l'âge et du dépérissement sont reportés à son portrait peint.

Dans les nations industrialisées d'aujourd'hui, de l'Amérique du Nord et du Sud jusqu'au Japon, en passant par l'Europe, c'est sous un constant déferlement de messages médiatiques glorifiant la beauté parfaite et la jeunesse perpétuelle que la conscience des jeunes gens s'éveille. Quoiqu'il soit légitime de se préoccuper sérieusement de la qualité ou du réalisme des images que voient nos étudiants, je trouve peu utile et même moraliste l'emploi de termes comme « marchandisation » que privilégient ordinairement les universitaires pour parler de la culture commerciale moderne. Dans une ère de carriérisme où règne la routine rébarbative et logocentriste du travail de bureau, toute sollicitation sensuelle de l'œil doit être mise en valeur. Les médias fournissent ce qui manque aux codes sociaux en vigueur.

En tant que partisane de la libre expression, je m'oppose à la réglementation des médias (ou du Web). Chaque forme d'expression culturelle a sa propre dynamique, dont l'évolution ne peut jamais être pleinement aperçue. Mais il revient aux éducateurs de diagnostiquer ce qui manque à l'expérience de leurs étudiants, et de le leur procurer. Cela s'avère singulièrement crucial pour ce qui concerne la représentation des types corporels féminins dans le photojournalisme consacré aux célébrités et dans la publicité. Depuis l'émergence des clubs de remise en forme mixtes dans les années 1980, on a communiqué aux filles blanches de la classe moyenne l'image idéale d'une silhouette svelte et sculptée. Dans les années 1990, les héroïnes invraisemblablement pneumatisées de jeux vidéo de science-fiction animés donnèrent un élan considérable à la vogue pour l'augmentation mammaire. En conséquence, un amalgame étrange et peut-être impossible est apparu depuis dix ans : la femme au corps mince, élancé et tonifié avec un ventre plat et exhibé, mais aussi avec des seins spectaculairement

volumineux. Il est déjà assez difficile de maintenir pareille silhouette pendant les années hormonales de l'adolescence, mais l'infliger aux femmes plus âgées requiert d'elles un régime effréné d'exercice et de diètes, ainsi qu'un coûteux programme d'entretien qui inclut chirurgie plastique et liposuccion.

Seule la variété des images issues de l'art et de la culture du monde entier peut s'opposer à l'immense pouvoir des médias commerciaux. Malheureusement, aux États-Unis, les vénérables cours de panorama en histoire de l'art, avec leur stimulant parcours chronologique, perdent progressivement du terrain, qu'ils cèdent à des cours très pointus, ce qui signifie que la responsabilité d'acquérir et d'organiser des images représentatives incombera de plus en plus aux bibliothécaires spécialistes des arts, qui ont une vision large des collections universitaires d'aujourd'hui et de demain. N'est pas seulement requis un recensement temporellement complet des objets archéologiques ou associés aux beaux-arts, mais un archivage des images médiatiques. Après le triomphe de l'abstractionnisme d'avant-garde, ce sont les films et la publicité qui forment désormais le domaine de choix pour la contemplation du corps humain.

Je me sers souvent en classe de diapositives et, à en juger par cette expérience d'enseignement, je dois dire que les métamorphoses radicales des normes de la beauté féminine au fil des siècles frappent et fascinent les étudiants contemporains. Les œuvres que j'ai jusqu'ici privilégiées proviennent surtout de l'art occidental, tout simplement à cause de la grande importance que celui-ci accorde au nu. Ce qui suit est une reconstruction de la conférence que j'ai donnée au colloque de l'année dernière (à partir des notes qui m'avaient alors servi).

Règle générale, les femmes au corps large ou rond sont celles qui jouissent d'un statut privilégié lors de périodes agraires ou de privation, tandis qu'une silhouette féminine mince et linéaire obtient la faveur dans les sociétés urbaines ou les sociétés de cour. Quand la nourriture vient à manquer, une épouse dodue signale la richesse d'un homme et celle de ses terres. Mais, à une époque où la grossesse et l'accouchement pouvaient tous deux s'avérer difficiles et dangereux, il y avait aussi des raisons biologiques expliquant que les femmes bien en chair et hanchues étaient vues comme offrant de meilleures perspectives pour la maternité que les femmes minces aux hanches étroites. Nous savons aujourd'hui que le taux de graisse corporelle est lié à la fertilité : puisque la nature interprète un faible poids comme un signe de famine et donc comme insuffisant pour subvenir à une grossesse, les coureuses qui deviennent trop maigres peuvent souffrir d'aménorrhée. Avec la fixation actuelle des médias sur la minceur, les jeunes femmes sont déchirées entre nature et société : quand la graisse est l'ennemi, les jeunes femmes font la guerre à leur propre physiologie, fragile mais pouvant donner la vie.

À l'âge de pierre, l'embonpoint était beau parce qu'il signifiait vitalité et fertilité. La Vénus de Willendorf (env. 30 000 av. J.-C.), une petite statuette de calcaire trouvée en 1908 dans une berge surplombant le Danube en Autriche, est devenue l'un des objets les plus populaires de l'art mondial. Les seins sacciformes, le ventre renflé et les hanches empâtées unissent la femme à sa fonction procréatrice. Elle symbolise la santé et l'abondance. Mais comme l'indiquent de façon troublante le visage masqué et les bras atrophiés, elle n'a ni vision, ni parole, ni portée : aucune identité en tant qu'individu.

Existent d'autres objets de l'âge de la pierre, moins connus, eux aussi baptisés ironiquement d'après la Vénus romaine. La Vénus de Laussel, trouvée en 1911, fut gravée dans le mur bombé d'un abri de roche calcaire en Dordogne. Encore une fois, nous voyons le visage effacé, le ventre protubérant et les jambes réduites et cagneuses, privées de pieds, que l'on a parfois pu briser à l'occasion de rituels, possiblement afin d'empêcher la fertilité de fuir. La Vénus de Laussel tient une corne de bison, apparition précoce d'une corne d'abondance. Modelée tel un croissant de lune, elle porte l'inscription gravée d'un calendrier des mois lunaires.

La Vénus de Lespugue, trouvée au pied des Pyrénées en 1922, a été taillée dans l'ivoire (une défense de mammoth). Nous voyons ici, pour la première fois, un changement majeur dans le type corporel de la femme. La linéarité racée et fuselée de cet objet nous paraît moderniste. La tête de poupée est effacée, et les bras sont minces comme des fuseaux, de sorte que les seins et les fesses distendus pendent comme des sacs banane: moins des parties du corps que des possessions.

Poursuivant ce long processus de stylisation du corps féminin, il y eut les « idoles » de marbre trouvées dans des sépultures de l'archipel des Cyclades, au centre de la mer Égée (3000-2200 av. J.-C.). Les visages cycladiques sont effacés, à l'instar des objets de culte de l'âge de pierre, mais ils sont inclinés vers le haut, comme s'ils communiaient avec des forces invisibles. Désormais, la silhouette féminine est allongée et géométrique. Les organes sexuels ont été traités schématiquement: un delta pubien et d'étonnamment petits seins. La forme violonée des premières idoles cycladiques préfigure l'analogie occidentale entre le corps de la femme et les instruments à cordes, que l'on peut voir jusqu'à Picasso et Man Ray.

En Égypte ancienne, l'image de la femme prend la forme d'un objet *visuel*, d'une œuvre d'art sophistiquée. Dès l'époque de l'Ancien Empire, les sculptures funéraires du prince Rahotep et de sa femme Nofret (env. 2660 av. J.-C.) ont donné à voir des vêtements souples et moulants de lin ultra-fin, en plus d'une intéressante disparité de la couleur de la peau. La femme nantie, pouvant s'offrir le luxe d'éviter le soleil du désert, est plus pâle que son mari ou que ses esclaves. La sévérité mathématique du célèbre buste de Néfertiti (env. 1350 av. J.-C.), trouvé en 1912, est nouvelle dans les portraits de femmes. Néfertiti est tout tête, cependant que Vénus de Willendorf était tout corps. Les pommettes ciselées de Néfertiti ont la superbe du mannequin haute couture. (J'ai analysé le rapport entre Néfertiti et le culte égyptien de la beauté dans mon livre *Sexual Personae*.) Le style de l'aristocratie égyptienne s'est fait de plus en plus linéaire et longiligne, comme je l'ai illustré, pendant ma conférence, avec plusieurs princesses chic du Nouvel Empire (18<sup>e</sup> et 19<sup>e</sup> dynasties).

Les mystérieuses statuettes minoennes des prêtresses aux serpents (env. 1500 av. J.-C.), trouvées à Knossos en Crète, combinent les traditions précédentes. Nous voyons des seins jaillissants, dénudés, allaitants, que met en relief un costume hautement structuré : un corset taille de guêpe, un tablier double, une jupe à crinoline et à volants, puis un chapeau symbolique couronné d'un animal sauvage. Des serpents, dont on peut supposer qu'ils symbolisent la puissance de la terre, ondulent autour des bras levés de ces figurines. J'ai aussi montré des vases minoens à la forme rudimentaire, où les bras, levés comme ceux d'un prophète, sont juchés sur des bases en forme de cloches : le corps féminin est ici un récipient, comme Marie fut le vase d'élection fécondé par le Saint-Esprit.

On peut faire un lien frappant entre les princesses égyptiennes, vêtues de lin plissé, et les archaïques et colonnaires korés grecques (7<sup>e</sup>-5<sup>e</sup> siècles av. J.-C.), tenant leur offrande votive. J'aime comparer la simplicité du style attique de la sémillante koré en péplos et la timide koré de Chios, vêtue d'un ondoyant chiton bleu, tunique d'agrément ionienne. Nous voyons ici un sens précoce de la mode, associé à la côte ouest de l'Asie Mineure, fort cultivée et connue pour le lyrisme « féminin » de sa musique et de sa poésie. Les korés (« jeunes filles ») y étaient des ingénues, suggérant une féminité innocente et printanière. Elles devinrent plus sculpturales sous la forme des gracieuses caryatides du porche des Korés de l'Érechthéion (env. 415 av. J.-C.), sur l'acropole d'Athènes. Portant littéralement le toit sur leur tête, ces constructions grandioses font preuve à la fois de puissance et de contenance.

Dans l'art grec du premier classicisme, il n'y a pas de nus féminins de grande envergure : pareilles représentations n'étaient pas considérées comme convenables. (Les nus folâtres de la poterie pornographique illustraient des prostituées.) Plutôt, une étoffe lourde et moulante (le « look mouillé ») révèle le buste et les cuisses de la femme, comme dans le cas des trois déesses entremêlées, festoyant sur le fronton est du Parthénon (env. 438-432 av. J.-C.). Ces sculptures voluptueuses, avec leur féminité majestueuse et décontractée, remettent en cause l'affirmation courante voulant que les Athéniens aient été misogynes ou exclusivement homosexuels.

Mes exemples de nus hellénistiques (4<sup>e</sup>-1<sup>e</sup> siècles av. J.-C.) étaient l'Aphrodite de Syracuse, avec ses fesses en forme de poire, et la Vénus de Milo, dont le peignoir glisse de manière provocante le long de ses hanches alors qu'elle s'apprête à entrer dans son bain. Le motif de la femme au bain, transformant le regardeur en voyeur, se retrouve aussi

dans les canoniques Aphrodite de Cnide et Vénus du Capitole (*Venus Pudica*, ou « Vénus chaste »). Le déclin précipité de la réputation de la Vénus de Milo au cours du dernier demi-siècle démontre l'évanescence du style. Symbole de perfection féminine depuis 1820, date à laquelle on la découvrit sur l'île de Melos, la Vénus de Milo demeure présentée comme un parangon de beauté par des marques de crayons à dessiner ou des salons de coiffure. Mais les goûts ont à ce point changé qu'elle semble désormais flegmatique et large des hanches, et elle a disparu des livres d'art.

Même mutilée, la Niké (« Victoire ») de Samothrace (env. 190 av. J.-C.) illustre merveilleusement la puissance musculaire féminine, comme celle des caryatides. Niké est une femme d'action, ses grandes ailes battant l'air alors que les embruns marins plaquent ses étoffes vaporeuses tout contre son buste plantureux. La plupart des photographies publiées de la statue, qui surplombe l'escalier Daru du Louvre, ne montrent pas qu'elle se pose sur la proue d'un navire de guerre. Mais la brillante scène vue dans son ensemble racontait que Niké, une énergie féminine, pénétrait et dominait l'espace masculin : une bataille navale où elle est l'arbitre de la victoire et de la défaite.

Si j'avais disposé de plus de temps, j'aurais aimé montrer les déesses étrusques intronisées (env. 5<sup>e</sup> siècle av. J.-C.), qui définissaient la femme par son giron et ses bras chaleureusement tendus, et aussi d'antiques bustes romains qui faisaient le portrait de matrones vieillissantes, exhibant leurs rides et doubles mentons. Mais je suis passée au Moyen Âge avec la Vierge ouvrante du Musée national du Moyen Âge (Cluny), en bois sculpté et datant de l'Allemagne du quinzième siècle : les portes à charnières de ce tabernacle s'ouvrent pour révéler le corps de Marie en tant qu'espace interne. Ces populaires objets de dévotion, appelés *Shrine Madonnas* en anglais, furent finalement

interdits par le pape. Ils présentent Marie comme une cathédrale cosmique contenant Jéhovah et Jésus crucifié, comme si elle était une grande déesse mère, telle l'Isis ailée. Une fructueuse comparaison serait à faire avec la *Misericordia* de Piero della Francesca (*Vierge de miséricorde*, env. 1460), où une gigantesque Marie déploie sa cape, comme une chauve-souris ses ailes, pour abriter l'humanité.

Se tenant dans l'élégante pose en « S » du haut Moyen Âge courtois, la Vierge en vermeil doré (1339) de l'abbaye de Saint-Denis peut être comparée avec sa descendante, la blonde déesse de Botticelli dans *La naissance de Vénus* (env. 1485). La sinueuse ligne de ces figures est celle d'un type durable de beauté féminine. Dans son excellent livre *Le nu*, Kenneth Clark compare les femmes idéales de la Renaissance florentine et vénitienne, en lesquelles il voit une Vénus cristalline d'une part et une Vénus végétale de l'autre. Intellectuelle, grande et peu poitrinée, la première est comme la Vénus réservée de Botticelli, tandis que la seconde est langoureuse, indolente et opulente, ses formes organiques ressemblant au relief ondulé des collines. Pour exemple du style vénitien, j'ai choisi, chez Titien, les planteuses *Vénus d'Urbino* (1538) et *Vénus au miroir* (1555), cette dernière qui instaura les thèmes du narcissisme et de l'examen de soi-même. La coquine vision arriérée offerte par le *Jupiter et Io* du Corrège (1532) démontre que les artistes vénitiens trouvaient sexy la chair d'un corps illustré de pied en cap (et même avec la cellulite des « zones sensibles »).

La lignée se poursuit clairement jusqu'à Rubens, qui étudia l'œuvre de Titien en Italie. Mes exemples rubéniens étaient *La toilette de Vénus* (1612-1615), *Vénus au miroir* (1655), *La petite fourrure* (Hélène Fourment, seins nus, en *Venus Pudica*, 1635-1640) et *Les trois Grâces* (1636-1638), dans lesquelles les nymphes sylphidiennes de Botticelli sont devenues des femmes potelées, dodues et affables,

avec des pieds fermes de paysannes. D'amusants exemples de femmes physiquement imposantes que l'on trouve chez Rubens incluent les robustes et musculeuses rameuses de l'allégorique vaisseau de l'État dans sa série *Vie de Marie de Médicis* (16<sup>e</sup> panneau, 1622-1625), réalisée pour le palais du Luxembourg. Afin de démontrer les extrêmes de l'érotisme rococo, je suggère de comparer les peintures qu'a consacrées Boucher à deux des maîtresses de Louis XV : la nacrée *Odalisque blonde* (Mlle O'Murphy, 1745), aux jambes écartées, puis *Madame de Pompadour* (1758, Galerie nationale d'Écosse), ce dernier tableau présentant l'indiscrette confidente du roi comme la quintessence de la haute couture, dans sa robe enrubannée et décolletée, alors même qu'elle se prélassait d'un air docte avec (oh ! surprise !) un livre à la main.

La peinture réaliste et romantique du 19<sup>e</sup> siècle offre une éblouissante variété de types corporels. J'ai montré *La grande odalisque* d'Ingres (1814) et *l'Olympia* de Manet (1863) pour illustrer le nu qui suit la tradition vénitienne de la beauté couchée et lubriquement accessible. La première, avec sa forme de courgette et la plante perversement lisse de ses pieds, est une esclave sexuelle turque, boudeuse et anesthésiée, tandis que la seconde (un hommage à la *Vénus d'Urbain* de Titien), avec sa pâle lumière aurorale, montre une astucieuse femme d'affaires parisienne pourvue d'un regard légèrement ennuyé et scandaleusement direct. D'autres styles du 19<sup>e</sup> siècle sont représentés par le portrait qu'a fait Ingres de *Mademoiselle Rivière* (1805), imperturbablement complète avec sa robe style Empire d'inspiration grecque, son boa d'hermine et ses gants moutarde, puis par la maussade *Symphonie en blanc n° 1* de Whistler (1862), la « Fille en blanc » avec ses cheveux dénoués et sa robe pré-raphaélite déstructurée.

Au 20<sup>e</sup> siècle, les séduisantes formes féminines demeurèrent une inspiration centrale dans l'œuvre de Matisse, avec son audacieux lyrisme, et de Picasso, un maître des mutations stylistiques. Un superbe exemple est la *Jeune fille devant un miroir* de Picasso (1932), où les seins et le ventre de sa maîtresse deviennent des pommes et une poire suspendue, tandis que les papiers peints hachurés de Matisse évoquent des fourrés paradisiaques. Un autre artiste moderne qui voyait le corps féminin de façon mythologique fut le sculpteur Henry Moore, dont les monumentales mères nourricières étendues (inspirées par l'art maya) suivent les formes du paysage ou, évidées, exhibent l'espace interne du pouvoir créateur féminin.

Après la Première Guerre mondiale, c'est Hollywood qui, à l'ère des studios, a repris à son compte l'ambivalente histoire d'amour de l'art occidental avec le corps féminin. Je puisai mes dernières diapositives à même la collection d'images médiatiques que j'ai aidé à constituer à l'Université des arts depuis quinze ans. Jean Harlow, avec ses seins louses et pantelants, marquait une rupture avec les *flappers* hyperactives des années 1920, qui bandaient leur poitrine pour un look plat et androgyne. Exactement au même moment (au début des années 1930), Mae West arborait son costume le plus caractéristique, celui de Diamond Lil : la taille de guêpe corsetée venant de la Belle Époque, révolue depuis belle lurette, mais figurant à l'évidence dans les rêveries nostalgiques de son vaste public. Entre-temps, Norma Shearer se faisait photographier dans la nouvelle robe du soir de Madame Vionnet, simple, élégamment fuselée et exhibant avec audace le creux des reins.

Dans le rôle de l'impératrice Poppée, dans le film *Le signe de la croix* de Cecil B. DeMille (*The Sign of the Cross*, 1932), Claudette Colbert illustre comment les anciens archétypes de la femme fatale servaient à costumer les

vamps hollywoodiennes. On peut voir la même chose sur l'affiche controversée de *Soudain l'été dernier* (*Suddenly, Last Summer*, 1959), où Elizabeth Taylor, à peine contenue dans un maillot de bain blanc et moulant, émerge d'entre les vagues comme Aphrodite. Mes autres exemples tirés de l'histoire d'Hollywood incluaient la célèbre pin-up de 1943 représentant Betty Grable, qui démontre à quel point les proportions féminines idéales ont changé. Les «jambes sensass» de Grable, jadis parfaites, ont désormais l'air un peu courtaudes parce que les mannequins aux jambes longues de l'ère sportive, inaugurée par Cheryl Tiegs dans les années 1970 avec son look de la «Californienne», ont conditionné notre œil. Avant la Seconde Guerre mondiale, les mannequins et actrices émaciées d'aujourd'hui (telles Nicole Kidman et Gwyneth Paltrow) auraient été considérées comme misérablement décharnées et dégingandées.

On peut retracer la blondeur à gros seins (une catégorie moderne cardinale) de Harlow à Marilyn Monroe, et jusqu'à ses disciples fort poitrinées comme Jayne Mansfield, qui joue avec humour de sa silhouette caricaturalement exagérée. Monroe a les lèvres assouplies, moites et mi-closes des odalisques françaises. La brassière «torpille conique» des années 1950 (parodiée par le costume de scène mortellement pointu que Jean Paul Gaultier a conçu pour Madonna) déployait le sein comme arme sociale. Une diapositive composite montrait la constellation Monroe-Mansfield toujours florissante chez cette Texane rubéniennne, Anna Nicole Smith.

Vers la fin des années 1990, Jennifer Lopez a marqué l'histoire en popularisant le «pétard» noir et latino: les fesses n'avaient auparavant jamais été au centre de l'érotisme blanc anglo-américain. Mais cette avancée dans l'acceptation des contours naturels de la femme fut assombrie, au cours des dix dernières années, par une tendance

corrective trompeuse consistant à employer le logiciel Photoshop afin d'amincir les visages et les corps des femmes en couverture de magazines. J'ai montré une couverture de *Rolling Stone*, parue en 2002, qui allongeait flatteusement les jambes trapues et le buste ramassé de Britney Spears. Une diapo de Christina Aguilera, l'air vicieuse et maigre comme un clou, illustra le syndrome de la lolita ou de la fillette-catin.

Ma dernière diapositive fut celle de l'actuelle caisse de bière St. Pauli Girl («*Germany's fun-loving beer*»). Elle montre une joyeuse serveuse de taverne allemande, sa poitrine débordant son corsage de paysanne et chacune de ses mains soulevant sans effort trois chopes de bière mousseuse : tout un exploit ! Ses bras sont grand ouverts, dans la pose accueillante des madones médiévales. La St. Pauli Girl s'inscrit dans la lignée rubénienne des femmes puissantes, exubérantes et pleines de vie. Mais St. Pauli est le quartier chaud de Hambourg, où les marins font la fête. Donc, soupçonnera-t-on, la St. Pauli Girl pourrait elle aussi figurer au menu.

Dans cette société transitoire, où la famille étendue et les liens communautaires d'antan se sont effondrés, le corps est devenu, pour le pire ou pour le mieux, un marqueur primordial de l'identité. Le style est cyclique : tous les standards en viendront à changer. Mais cela pourrait ne pas s'avérer assez tôt pour les jeunes gens (des femmes et de plus en plus des hommes), bombardés par les images de corps « meilleurs » que ceux dont ils ont hérité. En invitant à explorer l'histoire, nous pouvons réduire les pressions et l'angoisse. Compagnons et compétiteurs figurent en nombre incalculable dans le grand livre d'images du passé.

## LES PIÈGES DE LA CHIRURGIE PLASTIQUE

**LA CAPACITÉ DE RESCULPTER NOS CORPS ET VISAGES PEUT  
NOUS ENFORCIR. MAIS NOUS PRIVE-T-ELLE AUSSI  
DE NOTRE PROPRE ET UNIQUE BEAUTÉ ?  
ET NEUTRALISE-T-ELLE TOUT ATTRAIT SEXUEL ?**

Sculpture vivante, la chirurgie plastique est un triomphe de la médecine moderne. Parce qu'elle permet de corriger la nature, la chirurgie esthétique symbolise l'exercice conquérant du libre arbitre de l'être humain sur la biologie. Pourvu d'un nouveau visage et d'un nouveau corps, celui-ci est devenu sa propre œuvre d'art.

Encore naguère largement réservée aux industries du divertissement et de la mode, la chirurgie plastique est devenue routinière dans le milieu des affaires aux États-Unis, même chez les hommes. Pour les carrières de haut niveau, un look jeune, frais et dispos est désormais considéré comme essentiel au maintien en poste et à l'avancement professionnel. À mesure que la chirurgie esthétique est devenue plus répandue et plus abordable, elle est pratiquement devenue un droit civique, un privilège permettant l'égalité des chances, qui était auparavant l'apanage, au premier chef, d'une élite fortunée qui pouvait s'envoler jusqu'au Brésil pour un discret remodelage.

Les questions que soulève la chirurgie plastique ont souvent une teinte moraliste. La chirurgie esthétique est-elle une simple frivolité incitant à la dépense, un exercice narcissique? La pression de modifier son visage et son corps retombe-t-elle davantage sur les femmes à cause d'un sexisme endémique? Et des stéréotypes racistes coercitifs sont-ils à l'œuvre dans la tendance parmi les femmes noires à affiner leur nez ou parmi les femmes asiatiques à « occidentaliser » leurs yeux?

Toutes ces questions éthiques méritent que l'on s'en préoccupe attentivement. Mais j'avance que rien n'empêchera l'espèce humaine d'aspirer à la beauté et à une perfection chimérique. C'est l'un de nos instincts les plus profonds et les plus purs. Dès la préhistoire, les peuples tribaux ont aplati leur crâne, percé leur nez, allongé leur cou, étiré leurs lobes d'oreilles, et scarifié ou tatoué leur corps entier afin de parvenir au look qui saurait susciter le plus d'admiration. La mutilation est assortie à l'œil de qui regarde.

Quoiqu'il ne fasse aucun doute que la chirurgie esthétique progressera de manière inarrêtable, nous avons tout de même le loisir de demander s'il est possible d'améliorer son application actuelle. Je n'ai pas été opérée et ne projette pas de l'être, admettant par hypothèse que les intellectuelles, au moins, devraient peut-être essayer de résister. (En revanche, on ne souhaite pas effrayer les chevaux!) Au cours des quinze dernières années, je suis devenue de plus en plus mal à l'aise avec les styles régnants de la chirurgie plastique aux États-Unis. Quelles normes impose-t-on aux femmes adultes ou vieillissantes?

J'aimerais suggérer l'idée que les modèles sur lesquels plusieurs chirurgiens américains s'appuient actuellement pour remanier le corps et le visage de la femme sont beaucoup trop restreints. Avec le temps, l'œil peut être conditionné, ce pourquoi nous en sommes venus à accepter

une vision amoindrie et même avilissante de la femme comme ingénue, la représentation badine d'une obligeance de fillette. Ni bombe sexuelle ni dominatrice, elle n'est qu'une gentilette minette sans griffes.

Pendant la grande période hollywoodienne du *studio system*, entre les années 1920 et le début des années 1960, des techniques pionnières de maquillage ont réussi ce que fait maintenant la chirurgie plastique afin de remodeler l'apparence des vedettes, tant masculines que féminines. Par exemple, dans *Mirage de la vie* (*Imitation of Life*) ou *Les plaisirs de l'enfer* (*Peyton Place*), on fit paraître Lana Turner, alors parfaitement mûre, comme une version resplendissante et divinement sensuelle d'une femme du même âge qu'elle. Ce qui fait problème aujourd'hui est qu'Hollywood attend des actrices dans la quarantaine ou la cinquantaine qu'elles aient l'air plus jeunes de vingt ou trente ans. L'idéal est devenu l'enjouée poupée Barbie ou la nymphette minaudière, et non pas une femme du monde sophistiquée. Le visage des femmes est effacé, gommé comme dans un dessin animé. En Europe, au contraire, les femmes plus âgées sont encore tenues pour sexy : on accorde aux femmes la dignité venant du vécu et de l'expérience. La femme européenne est dotée d'une réserve ou d'une mystique en raison de sa maîtrise présumée de l'art ésotérique de l'amour.

Pourquoi un tel décalage culturel ? Magnats des studios, réalisateurs, scénaristes, maquilleurs ou compositeurs, plusieurs fondateurs d'Hollywood étaient des émigrés européens issus de milieux sociaux allant de paysan à professionnel. Les modèles de beauté européens reposent sur des cas exemplaires classiques : sur la lumineuse sculpture grecque, avec sa symétrie et ses proportions mathématiques, ou sur la peinture à l'huile des grands maîtres, avec leur magnifique art du portrait consacré à

d'élégants aristocrates et à d'hypnotiques femmes fatales. Forme populaire et prématurément ambitieuse, enracinée dans les humbles nickelodéons et salles de jeux, le cinéma hollywoodien s'évertua à rehausser son prestige en faisant appel à un noble passé. Les studios présentèrent leur écurie de vedettes comme un panthéon grec de divinités ressuscitées, de symboles sexuels doués d'une splendeur inatteignable.

Mais les assises que trouvait Hollywood dans le grand art ont disparu. Dans notre ère de la superproduction, marquée par les effets spéciaux numériques et les films d'action ou d'aventure endiablés, rares sont les producteurs et réalisateurs qui choisissent d'enraciner le genre qu'ils privilégient dans les ascendants fournis par les beaux-arts. Au contraire, ils sont plus susceptibles de se voir inspirés par les comédies télévisées grinçantes ou les jeux vidéo holographiques, avec leur distribution fantaisiste de héros à la musculature surdéveloppée et de tentatrices pneumatisées. On peut percevoir la profonde influence des jeux vidéo dans la redéfinition du type corporel féminin suprême, inspiré par des superhéroïnes amazones comme Lara Croft : des seins volumineux avec un ventre plat et des hanches maigres, une silhouette anormale sur le plan hormonal, à laquelle peu de femmes parviendront sans intervention chirurgicale ou liposuccion.

Maximiser ce qui nous rend attrayants ou sexuellement désirables est un objectif légitime dans toute société, hormis pour les plus puritaines. Mais la possible régression de la norme américaine en matière d'attrait sexuel féminin a de quoi nous inquiéter. Après les années 1960, dans une culture où il est facile d'obtenir un divorce à l'amiable, les femmes plus âgées se sont trouvées à rivaliser contre des femmes nubiles dans la vingtaine, qui se font cueillir en tant que secondes épouses décoratives par des hommes

ambitieux, aux prises avec le démon de midi. La chirurgie esthétique semble placer les joueurs au même niveau. Mais à quel prix ?

La bonne chirurgie découvre et révèle la personnalité ; la mauvaise chirurgie la dissimule ou la déforme. Le masque du visage ne devrait pas être figé ou robotisé. Nous ignorons toujours quels risques neurologiques pourrait entraîner, à long terme, l'usage du produit non chirurgical Botox, une toxine injectée sous la peau pour paralyser les muscles faciaux et lisser rides et ridules. Il ne fait aucun doute, cependant, que des praticiens inaptes administrent parfois le Botox en quantités excessives, de sorte qu'à l'occasion d'événements publics, il arrive même de voir d'éminentes célébrités, fin trentaine ou quarantaine, avec des fronts effroyablement cireux, voire momifiés. Les acteurs qui abusent du Botox renoncent à la mobilité expressive nécessaire à la représentation du caractère. Nous ne verrons probablement jamais plus de « visages classiques » parmi les femmes accomplies d'un certain âge : le genre d'air sévère, impérieux et raviné des redoutables visionnaires comme Diana Vreeland ou Lillian Hellman.

Le problème urgent est que, de nos jours, les chirurgiens esthétiques puisent à un répertoire d'images trop limité. La chirurgie plastique est une forme d'art : les chirurgiens ont donc besoin d'une formation en art de même qu'en médecine. Faute d'un vocabulaire visuel plus large, un trop grand nombre de chirurgiens continueront à homogénéiser les femmes, les privant d'autorité et les réduisant à une uniformité générique standardisée. Et faute d'un sens de la psychologie, les chirurgiens ne peuvent discerner et renforcer la personnalité unique d'une femme.

Pour que la chirurgie esthétique préserve ou recouvre nuance et subtilité, il faudrait que les chirurgiens méditent les grandes œuvres de la peinture et de la sculpture. Et les femmes doivent elles-mêmes se refuser à rechercher et à perpétuer une artificielle jeunesse qui anéantit leur propre valeur culturelle.

## FÉMINISME D'HIER ET D'AUJOURD'HUI : IDÉOLOGIE, ACTION ET RÉFORME

Le féminisme fait à nouveau la manchette. Après une longue période pendant laquelle les débats féministes ont été surtout réservés à des sites web et à des livres qui, même bien reçus par la critique, n'ont pas trouvé de lectorat extérieur au cercle féministe, la campagne présidentielle actuelle a ramené la guerre des sexes en plein cœur du ring\*. La candidature d'Hillary Clinton a suscité une explosion de propos acrimonieux et de réactions médiatiques internationales. Hillary n'est pas, contrairement à ce que l'on avance trop souvent, la première femme à briguer la présidence : elle est précédée de toute une longue lignée de préceuses déterminées, commençant par Victoria Woodhull en 1872 et Belva Lockwood en 1884, puis se poursuivant par Margaret Chase Smith, Patsy Mink, Bella Abzug, Shirley Chisholm, Patricia Schroeder, Lenora Fulani et Elizabeth Dole. Toutefois, alors qu'elle s'empare des primaires d'État comme d'autant de trophées, Hillary s'est rendue beaucoup plus loin que n'importe quelle candidate antérieure et, qu'elle gagne ou qu'elle perde, elle aura pavé la voie pour les femmes ambitieuses qui lui succéderont.

Quant à savoir si ou dans quelle mesure le sexisme a fait obstacle à la campagne d'Hillary, la controverse continuera pour de nombreuses années. Les médias l'ont-ils traitée plus durement que ses adversaires masculins ? A-t-elle joué la carte femme avec opportunisme ? Il ne fait aucun doute que, pour des raisons complexes, Hillary s'est attiré des stéréotypes mythiques et archaïques : la sorcière, la vieille bique, la garce, la mégère, la harpie casse-couilles. Dans un communiqué de presse à propos d'Hillary, intitulé *Ignorance and Venom. The Media's Deeply Ingrained Sexism* (ou *Ignorance et venin. Le sexisme profondément enraciné des médias*), la National Organization for Women, qui croupissait dans une obscurité relative depuis près de dix ans, a profité de l'occasion pour proclamer que « la misogynie médiatique a atteint des sommets jamais vus » – déclaration qu'à titre de professeure en humanités et en études médiatiques, je trouve franchement ridicule.

Plus tôt cette année, le *New York Times* publiait un incendiaire texte d'opinion signé par Gloria Steinem, la doyenne du féminisme américain depuis près de quatre décennies : cette intervention majeure, qui visait à défendre Hillary, déclarait qu'« aux États-Unis, le sexe est probablement la force la plus restrictive qui soit », une autre généralisation extrêmement discutable. Steinem a décrit Hillary comme la noble victime du sexisme et a, dans les faits, exhorté toutes les femmes à voter pour elle au seul motif qu'elle est une femme. À travers la blogosphère et le courrier des lecteurs publié sur les sites d'actualités, on a accusé les femmes démocrates qui, comme moi, appuient Barack Obama d'être des « traîtresses » qui minent le féminisme. À ma décharge, je dirais qu'en politique, les femmes ont progressé si rapidement – nous avons des mairesses, des sénatrices, des gouverneures, et même une présidente à la Chambre – qu'il n'est plus nécessaire, si cela a même jamais

été le cas, de souscrire à une solidarité féminine nous obligeant à marcher au pas. Les femmes sont des créatures rationnelles qui, à chaque élection, peuvent accorder leur vote selon les mérites qu'elles reconnaissent aux uns et aux autres.

Quoi qu'il en soit, on peut prétendre qu'Hillary est une candidate imparfaitement féministe dans la mesure où toute sa vie publique a été liée à la carrière de son mari; de plus, sa performance professionnelle a été, par le passé, pour le moins inégale, notamment en ce qui concerne la réforme du système de la santé. En n'ayant jamais élu de femme à la tête de leur gouvernement, les États-Unis ont pris un retard gênant sur d'autres nations, mais c'est en partie imputable aux exigences spéciales de la présidence. Les femmes ont eu beaucoup plus de facilité à devenir première ministre, soit la chef d'un parti qui s'approprie le pouvoir quand ledit parti gagne une élection. Le président des États-Unis symbolise et unifie une très vaste nation et doit aussi servir à titre de commandant en chef des forces armées, ce qui impose une pression singulière aux femmes briguant ce rôle. Fragmentée par les politiques identitaires, l'éducation a inadéquatement préparé les femmes à briguer la présidence, ce pourquoi je demande depuis près de vingt ans que les jeunes féministes étudient l'histoire militaire.

Depuis l'énorme controverse entourant Anita Hill, qui témoigna contre la nomination de Clarence Thomas à la Cour suprême en 1991, rien n'a fait davantage pour éveiller et revitaliser le féminisme que la candidature d'Hillary Clinton. Il est donc temps de faire un bilan. Où en est le féminisme et quel est son avenir? Et pourquoi le féminisme a-t-il perdu en importance après avoir connu une grande visibilité pendant les guerres culturelles des années 1980 et du début des années 1990, alors que les médias consultaient fréquemment les leaders féministes

sur tous les sujets touchant les femmes? Ironiquement, c'est pendant les deux mandats du président Clinton que les féministes, qui étaient des acteurs clés de l'arène publique, ont commencé à perdre du terrain. Tout au long des années 1990, les actualités rapportaient régulièrement à quel point les jeunes femmes étaient alors peu nombreuses à vouloir se dire féministes.

Deux innovations technologiques, la télévision par câble et Internet, relâchèrent l'emprise que les leaders féministes américaines avaient exercée pendant vingt ans sur le discours médiatique à propos du sexe. Se révélait soudain une profusion d'autres points de vue. Contre toute attente, une nouvelle cuvée de femmes conservatrices très directes fit son apparition lors des années 1990: Laura Ingraham, Barbara Olson, Monica Crowley, Ann Coulter, Michelle Malkin, qui brouillèrent les attentes habituelles concernant la retenue féminine. Ces femmes, qui avaient étudié dans des universités d'élite et qui, pour certaines, avaient œuvré au sein de l'administration républicaine de Richard Nixon et de Ronald Reagan, étaient dynamiques, articulées, drôles et incroyablement plus sexy et glamourieuses que leurs maussades adversaires féministes. Le vieux stéréotype, incarné par Pat Nixon, de la femme conservatrice vieux jeu, coincée, susurrante et déférente fut anéanti. Les féministes de la vieille garde, qui passaient désormais pour dogmatiques et dépourvues de tout sens de l'humour, perdaient les guerres cathodiques au profit d'une nouvelle espèce de femmes pleines de cran et axées sur les préoccupations réelles de la population. Barbara Olsen, tuée dans l'attaque du Pentagone le 11 septembre 2001, avait été la cofondatrice d'une association de femmes conservatrices et libertariennes, le Independent Women's Forum, qui avait été formé initialement en réaction au parti pris des médias progressistes dans la couverture de l'affaire Anita

Hill, qui impliquait directement, et peut-être indûment, des femmes journalistes du Nord-Est.

Après le 11 Septembre et l'invasion de l'Irak, en pleine ère de terrorisme, des enjeux de vie et de mort et des conflits civilisationnels reléguèrent encore davantage au second plan les questions d'égalité des sexes. Les insignes, l'uniforme et l'histoire militaires connurent un regain de popularité, de même que la masculinité traditionnelle, ce dont témoignaient même les jouets pour enfants. Par les commentaires que leur a inspirés cette tournure des choses, évidemment cataloguée comme « réactionnaire », les féministes ont paru coupées de la réalité contemporaine. Quand notre survie est en jeu, peut-être avons-nous besoin de nous unir en tant qu'êtres humains plutôt que de nous quereller entre sexes. L'héritage du 11 Septembre a posé un problème à Hillary Clinton quant à ses aspirations politiques. La nécessité actuelle pour une candidate à la présidence de faire preuve de caractère et de montrer sa maîtrise des sujets militaires a assurément incité Hillary à voter pour la catastrophique résolution guerrière autorisant le président Bush à employer la force militaire en Irak, une décision qui est revenue la hanter et qui a fait d'elle une cible privilégiée de cette ingénieuse et audacieuse guérilla féminine, Code Pink.

Mais précisément, qu'est-ce *donc* que le féminisme ? S'agit-il d'une théorie, d'une idéologie ou d'une praxis – c'est-à-dire d'un plan d'action ? Se peut-il que le féminisme soit à ce point occidental en ses principes qu'il ne puisse être exporté en d'autres cultures sans les déformer ? Quand nous trouvons des traces de féminisme dans l'œuvre d'écrivaines du Moyen Âge ou de la Renaissance, sommes-nous en train d'exporter à rebours des idées modernes ? Qui est et qui n'est pas féministe, et qui peut le dire ? Qui peut conférer légitimité ou authenticité ? Une féministe doit-elle

appartenir à un groupe ou se conformer à une idéologie dominante, ou à ses sous-ensembles? Qui déclare, et de quel droit, ce qu'il est et n'est pas permis de penser ou de dire à propos des questions touchant le sexe et le genre? Et le féminisme est-il intrinsèquement un mouvement de la gauche, ou peut-il exister un féminisme qui soit basé sur des principes conservateurs ou religieux?

De Christine de Pisan à Mary Wollstonecraft en passant par Anne Bradstreet, il y a bel et bien eu des textes épars, en prose et en poésie, qui se sont élevés contre l'insuffisance des droits des femmes et la fragilité de leur condition sociale, mais le féminisme en tant que mouvement organisé, lui, a commencé au milieu du 19<sup>e</sup> siècle, sous l'inspiration du mouvement pour l'abolition de l'esclavage – de même que la renaissance du féminisme dans les années 1960 fut stimulée par le mouvement des droits civiques, qui prenait pour cible la ségrégation des Afro-Américains et leur exclusion du processus électoral, dans le Sud Jim Crow\*. On avait donc d'emblée conçu le féminisme afin d'accroître les libertés d'un groupe opprimé. Et le féminisme fut toujours lié à la démocratie: que sa naissance ait eu lieu en Amérique ne tient pas du hasard, pas davantage que son influence sur les débuts du féminisme britannique.

En général, le féminisme n'a pas su reconnaître tout ce qu'il doit à la tradition occidentale des libertés civiles, héritée de la Grèce antique: non pas seulement de la démocratie déficiente de l'Athènes classique, avec son économie esclavagiste et sa restriction de la vie des femmes, mais, bien avant, de la première apparition de la voix individuelle dans la poésie de la période archaïque, dont l'un des meilleurs praticiens fut la première écrivaine d'importance au monde, Sappho de Lesbos. Deuxièmement, la théorie féministe n'a pas su reconnaître tout ce que l'émergence du

féminisme moderne doit au capitalisme et à la révolution industrielle, qui transformèrent l'économie, multiplièrent les professions et donnèrent aux femmes, pour la première fois dans l'histoire, la chance de gagner elles-mêmes leur vie et d'échapper à leur dépendance par rapport au père ou au mari. L'émancipation des femmes qu'a permise le capitalisme n'est nulle part plus manifeste que dans ces appareils magiques destinés à alléger la besogne domestique, comme les machines à laver et les sèche-linge automatisés, que la plupart des Occidentaux de la classe moyenne tiennent maintenant pour acquis.

Troisièmement, l'histoire du féminisme a insuffisamment reconnu à quel degré la religion a formé ou influencé les fondatrices du mouvement des suffragettes – c'est-à-dire, la mobilisation pour obtenir le droit de vote pour les femmes. Qu'un aussi grand nombre de féministes américaines de la première heure aient été des quakers ne tient pas du hasard : par exemple, Susan B. Anthony était la fille d'un fermier quaker, et Lucretia Mott était pasteure quaker. C'est dans les rencontres de culte des quakers, où hommes et femmes étaient traités comme des égaux, que les femmes ont d'abord appris l'art oratoire. Puisqu'elle a été motivée par un idéalisme et des paradigmes religieux, la quête du droit de vote ne peut être automatiquement définie comme un mouvement de la gauche. En effet, le conservatisme social de la plupart des leaders du mouvement suffragiste fut signalé par l'attrait qu'exerçait sur elles le mouvement pour la tempérance, dont l'objectif de bannir l'alcool aux États-Unis mena finalement aux quatorze années socialement perturbatrices de la Prohibition, au lendemain de la Première Guerre mondiale. Au 19<sup>e</sup> siècle, on voyait dans l'alcool un problème qui concernait les femmes : c'est-à-dire que les hommes de la classe ouvrière étaient réputés gaspiller en alcool les maigres revenus familiaux, ce qui

entraînait à son tour la négligence ou la maltraitance des épouses et des enfants. La tempérance, qui éclata au grand jour dans les années 1870, fut surnommée la « Croisade des femmes » ou la « Guerre sainte des femmes ». Les femmes de la tempérance se rassemblaient en groupes à l'extérieur des saloons, où elles priaient, chantaient des cantiques, bloquaient l'entrée et, de manière générale, se rendaient les plus importunes possibles. Plusieurs saloons durent déménager ou fermer boutique. Dans l'histoire de la mobilisation des femmes pour l'action sociale, il s'agissait de l'un des tout premiers exemples.

Cependant, l'impulsion ici manifeste de réglementer les comportements privés s'avéra un élément persistant du féminisme, qui allait refaire surface dans la virulente croisade antipornographie des années 1970 et 1980. Face à l'adhésion de Victoria Woodhull à l'amour libre – Susan B. Anthony et d'autres pensaient que tout le mouvement en serait terni et politiquement condamné –, les leaders suffragistes du 19<sup>e</sup> siècle réagirent de façon punitive. Un objectif contraire les motivait, celui de sauver les femmes du « vice », soit des griffes de la prostitution. Elles voyaient la sexualité hors du mariage traditionnel comme un danger que des normes morales devaient conjurer. Le dévouement presque religieux d'Anthony à la cause et l'irritable ressentiment que lui inspirait l'influence exercée par les besoins de la famille et des enfants sur ses collègues témoignaient eux aussi de la prééminence de l'idéologie sur le privé. À la fin de sa vie, Anthony était révérée et unanimement honorée, mais peut-être que sa fixation obsessionnelle sur un seul enjeu n'était pas le modèle d'une vie équilibrée.

Il y a d'autres omissions ou chapitres manquants dans l'histoire que l'on fait habituellement du féminisme : Margaret Sanger, qui fut la mère nourricière de Planned Parenthood et une audacieuse pionnière des droits reproductifs,

et qui fut écrouée en 1916 pour avoir ouvert à New York une clinique pour la régulation des naissances, adhérait publiquement à l'eugénisme, la philosophie de reproduction sélective qu'adoptèrent les nazis dans le contexte de leur campagne brutale visant à purifier la race humaine de ses indésirables.

Les féministes de la première vague consentirent d'énormes sacrifices, faisant preuve d'un courage et d'une audace immenses en exigeant non seulement le droit de voter, mais aussi la réforme des lois qui empêchaient les femmes de signer un contrat ou leur refusaient le droit à la propriété. Au 19<sup>e</sup> siècle, des caricatures satiriques représentaient les leaders suffragistes comme des mutants semi-viriles, affichant pantalons et cigares masculins et menaçant de détrôner les hommes de leurs positions à la maison et dans la sphère publique. Les premiers discours que prononcèrent les suffragettes dans la rue furent considérés comme une scandaleuse atteinte à la bienséance. Il peut paraître curieux qu'après la guerre de Sécession, les premiers États à accorder aux femmes américaines le droit de vote aient été ceux des territoires de l'Ouest. Mais la région du Nord-Est, cœur intellectuel et culturel de la nation, résista. Même en 1915, les gouvernements locaux du Massachusetts, de New York, de la Pennsylvanie et du New Jersey rejetèrent un amendement qui devait conférer aux femmes le droit de voter. Ce furent les États de l'intérieur, où hommes et femmes se livraient côte à côte à des travaux manuels, qui virent en premier les femmes comme des égales, tandis que dans l'Est dominait toujours la délicate persona de la «*lady*», avec son code de finesse et de décorum. Dans l'Est et dans le Sud profond, la *lady* et le *gentleman* semblaient ne pas appartenir à la même espèce.

Le 19<sup>e</sup> amendement de la Constitution, accordant aux femmes le droit de vote, fut finalement adopté en 1920

après une série de protestations de plus en plus intenses : dès 1907, des parades massives défilaient à New York et à Washington avec chevaux, chars et bannières, une pompe extraordinaire que les féministes américaines avaient empruntée à leurs homologues britanniques. Les féministes britanniques, menées par Emmeline Pankhurst, étaient paradoxalement plus agressives, plus attirées par l'affrontement militant et l'action directe. À Londres, les féministes fracassaient les fenêtres et débarquaient dans les réunions gouvernementales. En 1910, elles tentèrent de pénétrer de force dans la Chambre des communes. Une rixe de six heures mena à des arrestations et des incarcérations massives. Plus tard, tant en Angleterre qu'aux États-Unis, on se servit de méthodes barbares de gavage contre des féministes écrouées.

En 1917, les tactiques de femmes qui protestaient à l'extérieur de la Maison-Blanche entachèrent la réputation du féminisme américain. Tenant des placards qui réclamaient le droit de vote pour les femmes, elles manifestèrent en silence et avec dignité des mois durant. Mais quand, en ce temps de guerre, les messages se firent plus provocateurs, les passants masculins devinrent agressifs, puis violents. L'une des pancartes donnait au président Woodrow Wilson le surnom de « Kaiser Wilson »\*. Des foules hostiles commencèrent à se masser là tous les jours : les pancartes furent immédiatement mises en pièces et les femmes elles-mêmes, rossées. La police interdit finalement les manifestations sous le prétexte qu'elles menaçaient la sécurité et l'ordre publics. Déplorablement, les féministes avaient commencé à ressembler à des subversives antipatriotiques. On peut donc prétendre qu'avant, pendant et après la Première Guerre mondiale, l'escalade de la rhétorique anti-féministe en Angleterre et aux États-Unis ne fut pas forcément antifemme à proprement parler, mais qu'elle a

pu être dans certains cas une réaction compréhensible à ce qui était devenu, chez certaines suffragettes, un extrémisme et un fanatisme idéologiques.

Nombre des femmes animées et sexuellement aventureuses des années folles, qui buvaient, fumaient, juraient, et s'adonnaient à des danses débridées comme le charleston, se dissociaient de l'étiquette féministe. Et, effectivement, la transformation révolutionnaire vécue par les femmes de cette décennie n'était qu'en partie attribuable au mouvement suffragiste. Le désenchantement qui suivit la cataclysmique Première Guerre mondiale entraîna un déluge d'opinions hostiles aux autorités, ce qui affaiblit le prestige des figures paternelles au sein du gouvernement, de la religion et de la famille. Deuxièmement, la culture subit l'influence colossale du jazz afro-américain ainsi que du cinéma hollywoodien, un nouveau média qui transforma à ce point les attentes et comportements sexuels que les appels à la réglementation de l'industrie vinrent des pasteurs, des enseignants, des journalistes, des autorités municipales et des groupes de citoyennes. De ce mouvement de protestation naîtrait le tristement célèbre code régissant la production des studios, qui régna sur Hollywood d'une main de fer jusqu'au début des années 1960.

Les années 1920 et 1930 furent une période de gloire pour des femmes exceptionnelles et accomplies comme Dorothy Parker, Dorothy Thompson, Clare Boothe Luce, Amelia Earhart, Babe Didrikson et Katharine Hepburn. Le féminisme s'était peut-être dissolu en tant que mouvement politique, mais les réussites et la visibilité publique des femmes étaient très fortes. Il est déprimant de voir que le féminisme de deuxième vague en viendrait d'abord à négliger ces femmes entreprenantes et révolutionnaires sous prétexte qu'elles s'étaient « identifiées aux hommes » et qu'on les présumait indifférentes aux besoins des femmes

en tant que groupe. Je dirais plutôt que des modèles féminins inspirants jouent toujours un rôle crucial pour démontrer ce que l'ambition et l'initiative personnelles peuvent accomplir, et pour présenter l'exemple d'une attitude de fierté et de respect de soi. Un tel exemple peut s'avérer inestimable pour d'autres femmes, moins hardies, qui peinent à s'affirmer indépendantes de parents ou de conjoints dominateurs ou encore de collègues et de patrons capricieux ou dictatoriaux.

La Grande Dépression, la montée du fascisme en Europe et le déclenchement de la Seconde Guerre mondiale ont mis fin aux grandes espérances suscitées par cette période de l'histoire des femmes. Pendant que les hommes étaient au front, les femmes devaient prendre leur relève dans les usines : c'était les grandes heures de Rosie la riveteuse, biceps bandé. Mais quand les vétérans revinrent au pays, il était attendu des femmes qu'elles cèdent leur place. Cette pression était injuste, mais, après la Seconde Guerre mondiale, tant les hommes que les femmes partageaient le profond désir de retrouver la normalité de la vie familiale. Les enjeux propres au foyer domestique passèrent au premier plan et les rôles sexuels se clivèrent à nouveau. Avec tant de mariages, il y eut une avalanche de naissances : les baby-boomers, qui à l'heure actuelle vont glissant sur la pente menant à la retraite. Vers la fin des années 1940 et 1950, les films, la télévision et la publicité faisaient la promotion de la maternité et de l'entretien du foyer comme étant les buts ultimes de la femme. C'est contre cette homogénéité que le féminisme de deuxième vague s'est justement et admirablement rebellé. Mais les féministes de la deuxième vague ont été trop nombreuses à extrapoler leur mécontentement pour condamner tous les hommes, partout et à travers toute l'histoire. En d'autres mots, l'idéologie du féminisme de deuxième vague n'appartenait ou

aurait dû n'appartenir qu'à son époque. La vie domestique d'après-guerre était un phénomène relativement localisé. Le sexisme n'était pas le seul problème : la famille élargie de la classe ouvrière était remplacée par la famille nucléaire de la classe moyenne, une évolution sociale postindustrielle qui laissa les femmes douloureusement isolées dans leur confortable maison. Elles avaient alors perdu ce qu'assurait auparavant la communauté joviale et séculaire de femmes de toutes les générations : camaraderie, transmission du savoir et travail commun.

Le livre *La femme mystifiée*, publié par Betty Friedan en 1963, a donné le coup d'envoi à la deuxième vague du féminisme. Son analyse de l'anomie ressentie par les femmes au foyer habitant les banlieues a fait vibrer la corde sensible d'un large public. Trois ans plus tard, Friedan a cofondé la National Organization for Women, le premier groupe politique voué aux problèmes touchant les femmes depuis que le droit de vote avait été gagné, près de cinquante ans plus tôt. Deux points majeurs manquaient dans le jugement que l'on porta initialement sur Friedan : d'abord, elle n'était pas qu'une simple femme au foyer, comme elle s'était elle-même décrite, mais avait été une activiste syndicaliste de gauche dans les années 1950. Ensuite, Friedan elle-même dissimula, comme d'autres aussi, la dette qu'elle devait au livre magistral de Simone de Beauvoir, *Le deuxième sexe*, paru en 1949. À la mort de Friedan il y a deux ans, le déferlement de témoignages dans les médias américains et britanniques ont à juste titre reconnu son importance, mais ils ont exagéré le rôle qu'elle avait joué dans la vie des femmes. Il est catégoriquement faux de dire que Friedan a, à elle seule, ouvert la porte pour ma génération de femmes de carrière issues du baby-boom, qui, au moment où Friedan entra en scène, avançaient déjà avec détermination vers l'université et les milieux profes-

sionnels. Nous avait animées, dès l'enfance, l'esprit entreprenant hérité de nos parents, qui avaient traversé la Dépression et la guerre. Par exemple, Friedan n'a pas fait Germaine Greer, qui était déjà un brandon de discorde dans son Australie natale. Friedan ne m'a pas davantage faite moi, dans la ceinture de neige du nord de l'État de New York : au début des années 1960, avant la publication du livre de Friedan, j'étais une adolescente absorbée par un excentrique projet de recherche de trois ans sur mon idole féministe, Amelia Earhart. Le mouvement des femmes de la fin des années 1960 ne fut que l'une des tendances importantes parmi plusieurs autres éléments qui caractérisèrent ma fougueuse génération.

Un schisme s'est formé presque immédiatement au sein de la NOW, qui forcerait Betty Friedan à quitter le groupe qu'elle avait cofondé. Des femmes plus jeunes et plus militantes, aliénées par le sexisme de leurs pairs masculins du mouvement radical antiguerre, entrèrent en conflit avec les femmes mariées et plus âgées de la génération de Friedan, qui étaient souvent mal à l'aise avec l'homosexualité. Comme les suffragettes du 19<sup>e</sup> siècle qui craignaient que les questions sexuelles ne fassent dérailler le mouvement, Friedan pensait que les lesbiennes militantes (la « menace lavande », en ses propres mots) éloigneraient du féminisme la femme moyenne. Friedan se trouva elle-même pitoyablement marginalisée quand Gloria Steinem, une journaliste qu'elle avait amenée dans le mouvement, lui vola la vedette ainsi que les faveurs des médias, grâce à sa télégénique beauté. Steinem, qui s'était fait un nom en infiltrant un club Playboy Bunny pour un reportage-choc dans le magazine *New York*, a joué un rôle crucial en normalisant très tôt l'image des féministes. Avec sa blonde chevelure flottante, ses lunettes aviateur dernier cri et la douceur de sa voix et de ses manières, elle a donné du

féminisme une image raisonnable et rassurante. En 1972, Steinem fondait *Ms.*, le premier magazine papier glacé et grand public voué aux questions féministes. Le nom *Ms.* s'intégrerait à la langue anglaise et transformerait la manière de s'adresser aux femmes, qui demeure en usage encore aujourd'hui\*.

Malgré sa formation au Collège Smith, Steinem n'était toutefois ni une intellectuelle ni une théoricienne. Elle était une activiste infatigablement mobile, mais presque dès le départ, elle se fit la rigoureuse gardienne d'une idéologie victimocentriste qui n'autorisait aucun point de vue divergent. Par exemple, *Playboy*, que Steinem fustigeait, avait en fait préparé le terrain pour la révolution sexuelle : Hugh Hefner, un descendant des puritains de la Nouvelle-Angleterre, s'était avéré progressiste et novateur en raffinant l'image macho du mâle américain d'après-guerre sous l'influence européenne du bon vivant plus sophistiqué, fin connaisseur versé dans les arts de la gastronomie, du vin, du sexe et du jazz. Chez Steinem, le dénigrement des hommes était manifeste. Pour citer sa célèbre formule : « Une femme a autant besoin d'un homme qu'un poisson d'une bicyclette. » Au même moment, elle cachait du public l'importance vitale qu'avaient eue les hommes dans sa vie privée, à Manhattan. Steinem a aussi aligné le féminisme sur la politique partisane du Parti démocrate, limitant ainsi sa portée à long terme.

Dans la foulée du féminisme renaissant, les athlètes féminines comme Billie Jean King jouèrent un rôle central. Comme Martina Navratilova par la suite, la sanguine et directe King adopta, sur le court de tennis, un style de jeu spectaculairement énergique, qui inspira à toute une génération de femmes l'envie de s'engager dans les sports de compétition. En 1972, l'adoption par le Congrès américain du Titre IX, un article des Amendements sur l'éducation,

amena dans les universités une expansion radicale des programmes sportifs pour les femmes, mais parfois au détriment des programmes masculins, comme la lutte, qui furent trop souvent éliminés par des administrateurs universitaires draconiens.

Pendant les années 1970 apparut une profusion de cours et de programmes en études féministes. L'institutionnalisation des études féministes et ses effets sur le féminisme n'ont encore fait l'objet d'aucune recherche honnête. On a monté les études féministes au petit bonheur et pièce à pièce, sans suffisamment prendre en compte tout ce que devrait impliquer une étude scientifique du sexe et du genre. L'orientation victimocentriste de l'actuel mouvement des femmes fut adoptée à tort et à travers, un parti pris idéologique duquel ni les études féministes ni les études de genre, qui leur ont succédé, n'ont réussi à se départir. De plus, comme les premières professeures d'études féministes venaient en si grand nombre des départements de littérature, la science fut complètement exclue. Or, sans une connaissance de base des principes fondamentaux de la biologie, ni les étudiants ni les enseignants ne peuvent appréhender l'enchevêtrement de la nature et de la culture qui produit les différences sexuelles chez l'être humain.

Comme les études cinématographiques, elles aussi nouvelles, les études féministes, en tant que jeune domaine impatient de se forger une réputation de sérieux, ont été tristement vulnérables au poststructuralisme européen, qui commençait dès les années 1970 à infiltrer les départements des humanités aux États-Unis en passant par les universités Yale et Johns Hopkins. Le poststructuralisme est uniformément socioconstructiviste, niant que le sexe ait quelque fondement que ce soit dans la biologie et attribuant bizarrement toutes les différences sexuelles au seul

langage. Bientôt, les féministes universitaires des établissements d'élite allaient consacrer à leur remise en question des idées préconçues sur le sexe plusieurs ouvrages bourrés d'une théorie labyrinthienne, un projet dont elles ont imaginé à tort qu'il vaudrait pour une forme d'action révolutionnaire entraînant des résultats utopiques pour la société.

Dans le vrai monde, cependant, deux événements majeurs ont marqué le féminisme des années 1970. Il y eut tout d'abord l'arrêt *Roe c. Wade*, rendu par la Cour suprême en 1973, qui légalisa l'avortement dans la totalité des cinquante États. Cette extension des droits reproductifs des femmes, que j'appuie sans réserve, fit époque. Malheureusement, l'avortement en viendrait à dominer le féminisme américain et finirait, d'après moi, par le déformer et l'affaiblir. Le deuxième événement fut la création, par Phyllis Schlafly, avocate, activiste républicaine et mère de six enfants, de *STOP ERA*, un groupe voué à renverser l'amendement sur l'égalité des droits (*Equal Rights Amendment*), qui s'acheminait lentement à travers les assemblées législatives de divers États. Ce fut un moment charnière de la politique américaine, car l'organisation de terrain menée par Schlafly poserait les bases de la future résurgence du conservatisme. Prisonnières de leur propre idéologie, qui devenait de plus en plus dogmatique, les leaders féministes diabolisèrent Schlafly sans répondre adéquatement aux préoccupations qu'elle avait soulevées, incluant des questions fondamentales comme celles de savoir si les femmes se verraient imposer la conscription ou si les toilettes mixtes seraient désormais rendues obligatoires. Après une décennie de luttes, l'amendement sur l'égalité des droits échoua en 1982 à obtenir l'appui du nombre requis d'États, et s'éteignit. Mais cette défaite ne stimula pas l'autoanalyse des leaders féministes: elle endurecit

plutôt leurs attitudes regimbeuses. Elles se représenteraient dorénavant le monde d'une manière simpliste comme étant divisé entre féministes et antiféministes.

Au seuil des années 1980, un gouffre s'était creusé entre le féminisme universitaire, alors séduit par le charme tendance de Jacques Lacan, et le féminisme populaire, tourné vers l'action. Au centre du cursus des études féministes se trouvaient les écrits polémiques de Catharine MacKinnon et d'Andrea Dworkin, qui affirmaient que la pornographie cause le viol et qu'il faudrait dès lors l'interdire. Voici un échantillon typique de leurs propositions: « En matière de promotion de la haine et de la violence, les pornographes n'ont rien à envier aux nazis ou aux membres du Ku Klux Klan\*. » Quelle hystérique agit-prop, indigne d'intellectuelles modernes. L'activisme de MacKinnon et de Dworkin a conduit à l'adoption d'ordonnances antipornographie à Indianapolis et à Minneapolis, qui furent déclarées plus tard inconstitutionnelles. La domination qu'exerçait MacKinnon sur la culture se manifesta par la façon dont elle fut pratiquement canonisée en 1991 dans un article faisant la une du *New York Times Magazine*. Vers la fin des années 1980 et le début des années 1990, il y eut un phénomène parallèle: l'attention accrue que portaient les universités à la question du viol, et précisément à celle du *date rape*. Les magazines d'actualité et talk-shows télévisés s'emparèrent du sujet avec une ardeur sans pareille. Il s'agissait d'une importante problématique sociale, et pourtant la manière dont on en jouait, sur les campus comme en dehors, transformait les femmes, une fois encore, en victimes sans défense.

Mais un changement de fond se préparait au sein du féminisme. Au milieu des années 1980, l'imagerie sexuellement explicite et la quasi-nudité dont se servait Madonna dans ses vidéoclips novateurs, diffusés sur toute la planète

par le nouveau média de la télévision câblée, électrisèrent une plus jeune génération de femmes. Madonna amorça le processus de libéralisation qui mena à ce que plusieurs commentateurs, de gauche comme de droite, déplorent depuis quelque temps : la « pornographisation » de l'Amérique. Au sein même du féminisme, une révolte contre la tyrannie MacKinnon-Dworkin avait commencé, dans le San Francisco des années 1980, où se déroulaient des batailles rangées sur le sadomasochisme lesbien et la dynamique butch-fem. À l'aube des années 1990, le lesbianisme « *lipstick* » avait retenu l'attention du pays – une transformation draconienne, loin de l'image de la féministe lesbienne dépeinte comme une idéologue politisée, beige, mangeuse de muesli et porteuse de chaussures à semelles inversées. Les féministes de la troisième vague (un terme d'abord employé par Rebecca Walker) ont adopté divers points de vue sur ces questions. Malgré son puritanisme initial au sujet de la beauté, Naomi Wolf a plus tard fait sienne une position pro-sexe proche de la mienne, tandis que Susan Faludi s'est alignée sur Steinem et sa ligne de parti sur l'antiféminisme systémique de la culture populaire.

Bien que les féministes universitaires ou populaires aient toujours prétendu promouvoir une diversité de points de vue, la réalité en était bien loin. Au début des années 1970, j'en suis presque venue aux poings avec d'autres féministes à cause de la musique hard rock, que l'on disait alors sexiste, et de la question des hormones, que je voyais comme étant un facteur de différenciation des sexes. Vers la fin des années 1980, Christina Hoff Sommers, alors professeure de philosophie à l'Université Clark, s'est heurtée à un mur lors de colloques universitaires quand elle tenta d'engager avec d'autres féministes un débat sur des questions fondamentales. Lorsqu'en 1990, Yale University Press

publia mon premier livre, *Sexual Personae*, Gloria Steinem, qui à l'évidence ne s'était pas donné la peine de le lire, compara ce volume de sept cents pages sur l'art et la culture au *Mein Kampf* de Hitler. Quand on diffusa largement dans la presse américaine un texte d'opinion que j'avais écrit sur le *date rape* pour *New York Newsday* en janvier 1991<sup>1</sup>, il y eut une énorme réaction, incluant ce qui fut clairement une campagne organisée de salissage : le président de mon université à Philadelphie fut assiégé d'appels venant de partout au pays, qui exigeaient qu'on me renvoie de mon poste d'enseignante. Heureusement, il adopta la position éclairée selon laquelle les professeurs ont le droit de s'exprimer librement sur toute question d'intérêt public. Par chance aussi, j'étais titularisée. Des enseignants plus jeunes auraient hésité bien davantage à exprimer des opinions hétérodoxes, ce qui continue de se vérifier. Quand, trois ans plus tard, Katie Roiphe publia son livre *The Morning After* (1994), à propos de l'idéologie universitaire sur le viol, les plus vieilles femmes de l'establishment féministe lui réservèrent aussitôt des attaques infâmes et scandaleuses. Ce fut, d'après moi, l'un des moments les plus bas, les plus amoraux du féminisme contemporain.

La vieille garde féministe devenait de plus en plus vociférante, alors même que le féminisme était en train de perdre la guerre. Le Web, qui devint un outil à peu près universel à compter du milieu des années 1990, s'alimente à la diversité. Quand la pornographie a migré vers le Web, les féministes ont aussi perdu la capacité d'en suivre la trace et d'y mettre un frein. Bien que le Web soit une ressource spectaculaire pour le réseautage et la discussion féministes, il pourrait aussi en partie expliquer pourquoi le féminisme a paru tomber hors champ, car les sites web peuvent

---

1. Réimprimé dans le présent ouvrage.

devenir des niches reculées n'attirant que les adeptes convaincus.

Dans les années 1990, il y eut un dernier grand acte pour les leaders du féminisme dominant : leur défense inébranlable de Bill Clinton, depuis la poursuite déposée par Paula Jones en 1994 jusqu'au scandale Monica Lewinsky en 1998. Les arguments sur le harcèlement sexuel qu'elles avaient présentés lors du témoignage d'Anita Hill furent soudainement abandonnés et inversés, même si les choses que Jones, une ex-fonctionnaire d'Arkansas, alléguait contre Clinton étaient bien pires que celles que Hill eut jamais alléguées contre Clarence Thomas. Malgré que j'aie voté deux fois pour lui, je fus choquée par la façon dont Bill Clinton avait exploité la jeune Monica Lewinsky : une sordide série de rencontres furtives dans des bureaux entretenus par les fonds publics, avec une grossière inégalité de pouvoir, ce qui rendrait impossible tout consentement éclairé, à en croire ce qu'avancent habituellement les féministes. Les tactiques ouvertement partisans des leaders féministes pendant la crise de la destitution de Clinton, et le fait qu'elles aient exigé pour lui un traitement spécial ont détruit leur crédibilité et nuï aux enjeux féministes de fond.

Une chose est sûre : le féminisme de demain sera façonné par des femmes qui sont jeunes aujourd'hui. Il faut mettre de côté les disputes doctrinales et les querelles intestines de la vieille génération (moi y comprise). Je rejette le terme de « postféminisme », qui est devenu dans les années 1990 un slogan médiatique facile, et dont on se sert souvent pour me qualifier. Il n'y a rien de tel. Le féminisme est *bel et bien* vivant, mais il traverse des cycles d'agitation et de repli. À l'heure actuelle, il n'existe aucun enjeu particulier pouvant galvaniser un large éventail de femmes. Le féminisme a certes l'obligation de dénoncer et, si pos-

sible, de corriger les véritables abus dont sont victimes les femmes et les enfants dans les pays du tiers monde. Mais au sein de sociétés plus traditionnelles ou religieuses, qui valorisent encore la maternité et la famille, et où la femme de carrière indépendante est moins typique ou admirée, le féminisme pourrait avoir une tout autre allure.

Pour conclure, mes propositions réformistes sont les suivantes. Premièrement, il faut que l'on fasse de la science un élément fondamental de tous les programmes en études féministes ou en études de genre. Deuxièmement, chacun des programmes de cette espèce doit être soumis à l'évaluation de professeurs qualifiés (et non pas à celle d'administrateurs ou de politiciens), afin de prendre la mesure de tout parti pris idéologique. Les écrits des adversaires conservateurs du féminisme ainsi que ceux de féministes dissidentes doivent être inclus. Sans cette diversité, les étudiants ne se font pas éduquer mais endoctriner. Parmi les actuels points de vue dissidents, on peut assurément compter le mouvement pro-abstinence, un phénomène assorti au protestantisme évangélique et défendu par Wendy Shalit dans son premier livre, *A Return to Modesty*, qui a provoqué une tempête lors de sa publication il y a neuf ans, mais dont on peut aujourd'hui détecter l'influence dans les clubs de chasteté sur les campus, notamment ici à Harvard. À titre de vétérante du féminisme pro-sexe, qui appuie toujours la pornographie et la prostitution : grand bien leur en fasse, dis-je à toutes ces jeunes femmes chastes, qui défendent leur individualité et qui bravent la pensée groupale et les conventions sociales. Voilà du pur féminisme !

Ma dernière recommandation réformatrice est de réduire massivement le système paternaliste formé de comités de plaintes et d'autres dispositifs bureaucratiques interventionnistes, qui ont transformé les universités amé-

ricaines en des centres douillots soumis à la logique du service à la clientèle. Les féministes de ma génération du baby-boom se sont battues pour démolir les envahissantes règles dictées par le principe *in loco parentis*, qui insultaient les femmes en les confinant pour la nuit à leur dortoir. Les administrateurs des universités et les comités de professeurs n'ont aucune compétence pour enquêter sur quelque crime que ce soit, incluant les agressions sexuelles. Si une infraction a été commise, elle devrait être signalée à la police afin que les libertés civiles des accusateurs autant que celles des accusés puissent être protégées. Il ne s'agit pas de dispenser les jeunes hommes du devoir qu'ils ont de se comporter honorablement. Le hooliganisme ne peut être toléré. Mais nous devons cesser de tout voir dans la vie à travers la lorgnette étroite du genre et du sexe. Si les femmes s'attendent à ce que la société les traite équitablement, il leur faut cesser de demander des protections spéciales, qui les infantilisent. Avec la liberté vient la responsabilité personnelle.

## NON, SANS SEXE S'IL VOUS PLAÎT, NOUS SOMMES DE LA CLASSE MOYENNE

Les femmes disposeront-elles bientôt de leur propre Viagra ? Bien que le comité consultatif de la Food and Drug Administration ait récemment rejeté une application pour la mise en marché américaine de la flibansérine, un médicament pour les femmes à faible libido, il a reconnu ses bénéfices potentiels et exhorté à ce qu'on y consacre de plus amples recherches. De nombreuses compagnies pharmaceutiques sont apparemment bien avancées dans le développement d'un médicament de ce genre.

Tout porte alors à croire que, malgré ses effets secondaires inattendus, une nouvelle pilule soit nécessaire pour soigner le malaise sexuel qui semble avoir gagné tout le pays. Mais dans quelle mesure les doléances inspirées par l'apathie sexuelle reflètent-elles une réalité médicale, et à quel point émanent-elles en fait de la classe moyenne supérieure – blanche, surperformante et angoissée ?

Dans les années 1950, la « frigidité » féminine était attribuée au conformisme social et au puritanisme religieux. Mais depuis la révolution sexuelle des années 1960, la société américaine est devenue de plus en plus laïque, avec un environnement médiatique gorgé de sexe.

La vraie coupable, qui tire son origine du 19<sup>e</sup> siècle, est la bienséance bourgeoise. Quand la respectabilité devint la valeur centrale de la classe moyenne, la censure et la répression devinrent la norme. La pruderie victorienne mit fin à l'amusante impudence sexuelle des hommes et des femmes de l'ère agraire, à ces paillardises que relate la littérature, des pièces de Shakespeare jusqu'au roman du 18<sup>e</sup> siècle. Les cuistres années 1950, qui effacèrent de la mémoire culturelle les *flappers* libérées de l'ère jazz, ne furent qu'un simple retour à la norme.

Seul le mouvement diffus du New Age, inspiré par des pratiques asiatiques arrimées à la nature, a su préserver la vision radicale de la révolution sexuelle moderne. Mais le véritable pouvoir réside dans la technocratie carriériste américaine, pour laquelle les universités d'élite, avec leur vision idéologique du genre comme construction sociale, servent de pépinières.

Dans la sphère discrète du travail de bureau, les hommes et les femmes sont interchangeable, y accomplissant un même travail de nature intellectuelle. Dans l'espace aseptisé des bureaux, la dimension physique est refoulée, les voix s'abaissent et les gestes se retiennent. Les hommes doivent se stériliser eux-mêmes, tandis que les femmes ambitieuses retardent la procréation. Dans les arts, l'androgynie est captivante, mais, dans la vraie vie, elle peut entraîner stagnation et ennui, ce qu'aucune pilule ne peut soigner.

Entre-temps, la vie de famille a mis les hommes de classe moyenne dans le pétrin: ils ne sont plus que les simples rouages d'une machine domestique commandée par les femmes. Les mamans d'aujourd'hui sont devenues les supergestionnaires virtuoses d'un complexe système axé sur le soin et le transport des enfants. Mais s'arracher du contrôle apollinien pour passer au délire dionysiaque n'est pas si facile.

Et, dans le domaine de l'allure masculine, les maris n'offrent pas non plus beaucoup de stimulation : visuellement, les hommes américains demeurent à l'état perpétuel de garçons, comme l'indiquent les gros t-shirts, les shorts amples et les espadrilles qu'ils portent de la maternelle jusqu'à la quarantaine. Les sexes, qui habitaient jadis des mondes séparés, et donc intrigants, souffrent maintenant d'un surcroît de familiarité, une malédiction de la banalité. Tout mystère s'est dissipé.

Le pouvoir élémentaire de la sexualité a aussi décliné plus largement dans la culture populaire américaine. Sous le code de production des studios, dont on a dit beaucoup de mal, Hollywood a fait des films crépitant de flirt et d'érotisme. Mais le début des années 1970 a ouvert la porte à la nudité et a chassé les lents déploiements torrides. Toute une génération de cinéastes a perdu le don du sous-entendu raffiné. La situation s'est aggravée dans les années 1990 quand Hollywood a piraté les jeux vidéo afin de transformer les femmes en superhéroïnes caricaturalement pneumatisées et en androïdes de science-fiction, des figures de fantasme dépourvues des besoins érotiques de vraies femmes ou de complexité psychologique.

De plus, grâce à une culture bourgeoise et blanche qui attache une plus grande valeur aux corps efficaces qu'aux corps voluptueux, les actrices américaines se sont elles-mêmes déssexualisées, confondant athlétisme stérile et puissance féminine. Leur look actuel, fortifié à la mode pilates, est raide et tendu : les membres grêles et les hanches étroites d'un garçon, combinés avec des seins amplifiés. Comparez cela avec le goût latino et afro-américain, qui se porte vers la saine silhouette de la *bootylicieuse* Beyoncé.

Il semble que Victoria's Secret et sa lingerie coquine connaissent une forte popularité au sein de la clientèle multiraciale des classes ouvrière et moyenne inférieure,

même dans les centres commerciaux de banlieue, qui sont surtout associés à une classe moyenne blanche – ce qui pourrait suggérer un enjeu de classe en matière d'énergie sexuelle. La musique country, avec son histoire ancrée dans la ruralité du Sud et du Sud-Ouest, est encore bourrée de scénarios cochons à souhait, dans lesquels les sexes demeurent dynamiquement opposés, à la manière d'autrefois.

D'autre part, la musique rock, naguère sexuellement pionnière, cafarde. Le rhythm and blues noir, né dans le Mississippi Delta, fut la force qui propulsa les grands groupes de hard rock des années 1960, dont les interprétations de chansons blues étaient remplies d'une électrisante imagerie sexuelle. Avec son émoustillant exhibitionnisme phallique, l'hypnotique enregistrement qu'ont fait les Rolling Stones de la chanson *Little Red Rooster* de Willie Dixon palpite et reluit d'une chaleur charnelle.

Mais avec l'immense succès commercial du rock, on a vu s'estomper l'influence directe du blues sur les jeunes musiciens, qui ne firent qu'imiter les dieux blancs du rock sans explorer leurs origines. Pas à pas, le rock a perdu son caractère viscéral et sa séduisante sensualité. Le rock à prix d'or, avec son public de classe moyenne bien nanti, est désormais tout surmoi, aucun ça.

Dans les années 1980, la musique commerciale pouvait se targuer de présenter une kyrielle envoûtante de filles pop sexy, comme Deborah Harry, Belinda Carlisle, Pat Benatar et une délicieusement plantureuse Madonna. Cependant, Madonna est plus tard devenue bourgeoise et décharnée. Avec sa démesure compulsive, Lady Gaga, épigone *dance* de Madonna, est une fabrication hautement conceptualisée sans la moindre trace d'un authentique érotisme.

Les compagnies pharmaceutiques ne trouveront jamais le Saint Graal d'un Viagra féminin – pas dans cette culture déterminée et vidée par les valeurs de la classe moyenne. Les inhibitions sont obstinément intérieures. Et le désir sexuel est trop ardent pour qu'on l'abandonne au pharmacien.

## LE TALON AIGUILLE

Le talon aiguille est l'arme sociale la plus meurtrière de la femme moderne. Imaginé tout d'abord dans les années 1930, mais seulement conçu après que la technologie d'après-guerre l'a rendu possible, soit au début des années 1950, le talon aiguille est une taillade visuelle vouée à perforer, à percer.

Tandis que les chaussures à semelles compensées accroissaient la stature des hommes aussi bien que celle des femmes, qu'il s'agisse des acteurs gréco-romains ou des Vénitiens raffinés devant traverser des passages inondés, la structure inclinée des actuels escarpins à talons hauts date, elle, des bottes portées par les cavaliers du haut Moyen Âge, qui recherchaient un meilleur appui dans les étriers. En conséquence, les talons hauts viennent d'une lignée masculine, latente à même l'utilisation qu'en font des femmes émancipées aspirant à se hisser au niveau des hommes.

Mais cette recherche d'égalité, de domination, ou simplement d'une présence plus assurée au travail et au jeu est contredite par une construction handicapante: depuis le corset guindé de l'époque victorienne, aucun accessoire

[pour le projet *Design and Violence*, site web du Musée de l'art moderne à New York (Museum of Modern Art), 25 octobre 2013; publié dans le livre *Design and Violence*, sous la dir. de Paola Antonelli, James Hunt et Michelle Fisher, New York, The Museum of Modern Art, 2015]

vestimentaire féminin n'a été plus mutilant. La beauté sur hauts talons a pour prix la douleur et la déformation. Par le raccourcissement des muscles du mollet, le talon haut donne l'illusion d'une jambe allongée, arquant le pied et écrasant les orteils, faisant saillir les seins et les fesses dans une posture d'invitation sexuelle typique des hominidés.

Les années 1920 ont vu s'accélérer l'érotisation des talons hauts (encore à hauteur moyenne) grâce aux jupes et robes de plus en plus courtes des *flappers*, qui exhibaient leurs jambes en exécutant des danses scandaleusement hyperactives comme le charleston. On peut voir la préoccupation fétichiste d'Alfred Hitchcock pour les talons hauts à travers tous ses thrillers, depuis ses premiers films muets à Londres jusqu'à ses classiques hollywoodiens en Technicolor, comme *Sueurs froides* (*Vertigo*) et *Les oiseaux* (*The Birds*), où Tippi Hedren (un ex-mannequin de mode) démontre l'artifice exquis du port du haut talon, en plus de la vulnérabilité masochiste qu'il suppose, ce que rapportent en détail des centaines de films d'horreur de série B. Une femme en talons hauts, incapable de courir, est une émous-tillante cible d'attaque.

Mais c'est plutôt le talon haut en tant qu'instrument de la guerre des sexes que l'on peut voir à l'œuvre dans un affrontement sensationnel du film *La Vénus au vison* (*Butterfield 8*, 1960). Dans un bar chic de Manhattan, Elizabeth Taylor, une call-girl sophistiquée, plante implacablement la pointe phallique de son talon dans le pied finement chaussé de cuir d'un homme, Laurence Harvey, qui lui a rudement agrippé le poignet. C'était à l'époque où les talons aiguilles, qui concentrent une énorme pression sur un espace minuscule, étaient interdits dans les immeubles aux planchers sensibles en linoléum ou en bois dur.

En ce temps d'avant Stonewall, la rumeur courait déjà que les drag queens, harcelées sur la rue, enlevaient leurs

talons hauts et les brandissaient féroce­ment pour se défendre de leurs assailants. En 2006, une drag queen notoire de New York, Flotilla DeBarge, fut emprisonnée après une rixe dans un bar, pendant laquelle elle s'était élancée, ses talons hauts noirs en main (saisis par les policiers comme preuve à conviction), pour infliger des blessures ouvertes à un homme hétéro qui l'insultait et à sa petite amie (une manchette sur Internet: « Meatpacking District Drag Queen High-Heel Beatdown »; ou « Dérouille à talons par une drag queen du Meatpacking District »).

En 2013, on rapportait une augmentation du nombre de crimes commis aux talons hauts. À Washington (district de Columbia), un homme s'est plaint à la police qu'à l'extérieur de la boîte de nuit Ibiza, une femme toute menue l'avait frappé à la tête avec son soulier. Après une bagarre dans une supérette à Washington, trois femmes ont été arrêtées pour avoir poignardé leurs adversaires: l'une d'entre elles avait employé un couteau, mais les deux autres, leurs propres chaussures, menant à l'accusation d'« agression à main armée ». À Houston, au Texas, on a accusé de meurtre une femme de 44 ans, à la suite d'une dispute sanglante dans un immeuble en copropriété, pendant laquelle son petit ami professeur est mort après qu'elle l'eut frappé trente fois à la tête, au visage et au cou avec ses talons aiguilles.

Le poignard qu'on en viendrait à appeler le stylet, ou *stiletto*\*, était d'abord un outil médiéval pointu comme une aiguille servant à pénétrer la cotte de mailles ou l'armure de plates pour donner le coup de grâce à un chevalier tombé au combat. Pendant la Renaissance, le *stiletto* devint l'arme préférée des assassins italiens, poignardant leur victime par l'arrière, à travers d'épais tissus ou du cuir, et pouvant tuer ni vu ni connu, en laissant tomber à peine une goutte de sang. L'association historique du talon aiguille avec la traî-

trise et la tromperie donne alors une aura de glamour sadique au talon haut moderne, dont le tronc contient une tige d'acier dissimulée. Séduite ou séductrice, la femme peut aussi bien transpercer que castrer.

Helmut Newton, dont les superbes photographies de mode étaient imprégnées de la perverse vision du monde du Berlin weimarien de son enfance, a saisi les troublantes complexités du talon haut dans *Shoe*, une photo prise à Monte-Carlo en 1983. Nous y voyons la chaussure à la mode dans toute sa finesse ouvragée et sa dynamique agressive. La posture, avec la cheville infléchie, paraît masculine. S'agit-il d'une dominatrice sur le point de piétiner sa victime extatique? Ou est-ce plutôt une péripatéticienne qui défend hardiment sa zone? Ou encore une drag queen pissant avec mépris dans une ruelle? La chaussure, photographiée à même le sol, semble colossale, un impitoyable totem des cultes païens du sexe.

En tant qu'indicateur de statut social, le talon haut de luxe vise non pas les hommes, mais plutôt les autres femmes, autant les intimes confidentes que les rivales acharnées. Par ses éblouissantes permutations héraldiques (comme cela figure dans la série *Sex and the City*), le talon haut échappe à la compréhension de la plupart des hommes: seuls les femmes et les hommes gais peuvent faire la différence entre un Manolo Blahnik et un Jimmy Choo. Pour tout dire, je ne porte jamais ces chaussures et, même, je désapprouve leur coût effrayant en cette période où la société éprouve des besoins criants. Néanmoins, je reconnais et j'admire le talon haut en ce qu'il est une figure emblématique contemporaine et, peut-être, l'objet d'art le plus canonique de notre culture.

Dans la boutique Neiman Marcus au King of Prussia Mall, en banlieue de Philadelphie, le visiteur qui prend l'ascenseur jusqu'au deuxième étage est accueilli par un vaste

horizon de tables hospitalières, garnies de chaussures griffées ayant grande allure, mais facturées à des prix sidérants (qui se situent maintenant entre 500 et 900 dollars la paire, mais grimant jusqu'à 6 000 dollars pour une paire de chaussures Daffodile couleur bonbon couvertes de cristaux, signées Christian Louboutin). Malgré ma détestation pour sa décadence, ce théâtral étalage de chaussures m'a réservé, depuis des années, des surprises et plaisirs esthétiques bien plus intenses que n'importe quelle galerie consacrée à l'art contemporain, avec ses coups d'éclat au style emprunté, son ironie de routine et ses idéologies épuisées.

Les chaussures griffées représentent comment, au siècle dernier, l'artisanat a lentement mais sûrement triomphé sur les beaux-arts. Ce sont des œuvres épurées de sculpture moderne, dispendieuses et frivoles, et pourtant capables d'exprimer avec élégance la forme pure, pour laquelle la nature, molle et malléable, se prête à un remodelage géométrique. Un rayon chaussures haut de gamme est un salon d'armes à feu pour *fashionistas* urbaines, un site d'exhibition rituelle où le danger rôde sous le masque de la beauté.

## DES CHERCHEUSES LIVRÉES PIEDS ET POINGS LIÉS

LE DOGME DOMINE LES ÉTUDES DU FÉTICHISME

CRITIQUE DE MARGOT WEISS, *TECHNIQUES OF PLEASURE* ;  
STACI NEUHAHR, *PLAYING ON THE EDGE* ;  
ET DANIELLE J. LINDEMANN, *DOMINATRIX*

Jadis contraints aux sombres ténèbres de l'univers de la sexualité clandestine, le sadomasochisme et ses corrélats récréatifs, le bondage et la domination, ont gagné une visibilité frappante, de même que l'acceptation du grand public, à travers des livres, des films et des objets promotionnels. Il y a deux ans, la trilogie britannique de E. L. James *Cinquante nuances de Grey* (*Fifty Shades of Grey*), qui avait débuté comme une refonte de *Twilight* (la populaire série de romans et de films de vampires), est devenue un succès de vente mondial, qui subjuga son lectorat essentiellement féminin par ses fantasmes explicites de masochisme érotique. En décembre dernier, l'Université Harvard accordait un statut officiel à un club de bondage et domination fréquenté par des étudiants de premier cycle. En janvier, au Festival du film de Sundance, paraissait *Kink*, un documentaire produit par l'acteur James Franco à propos d'une

compagnie sanfranciscaine qui s'est spécialisée, avec succès, dans le « divertissement fétichiste » sur Internet.

Trois livres publiés par des presses universitaires démontrent à quel point certains sujets sexuels jadis tabous ont, à l'université, gagné en légitimité. *Techniques of Pleasure. BDSM and the Circuits of Sexuality* de Margot Weiss (Duke University Press, 2011) et *Playing on the Edge. Sado-masochism, Risk, and Intimacy* de Staci Newmahr (Indiana University Press, 2011) consignent leur propre exploration ethnographique de communautés BDSM dans deux grandes villes américaines. (L'abréviation relativement nouvelle de « BDSM » réunit le bondage et la discipline, la domination et la soumission, et enfin le sadomasochisme.) *Dominatrix. Gender, Eroticism, and Control in the Dungeon* de Danielle J. Lindemann (University of Chicago Press, 2012) décrit le monde des dominatrices professionnelles à New York et à San Francisco.

Ces livres incarnent la transformation spectaculaire qu'a subie le milieu universitaire américain au cours des quarante dernières années par l'action de mouvements sociaux comme la révolution sexuelle, le féminisme de deuxième vague et le mouvement de libération homosexuel. Des siècles semblent avoir passé depuis cette période où, en 1970, je cherchais vainement un professeur pour diriger ma thèse de doctorat, qui s'intitulerait *Sexual Personae*, à l'époque le seul projet portant sur le sexe à être proposé ou en cours à l'École des diplômés de Yale – chose difficile à imaginer maintenant. (Vint finalement à ma rescousse un *deus ex machina* nommé Harold Bloom, dont je n'avais jamais suivi les cours. Me convoquant à son bureau, Bloom m'annonça : « Très chère, moi *seul* peux diriger cette thèse ! ») Dans ce climat répressif, trouver un emploi comme enseignante s'avéra d'autant plus ardu. Cependant, à compter du milieu des années 1970, la ruée vers l'or était

lancée: les programmes d'études féministes champignonnaient partout au pays, résultant en partie d'une stratégie de rafistolage administratif, qui visait à augmenter le nombre de femmes parmi les rangs professoraux dans des universités où la présence masculine dominante avait de quoi gêner.

Pour les thèmes sexuels, le marché d'aujourd'hui est grand ouvert. De nos jours, les presses universitaires les plus importantes ne rechignent qu'à bien peu, à moins d'apologies de la pédophilie ou de la bestialité, mais même celles-là sont peut-être imminentes. Cela dit, malgré la rafraîchissante candeur dont font preuve les trois livres ici soumis à l'étude, y demeure une frappante pruderie par leur manière de noyer leurs provocants sujets dans une vase de théorisation opaque, ce qui empêchera inévitablement ces livres de rejoindre un plus large public. Weiss, Newmahr et Lindemann donnent toutes l'impression d'être des femmes vives et intelligentes, mais les protocoles rébarbatifs des études de genre ont étouffé leur voix naturelle.

On ne saurait dire s'il faut imputer les graves problèmes de ces livres à une possible volonté des auteures de manœuvrer prudemment dans un marché de l'emploi déclinant, ou si ces problèmes leur ont été imposés par un dispositif universitaire autoritaire, marqué par la rectitude politique de directeurs de recherche et d'évaluateurs externes. Mais il en résulte un déplorable gâchis. La récitation machinale de clichés théoriques par les auteures a profondément nui à ce qui avait le potentiel d'être, et ce qui aurait dû être, une contribution durable à la recherche autant qu'à l'analyse culturelle.

\*

\* \*

Margot Weiss, un produit du Département d'anthropologie culturelle et du programme d'études féministes de l'Université Duke, est professeure adjointe d'études américaines et d'anthropologie à l'Université Wesleyenne. Dans le portrait enlevant qu'elle brosse de San Francisco, « une Sodome gaie au bord de la mer », Weiss examine la transformation graduelle du BDSM entre la période « plus interlope » et pré-sida des *leathermen* gais dans les bars de Folsom Street et le milieu actuel, largement hétérosexuel, situé dans la très cossue Silicon Valley, où des travailleurs de haute technologie se rassemblent à l'occasion de fêtes privées ou de « goûters » conviviaux (*munches*) dans des restaurants franchisés offrant un stationnement accessible. Pendant ses trois années de recherches sur le terrain, Weiss est devenue archiviste pour la Society of Janus qui, au moment de sa fondation à San Francisco en 1974, était le second groupe de soutien BDSM aux États-Unis. (Le premier fut la Eulenspiegel Society, fondée trois ans plus tôt à New York.) Elle s'est aussi inscrite à une formation de « moniteur de jeu », qui lui a appris les consignes de sûreté pour les « soirées de jeux » (*play parties*), dont le bon usage des fouets et martinets, ainsi que l'adoption d'un « mot de sécurité » (*safe word*), pour mettre fin à une scène.

La galerie de personnages pittoresques présentés dans le livre de Weiss inclut Lady Thendara et son mari, Latex Mustang, qui consacrent presque tout leur temps libre et une part considérable de leurs revenus à un mode de vie BDSM très élaboré. Mustang y insiste : « Ça, ou bien être propriétaire d'un bateau, c'est du pareil au même. » Nous faisons la connaissance de « Francesca, dans la quarantaine avancée, une *bottom* bisexuelle et blanche de type *pain slut* », et de Lily, une « hétéroflexible » de vingt-neuf ans qui « se dit être une *bottom/sub* ». Oncle Abdul, un ingénieur électrique dans la soixantaine, « se dit être un technosadique bisexuel ».

Sans entrer dans les détails, Weiss dresse la liste des pratiques BDSM, qui vont du bénin (la fessée, « l'entraînement au corsetage ou à la restriction de taille ») jusqu'à l'effroyable (« gonflement du scrotum et des grandes lèvres »). On entend aussi parler de « jeu d'inceste » et du déconcertant « vomissement érotique ». Weiss a assisté à des ateliers intitulés « Ligotage à la corde pour débutant », « Jeux de cire chaude » et « Scènes d'interrogatoire » (Inquisition espagnole, procès de sorcières de Salem, nazis en uniformes). Son « titre d'atelier préféré de tous les temps » : « Torture des tétines pour un monde incertain ».

Les équipements nécessaires aux activités BDSM peuvent être acquis dans des boutiques spécialisées sous forme d'un coûteux matériel conçu à dessein. Des martinetts artisanaux de qualité vont de 150 à 300 dollars, tandis qu'une housse mortuaire en cuir noir munie d'une fermeture à glissière se vend 1 395 dollars. Mais même des objets ordinaires, comme des raquettes de tennis de table, peuvent faire « de bons pervers ». On réfère parfois au magasin Home Depot par l'appellation « Home Donjon » en raison de son offre attrayante, par exemple de la corde, des anneaux de levage et des bâtons mélangeurs en bois, dont on nous dit qu'ils font de « bonnes palettes bien douloureuses ». Que les économes en prennent note : pour confectonner des cannes, il est possible de se procurer du rotin à bas prix et en gros dans les magasins de matériel jardin.

Un problème récurrent du livre de Weiss est que, malgré sa prétention à une approche qui serait uniquement descriptive, il est plein de jugements réflexes, empruntés en bloc à l'actuelle idéologie des études de genre, qui est devenue un dogme insulaire avec son propre clergé et son propre dieu (Michel Foucault). Weiss ne fait pas confiance à son fascinant objet d'étude pour lui inspirer des idées. Elle prend de si fréquents détours afin de citer nerveusement

des universitaires à la mode qu'elle en vient à expédier les soixante et une personnes interrogées, qu'elle considère à peine, sauf dans une liste à la fin du livre.

On peut sentir son obligation de battre le tambour d'une prétentieuse théorisation, pour laquelle elle n'a pas d'aptitude ni, peut-être, de véritable sympathie. Il y a des gaucheries: «Ces oppositions binaires dépendent de la construction sociale du risque.» Et des bourdes: «Dans ce qui suit, nous déploierons l'épaisseur d'une pareille plénitude.» Ou ce résumé de la pensée circulaire de Judith Butler, la doyenne longuement surévaluée des études de genre: «Dans les travaux de Butler, l'intelligibilité fournit l'horizon d'une reconnaissance pour la subjectivité elle-même, en quoi tous les sujets sont ou bien reconnaissables ou non reconnaissables en tant que sujets.» Weiss parle de sa propre «positionnalité» et de son «cadre foucaldien», mais elle semble ignorer que l'analyse foucaldienne est basée sur la linguistique saussurienne, un système dont la validité pour interpréter le monde désordonné de l'expérience physique est contestée et, à vrai dire, douteuse. Quant à Butler, on trouve dans ses travaux bien peu d'indices permettant de penser qu'elle ait mené la recherche systématique en anthropologie et en biologie élémentaires à laquelle le milieu scientifique devrait s'attendre de la part de théoriciens du sexe et du genre.

Qui plus est, Weiss s'est laissé influencer par le marxisme réflexe de la sphère universitaire actuelle, qui l'amène à tout réduire à sa dimension économique: «Avec son attirail composite, le BDSM exemplifie parfaitement la sexualité à l'ère du capitalisme tardif»; le BDSM est «une sexualité typiquement consumériste». Ou cette affirmation ahurissante: «Le capitalisme tardif produit lui-même le caractère transgressif du sexe, sa localisation fantasmée comme étant hors de l'aliénation du travail ou comme lui

étant compensatoire». Le sexe n'a jamais été transgressif avant le capitalisme ? Parlez-en aux Hébreux captifs à Babylone ou aux moralistes romains pendant le Haut-Empire !

Weiss exhibe l'étroitesse de la grille de lecture propre au milieu des études de genre, dont elle est issue, par sa façon dédaigneuse de se référer, maintes et maintes fois, aux « hiérarchies sociales américaines ». Or, de semblables remarques s'avèrent simplistes et oiseuses si les hiérarchies *non* américaines d'hier et d'aujourd'hui ne sont pas conviées à une étude comparative, ou si elles ne font même pas l'objet d'allusions. L'effondrement des standards scientifiques dans un monde universitaire déterminé par les idéologies est tristement révélé par l'incapacité de Weiss à citer, dans sa liste des dix-huit livres d'anthropologie qui ont le plus contribué à son projet, le moindre ouvrage publié avant 1984, comme si n'existait pas tout le dernier siècle de distinguées recherches anthropologiques, qui ont témoigné avec audace des pratiques sexuelles transculturelles. La pensée groupale de la théorie de genre mène à des formulations bizarres comme celle-ci, tirée de l'introduction du livre de Weiss : « Les performances SM sont profondément liées aux formations culturelles capitalistes ». Weiss aurait facilement pu concevoir l'absurdité de cette affirmation si elle avait daigné parcourir l'œuvre volumineuse du marquis de Sade, l'un des plus originaux et des plus importants écrivains des trois derniers siècles, et qui eut une influence cruciale sur Nietzsche. Mais, incroyablement, aucune des trois auteures à l'étude ne semble avoir lu la moindre page de Sade. Il est scandaleux que le combinard et artificieux Foucault (dont la tentative de rivaliser avec Nietzsche fut un échec retentissant) ait complètement supplanté Sade, qui jouissait d'une présence culturelle titanesque dans les années 1960 via les livres de poche publiés par Grove Press, qui réédita l'essai phare de Simone de Beauvoir, *Faut-il brûler Sade ?*

Weiss se préoccupe tant de multiplier les citations superflues qu'elle en vient à ignorer ce que ses interviewés lui disent véritablement quand cela ne concorde pas avec son système *a priori*. C'est ainsi qu'elle passe à côté de toute référence à la religion ou à la spiritualité sans faire le moindre commentaire. Elle refuse aussi de considérer ou d'examiner quelque aspect psychologique des inclinations sexuelles de ses sujets, qu'importe l'intensité de la douleur infligée ou éprouvée. Elle déclare rejeter l'« approche étiologique » : rechercher « la causation ou la motivation des désirs BDSM » reviendrait à dire que les « sexualités marginalisées » doivent être « expliquées et diagnostiquées comme étant des déviations individuelles ». Afin d'éviter de faire la moindre vague sur la surface lisse de la tolérance progressiste, il faut par conséquent supposer que l'ensemble des pratiques de torture consensuelle, de la flagellation à la scarification en passant par le marquage au fer, sont vides de toute signification, de même que l'on choisit de prendre son café avec ou sans crème. (Ces livres citent d'un ton approbateur des joueurs de BDSM qui comparent ce qu'ils font à des sports, certes extrêmes, comme l'escalade et le parachutisme, mais qui n'ont, c'est entendu, rien de sexuel.) La neutralité de Weiss aurait été ici plus acceptable si elle s'était effectivement contentée de consigner les faits ou d'en témoigner, mais sa manière d'éviter la religion et sa position moraliste sur l'économie rendent manifeste l'engagement de ses partis pris dans son travail.

\*

\* \*

Staci Newmahr, professeure adjointe en sociologie au Collège d'État à Buffalo, a mené sa recherche ethnographique dans une « métropole immense et bruyante du Nord-Est » qu'elle nomme mystérieusement « Caeden ». Dans la ville se trouvent cinq organisations SM, trois

« espaces de jeu » publics et trois donjons privés pour des soirées de jeu. Newmahr s'est « profondément immergée » dans Caeden : informant chaque personne qu'elle était chercheuse, elle est aussi devenue participante, choisissant le surnom « Dakota » et investissant plus d'une centaine d'heures par semaine dans le milieu SM. (Newmahr préfère le terme « SM » au « plus récent et plus à la mode » BDSM.) À Caeden, les membres de la communauté SM sont moins huppés que ceux de la Bay Area échantillonnés par Weiss, mais ils sont tout aussi majoritairement blancs. Newmahr a réalisé vingt entrevues « à structure flexible », qui permettaient de parler d'autre chose. Les portraits qu'elle ébauche témoignent d'une excellente capacité d'observation et représentent une contribution importante à la sociologie contemporaine.

Avant même d'entrer dans le SM, les sujets de cette étude se voyaient comme des « *outsiders* » vivant « en marge de l'acceptabilité sociale », ce que Newmahr réussit à saisir. La plupart souffrent de surpoids, mais personne n'y fait allusion. Plusieurs femmes font plus de six pieds, ce qui est généralement, en d'autres circonstances, un désavantage social. Newmahr amène ses sujets à se livrer en leur posant des questions sur leur passé, ce que Weiss n'a, elle, jamais fait : certains des hommes sont de courte stature ou ont gardé de vifs et enrageants souvenirs d'intimidation scolaire. Newmahr remarque que, dans ce milieu, la « maladresse sociale est généralisée », que les « vêtements sont mal ajustés et démodés », et que les femmes portent très peu de maquillage ou de bijoux. Les hommes n'ont souvent aucun intérêt pour les sports et sont propriétaires de voitures de qualité très moyenne.

En décrivant le « parler direct » et la vantardise qui distinguent le style de ses sujets, de même que leur tendance à empiéter sur la bulle d'autrui pendant les conversations,

Newmahr omet toutefois d'évoquer la classe sociale, dont elle parle d'ailleurs peu dans son livre. Je me hasarderais à suggérer que ce qu'elle découvrait là était la différence entre les manières de la classe moyenne inférieure et celles de la classe moyenne supérieure, ces dernières caractérisant le monde que Newmahr fréquente d'ordinaire en tant qu'universitaire. Ces subtiles distinctions sont insuffisamment étudiées aux États-Unis, où le discours politique progressiste se sert trop souvent d'une dichotomie simpliste entre riches et pauvres. Weiss et Newmahr remarquent toutes les deux la fréquence à laquelle les conversations courantes de leurs sujets tournent autour de la science-fiction ou de programmes informatiques. Mais Newmahr fait preuve d'un esprit de déduction supérieur lorsqu'elle associe cela à l'« affinité » de la communauté de Caeden « pour les techniques compliquées et les jouets bien conçus ». Là où Weiss ne voit que nauséabond consumérisme, Newmahr reconnaît une esthétique opérationnelle du « geekisme cool ».

Malgré la richesse des données qu'elle a amassées, Newmahr se prend quand même les pieds dans le maquis de la théorie académique. On a ceci qui est « herméneutique », et cela qui est « hégémonique », et on trébuche sur des obstacles épateurs comme « inaccessibilité discursive ». Il y a des phrases vides (« Comme Foucault l'a illustré avec tant de brio [...] ») ainsi que les figures d'usage qui défilent au pas, comme Judith Butler, automatiquement vénérée. Les sections semi-fictionnelles du livre de Newmahr, intrinsèques selon elle au genre de l'« autoethnographie », sont encore plus préoccupantes : « Depuis quelques années, la vision postmoderne de l'ethnographie, comme consistant en une forme de récit construit conjointement plutôt que comme une description juste et objective d'une réalité sociale, s'est attiré plusieurs appuis. » Ses comptes rendus ne « retranscrivent pas forcément mot à mot » ce qui s'est

dit, mais sont plutôt « modifiés ou combinés, et il en résulte des représentations qui ne sont pas entièrement fidèles au temps et à l'espace simultanément » : ce sont des « représentations créatives d'expériences authentiques ».

Mais cette pratique douteuse est-elle défendable sur le plan scientifique ? En nous éloignant de la recherche de vérités factuelles, le glissement postmoderne mine toute la raison d'être des universités et des professeurs, qui devraient y être à leur service. Que l'on soule les étudiants de cette bouillie postmoderne a de quoi faire grimacer : l'histoire est un récit, chaque récit est une fiction, l'objectivité est impossible, alors qu'est-ce que ça peut bien faire de savoir ce qui est vrai et ce qui ne l'est pas ? Newmahr déclare : « Tout travail ethnographique porte d'une façon ou d'une autre "sur" l'ethnologue » (une affirmation qui semble destinée à ce qu'on la réfute). Étrangement, elle décide ensuite d'exclure les réactions personnelles que lui ont causées ses propres expériences SM parce que cela pourrait inciter au voyeurisme. Mais elle ne peut pas jouer sur les deux tableaux, fictionnaliser ses écrits (qui portent inéluctablement « sur » elle) et pourtant se cacher elle-même de façon arbitraire.

Cette défiance de soi devient déroutante, et même alarmante, quand Newmahr en vient à décrire explicitement certaines scènes dont elle a été témoin ou auxquelles elle a participé. La première nuit où elle entre dans un club SM, elle voit une femme vêtue d'un uniforme d'infirmière « en train de clouer tranquillement sur une planche de bois le scrotum d'un homme », pendant que ce dernier « sifflait et hurlait ». Newmahr fut « abasourdie » par cet horrible spectacle, mais elle ne nous en dit pas davantage.

Que Newmahr refuse de commenter ce genre de pratique, à laquelle j'appliquerais un terme comme « barbare » (un concept qui, à l'évidence, échappe au monde anesthésié

de la théorie académique), paraît d'autant plus flagrant quand c'est elle-même qui subit les sévices. Une fois, elle est étendue sur un lit dans un appartement désert, où un étranger l'enfourche et presse une corde épaisse sur son cou jusqu'à ce qu'elle cesse presque de respirer ; du dos de la main, il la frappe au visage encore et encore, puis il fait glisser une lame de rasoir le long de sa joue. Excepté pour un sentiment momentané de panique à l'idée de son isolement et du possible danger, nous n'apprenons rien quant à la réaction de Newmahr. Toujours déconcertante, son inexpressivité devient franchement terrifiante lorsqu'elle dit, à propos d'un sadique et d'une masochiste s'adonnant aux « jeux extrêmes » (*edgeplay*) : « Seule la soumission risque sa vie, seul le dominant risque une peine de prison. »

Malgré ses défauts, ce livre contient des possibilités engageantes pour une approche plus flexible des études de genre. Parfois, Newmahr se sert de métaphores théâtrales, en parlant par exemple de « scripts sociaux », idée dérivée du grand sociologue canado-américain Erving Goffman, dont les travaux et livres novateurs, comme *La mise en scène de la vie quotidienne* (*The Presentation of Self in Everyday Life*, 1959), furent l'une des principales sources de Foucault – ce qu'il n'a d'ailleurs sournoisement pas reconnu. Newmahr propose une description intrigante du SM comme « théâtre d'improvisation », où « des observateurs passent d'une scène à l'autre » et où les performeurs doivent se comporter comme si le public n'était pas là. Mais cet excellent enchaînement d'idées ne se prolonge ni ne se développe.

Comme Weiss, Newmahr cherche à éviter de porter des jugements : elle recule devant « les questions tout compte fait peu utiles de savoir si le SM est ou non une forme de sexualité déviante ». Néanmoins, à la toute fin de son livre, elle parvient presque à faire une percée, quand

elle cite un résident de Caeden qui voit les jeux SM comme une manière « de se mettre en contact avec la partie animale de notre être ». Mais l'auteure ne tire aucun profit de cet indice parce que la nature et la biologie ont été rayées de la conception foucaldienne du monde, avec son strict socio-constructivisme. Le poststructuralisme est aveuglément obsédé par la société bourgeoise moderne. Il est désespérément ignorant des cultures préhistoriques ou agraires, où des rituels tribaux examinaient et invoquaient les forces primitives de la nature.

Quand elle déclare avec perspicacité qu'« au cœur des jeux SM se trouvent des enjeux liés au pouvoir », Newmahr ne peut plus progresser parce que le seul pouvoir qui existe pour le poststructuralisme tient à la société – qui est évanescence et limitée, d'après les enseignements de chacune des grandes religions. Faute d'une connaissance des origines et de l'évolution historique des hiérarchies sociales, Newmahr se retrouve avec des conclusions forcées : par exemple, que dans le jeu structuré du SM « l'érotisme est désésexualisé », ce qui est absurde en soi. Ses propres intuitions sont plus fiables, comme quand elle dit du SM qu'il s'agit d'« une expérience charnelle » – ne prenant pas conscience qu'elle vient alors d'enfreindre une loi de l'oppressant univers foucaldien, où rien n'existe hormis des réfractions langagières et où le corps n'est que le destinataire passif du pouvoir social oppressif.

\*

\*\*

Danielle Lindemann, qui a obtenu son doctorat en sociologie à l'Université Columbia, est une professionnelle de recherche à l'Université Vanderbilt. *Dominatrix* contient des passages vifs caractérisés par une écriture pétillante, qui démontrent le talent prometteur de Lindemann comme critique sociale. C'est avec plaisir qu'on peut voir apparaître

sa personnalité même dans les remerciements, où elle salue les « géants margaritas pas chers » de la chaîne Dallas BBQ comme ayant « joué un grand rôle afin que ce projet puisse être mené à bon port ». Son aptitude pour planter le décor de manière évocatrice paraît dès le début du tout premier chapitre :

Une nuit, je me rends compte que j'ai accidentellement posé le pied sur un homme enroulé dans un tapis. On se trouve dans une soirée de jeu au sous-sol d'un restaurant de l'East Village à New York. Je m'approche du bar et pose mon pied sur ce que je suppose être une marche, puis j'entends un faible « Ouf! ». L'homme est étendu au sol devant le bar, complètement submergé dans un tapis, son visage se profilant par un trou découpé sans soin. Je retire mon pied et demande pardon, mais je suis aussitôt « corrigée » par une domme à proximité.

« C'est bon, ma chérie : il aime ça ! » Elle se met ensuite à donner avec beaucoup de force plusieurs coups de pied sur le tapis avec ses bottes à semelles compensées, tandis que les autres gens assis au bar la regardent faire avec un mélange de nonchalance et de délectation. Pendant tout ce temps, l'homme dans le tapis affiche un air des plus radieux. Je retourne à la table où j'étais plus tôt assise.

« Je viens tout juste de marcher par accident sur un mec enroulé dans un tapis », dis-je au groupe de gens qui m'ont amenée à la fête.

« Le type au tapis est là ? » répond l'un d'eux.

Lindemann se positionne savamment comme une observatrice respectueuse, mais perplexe, telle Alice dans un pays des merveilles plutôt pervers. En gardant un point de vue extérieur et en refusant de devenir une participante du monde qu'elle étudie, Lindemann, contrairement à Weiss et à Newmahr, conserve son objectivité professionnelle et reste en accordance avec les normes sociales ordinaires.

Attentive et judicieuse, Lindemann explore le monde des dominatrices professionnelles (les « maîtresses dommes »), principalement à New York, mais aussi à San Francisco. Les maîtresses dommes, qui appellent leur lieu de travail le « donjon » ou la « maison » (mis pour « maison de la douleur »), sont rarement « plein service », c'est-à-dire avec services sexuels. Elles veillent plutôt à satisfaire toute une gamme de goûts et de désirs, que Lindemann organise en trois types : « domination avec douleur, domination sans douleur, et fétichisme ».

Les scénarios demandés incluent l'étouffement (catégorisé, avec l'étranglement, comme « jeux d'asphyxie »), la momification (se faire recouvrir complètement avec de la pellicule plastique et du ruban adhésif), l'infantilisme (un homme à qui l'on met une couche), le « *splash* » (jouer avec de la nourriture salissante, comme du maïs en crème ou de la tarte), le jeu de rôle animal (un homme devient un chiot ou un poney), l'« esclavage de la soubrette française » (un homme revêtant un uniforme de femme de chambre pour faire le ménage), les « fantasmes de prison ou d'interrogatoires », et enfin les « fantasmes d'agent secret ou d'otages ». Parmi les raretés, Lindemann mentionne un « fétichiste des lutins » et un client « excité par un masque d'Hillary Clinton ».

L'audacieuse personnalité des maîtresses dommes contactées par Lindemann saute aux yeux de belle façon. Ces femmes farouches ont une vision hautaine du métier. « Je ne récite pas de dialogues », déclarent certaines sur leur site web. Aux demandes d'un client autoritaire, une maîtresse répond : « *Je domine. Vous vous soumettez. Vous êtes à mon service.* » Une autre rejette instantanément tout client qui dit : « Je veux. » Elle exige « une étiquette, un protocole », et elle raccroche au nez de ceux qui l'appellent sans faire preuve du respect attendu. Il est approprié pour

des clients potentiels de commencer par: «Maîtresse, je veux vous servir. Mes plaisirs sont...»

Les maîtresses dommes disent souvent de leur paiement qu'il s'agit d'un «tribut» plutôt que d'honoraires, comme si elles étaient des nations souveraines ou des divinités célestes. Dans leur correspondance avec Lindemann, certaines maîtresses dommes écrivaient habituellement «Moi», avec la majuscule. Ce qui se dégage fortement est la mystique qui entoure les maîtresses dommes, avec leur singulière expertise et leur considération dédaigneuse de l'univers de la prostitution, dont elles se séparent. Le média promotionnel de choix est désormais Internet plutôt que la presse. Une maîtresse dit catégoriquement: «L'imprimé, c'est mort. Tous ceux qui ont les moyens de venir me voir ont un ordinateur.»

Un autre des désarmants débuts de chapitres du livre de Lindemann: «Je suis à Queens, assise dans un sous-sol devenu donjon, et la première chose que je remarque est un costume de majorette accroché derrière une porte, sur lequel est inscrit le mot "SALOPE".» Quel livre merveilleux cela aurait pu être si Lindemann avait maintenu ce style clair, percutant et constatif! Or, comme pour tout ce qui a été, de nos jours, flétri par le poststructuralisme, on en vient sans trop tarder aux plus obscurantistes bas-fonds. Nous entendons parler de «processus dialectique», d'«instanciation», de «constitutions discursives» et de ce phénomène tant redouté: les «figures de genre normatives». En toute crédulité, sont attribuées à Butler des idées sur le drag qui faisaient partie, il y a quarante ans, des discussions sur le travestisme dans les comédies shakespeariennes et que supplantèrent peu après les expérimentations avant-gardistes de David Bowie, dans la musique et la mode.

Alors que ce livre se mettait à dévier de sa course, j'avais l'impression que l'esprit de Lindemann était comme

un rutilant yacht, construit pour une grâce et une vitesse grisantes, mais réquisitionné par des tyrans défraîchis pour servir platement de cargo surchargé. Dans ce climat d'incertitude, où les postes d'enseignement se font si rares, elle est forcée d'emporter avec elle la vulgaire camelote qui encombre lamentablement son ouvrage. Le tout premier paragraphe de ses remerciements montre ce qui est arrivé à ce livre, de même qu'à d'innombrables autres livres universitaires: Lindemann se confond en remerciements auprès d'un professeur de Princeton « pour [lui] avoir donné l'idée que Bourdieu pourrait avoir eu quelque chose à dire sur la prétention des maîtresses dommes à la pureté artistique ». Eh bien, l'assommant Pierre Bourdieu, une autre idole que l'on a fait mousser et dont on continue de gaver les jeunes étudiants américains, en avait bien peu à dire sur ce sujet ou même sur quoi que ce soit d'autre concernant l'art, mis à part son enracinement chauvin dans la littérature et la culture françaises. (Non, Bourdieu n'a pas découvert qu'une logique de classe se trouvait à la base du goût: bien avant, d'autres que lui avaient établi cela, par-dessus tout le chercheur marxiste Arnold Hauser, dans sa magistrale étude de 1951, *Histoire sociale de l'art et de la littérature*.) Les pénibles chapitres sur Bourdieu plombent l'élan de Lindemann, jusqu'à lui donner un humiliant coup d'arrêt, et détruisent, dans les faits, la portée de ce livre précieux qui ne pourra jamais échapper aux poussiéreux corridors de l'université.

Quant à la question de savoir si le sadomasochisme est progressiste ou bien réactionnaire, ce que les féministes ont acrimonieusement débattu depuis longtemps, Lindemann fait preuve de prudence et reste neutre. Mais elle perd tellement de son temps à marquer son respect pour l'argot académique que les pistes qu'elle-même a dégagées demeurent inexplorées – comme lorsqu'une maîtresse

domme de San Francisco décrit sa pratique comme de l'«art de performance». Lindemann aurait dû se pencher sur le genre de la performance tel qu'il s'est développé à compter des années 1960 et 1970 (grâce à Joseph Beuys, Yoko Ono, Eleanor Antin et Bowie), ce qui lui aurait fourni un superbe analogue culturel. Elle remarque l'habileté qu'ont les maîtresses dommes à «créer des environnements», qu'elle compare de façon frappante avec la théorie stanislavskienne de l'identification totale de l'acteur à son personnage. Or aucune de ces idées stimulantes n'est déployée.

Enfouie dans une note à la fin de l'ouvrage se trouve une lueur de ce qui aurait pu faire un livre sensationnel : Lindemann dit que la pratique professionnelle de la domination «pourrait avoir plus en commun avec d'autres pratiques théâtrales qu'avec la prostitution. Je fus récemment surprise, écrit-elle encore, de découvrir, pendant une visite de la bibliothèque du Collège Barnard, que les livres sur les strip-teaseuses y étaient rangés entre les textes se rapportant à la pantomime et au vaudeville, tandis que les textes sur les prostituées se trouvaient dans une autre allée.» Oui, le burlesque moderne est en fait né dans des théâtres de vaudeville, qui avaient tourné au vice à cause de la concurrence que leur livraient les films. Lindemann inclinait à intégrer le travail des maîtresses dommes dans l'histoire du théâtre, une avancée prodigieuse qui ne s'est pas réalisée.

Les lamentables lacunes dans l'éducation d'élite que Lindemann a reçue à Princeton et Columbia sont exhibées dans les deux pages de son «Annexe C: Contexte historique», un pur désastre. Il couvre en un clin d'œil deux millénaires depuis la Rome antique et l'on nous assure, sans la moindre preuve, que la dominatrice professionnelle est «une invention sociale fondamentalement postmoderne.» Sade et Leopold von Sacher-Masoch (auteur du roman SM

de 1870 *La Vénus à la fourrure*) sont mentionnés au passage, mais seulement par le biais d'un livre universitaire publié il y a moins de dix ans. Aucune référence n'est faite à l'immense industrie de la prostitution dans le Paris du 19<sup>e</sup> siècle, où la flagellation portait le nom de « vice anglais » à cause de sa popularité auprès des Anglais qui s'adonnaient à l'exploration de bordels à l'étranger.

\*

\* \*

Les trois livres à l'étude trahissent tous un manque consternant de culture générale, à laquelle fait tout particulièrement défaut une œuvre aussi centrale que le roman mal famé de fantasmes sadomasochistes signé par Pauline Réage, *Histoire d'O*, qui fut publié en 1954 et transformé, en 1975, en un film plein d'atmosphère (incluant une trame sonore euro-synth révolutionnaire par Pierre Bachelet). Au sommet de la longue liste de tout ce qui manque à ces livres, quant à la recherche documentaire et au processus de réflexion qui les ont précédés, trône le film classique de Luis Buñuel *Belle de jour* (1967), dans lequel Catherine Deneuve joue rêveusement le rôle d'une Parisienne riche et mariée qui s'ennuie et qui travaille clandestinement dans un bordel fétichiste. Les scénarios systématisés de bondage et de sadomasochisme que l'on connaît aujourd'hui appartiennent à une certaine lignée, mais le poststructuralisme, avec sa fragmentation et sa dématérialisation compulsives, est incapable de reconnaître la transmission culturelle dans le temps.

La formation de ces trois auteures ne leur a pas permis de porter attention aux dimensions ou aux implications historiques de leur objet d'étude. Par exemple, jamais elles ne remarquent les connotations médiévales du mot « donjon », ni ne réfléchissent aux allusions victoriennes des corsets et des femmes de chambre françaises (dont

même la Lady Bracknell d'Oscar Wilde a fait l'éloge). L'idée ne vient jamais à Weiss de se demander pourquoi on appelle un marché d'esclaves de San Francisco du nom de « marché byzantin », pas plus que Newmahr ne s'interroge sur les raisons qui expliqueraient qu'on appelle « croix de saint André » ce dispositif de bois sur lequel on la menotte pour l'y flageller.

Qui souhaite analyser les extrémités complexes de l'expression moderne de la sexualité devrait commencer dans les années 1790 avec Sade, le roman gothique et la femme fatale du romantisme, qui devient la femme au fouet dans la poésie de Swinburne et les dessins d'Aubrey Beardsley, qui prend ensuite la forme de vampires et de sphinx dans l'art symboliste de la fin du 19<sup>e</sup> siècle, ce qui mène directement aux vamps du cinéma, de Theda Bara à Sharon Stone. Et où trouve-t-on dans ces trois ouvrages le Berlin weimarien ? Situé dans un parc d'expérimentations sexuelles et d'excès décadents, qui est promis à la catastrophe, le livre autobiographique *Adieu à Berlin* de Christopher Isherwood (*The Berlin Stories*, 1945) fut transformé en pièce de théâtre, en comédie musicale, puis en un film majeur, *Cabaret* (1972), dont l'influence culturelle s'est avérée profonde et durable (sur les vidéoclips et tournées de Madonna, par exemple). Né dans le Berlin weimarien, le brillant Helmut Newton a introduit à la photographie haute couture, à compter des années 1960, la disposition sadomasochiste particulière de cet environnement et tout l'attirail fétichiste qui lui est assorti. Le sadomasochisme et le travestissement weimariens tels que présentés dans le film de Luchino Visconti *Les damnés* (*La caduta degli dei*, 1969) ont fait partie de ce qui a inspiré le glam rock britannique. Le sadomasochisme nazi fut aussi mémorablement remis en scène par Dirk Bogarde et Charlotte Rampling dans *Le portier de nuit* (*Il portiere di notte*, 1974) de Liliana Cavani.

Où sont les Velvet Underground? La menaçante chanson *Venus in Furs*, basée sur le roman de Sacher-Masoch, était un moment fort du premier album du groupe en 1967. La même année où elle était en tournée avec les Velvet, Mary Woronov accomplissait une danse dominatrice au fouet avec le poète Gerard Malanga dans *Exploding Plastic Inevitable*, le spectacle multimédia psychédélique d'Andy Warhol. D'autres motifs SM ont été incorporés à la musique pop : sur le Sunset Strip à Los Angeles, un panneau d'affichage qui représentait une scène de bondage brutale pour l'album des Rolling Stones paru en 1976, *Black and Blue*, fut retiré après d'intenses protestations féministes ; sur scène, Grace Jones, Prince, Pat Benatar et des groupes de « hair metal » comme Mötley Crüe ont tous emprunté les équipements et les comportements de la dominatrice.

Je fus très déçue de voir Xaviera Hollander passée sous silence. Les fougueux mémoires de cette verveuse tenancière néerlandaise, *Madam' (The Happy Hooker, 1971)*, qui racontent en détail les services de bondage et de fétichisme qu'elle offrait, se sont vendus à quinze millions d'exemplaires dans le monde. Mais absolument rien ne permet d'excuser l'absence, dans ces livres, du prolifique Tom of Finland, dont les dessins d'hercules priapiques formèrent l'esthétique des *leathermen* homosexuels après la Seconde Guerre mondiale. Et l'omission la plus choquante d'entre toutes : un inconditionnel de Tom, Robert Maplethorpe, dont les lumineuses photos homoérotiques consacrées à l'univers clandestin du sadomasochisme ont déclenché, dans les années 1980, une crise nationale sur le financement des arts. Et pourtant, nos trois auteures et leur armée de directeurs de recherche ont trouvé tout le temps du monde pour passer au peigne fin les travaux méandres de chaque théoricien féministe qui aura donné signe de vie au cours des vingt dernières années, et ce, jusqu'au plus mineur d'entre eux.

Ces livres n'arrivent jamais à expliquer le sadomasochisme ni les fantasmes sexuels d'aucune sorte. En plus d'avoir rejeté la biologie, le poststructuralisme est dépourvu de psychologie parce que, faute d'un concept de l'individu comme être indépendant et cohérent (plutôt que comme faisant partie d'une masse de subjectivités qui, ironiquement, se dissolvent), le soi disparaît. L'une des nombreuses failles dans le système de Foucault (comme je l'ai expliqué dans mon attaque du poststructuralisme, « Junk Bonds and Corporate Raiders », publiée dans *Arion* en 1991), est son incapacité à saisir la pensée symbolique, ce pourquoi le poststructuralisme est un outil aussi peu commode pour aborder l'art. Or, sans une bonne compréhension du symbolisme, on ne peut se faire une idée claire du fonctionnement du rêve, de l'imagination poétique ou du théâtre rituel du sadomasochisme, avec ses psychodrames symboliques. À mon avis, pour comprendre le sexe dans le monde occidental moderne, l'analyse freudienne de la culpabilité et de la répression ainsi que sa théorie du « roman familial » demeurent indispensables. Les paradigmes SM actuels portent assurément quelque bagage psychologique venant de l'enfance, celle-ci gardant l'empreinte de parents qui furent, presque imperceptiblement, nos premières figures d'autorité.

Le mystère du sadomasochisme fut l'un des principaux objets d'étude de mon livre *Sexual Personae* (Yale University Press, 1990). Mon intérêt pour ce sujet était né de ma perplexité d'enfance face à des scènes scabreuses de martyre dans l'iconographie catholique, notamment une statue polychrome en plâtre dans l'église de mon baptême, qui représentait un beau saint Sébastien transpercé par des flèches. Je retrouvai ce thème un peu partout, de la flagellation dans les cultes de fertilité antiques jusqu'aux poèmes surréels d'Emily Dickinson, que je surnommaï « Madame de Sade à Amherst », en passant par le fantasme de bondage

néoplatonique de Michel-Ange, *L'esclave mourant*. Je ne parle qu'en tant qu'élève de la sexualité: je n'ai eu aucun contact direct, de quelque sorte que ce soit, avec le sadomasochisme, excepté une fois où j'ai fait prendre l'une de mes photos promotionnelles devant le rideau de velours violet de la salle d'attente d'un donjon dans un immeuble de bureaux du centre-ville de Manhattan (qui pourrait être exactement le même où débute le livre de Lindemann).

En menant des recherches sur le sadomasochisme, je n'ai pas commencé par des suppositions *a priori* ni avec le désir d'apaiser les bonzes de l'université. J'ai laissé les preuves suggérer les théories. Après des lectures abondantes en anthropologie et en psychologie, j'ai conclu que le sadomasochisme est une forme de rituel archaïque qui découle des cultes préhistoriques de la nature, surgissant lors des phases sophistiquées et «tardives» d'une civilisation, lorsque celle-ci s'est trop élargie, trop dispersée, et qu'elle se met à faiblir ou à décliner. Dans *Sexual Personae*, je dis que le «sexe est une puissance bien plus sombre que le féminisme n'a pu l'admettre», et que ses «pulsions primitives» n'ont jamais été pleinement matées: «Mon hypothèse est que, chaque fois que l'on recherche ou obtient la liberté sexuelle, le sadomasochisme ne sera pas loin derrière.»

Marquée par des cérémonies de pénitence et d'absolution, la punitive structure hiérarchique du sadomasochisme est, en définitive, une aspiration religieuse à l'ordre. Les sévices rythmiques qu'il impose au corps, et qui peuvent effectivement devenir pathologiques si poussés à l'excès, s'avèrent paradoxalement un moyen de se revigorer, de retrouver une harmonie, magique et envoûtante, avec les énergies naturelles. D'où le recours symbolique au cuir (une primitive peau animale) pour les fouets et les vêtements fétichistes. En redéfinissant les frontières du corps,

le SM limite et discipline la conscience surdéveloppée des phases « tardives », qui sont de part en part rongées par le doute et l'angoisse.

Que faut-il faire avec le faible niveau de l'analyse qui se consacre au sexe? Nous avons désespérément besoin d'un plan de réforme. Les études de genre actuelles font preuve d'amateurisme en saturant tous leurs discours du raisonnement fallacieux de l'argument d'autorité, comme si l'on avait été renvoyé à la théologie médiévale. Nonobstant leur soi-disant gauchisme, les théoriciens du genre imitent et flattent systématiquement le pouvoir académique avec toute l'onctueuse obséquiosité des laquais de la curie vaticane.

Premièrement, chaque cursus d'études de genre doit intégrer la biologie dans ses programmes: sans connaissances en biologie, les études de genre sombrent dans la propagande. Deuxièmement, l'étude des anciennes civilisations tribales et agraires est cruciale afin que l'on cesse de ne se préoccuper que de la société capitaliste moderne, comme on le fait présentement. Troisièmement, le cynique dédain qu'inspire la religion dans toutes les hautes sphères de l'université doit cesser. (Je parle en tant qu'athée.) L'incapacité de reconnaître les motifs de quête spirituelle est justement ce qui a le plus gravement compromis les trois livres à l'étude.

Le poststructuralisme épuisé qui imprègne les universités américaines est un abject philistinisme qui tente de se faire passer pour une forme de pensée supérieure. Partout, de jeunes chercheurs travaillent de peine et de misère, asservis par un système universitaire corrompu et incestueux. Mais ces « menottes forgées par l'esprit » (comme l'écrivait William Blake) peuvent être rompues en un instant. Seule suffit la volonté d'être libre.

## DES RÔLES SEXUELS : INNÉS OU ACQUIS ?

CAMILLE PAGLIA CONTRE JANE FLAX

CAMILLE PAGLIA, DÉCLARATION LIMINAIRE: L'inné ou l'acquis? Cette question nourrit plusieurs problèmes pressants de notre époque: des origines de la criminalité à la légitimité des tests d'intelligence en passant par les manières de définir le sexe et le genre. On peut faire remonter l'origine de la querelle entre l'inné et l'acquis jusqu'au romantisme de la fin du 18<sup>e</sup> siècle, quand Jean-Jacques Rousseau et son disciple, le poète William Wordsworth, ont défini la nature comme étant bonne et la société comme étant mauvaise, comme étant la véritable source de fictions oppressives qui obscurcissent notre pensée et dénaturent notre comportement. En définitive, Rousseau demeure responsable pour l'approche toujours en vigueur aujourd'hui chez les postmodernistes et les poststructuralistes, qui croient que nous naissons telle une page blanche et que des pressions sociales, traduites par des constructions verbales arbitraires et instables, « inscrivent » en nous des préjugés, incluant les présomptions sexuelles normatives.

La manière que j'ai de concevoir ce problème des attributs innés ou acquis doit beaucoup au romantisme. Mais j'adopte le point de vue du romantisme tardif, que l'on

associe avec des décadents de la seconde moitié du 19<sup>e</sup> siècle comme Charles Baudelaire et Oscar Wilde, qui voyaient la nature comme une force magnifique, mais tyranniquement mécanique, que nous devons contrecarrer et braver par le moyen des mutations infiniment évolutives de la culture. Dans cette lignée de romantisme pervers, le précurseur n'était pas Rousseau, mais le marquis de Sade, dont les écrits volumineux ont eu une vaste influence, notamment sur Nietzsche, que le dieu du poststructuralisme Michel Foucault disait prendre pour modèle.

J'ai soutenu, comme dans mon premier livre *Sexual Personae* (une version élargie de ma thèse doctorale), que l'identification historique et mythologique de la femme avec la nature est vraie, qu'elle se fonde sur des faits biologiques qui peuvent certes paraître inacceptables à notre époque émancipée, mais que l'on ne peut ni faire disparaître d'un coup de baguette magique, ni, pour l'heure, amender grâce à la science. Mais parvenir jusqu'à cette position hautement controversée fut le résultat d'un long processus d'observation, de recherche et de réflexion. Effectivement, pendant mon adolescence dans le nord de l'État de New York, j'avais rageusement défendu un point de vue tout à fait opposé, auquel je dus un jour renoncer à la suite des recherches approfondies que je réalisai pour ma thèse, en biologie et en anthropologie.

En tant que baby-boomer, j'avais grandi dans le suffoquant conformisme des années 1950, alors que les rôles sexuels étaient rigidement opposés. Les hommes étaient des hommes, les femmes étaient des femmes, avec un code vestimentaire draconien et des règles de conduite pour chaque sexe. Bien plus tard, je pus considérer avec davantage d'empathie le désir qu'avait eu la génération de nos parents pour une réconfortante stabilité, eux qui avaient enduré les stress et sacrifices traumatisants de la Grande

Dépression et de la Seconde Guerre mondiale. Mais, dans les années 1950, les filles n'avaient que des options très limitées. Il était attendu qu'elles fréquentent un garçon, puis qu'elles deviennent épouses et mères, et il y avait peu de carrières convenables pour les femmes hormis celles de secrétaire, d'institutrice à l'école publique ou de sœur catholique. Toute fille ambitieuse ou compétitive, qui était vue comme grossièrement hommasse, trouvait cette atmosphère oppressante.

Un paradigme biologique a certainement influencé ces attitudes. Par exemple, on offrait constamment aux filles des poupées, en supposant que les filles avaient à la fois besoin et envie de pouvoir exercer leurs instincts naturels pour le maternage. Pour ma part, je considérais ce déferlement de poupées comme une invasion ou une infestation. Je voulais des épées, des lances et des chevaliers en armure! Et je laissai présager ma révolte par une série de costumes d'Halloween transgenres très excentriques pour une enfant des années 1950.

L'école mettait les présomptions biologiques en application. Dans les cours de musique, on décourageait les filles de prendre des leçons de batterie en présumant qu'elles n'avaient pas la force de manipuler des baguettes ou de traverser le terrain de football en transportant une caisse claire. (C'est ainsi que je fus contrainte à la clarinette, dont je jouai très mal au sein de l'orchestre de l'école pendant huit ans, jusqu'à la remise des diplômes.) Dans les cours de gym, on pensait que les filles étaient trop fragiles pour des exercices extrêmes. Donc, au basketball, nous n'étions pas autorisées à jouer sur toute la longueur du terrain, mais devions nous arrêter (très difficilement) à la ligne centrale et passer le ballon à une joueuse de l'autre côté. Alors si, dans la position de défenseur, je volais le ballon à un bout du terrain, je ne pouvais pas filer à toute vitesse jusqu'à

l'autre côté pour y faire un panier. Ces protections paternalistes m'enrageaient.

La doctrine biologique fut rendue explicite lors d'un incident à mon école élémentaire, quand nous, les filles de cinquième, nous bagarrâmes avec les filles de sixième pendant la récréation (et j'en sortis vaincue avec une dent ébréchée). En me punissant pour deux semaines, mon institutrice me réprimanda sévèrement pour avoir cogné une autre fille d'un coup de poing au ventre, un grave et dangereux outrage car, m'assura-t-on, j'aurais pu endommager ses délicats organes reproducteurs – une affirmation qui me parut, avec le temps, médicalement douteuse.

Ma voie de salut hors de cet enfer pavé des normes sexuelles me vint par la *recherche*: mon mantra! En 1961, juste avant d'entrer à l'école secondaire, je vis un article sur Amelia Earhart dans le journal local, qui me propulsa dans un projet de recherche obsessionnel qui durerait trois ans et qui me plongerait dans sa vie et son époque. En explorant les vieux volumes de journaux et de magazines pourrissant dans le sous-sol enténébré de la bibliothèque publique de Syracuse, je découvris une ère entièrement différente, les années 1920 et 1930, quand le féminisme de la première vague avait inspiré une série extraordinaire de femmes douées, actives dans la sphère publique: de Earhart elle-même à Dorothy Parker, en passant par Dorothy Thompson, Lillian Hellman, Margaret Bourke-White, Clare Boothe Luce et Katharine Hepburn, que j'avais déjà remarquée dans les vieux films oubliés que la télévision diffusait en soirée. Ce fut une révélation. Cela paraissait prouver que les normes associées aux sexes étaient mutables et dépendaient de conditions sociales. Plus tard, j'en viendrais à une meilleure compréhension de l'ensemble des forces en jeu pendant cette période: avant toutes choses une rébellion contre l'autorité, qui avait énergisé l'impudente

ère du jazz tout juste après les échecs institutionnels ayant mené à la catastrophe de la Première Guerre mondiale. Par leur aventureux carriérisme, plusieurs de ces femmes singulières renversaient à dessein les conventions victoriennes, qui avaient exalté la bienséance et la pruderie tout en sacralisant le fait d'être mère.

Cependant, du début au milieu des années 1960, j'observai chez moi-même et chez mes amis (hommes et femmes) le processus complexe de la puberté, de même que, dans ma famille élargie et chez d'autres personnes, le fonctionnement de la grossesse, de la naissance et des soins prodigués aux nourrissons. Il me semblait y avoir des réalités significatives, troublantes et même inextricables de la physiologie humaine que nous maîtrisons peu ou pas du tout. La relation entre l'inné et l'acquis devenait donc, pour moi, de plus en plus problématique. Ma réticence, jusque-là, à accorder la moindre importance à la biologie s'avérait intenable.

Quand le féminisme de deuxième vague naquit en 1966, avec la cofondation de la National Organization for Women par Betty Friedan, j'étais désormais étudiante à l'université et je me trouvais déjà en plein désaccord avec les points de vue de la plupart des féministes. La situation empira aux études supérieures: lors d'un colloque féministe qui se tenait en 1970 à la Faculté de droit de l'Université Yale, un face-à-face avec les féministes vedettes Kate Millett et Rita Mae Brown me désillusionna. Faire appel à la biologie était aussitôt dénoncé comme une hérésie réactionnaire. Cette question déchaînait les passions: en 1973, alors jeune professeure au Vermont, j'en vins presque aux mains à Albany avec une tablee de féministes universitaires de la première heure quand je mentionnai tout naturellement que les différences sexuelles avaient une dimension hormonale. À l'unanimité, elles déclarèrent que j'avais subi

un « lavage de cerveau », que j'avais été cravatée par des générations de scientifiques masculins sexistes. Selon elles, les hormones ne jouaient absolument aucun rôle dans la vie humaine. Ce n'est pas qu'elles remettaient en question la teneur des effets des hormones sur la personnalité et le comportement : elles allaient jusqu'à nier, surréellement, que les hormones existaient. J'eus l'impression de plonger dans un monde étrange, comme l'héroïne d'*Alice au pays des merveilles* dans le terrier du lapin.

Les programmes d'études féministes ont été fondés précipitamment dans les années 1970 à cause de pressions nationales pour que des femmes se joignent à certains corps professoraux dont la fréquente uniformité masculine était embarrassante. Les administrateurs qui transféraient des fonds vers ces nouveaux programmes se préoccupaient moins de maintenir la rigueur scientifique que de résoudre un épineux problème de relations publiques. Les études féministes furent ainsi, dès le départ, figées à ce stade idéologique précoce, que l'on pourrait décrire comme un déterminisme social militant. De mon point de vue, des cours de biologie et d'endocrinologie auraient dû figurer obligatoirement au cursus de tous les programmes d'études féministes au pays. Les théories sur le sexe et le genre doivent s'amorcer sur cette base, même si l'on choisit plus tard de minimiser la biologie ou de la rejeter entièrement. Plutôt que d'encourager le questionnement scientifique et la libre pensée, les programmes d'études féministes ont commencé de manière *a priori*, à partir d'une pensée politique préalablement cristallisée. Il n'était pas permis de dévier de la ligne de parti, selon laquelle toutes les différences sexuelles sont dues au patriarcat, avec son esclavage monolithique et ses abus des femmes par les hommes.

L'arrivée d'approches plus sophistiquées, comme le féminisme poststructuraliste français au milieu des années

1970 et le féminisme « de la différence » à l'aube des années 1980, changea peu de choses, car ces approches ne faisaient que contourner la réalité biologique, ou l'omettaient carrément. Percevant de quel côté soufflait le vent, les universitaires masculins rechignèrent à défier la nouvelle structure du pouvoir et se dérochèrent face à la peur de se faire cataloguer comme rétrogrades et sexistes. L'histoire ne sera pas tendre au moment de rappeler leur timidité et leur couraïse, qui témoignaient d'un genre d'indifférence méprisante : « Laissons les femmes faire leur propre bac à sable, et qu'elles s'y amusent. » Protégé des critiques extérieures, et même de celles des féministes dissidentes comme moi-même, le cursus des études féministes et, plus tard, des études de genre s'est ainsi développé de manière autonome, se refermant sur lui-même et créant son propre canon insulaire.

Mais les véritables conséquences d'avoir massivement exclu la biologie de la pensée sociale contemporaine continuent de se multiplier. Par exemple, le féminisme de deuxième vague s'était rendu souventefois coupable d'un dénigrement insensible et, pour moi, contreproductif de la maternité. Le ton fut donné en 1963 par l'exposé de Betty Friedan, *La femme mystifiée*, un best-seller qui, avec un certain sensationnalisme et une suspecte absence de sources, brossait le portrait de la vie misérable d'épouses banlieusardes bien nanties, mais qui crevaient d'ennui. La deuxième vague féministe glorifia la femme de carrière et bouda la mère qui restait à la maison sous prétexte qu'elle trahissait la cause. Friedan elle-même en devint bientôt mal à l'aise et tenta en vain de réorienter le féminisme vers les préoccupations de la femme moyenne. Elle vécut une rupture acrimonieuse avec NOW, en partie à cause de ce qu'elle surnomma la « menace lavande », soit les jeunes lesbiennes radicales qui prenaient le contrôle du mouvement

des femmes et qui, croyait-elle, en aliénaient la population en général.

Malgré la transformation des rôles sexuels à certains moments historiques hauts en couleur, comme le Londres shakespearien, où des pasteurs puritains vitupéraient contre une mode pour le travestissement, mes propres recherches m'ont amenée à conclure que, comme on pouvait s'y attendre, les normes clivantes réapparaissent tôt ou tard. Bien que cela nous intrigue beaucoup aujourd'hui, jouer avec ces normes sexuelles est en général resté une pratique exceptionnelle, que la majorité n'a jamais faite sienne dans quelque société que ce soit. Enfin, une certaine inconstance dans les rôles sexuels est habituellement symptomatique d'angoisses et de tensions induites par des problématiques plus larges. C'est-à-dire que l'identité sexuelle ne devient un sujet important de préoccupation qu'au seul moment où s'écroulent d'autres formes d'identification et d'affiliation (religieuses, nationales, tribales, familiales). De plus, si l'androgynie ou la fluidité transgenre sont actuellement considérées comme progressistes, des phénomènes de cette espèce ont, à certains moments, contribué à déclencher un brutal retour de bâton qui pouvait durer des siècles. Par exemple, la permissivité de la Rome impériale, avec sa religion ritualiste et dénuée de sens, creusa un vide éthique qui serait bientôt comblé par un mouvement spirituel massif venant de la Méditerranée orientale : le christianisme, qui demeure, deux mille ans plus tard, une puissante présence mondiale. L'élite romaine qui séjournait à Pompéi ou à Capri pensait sans doute que son monde hédoniste et désinvolte serait éternel.

L'influence excessive de la théorie du genre sur la vraie vie pourrait masquer des problèmes qui commencent à apparaître. Par exemple, à long terme, quelles conséquences entraînera la perturbation des structures biologiques que

cause notre imposition aux jeunes femmes d'un parcours professionnel masculinocentriste, qui les accapare pendant leurs années de plus grande fertilité avec une séquence prolongée de cycles scolaires, des premières années universitaires jusqu'au postdoctorat ? Quand nos jeunes femmes les plus accomplies sont enfin prêtes à se marier, il se peut très bien qu'elles aient atteint la trentaine, moment où la grossesse devient plus risquée et où leurs pairs masculins retrouvent soudain, sur le marché, un abondant choix de filles dans la vingtaine, plus fraîches, plus nubiles. La télé-série *Sex and the City*, qui fut un succès aussi immense qu'imprévu, même à l'international, mettait en intrigue le dilemme des jeunes femmes de carrière sous la forme d'un mélange déroutant de comédie et de tragédie.

Je considère qu'il est complètement irresponsable des écoles publiques qu'elles offrent des cours d'éducation sexuelle sans systématiquement guider les adolescentes, qui devraient réfléchir à la façon dont elles veulent structurer leur vie future : est-ce qu'elles veulent des enfants, et si oui, à quel moment cela devrait-il être prévu ? Il faudrait présenter les avantages et les désavantages de chaque option. En raison du tenace fardeau biologique de la grossesse et de l'accouchement, il s'agit de questions qui affecteront toujours plus profondément les femmes que les hommes. Fonder une famille plus tôt peut coûter cher à une jeune femme ambitieuse : une interruption dans la carrière qu'il peut lui être difficile de surmonter. De l'autre côté, rester avec ses enfants pendant leurs premières années, plutôt que de confier cette expérience éphémère et irremplaçable à des centres de la petite enfance ou à des nourrices, offre une récompense dont la valeur intrinsèquement émotionnelle et peut-être spirituelle a été lamentablement ignorée par le féminisme de deuxième vague.

En ce moment, aux États-Unis, les jeunes mères sont automatiquement considérées comme déclassées : on les plaint de « gaspiller » leurs talents. Cette animosité, farcie de snobisme social, doit cesser. Les collèges et universités qui prétendent soutenir les droits des femmes doivent en venir à une reconnaissance plus humaine des besoins et phénomènes biologiques. La présence de mères ou d'étudiants mariés en général dans les classes apporterait un bénéfice énorme en ramenant à la réalité les discussions universitaires sur le sexe et le genre. Les campus devraient fournir et promouvoir des programmes flexibles d'études à temps partiel permettant de longues périodes d'absence afin que les parents puissent compléter leurs diplômes sur plusieurs années, voire sur plusieurs décennies.

De même, il faudrait soumettre notre système actuel d'éducation primaire et secondaire à une révision rigoureuse à cause de son emprisonnement des garçons dans un environnement qui restreint leur énergie et qui requiert de leur part une renonciation idéologique aux traits masculins. De nos jours, quand les jeunes hommes de la classe moyenne sont enfin prêts à quitter l'université, il s'avère qu'ils ont été pacifiés et pressurés jusqu'à se transformer en d'obéissants clones. Les universités d'élite sont devenues des États policiers où, au premier cycle, une armée de doyens, de vice-doyens et de comités de professeurs surveillent les discours et comportements des étudiants masculins, qu'ils sanctionnent si ceux-ci enfreignent les normes prévues par l'establishment féministe. La surveillance de la vie amoureuse des étudiants, désormais routinière sur les campus américains, serait impensable en Europe. À l'université, les théoriciennes du genre peuvent allégrement brandir leurs drapeaux antihommes puisqu'à perte de vue, tout homme s'est réfugié dans l'ombre.

Pour conclure, je crois bel et bien que les rôles sexuels sont malléables et qu'ils sont dynamiquement formés par la culture. Néanmoins, la fréquence de leur retour à des normes clivantes ainsi que la similitude saisissante des rôles sexuels dans des sociétés séparées par de grandes distances temporelles et spatiales suggèrent, en effet, que persiste dans le sexe et le genre quelque chose de fondamentalement constant, ancré dans des faits concrets. Une démocratie moderne, qui repose sur des concepts assortis aux libertés individuelles, se doit de protéger toutes les variétés d'expression personnelle. Mais la majorité des êtres humains semblent en effet trouver que des rôles sexuels clairement définis sont des points de repère fort utiles pour la formation souvent conflictuelle de l'identité. Remettre en question le genre et le sexe a toujours été, et le restera, la prérogative des artistes et des shamans, ces êtres doués mais solitaires.

De somptueux déploiements d'expérimentation de genre et de sexe ont parfois précédé l'effondrement des sociétés, comme ce fut certainement le cas dans l'Allemagne weimarienne. Comme la Rome tardive l'a été, l'Amérique est elle aussi un empire distrait par les jeux et les loisirs. Maintenant comme hier, des forces se massent à l'extérieur des frontières, des hordes dispersées de fanatiques pour qui le culte de la masculinité héroïque conserve encore une immense puissance. Je termine avec la question suivante : une nation dont le système éducatif d'élite repose de plus en plus sur la neutralisation du sexe est-elle prête à se défendre contre ce défi grandissant ?

## LES HOMMES SONT-ILS OBSOLÈTES ?

PROPOSITION : LES HOMMES SONT OBSOLÈTES

POUR : HANNA ROSIN, MAUREEN DOWD

CONTRE : CAITLIN MORAN, CAMILLE PAGLIA

CAMILLE PAGLIA, DÉCLARATION LIMINAIRE: Si les hommes sont obsolètes, les femmes seront alors bientôt en voie d'extinction, à moins que l'on ne s'engage précipitamment dans le sinistre chemin menant vers ce meilleur des mondes où les femmes se cloneront elles-mêmes par parthénogenèse, comme le font (c'est connu) le dragon de Komodo, le requin marteau et le crotale.

L'un des aspects les plus incommodes et injustes du féminisme des deuxième et troisième vagues a été sa rancœur irascible et fielleuse contre les hommes. On s'est saisi de leurs failles, fautes et faiblesses, que l'on a magnifiées afin de composer d'effroyables actes d'accusation. Dans nos universités d'élite, des professeurs idéologues endoctrinent de jeunes étudiants influençables au moyen de théories périlleusement vidées de toute réalité factuelle, qui prétendent que le genre est une fiction arbitraire et oppressive dénuée de fondement biologique.

Malgré tous les beaux discours sur les succès scolaires des jeunes femmes de talent, faut-il s'étonner de voir qu'aux premières étapes de leur carrière, celles-ci se trouvent à souffrir d'incertitude ou d'angoisse chroniques à force d'aspirer à une vie intime émotionnellement satisfaisante? Quand les milieux cultivés dénigrent systématiquement la masculinité et la virilité, les femmes ne pourront alors se retrouver qu'avec des *garçons*, qui n'ont aucune motivation pour mûrir ou faire honneur à leurs engagements. Et en l'absence d'hommes solides pouvant servir de modèles à adopter – ou bien, pour des lesbiennes dissidentes, auxquels s'opposer –, les femmes ne parviendront jamais à une conscience stable et profonde d'elles-mêmes *en tant que* femmes.

Selon ce que j'ai pu observer depuis longtemps, c'est-à-dire depuis la période précédant la révolution sexuelle, il s'agit d'un problème sérieux, dont continue de souffrir la société anglo-américaine, avec ses relents de puritanisme. Par contre, en France, en Italie, en Espagne, en Amérique latine et au Brésil, maintes femmes de carrière ambitieuses semblent avoir trouvé la recette qui leur permet de faire valoir leur pouvoir et leur autorité en milieu de travail tout en dégageant une sorte de charme sexuel, et même de glamour. C'est là que réside la véritable mystique féminine, qu'on ne peut pas enseigner, mais qui découle plutôt d'une reconnaissance instinctive des différences sexuelles. Dans l'atmosphère punitive d'aujourd'hui, marquée par une propagande sentimentale sur le sexe et le genre, l'imagination sexuelle s'est, cela s'entend, réfugiée dans le monde substitut de la pornographie Internet, où, affranchies du moralisme religieux et féministe, folâtraient les forces brutes mais exaltantes de la nature primitive.

La juste mission du féminisme a toujours été d'attaquer et de reconstruire les pratiques sociales fossilisées qui

avaient mené à une discrimination vastement déployée contre les femmes. Mais, assurément, il était et il demeure encore possible pour un mouvement réformateur progressiste d'y arriver sans stéréotyper, rabaisser ou diaboliser les hommes. Il nous faut avoir une vue claire et juste de l'histoire : des traditions obstructionnistes ont émergé non pas de la haine masculine ou de l'asservissement des femmes par les hommes, mais plutôt de la division naturelle du travail, qui s'était développée sur des milliers d'années pendant la période agraire et qui a jadis immensément protégé et avantagé les femmes, leur offrant la chance de rester auprès du foyer pour prendre soin de nourrissons et d'enfants sans défense.

Au cours du siècle dernier, ce furent une série d'appareils destinés à alléger la besogne domestique, inventés par des hommes et disséminés par le capitalisme, qui libérèrent les femmes des corvées quotidiennes. Aux États-Unis, le plus troublant dans un trop grand nombre de livres et d'articles signés par des journalistes féministes, nonobstant leur soi-disant gauchisme, est un implicite préjugé favorable envers les valeurs et la culture bourgeoises. Les aptitudes particulières de l'élite issue de la classe moyenne supérieure, soit des compétences cognitives, rédactionnelles et managériales, sont présentées comme les *desiderata* les plus nobles, comme représentant le plus haut degré évolutif de l'humanité. Oui, le système économique est bel et bien passé graduellement de l'industrie aux services, secteur dans lequel les femmes prospèrent, préférant généralement un milieu de travail sûr, propre et tranquille.

Le triomphalisme que les gains obtenus par les femmes inspirent à Hanna Rosin (dans son livre *The End of Men*) semble incroyablement prématuré, comme quand elle dit, au sujet des couples économiquement anémiés de la classe ouvrière contemporaine, qu'ils avaient, que nous

avons tous « atteint le terme de cent mille ans d'histoire humaine et le commencement d'une nouvelle ère, et qu'on ne pourrait jamais faire demi-tour. » Cette convocation historique de grande envergure ferme pourtant les yeux sur les leçons d'autant plus sombres de l'histoire quant au mouvement cyclique de croissance et de chute des civilisations, qui, à mesure qu'elles se complexifient et s'associent plus étroitement, deviennent aussi plus sujettes à l'effondrement. La terre entière est tapissée par les ruines de tous les empires qui se croyaient éternels.

Après la prochaine, inévitable apocalypse, nous aurons une fois de plus désespérément besoin des hommes ! Oh ! bien sûr, on pourra voir à l'occasion un survivaliste amazone, l'arme au poing, qui saura débusquer du gibier hors des buissons pour nourrir ses ouailles, mais la plupart des femmes et des enfants s'attendent à ce que les hommes subviennent à leurs besoins en nourriture et en eau, et qu'ils défendent le bercail. Au vrai, maintenant déjà, les hommes s'avèrent absolument indispensables, même si cela échappe à la plupart des féministes, qui semblent aveugles à toute l'infrastructure qui rend possible leur propre vie professionnelle. Ce sont très majoritairement les hommes qui exécutent le travail sale et dangereux de construire les routes, de couler du béton, de poser les briques, de goudronner les toits, de suspendre les câbles électriques, de creuser les réseaux de canalisations de gaz naturel et d'égout, de couper et d'abattre les arbres, puis de raser le sol au bulldozer en vue d'aménager des ensembles résidentiels. Ce sont des hommes qui soulèvent et soudent les gigantesques poutres en acier qui structurent nos immeubles de bureaux, et ce sont des hommes qui accomplissent le travail affolant d'incruster et de sceller les fenêtres de verre plat finement trempé des gratte-ciel hauts de cinquante étages.

Chaque jour, le long de la rivière Delaware à Philadelphie, l'on peut voir passer d'énormes pétroliers et d'imposants navires de charge arrivant de partout au monde. Ce sont des *hommes* qui chargent, manœuvrent et déchargent ces majestueux colosses. Le système économique moderne, avec son vaste réseau de production et de distribution, est une épopée masculine, dans laquelle les femmes ont su trouver un rôle productif – mais les femmes n'en ont pas été l'auteur. Quand même, les femmes modernes sont assurément assez fortes aujourd'hui pour rendre à César ce qui est à César !

## RÉINSCRIRE LE SEXE DANS L'ÉDUCATION SEXUELLE

**QUAND LES ÉCOLES PUBLIQUES REFUSENT DE  
RECONNAÎTRE LES DIFFÉRENCES SEXUELLES,  
NOUS TRAHISSEZ AUSSI BIEN LES GARÇONS QUE LES FILLES**

Dans les programmes d'éducation sexuelle, le thème de la fertilité brille par son absence. On prive les jeunes femmes ambitieuses, propulsées sur une trajectoire professionnelle conçue pour les hommes, d'un ensemble dégrisant de faits concernant le déclin de la fertilité féminine après la vingtaine.

En refusant de reconnaître les différences entre les sexes, les programmes d'éducation sexuelle des écoles publiques trahissent à la fois les garçons et les filles. Services et conseils sur la sexualité devraient être offerts aux deux sexes séparément. Il est absurde d'éviter la dure réalité : concernant le sexe récréatif, les garçons ont moins à perdre que les filles, qui risquent la grossesse et dont la fertilité future peut être compromise par la maladie. Les garçons ont besoin de leçons en matière d'éthique fondamentale et de raisonnement moral sur le sexe (par exemple, ne pas profiter de leur partenaire en état d'ébriété), tandis que les filles doivent apprendre à distinguer la servilité sexuelle de la popularité.

Avant toute chose, les filles ont besoin de conseils pour planifier leur vie à venir. Il arrive trop souvent que les programmes d'éducation sexuelle définissent la grossesse comme une pathologie, dont le remède est l'avortement. Il faut que les adolescentes songent avec sérieux à leurs principaux objectifs et à leurs désirs les plus profonds. Si elles veulent à la fois des enfants et une carrière, il leur faut choisir entre avoir des enfants plus tôt ou plus tard. Chaque option suppose des avantages, des inconvénients et des compromis.

Malheureusement, l'éducation sexuelle aux États-Unis est une véritable mosaïque de programmes disparates. Une réflexion nationale s'impose de toute urgence afin de normaliser le cursus et de favoriser la transparence du processus. Le système actuel est trop susceptible de plier sous les pressions politiques, qu'elles viennent de la gauche ou de la droite, et les élèves sont pris dans l'étau.

Actuellement, vingt-deux États et le district fédéral de Columbia exigent qu'il y ait des cours d'éducation sexuelle, mais ils confient le soin des décisions pédagogiques aux districts scolaires. L'enseignement de la sexualité est assuré par des éducateurs spécialisés en santé, par des bénévoles, ou encore par des adolescents qui participent, après une formation minimale, à un programme d'« éducation par les pairs ». Que des enseignants puissent importer leurs propres valeurs sexuelles permissives se vérifie par les scandales sporadiques déclenchés à cause de l'usage inapproprié de matériel ou de sites pornographiques en classe.

La campagne moderne pour l'éducation sexuelle a débuté en 1912 avec une proposition de l'Association nationale de l'éducation (National Education Association) pour que des cours d'« hygiène sexuelle » aident à endiguer les maladies vénériennes comme la syphilis. Pendant la crise du sida des années 1980, le chirurgien général des

États-Unis, C. Everett Koop, demanda de faire en sorte que l'éducation sexuelle commence dès la troisième année. Dans les années 1990, les enseignants en matière de sexualité reportèrent leur attention sur les grossesses vécues par les adolescentes des communautés de quartiers urbains défavorisés.

L'éducation sexuelle a maintes fois provoqué la controverse, notamment parce que certains conservateurs religieux y voient un instrument d'impérialisme culturel laïque, qui affaiblirait les valeurs morales. Le temps est venu pour les progressistes d'admettre qu'il y a là une part de vérité et que les écoles publiques ne devraient promulguer aucune idéologie. À la demande des conservateurs pour une éducation sexuelle privilégiant l'abstinence, les progressistes ont réagi en les accusant d'imposer aux jeunes le fardeau de « la peur et la honte ». Mais peut-être qu'un petit peu plus de peur et de honte pourrait s'avérer utile pour se prémunir contre le monde hédoniste et hypermédiatisé d'aujourd'hui.

Ma génération de filles issues du baby-boom s'est hardiment révoltée contre le culte de la virginité en vigueur pendant les années Doris Day des *fifties*, mais nous avons laissé tout un chaos dans notre sillage. Aujourd'hui, des images et messages à caractère sexuel bombardent prématurément les jeunes. Les adolescentes, revêtant couramment des tenues affriolantes, ne sont pas prêtes à composer avec les réactions salaces qu'elles suscitent. L'extension tentaculaire de ses programmes a rendu l'éducation sexuelle incohérente. Il faudrait la décomposer en ses parties constituantes, ce qui permettrait d'assurer plus efficacement la qualité de l'enseignement pour chacune d'elles.

D'abord, l'anatomie et la biologie reproductive devraient être logées sous l'enseigne des cours de biologie générale, assurés, pendant les dernières années de l'élé-

mentaire, par des professeurs de sciences qualifiés. Il faudrait y traiter tous les aspects de la physiologie, de la puberté à la ménopause. Au sujet du corps, les élèves méritent d'entendre un discours détaché, clair et objectif plutôt que le bavardage mielleux et lénifiant dont le matériel pédagogique prévu pour l'éducation sexuelle est désormais infesté.

Ensuite, les éducateurs spécialisés en santé, qui recommandent aux enfants de bien laver leurs mains pour éviter d'attraper le rhume, devraient aborder le sujet des maladies transmises sexuellement dès les dernières années de l'élémentaire ou les premières années du secondaire. S'il faut certes informer les jeunes à propos des condoms, il n'appartient pas à l'école publique d'en distribuer, comme le font actuellement les districts scolaires de Boston, New York et Los Angeles. La distribution de condoms devrait échoir aux hôpitaux, cliniques et centres de services sociaux.

De même façon, l'école publique n'a pas d'affaire à dresser la liste des diverses gratifications sexuelles, de la masturbation au sexe oral en passant par le sexe anal, quoique des éducateurs en santé devraient pouvoir répondre sans jugement aux questions des élèves sur les possibles conséquences de ces pratiques sur la santé. L'homosexualité est un sujet délicat. De mon point de vue, il ne faudrait pas que les campagnes de lutte contre l'intimidation, aussi louables soient-elles, s'aventurent à soutenir politiquement l'homosexualité. Si les élèves doivent pouvoir fonder des groupes gais en toute liberté, les écoles devraient, quant à elles, demeurer neutres et permettre à la société d'évoluer par elle-même.

## LE TEMPS EST VENU DE LAISSER LES ADOLESCENTS BOIRE

L'OBLIGATION D'ATTENDRE 21 ANS AVANT DE BOIRE  
POUSSE LES JEUNES VERS LES DROGUES ET  
D'AUTRES COMPORTEMENTS ANTISOCIAUX

La loi sur l'âge minimal pour boire (*National Minimum Drinking Age Act*), que le Congrès a adoptée en juillet 1984, est une grossière entrave aux libertés civiles et doit être abrogée. Le fait que les jeunes Américains puissent voter, se marier, contracter un engagement et servir dans l'armée dès l'âge de dix-huit ans, mais qu'ils ne puissent pas se payer un simple verre d'alcool dans un bar ou un restaurant est injuste et absurde. Par la règle des vingt et un ans, les États-Unis se distinguent de toutes les autres nations développées de l'Occident et s'apparentent plutôt à des petits pays ou à des États répressifs comme le Sri Lanka, le Pakistan, l'Indonésie, le Qatar, le sultanat d'Oman et les Émirats arabes unis.

Le Congrès a été précipité à adopter cette loi puritaine sous la pression des Mères contre l'alcool au volant (Mothers Against Drunk Driving), qui, animées des meilleures intentions, ont empiété à tort sur un domaine qui relève du choix personnel, exactement comme l'avaient

fait, cantiques aux lèvres, les zéloteurs de la tempérance du 19<sup>e</sup> siècle, dont l'exemple type est Carry Nation, qui fracassait les barils de bière avec sa hachette. Le fanatisme de la tempérance a fini par triompher et nous a donné quatorze années de prohibition, ce qui a, pour sa part, engendré le syndicat du crime occupé de contrebande de boisson, qui prépara le terrain pour le trafic international de drogues d'aujourd'hui. Merci bien, Carry!

Maintenant qu'au Colorado, la réglementation concernant la marijuana s'est assouplie, le temps est venu d'abolir cette loi nationale dictatoriale. Le gouvernement n'est pas notre nourrice. La baisse de la mortalité liée à la conduite en état d'ivresse au cours des dernières décennies est au moins partiellement attribuable à un usage plus uniforme des ceintures de sécurité et à un durcissement des pénalités pour alcool au volant. De plus, il y a aujourd'hui beaucoup d'autres causes pour les accidents de la route, telles que l'utilisation irresponsable des cellulaires ou de médicaments sous ordonnance comme l'Ambien – impliqué dans le récent procès que l'on a fait à Kerry Kennedy\* (finalement acquittée) pour avoir conduit avec les facultés affaiblies.

Apprendre à boire de manière responsable est l'une des leçons de base menant à l'âge adulte, comme on peut le voir en France, avec son amour des vins, ou en Allemagne, avec ses *Biergärten* et ses festivals de bière fréquentés par toute la famille. Le vin a fait partie de ma propre éducation italo-américaine, au cours de laquelle on donnait aux enfants de petites gorgées du vin maison de mon grand-père. Cette pratique civilisée nous vient de l'Antiquité. La bière était une denrée nourrissante en Égypte et en Mésopotamie, et le vin était associé à la force vitale en Grèce et à Rome: *In vino veritas* (dans le vin, la vérité). La communion chrétienne a préservé le vin comme symbole sacré

d'union et de régénération. Virginia Woolf a écrit qu'avec un bon repas, le vin allume « cette lueur subtile et souterraine qui est la riche flamme orangée des relations raisonnables\* ».

La cruelle loi de 1984 a privé les jeunes gens d'un environnement public libre, mais supervisé, de lieux sûrs où boire à leur gré de la bière pas chère, où socialiser, bavarder et flirter. Par conséquent, au cours des années 1980, est immédiatement arrivé le fléau des épaisses beuveries express des fêtes de fraternités universitaires, où l'alcool coule à flots et qui sont complètement coupées du monde des adultes. Et, dans ces foires bestiales, les femmes devaient soudainement lutter contre le *date rape*. Les drogues populaires dans les boîtes de nuit – l'ecstasy, la méthamphétamine, la kétamine (un anesthésique vétérinaire) – ont déferlé dans les *raves* pour adolescents et les milieux homosexuels masculins.

L'alcool détend, facilite les interactions, suscite des idées et dispose à l'humour et à l'hilarité. Utilisé avec modération, il est vite évacué de l'organisme, et la gueule de bois punit tout excès. Mais les engourdissantes pilules, comme les antidépresseurs que l'on prescrit aujourd'hui à une fréquence démesurée, subsistent dans le corps et le cerveau, et pourraient avoir à long terme des effets secondaires méconnus. Souvent fabriquées par des compagnies occultes à l'étranger, ces substances toxiques tiennent peut-être un rôle inquiétant dans une récente recrudescence de suicides et de massacres inexplicables. De nos jours, la moitié de la classe professionnelle américaine des grandes villes semble dopée aux médocs.

En tant que libertaire, j'appuie la décriminalisation de la marijuana, mais il y a plusieurs problèmes avec le cannabis. D'après ce que j'ai pu observer, le cannabis peut bien servir les musiciens jazz et les poètes beatniks, mais il sape

l'énergie et la volonté, et il peut entraîner une féminisation physiologique chez les hommes. De plus, il est difficile de mesurer la puissance de substances d'origine végétale comme le cannabis. Cependant, pour ce qui est de la bière ou des spiritueux de marque, les doses que l'on peut se procurer ont exactement la même force et la même pureté, et ce, d'un continent à l'autre, sans crainte de contamination par des additifs illicites et dangereux comme le PCP.

Exaltation, extase et vision collective sont les présents offerts par Dionysos, dieu du vin. Technologiquement agiles, phénoménalement interconnectés, et pourtant bizarrement isolés par les médias sociaux, les jeunes d'aujourd'hui ont justement besoin de l'aisance que l'alcool apporte au dialogue direct en face à face. Un sextage malhabile et pornographique a tristement supplanté les simples rencontres autour d'une bière, qui se déroulaient autrefois dans des buvettes bondées. En minant l'art de la conversation, la loi des vingt et un ans a aussi eu un effet désastreux sur nos arts et nos lettres, de plus en plus insipides et médiocres. Cette infantilisation tyrannique de la jeunesse américaine doit cesser !

# SECTARISME ET VUES ÉTRIQUÉES : L'INTOLÉRANCE AFFLIGE UN TROP GRAND NOMBRE DE FÉMINISTES

ENTREVUE AVEC DEBORAH COUGHLIN, *FEMINIST TIMES*

*Voyant qu'en décembre dernier, le Daily Mail décrivait notre invitée comme une «féministe dissidente», nous avons immédiatement su qu'il nous fallait parler à cette marginale du courant féministe dominant, l'auteure et professeure Camille Paglia. Je voulais savoir pourquoi la caser dans un «camp» était si difficile, ce que sa dissidence pouvait nous apprendre, et si, avec le recul, elle envisagerait d'agir autrement dans la sphère publique. Paglia s'est-elle assouplie en vieillissant ? Euh, alors là, vraiment, mais pas DU TOUT!*

\*

\*\*

*Le Daily Mail vous a décrite comme une «féministe dissidente» et a ensuite énuméré une série d'opinions contre-intuitives que vous êtes réputée tenir. Pourquoi est-ce important pour une féministe d'être «dissidente»? Vous faites-vous parfois l'avocat du diable, et, les féministes «controversées», en avons-nous besoin ?*

Je suis une dissidente parce que mon système de croyances, élaboré tout au long des cinq dernières

décennies, s'est fait attaquer, diffamer et rejeter à répétition par des leaders féministes et leurs acolytes de tout acabit, à la fois dans le milieu universitaire et en dehors. Ce genre d'ostracisme punitif de masse a commencé dès la naissance du féminisme de deuxième vague par l'expulsion de Betty Friedan hors de la National Organization for Women par des femmes plus jeunes et plus radicales, incluant des séparatistes lesbiennes fanatiques.

J'étudiais au doctorat quand, en 1970, à l'occasion d'un colloque féministe de la première heure qui se tenait à la Faculté de droit de l'Université Yale, je me suis discrètement heurtée à Rita Mae Brown, future romancière lesbienne à succès. Brown m'a dit: «Camille, la différence entre toi et moi, c'est que toi, tu veux sauver les universités et que moi, je veux les incinérer.» L'année suivante, j'en suis presque venue aux mains avec le Women's Liberation Rock Band de New Haven parce que je prenais la défense des Rolling Stones. Deux ans plus tard, alors que j'enseignais désormais au Collège Bennington, dans un restaurant d'Albany où je dinais avec les professeures fondatrices du programme pionnier d'études féministes de l'Université d'État de New York, nous avons eu une violente dispute quand celles-ci ont complètement rejeté l'idée que les hormones puissent jouer le moindre rôle dans le développement humain. Elles m'ont accusée d'avoir été «endoctrinée par des scientifiques masculins», une accusation que je trouve encore stupide et méprisante. (Je suis sortie de table avant le dessert, boycottant ainsi l'événement féministe auquel nous toutes devons nous rendre.)

Il y eut par la suite un flux régulier d'incidents désagréables de même espèce, mais rien ne pouvait se comparer avec la tempête internationale de mensonges et de calomnies qui m'accueillit en 1990 après la publication de mon premier livre, *Sexual Personae* (une version étendue, à sept

cents pages, de ma thèse à Yale). Tout cela est décrit en détail à la fin de mes deux recueils d'articles, mais laissez-moi vous donner un exemple. En 1992, Gloria Steinem, la tsarine du féminisme américain, trônait sur la scène du centre 92nd Street Y à New York, entourée de ses héritières Susan Faludi et Naomi Wolf; quand quelqu'un du public lui posa une question à mon sujet, elle répondit: « Nous n'avons rien à foutre de ce qu'elle pense. » Les caméras de télévision enregistrèrent ce moment, qui fut diffusé par l'émission *60 Minutes* de la chaîne CBS. Au fil des ans, Faludi a monotoneusement soutenu que je n'étais pas une féministe, mais que, plutôt, j'en « joue une à la télé ». Eh bien, qui l'a faite reine ? Ni elle ni aucune autre féministe n'a le droit de canoniser ou d'excommunier.

Je demeure une féministe de l'égalité des chances. C'est-à-dire que je demande la suppression de tout obstacle à l'avancement des femmes dans les domaines professionnel et politique. Néanmoins, je m'oppose à toute protection spéciale pour les femmes (comme le traitement différencié des noms de l'accusatrice et de l'accusé dans des affaires de viol), et je condamne, quels qu'ils soient, les codes de bonne conduite langagière, par-dessus tout à l'université. De plus, en tant que libertaire, je suis d'avis que les mondes émotionnels et sexuels qui font partie de notre sphère privée sont trop instables et ambigus pour obéir aux codes qui gouvernent, comme il se doit, la sphère professionnelle. Comme je l'ai dit récemment au *Village Voice*, je suis d'avis que tous ont un potentiel de bisexualité et que nul ne naît homosexuel. Nous avons besoin d'une psychologie plus souple, et aussi de voir se terminer la guerre pleine d'amertume que mènent les féministes contre les hommes. Quatre de mes six livres attestent tout à fait clairement ma doctrine féministe.

Quant à se faire « l'avocat du diable », je ne puis imaginer qu'une féministe engagée se livre à ce genre de bêtises. Le vrai problème est l'intolérance sectaire et les vues étriquées qui affligent un trop grand nombre de féministes, qui ne semblent pas prêtes à admettre et analyser les idées. Aux États-Unis comme en Grande-Bretagne, les études de genre poststructuralistes et postmodernistes se sont trop tenues sous la dépendance de la « théorie ». Avec son jargon opaque et ses poses élitistes, la théorie ne permet pas de bâtir un mouvement dans le monde réel. Mon système de féminisme pro-sexe s'est construit par la combinaison de recherches savantes et d'observations sociales quotidiennes.

*Les célèbres échanges par télécopieur entre vous et Julie Burchill, publiés dans The Modern Review, ont encore une réputation légendaire dans la presse britannique. Des regrets sur cette affaire? Si vous guidiez aujourd'hui une jeune Camille, comment lui conseilleriez-vous d'aborder une pareille situation? Foncer de toutes ses forces, remettre l'adversaire à sa place, être combative, ou recommanderiez-vous plutôt un peu de modération, de médiation et de compréhension?*

Je ne changerais pas la moindre chose dans la façon dont j'ai traité cet épisode acrimonieux de 1993. La journaliste britannique Julie Burchill m'a gratuitement attaquée et insultée, et je lui ai rendu la pareille. Nos échanges ont continué – mes réponses s'allongeaient et les siennes raccourcissaient – jusqu'à ce qu'elle prenne conscience d'avoir sous-estimé son adversaire, puis elle a montré les talons (ou « *bottled out* », locution britannique que j'ai entendue pour la première fois de la bouche d'un journaliste amusé du *Times* qui commentait cette bataille).

Mes modèles de jeunesse, Oscar Wilde, Dorothy Parker et Mary McCarthy, m'ont appris comment envoyer

un crochet du droit et parer les ripostes. Germaine Greer, que j'admire profondément, a toujours été glorieuse au combat. Quant à guider une jeune Camille Paglia, je lui dirais d'étudier mes techniques de judoka et d'en faire autant!

*Nous nous sommes trouvées au cœur de plusieurs joutes verbales semblables sur Internet: Twitter publie, d'une certaine façon, les télécopies de tout le monde. Vous qui êtes capable de rendre coup pour coup, que vous inspire le fait que certaines féministes et auteures bien en vue soient vertement chassées hors de Twitter par d'autres féministes? Quel est d'après vous l'effet qu'à Twitter sur le féminisme? Le rend-il narcissique, fractionné et cacophonique, ou démocratique, pluraliste et en fait-il une collectivité vibrante?*

Que le mouvement en soit réduit aux fragments frénétiques et à l'obsolescence instantanée de Twitter est un triste indicateur de l'état actuel du féminisme. Bien que j'adore le Web et que j'aie été une contributrice cofondatrice de Salon.com dès sa première édition en 1995, je n'ai absolument aucun intérêt pour les médias sociaux. Mon éditeur administre pour moi une page Facebook informationnelle sur le site de Random House, mais je ne suis pas sur Facebook ou Twitter et ne saurais pas même comment faire.

Il est difficile de comprendre comment une génération formée au sautilllement expéditif de Twitter et du texto arrivera jamais à développer une voix cohérente, logique et distinctive sur le plan de l'écriture et de l'argumentation. Et privés d'articles et de livres forts comme réserve permanente pour de nouvelles idées, les mouvements modernes en viennent à s'étouffer, par manque de logique et de continuité. Le blogage babillard et précipité (sans le temps requis pour la réflexion et la révision) dégrade lui aussi, en général, la qualité de l'écriture.

Quant à des féministes qui se feraient chasser hors de Twitter par d'autres féministes, comme cela me paraît juvénile et insignifiant ! Les unes et les autres devraient laisser Internet et lire davantage : l'histoire, la sociologie, la psychologie, et le sujet le plus négligé de tous, la biologie. Comment le monde en général, et par surcroît les hommes, pourront-ils jamais prendre le féminisme au sérieux si ses plus ardentes défenseuses se comportent en infantiles garces faisant un caca nerveux à la cafétéria du lycée ?

*Sur Twitter, les deux enjeux féministes qui font le plus grand bruit, et qui génèrent de l'opposition quelle que soit la position qu'on adopte, sont l'industrie du sexe et l'identité de sexe et de genre, cette dernière suscitant des réactions surtout en lien avec le transgenrisme. Qu'en pensez-vous ?*

J'appuie, je défends et j'admire les prostitués, qu'elles et ils soient gais ou hétérosexuels. Leur travail est important et nécessaire, que cela plaise ou non aux moralistes de la gauche et de la droite. Évidemment, la prostitution infantile et l'esclavage sexuel sont une atteinte aux libertés civiles, et doivent être rigoureusement surveillés et prohibés.

Les féministes qui pensent pouvoir abolir le commerce du sexe nagent en plein délire. Seul un régime impitoyable et fasciste imposé à grande échelle pourrait éradiquer la pulsion sexuelle dévoyée, qu'on ne saurait distinguer de la force vitale. Pour ne prendre que l'exemple de l'Occident, la sexualité païenne a survécu à deux mille ans de persécution judéo-chrétienne ; elle ne risque donc pas d'être vaincue par une poignée de féministes qui cognent dessus à coups de balais.

Le sujet du transgenrisme est parti sur les chapeaux de roues et il est devenu presque impossible d'en parler avec la neutralité analytique que requiert tout travail de recherche éthique et honnête. Tout d'abord, je tiens à dire

que je me considère moi-même comme un être transgenre, ni homme ni femme, et je ferais bon accueil à l'ajout de la catégorie «AUTRE» dans la rubrique sexe des passeports et autres documents gouvernementaux. J'ai signalé ma dissidence sexuelle dès la petite enfance, dans les années 1950, au moyen de costumes d'Halloween excentriquement masculins (un soldat romain, un matador, Napoléon, etc.), qui étaient à l'époque, pour une fille, du jamais vu et de très mauvais goût.

En tant que libertaire, je suis d'avis que chaque individu a le droit de modifier son corps à son gré. Mais je suis préoccupée par le climat actuel, envenimé par une bancale théorie de genre de type postmoderne qui persuade des jeunes gens, ayant possiblement d'autres problèmes personnels ou familiaux non résolus, que la chirurgie de réassignation sexuelle est la voie royale pour le bonheur et l'obtention d'une véritable identité.

Comment en est-on arrivé au point où, parmi les jeunes gens les plus audacieux et radicaux d'aujourd'hui, un si grand nombre se définissent maintenant par la seule identité sexuelle? Cela témoigne d'un grave manque de recul, qui entraînera certainement des conséquences mitigées pour notre art et notre culture, et qui minera peut-être jusqu'à la capacité qu'auront les sociétés occidentales de comprendre les croyances, véhémentement contraires aux nôtres, de personnes qui nous veulent du mal, ou d'y réagir. Comme je l'ai montré dans *Sexual Personae*, qui a débuté par une étude de l'androgynie en littérature et dans les arts, les phénomènes transgenres se multiplient et se propagent lors de stades culturels «tardifs», alors même que les traditions religieuses, politiques et familiales s'affaiblissent et que les civilisations commencent à décliner. Je continuerai à célébrer l'androgynie, mais je ne me fais aucune illusion quant à ce que cela peut augurer pour l'avenir.

## LES FEMMES DU SUD : VIEUX MYTHES, NOUVELLES FRONTIÈRES

Une multitude de choix s'offrent aujourd'hui aux jeunes femmes quant à leur vie à venir. Le système professionnel leur est ouvert et nombre de barrières discriminatoires sont tombées, grâce à l'effort combiné de réglementations par l'État et de changements dans la société. Cela dit, des défis demeurent pour les femmes qui souhaiteraient combiner carrière avec mariage et maternité. Au vu des cinq mille dernières années de civilisation, il s'agit vraiment d'une nouvelle frontière à conquérir.

Depuis les guerres culturelles incendiaires des années 1980 et du début des années 1990, auxquelles les médias accordèrent une couverture importante, le féminisme s'est pour l'essentiel réduit à des blogues en ligne et à des interventions publiques sporadiques. Des sondages ont montré qu'une majorité de jeunes femmes, ici et ailleurs, ne s'identifiaient plus avec le féminisme – ce qui est sûrement dû, en partie, à l'inutile et punitif ton antihomme qui imprègne encore trop de discours féministes. Si les minorités sexuelles ont eu une importance centrale dans mes travaux depuis l'université, je m'intéresse davantage ici à la majorité des

femmes qui espère trouver parmi les hommes un partenaire de vie. Je suis depuis très longtemps d'avis que les femmes du Sud des États-Unis ont su, pour diverses raisons à caractère culturel, mettre au point la recette d'une présentation de soi conjuguant cordialité et fermeté, et qui semble supérieure à la persona militante, voire parfois harcelante des femmes du Nord qui, elle, pourrait découler du puritanisme de la Nouvelle-Angleterre. Aux fins de la présente conférence, j'ai lu abondamment sur l'histoire du Sud et j'ai tenté de trouver pour moi-même réponse à ces questions. Les femmes du Sud, blanches et noires, possèdent-elles un pouvoir personnel que les femmes du Nord ont perdu ou n'ont jamais eu? Et si c'est le cas, quel est-il, et comment peut-on le préserver et le redéfinir pour l'avenir?

Plus loin dans ma conférence, je présenterai trois exemples majeurs de vieux mythes inspirés des femmes du Sud qui ont été âprement contestés et même catégoriquement rejetés, mais qui demeurent bien vivants en raison de leur enracinement dans les romans, les films, la production télévisuelle et la publicité. Ma thèse est que chacun de ces stéréotypes surannés contient en fait un résidu de ce pouvoir authentique que l'on peut extraire, récupérer et réincorporer au sein de nouveaux modèles de l'ipséité contemporaine dans le but d'inspirer et de motiver. Les trois mythes en question ont tous un certain fondement historique réel. Ce sont: la vieille montagnarde appalachienne impétueuse, avec ses bottes de caoutchouc et sa pipe de maïs; la maternelle mammy travaillant pour les propriétaires de plantations d'avant la guerre de Sécession, dont l'image révisée perdue, non sans controverse, sur le logo du mélange à pancakes d'Aunt Jemima; enfin, la belle du Sud, un symbole idéalisé de l'élite planteuse blanche d'avant et d'après la guerre de Sécession.

Que ces trois mythes aient des origines agraires est un aspect crucial. D'après moi, nonobstant la préoccupation qu'il prétend avoir pour la femme moyenne, pour les ouvrières ou les laissées pour compte, le féminisme de deuxième vague s'est mis à privilégier les plaintes et préoccupations des femmes de carrière de la classe moyenne supérieure, qui convoitent le statut enviable et les récompenses matérielles d'un système économique construit par et pour des hommes. Malgré la croissance rapide de milieux urbains comme Atlanta au cours des quarante dernières années, le Sud américain demeure fortement rural eu égard à ses traditions et à ses présomptions. Je suis particulièrement sensible à ce thème parce qu'une seule génération me sépare de la ferme : ma mère et mes quatre grands-parents sont nés dans la campagne italienne et plusieurs branches de la famille y vivent encore. Et puis, quand j'étais aux études supérieures, alors que mon père enseignait au secondaire dans le village d'Oxford, dans le nord de l'État de New York, j'ai habité un certain temps sur une ferme laitière en exploitation. Je postule que les femmes de la campagne étaient, et sont encore, plus fortes physiquement et mentalement que la plupart de ces femmes de carrière d'aujourd'hui, riches et accomplies, qui font obsessionnellement leurs exercices de pilates dans de luxueux gymnases urbains.

Par ailleurs, je suis particulièrement préoccupée à la vue de ce que je considère être une régression dans le style d'expression verbale des femmes de l'élite du Nord, qui donnent un appui de façade au féminisme, mais dont la voix par laquelle elles s'expriment à l'université et en début de carrière semble de plus en plus faible, fade et parfois désagréablement juvénile, ce qui pourrait venir de la délicatesse bourgeoise avec laquelle elles ont grandi, dans le paysage stérile des banlieues et des centres commerciaux.

La dorloteuse surprotection dont jouissent les filles dans les foyers bourgeois se prolonge dans les coûteux campus du Nord par l'ingérence paternaliste d'une classe d'administrateurs universitaires en croissance continue, qui se servent désormais systématiquement de codes inconstitutionnels de bonne conduite langagière pour forcer l'application d'une rectitude politique en ce qui concerne le sexe et le genre.

Par exemple, il y a trois ans, un incident tapageur à l'Université Yale a provoqué une véritable tempête, qui entraîna la suspension de la fraternité Delta Kappa Epsilon pour cinq ans. Le Centre des femmes de Yale (Yale Women's Center) protesta contre le fait que les postulants à la fraternité devaient scander des couplets explicitement pornographiques alors qu'ils se trouvaient sur le vénérable Old Campus, entouré par les dortoirs des étudiants de première année. Ces phrases, dont il faut admettre la vulgarité (et que je ne peux répéter ici), furent qualifiées de « propos haineux », alors qu'en fait, elles satirisaient le mantra féministe « Non veut toujours dire non ». Puisque l'administration de Yale était lente à réagir, seize étudiantes et jeunes diplômées de l'université déposèrent une plainte auprès du Bureau des droits civiques du ministère de l'Éducation américain, et Yale céda sous la pression. Celle-ci, comme on aurait pu s'y attendre, ajouta encore une autre couche de bureaucratie: un nouveau comité spécialisé dans les plaintes pour inconduite sexuelle.

Ce système de surveillance et de contrôle de la vie privée des étudiants par l'université, qui est maintenant admis partout au pays, demeure pratiquement inédit en Europe. D'après moi, bien que des directives raisonnables concernant le harcèlement sexuel devraient effectivement régir la relation d'autorité qui engage les enseignants envers les étudiants, les administrations universitaires ne devraient

pas s'immiscer dans la vie que mènent les étudiants en dehors de la salle de classe – à moins qu'un crime ait été commis, auquel cas il faudrait faire appel à la police. Mais, pour ce qui relève davantage de notre sujet d'aujourd'hui, pourquoi des femmes qui se disent féministes se tournent-elles instantanément vers les autorités pour de l'aide, surtout par rapport à un incident clownesque n'impliquant que de simples mots, lancés tumultueusement en plein air la nuit ? Pendant les années 1960, en cette ère où les universités prétendaient devoir agir *in loco parentis*, c'est-à-dire «à la place du parent», et veiller à la stricte séparation des sexes, les femmes de ma génération se sont battues afin de chasser les figures d'autorité *hors* de nos vies. Et, loin de nous précipiter au bureau des autorités pour nous plaindre d'une bande d'hommes chahuteurs, nous aurions préparé une contre-attaque facétieuse, répondant avec un langage encore plus scabreux pour souligner les fautes et niaiseries des hommes. Voilà où l'on peut voir tout ce que les féministes du Nord ont à apprendre des brillantes performances de la tennesseenne Dixie Carter dans le rôle de Julia Sugarbaker, de la télésérie à succès *Femmes d'affaires et dames de cœur* (*Designing Women*), qui se déroulait à Atlanta et qui fut diffusée à CBS de 1986 à 1993. Dans un récurrent morceau de bravoure qui cassait la baraque, Dixie rassemblerait ses forces et passerait du tac au tac un savon des plus amers à un infortuné scélérat, sans jamais perdre l'élégant maintien ni la dignité d'une vraie dame du Sud. Dans une démocratie, il faut riposter aux propos choquants par des propos encore plus puissants, et non pas par l'invocation infantilissante des autorités.

Les impressions qu'ont du Sud les gens du Nord comme moi ont été réfractées par les arts et les médias, et elles sont donc nécessairement à demi fictionnelles et peu fiables – mais il en allait de même pour les lais héroïques à

partir desquels Homère a façonné *l'Illiade* et *l'Odyssée*! Alors, permettez-moi de décrire les moments forts et formateurs où j'ai été exposée à la culture du Sud. La première star de cinéma dont je m'épris, à vue, et qui me convertit à l'adoration païenne que je vouerais ma vie entière à Hollywood fut Ava Gardner, alors qu'elle jouait la chanteuse mulâtre Julie dans *Show Boat*, que je vis à l'âge de quatre ans lors de la sortie du film en 1951. Dès les premières scènes, situées dans les docks de Natchez, où elle chantait *Can't Help Lovin' That Man of Mine*, le pouvoir magnétique de la personnalité d'Ava inondait l'écran. Bien plus tard, j'appris qu'Ava était une fille de la campagne de Smithfield, en Caroline du Nord, où elle avait couru pieds nus sur la petite ferme à tabac de son père, qui tirait le diable par la queue. La cadette de sept enfants, elle avait des origines métissées irlando-écossaises, huguenotes (françaises) et amérindiennes (des Tuscaroras). Quand elle atterrit à Hollywood, son accent rural du Sud était si prononcé et si incompréhensible qu'on l'envoya suivre d'urgence des cours de diction. Ava était un indomptable esprit libre, dotée d'un niveau d'énergie surhumain. Elle assomma son premier mari, Mickey Rooney, en lui cognant la tête avec un cendrier de marbre. Des amis de son troisième mari, Frank Sinatra, dont elle brisa le cœur, dirent qu'elle était la seule femme que l'arrogant Sinatra n'avait pu conquérir. Sa propension à se déchausser brusquement dans les lieux publics, ce qui à l'époque ne se faisait tout simplement pas, caractérisait l'indifférence d'Ava la campagnarde face à toute convention. Cette habitude a certainement influencé le titre de l'un de ses meilleurs films, *La comtesse aux pieds nus* (*The Barefoot Contessa*). Tout au long de la carrière d'Ava, son amie la plus proche fut toujours Reenie Jordan, une femme afro-américaine qui fut d'abord sa femme de ménage, mais qui devint son omniprésente assistante personnelle et sa compagne, même pendant les années

d'expatriation d'Ava à Madrid et à Londres. Reenie, qui est morte l'an dernier à l'âge de 92 ans, a composé un mémoire affectueux intitulé *Living with Miss G.*, où elle décrit comment Ava la défendait farouchement contre le racisme pendant leurs voyages. À cet égard, Ava Gardner était un modèle admirable : elle ne faisait pas que se réclamer de principes progressistes, elle en vivait.

La seconde femme du Sud à avoir laissé une impression majeure sur ma conscience fut Tallulah Bankhead, dont l'apparition sensationnelle dans *The Lucy-Desi Comedy Hour* en 1957 fit pratiquement sauter le téléviseur. À l'apogée des conformistes années 1950, alors qu'il était attendu des filles qu'elles deviennent de dociles épouses et femmes au foyer, la rodomonte et souveraine Tallulah semblait déchirer un voile pour nous révéler une époque radicalement différente. Elle portait en elle tout l'irrépressible pétilllement et toute l'audacieuse impudence de l'ère des *flappers* des années 1920, pendant laquelle elle avait été la coqueluche des planches new-yorkaises et londoniennes. Tallulah est née dans un berceau de pourpre à Huntsville, en Alabama. Après la mort prématurée de sa mère, une typique belle du Sud, Tallulah vécut souvent avec sa famille à Montgomery, où elle se prit d'amitié pour une autre femme du Sud, alors enfant, Zelda Sayre – cette dernière serait aussi connue pour son indépendance, épouserait plus tard le romancier F. Scott Fitzgerald et deviendrait l'un des symboles des années folles. Le père de Tallulah, William Brockman Bankhead, un politicien d'Alabama, gravit les échelons jusqu'à devenir président de la Chambre des représentants américaine. Le grand-père de Tallulah, John Hollis Bankhead, un sénateur américain, avait été planteur, puis capitaine dans l'infanterie d'Alabama pendant la guerre de Sécession. Après que les Américaines eurent gagné, en 1920, le droit de voter, Tallulah représentait, avec sa

flamboyance délicieusement irrévérencieuse et son mode de vie ouvertement libertin, un nouvel archétype de la femme émancipée. Mais après la Seconde Guerre mondiale, ce style assuré, voire audacieux, aurait complètement disparu. Avec ses manières grandiloquentes, son riche accent d'Alabama et sa grondante voix de poitrine, Tallulah finirait par jouer une satire d'elle-même pour des émissions de télévision des années 1950, époque où elle devint une figure culte chez les hommes gais et les très kitsch personificateurs féminins.

Pendant cette même période, moi et ma famille, qui vivions alors dans la ville de Syracuse à New York, nous exclamions devant les femmes du Sud qui, comme nous commençons à le remarquer, participaient au concours Miss Amérique, un événement télévisé annuel d'une importance considérable dans les États-Unis de l'époque. Dès qu'elles montaient sur scène, les concurrentes du Sud, instantanément reconnaissables, exsudaient des effluves magnétiques étonnamment intenses de chaleur torride et de charisme éblouissant. Mais, nous demanderions-nous, quel *est* donc le mystère des femmes du Sud? En effet, de 1951 à 1964, année où j'obtins mon diplôme du *high school*, des concurrentes du Sud remportèrent à répétition la couronne de Miss Amérique: Miss Alabama, Miss Géorgie, Miss Caroline du Sud, Miss Mississippi (gagnante deux années de suite, en 1959 et en 1960), Miss Caroline du Nord, Miss Arkansas. Si ce rythme en vint à ralentir au cours des années suivantes, c'est assurément que les autres concurrentes avaient étudié le secret des femmes du Sud et s'étaient mises à imiter leur style radieux de présentation de soi, qui se perpétue partout au monde dans nombre de concours de beauté influencés par Miss Amérique.

À l'adolescence, je vis quatre fois, dans des salles de reprises, le classique du cinéma hollywoodien de 1939

*Autant en emporte le vent* (*Gone with the Wind*) et j'achetai le roman original de Margaret Mitchell, une version poche de 862 pages (coûtant alors 95 cents) que j'ai toujours, quoique les pages aient depuis beaucoup jauni. Avec les décennies, j'en suis évidemment venue à me rendre compte des faiblesses du livre et du film quant à leur illustration aseptisée des atrocités de l'esclavage et des expériences et attitudes réelles des Afro-Américains pendant cette période. S'y trouvent néanmoins plusieurs petits détails particuliers à propos de la vie sur une plantation dans la Géorgie du Nord du 19<sup>e</sup> siècle qui se sont avérés étonnamment justes. Et tout le roman ne tient pas du blanchissement. Par exemple, dans la scène d'ouverture à Tara, les jumeaux Tarleton, athlétiques et beaux de leur robustesse, viennent tout juste de se faire renvoyer de l'Université de Géorgie, «le quatrième établissement de ce genre qui, en deux ans, les avait expulsés.» Mitchell écrit: «Stuart et Brent considéraient leur dernière mésaventure comme une excellente plaisanterie et Scarlett, qui n'avait pas souvent ouvert un livre depuis qu'elle avait quitté, l'année précédente, l'Académie féminine de Fayetteville, prenait la chose aussi gaiement qu'eux.» Voilà des mots bien durs, voire réprobateurs venant de l'auteure invisible.

D'autres impressions que je tirai de mes films favoris: les belles du Sud tenaces et impitoyables incarnées par Bette Davis dans le film *L'insoumise* (*Jezebel*), pour lequel elle remporta un Oscar en 1938, et dans *La vipère* (*The Little Foxes*) de Lillian Hellman, dans le rôle de Regina Giddens, qu'avait d'abord joué Tallulah Bankhead dans la pièce à succès présentée sur Broadway. Bette Davis était une Yankee pur jus du Massachusetts, mais Miriam Hopkins, l'antagoniste de Davis dans la comédie classique de 1943 *L'impossible amour* (*Old Acquaintance*), était une véritable belle du Sud à la langue bien pendue, née à

Savannah en Géorgie, et ayant grandi près de la frontière jouxtant l'Alabama. Il y eut ensuite cette exportation britannique, Elizabeth Taylor, dans la peau d'une fille raffinée de Virginie qui subit un choc de culture lorsqu'elle épouse un Texan propriétaire de ranch dans *Géant (Giant)*, basé sur un roman à succès d'Edna Ferber. Encore Elizabeth Taylor, sur une maison de plantation dans le delta du Mississippi, dans le rôle de la bouillonnante chatte sur un toit brûlant qui donna son titre à l'œuvre du Mississippien de naissance, Tennessee Williams. Ou Taylor une fois encore, dans *Soudain l'été dernier (Suddenly, Last Summer)*, jouant le personnage perturbé de Catherine, menacée par une redoutable main de fer dans un gant de velours: celle de Violet Venable, une impérieuse matriarche de la Nouvelle-Orléans jouée par Katharine Hepburn et modelée sur la propre mère de Williams, une étouffante belle du Sud. Williams a créé une version tragiquement plus fragile de la belle du Sud sous la forme de Blanche DuBois dans *Un tramway nommé désir (A Streetcar Named Desire)*, où la vitalité fruste de la vie urbaine de la Nouvelle-Orléans est contrastée avec les souvenirs pastoraux fanés du déclinant domaine familial de Blanche à Laurel, au Mississippi, appelé Belle Rêve et hébergeant ainsi les illusions et chimères du Old South.

Cependant, rien ne m'avait vraiment préparée à un contact avec une dame du Sud de la vieille école en chair et en os: Ellen Graham, la brillante directrice éditoriale de Yale University Press, qui découvrit mes travaux il y a trente ans et qui rendit possible toute ma carrière publique. Ce fut elle qui se risqua à appuyer un manuscrit fantasque et dissident de 1 500 pages appelé *Sexual Personae*, que sept éditeurs et cinq agents avaient déjà rejeté. Ellen, décédée il y a huit ans, est née en 1921, ici même à Oxford, où elle vécut pendant neuf ans jusqu'à ce que son père, l'éminent

folkloriste Arthur Palmer Hudson, déménage à Chapel Hill pour enseigner à l'Université de Caroline du Nord. Tant du côté maternel que du côté paternel, la famille d'Ellen était originaire du Mississippi. Son grand-père maternel, William McNulty Noah, avait été maire de Kosciusko et avait fondé et publié le journal *Herald*, qui paraît encore sous la forme du *Star-Herald* de Kosciusko. Dans les années 1920, les parents d'Ellen étaient amis avec William Faulkner : son biographe décrit comment la mère d'Ellen, Grace, dactylographia au moins deux des manuscrits de Faulkner et les déclara « nuls ! ». Quant au long récit de mes échanges parfois désespérés et angoissés avec Ellen Graham pendant les années que dura le processus de production éditoriale pour *Sexual Personae*, cela prendrait en soi tout un livre. Permettez-moi seulement de dire ce qui suit : nul n'est plus fort qu'une femme du Sud !

Mais ce fut un superbe documentaire paru en 1986 qui m'amena à considérer sérieusement le singulier franc-parler des femmes du Sud, notamment dans leur rapport aux hommes : *Sherman's March*, réalisé et filmé par Ross McElwee, qui grandit à Charlotte, en Caroline du Nord. Ce film, qui remporta le Grand Prix du jury récompensant le meilleur documentaire au Festival du film de Sundance, commença comme une étude de l'héritage persistant et destructeur du général Sherman dans le Sud, mais se transforma en une pensive saga autobiographique à mesure que le caméscope de McElwee se voyait attiré par le charme captivant et l'humour taquin d'une série de jeunes femmes du Sud, jolies, confiantes et adroitement autoritaires. Nul doute que cette manière de parler, ensorcelante mais subtilement intimidante, est une adaptation moderne du style verbal de la belle du Sud, sur laquelle la recherche demeure, dans l'ensemble, plutôt limitée. Le documentaire improvisé de McElwee m'a fait voir comment les femmes du Sud s'ap-

propriaient, définissaient, énergisaient et contrôlaient l'espace conversationnel entre hommes et femmes, et, dans une moindre mesure, entre elles-mêmes et d'autres femmes. Même au cœur des réjouissances, le contact visuel est intense, alliant une vigilance méfiante et une concentration flatteuse: un peu comme si, à ce moment précis, nul autre n'existait. Les femmes du Sud semblent avoir une aptitude, que les femmes du Nord ont perdue ou qu'elles n'ont jamais eue, pour intéresser et attirer les hommes tout en les gardant à une distance prudente et appropriée.

Et maintenant passons à nos trois mythes. Mon premier modèle pour la fougueuse féminité du Sud est celui de la vieille montagnarde belliqueuse, qui devint un personnage comique, un type, sous les traits de Mammy Yokum, dans le village fictif de Dogpatch de la bande dessinée *Li'l Abner*, créée en 1934 par Al Capp, son dessinateur pendant quarante-trois ans, et qui atteignit à son zénith soixante millions de lecteurs de journaux dans le monde. Coiffée de son archaïque bonnet de pionnière, ce à quoi s'ajoutaient les motifs à demi masculins de sa pipe de maïs et de ses écrase-merde, Mammy était dure, directe et sans concession. Fils d'immigrants juifs lituaniens vivant à New Haven, au Connecticut, Capp a vu de ses propres yeux la culture campagnarde des *hillbillies* quand il entreprit un long voyage en auto-stop à travers les Appalaches et jusqu'à Memphis pour rendre visite à son oncle, un rabbin orthodoxe. Dormant sur des bottes de foin et liant connaissance avec les pauvres, Capp réalisa sur place des esquisses qui formeraient la base de *Li'l Abner*. Le groupe de musique hillbilly que lui et sa femme virent jouer au centre-ville de New York donna au projet un nouvel élan. C'était à l'époque où ce genre de musique, qui prendrait bientôt le nom de musique country, suscitait l'attention nationale à travers une émission de radio appelée le *Grand Ole Opry*, diffusée

en direct de Nashville dans les années 1920. À compter de 1943, le *Grand Ole Opry* aurait son propre temple: le Ryman Auditorium.

C'est par l'influence de magazines littéraires de la fin du 19<sup>e</sup> siècle que l'on s'est mis à concevoir populairement les Appalaches comme formant une culture exotique et enclavée. Cette région montagneuse de 900 miles de long par 200 miles de large s'étend du nord de l'État de New York jusqu'au centre de l'Alabama. Ethniquement parlant, les montagnards étaient principalement des Irlando-Écossais, arrivés vers la fin du 18<sup>e</sup> ou le début du 19<sup>e</sup> siècle à Philadelphie, la ville quaker. Jugeant cette région trop peuplée, ils se déplacèrent à l'ouest vers le comté de Lancaster, où les Amish résident encore, puis virèrent au sud, traversant les montagnes Blue Ridge par petits groupes. Certains ont dit des célèbres querelles appalachiennes, dont l'une aura duré soixante ans dans le comté de Clay avant d'être pacifiée par les gendarmes, qu'elles avaient leurs racines dans les rivalités claniques des Highlands écossaises. Même si les querelles appalachiennes ont épargné les femmes, celles-ci, d'après certains témoignages, étaient des « provocatrices » au sang chaud, prenant note et se souvenant du moindre affront, et poussant leurs hommes à se battre. Dans les Appalaches habitaient aussi les Cherokee, et des mariages mixtes survenaient fréquemment entre colons et autochtones. Il peut être pertinent de relever que la culture Cherokee était matrilineaire, retracée à travers la lignée féminine, avec des épouses qui avaient beaucoup plus de pouvoir sur les enfants et leur propriété que n'en avait leur mari. Une pratique du renversement des sexes qui est devenue une véritable institution américaine a curieusement pris naissance dans la bande dessinée de *Li'l Abner*: le Sadie Hawkins Day, au cours duquel des jeunes femmes chassent les plus beaux partis et les contraignent au

mariage. Moins de deux ans après que Capp eut introduit la course de Sadie Hawkins dans une bande de novembre 1937, près de deux cents universités, à commencer par l'Université du Tennessee, organisaient chaque novembre des festivités à l'occasion du Sadie Hawkins Day.

La Mammy Yokum inventée par Capp serait ressuscitée sous les traits de Granny Moses, la matriarche de la famille Clampett dans *The Beverly Hillbillies*, une émission de télévision extrêmement populaire diffusée sur CBS de 1962 à 1971. Les Clampett découvrent un gisement pétrolier dans la région des monts Ozarks et filent au plus vite à Los Angeles. Jouée par Irene Ryan, en robe en vichy de style pionnier, Granny apparaît dans chacun des 274 épisodes de la série. Elle se prétend détentrice de talents secrets en médecine à l'ancienne, puis garde des chèvres et des cochons dans la cour arrière du manoir familial à Beverly Hills, où elle fait aussi mijoter du pot-au-feu montagnard dans une marmite noire. Déchargeant son fusil à la moindre provocation, Granny est une Confédérée bon teint qui fustige le général Sherman et révère Jefferson Davis, et ce, même si les montagnards, avec leur patchwork de sol pauvre, accidenté et impropre à la culture du coton ou du riz, avaient bien peu à voir avec l'esclavage. En dépit de son petit gabarit, Granny est farouche, agressive et intrépide. Sa disposition constante et maniaque au combat est un vestige des épreuves et des privations de l'ère agraire, pendant laquelle les familles qui dépendaient de l'agriculture de subsistance pouvaient vivre ou mourir selon les caprices de la nature: une mauvaise récolte pouvait certes mener à mourir de faim pendant l'hiver rigoureux qui suivrait. La vieille montagnarde symbolise la persistance, le courage, la résilience et le stoïcisme: la volonté acharnée de survivre en des circonstances hostiles.

Mammy Yokum et Granny Moses offrent aussi une puissante persona pour les femmes vieillissantes, qui, dans notre culture obsédée de jeunesse, ne disposent que de peu ou pas de modèles. Avec leur menu à la carte de chirurgie plastique, d'injectables volumisants et de Botox, les femmes dans la quarantaine s'efforcent aujourd'hui de ressembler aux filles de vingt ans. Eh bien, moi, je vous dis : oubliez ça ! Laissons les jeunes femmes régner dans toute leur fraîche et nubile beauté. Les femmes plus âgées qui appartenaient à l'élite pouvaient jadis adopter le rôle de la douairière, par lequel elles supervisaient et dictaient les rituels de conquête amoureuse des jeunes hommes et femmes à marier. Mais, avec notre parti pris actuel contre les privilèges héréditaires de classe, la douairière ne peut plus guère servir comme un modèle utile. À sa place, je propose qu'on lui substitue la vieille montagnarde prolétaire, irascible et cassante. C'est une vieille bique, sans pour autant être une sorcière, cette apparition surnaturelle qui hante un si grand nombre de mythologies mondiales. En revanche, la montagnarde occupe l'ici, le présent. Avec son irréprensible énergie et son brusque sens commun, elle représente une manière active d'affronter et de maîtriser la réalité physique concrète.

La seconde persona du Sud que j'intègre ici au canon est la figure de la mammy, qui, depuis l'émergence des études féministes et des études afro-américaines pendant les années 1970, a été durement critiquée et presque sans exception condamnée par les universitaires, aussi bien blancs que noirs. Même si je respecte leurs objections, entre autres à cause de l'indignation que m'inspirent, de mon propre côté, les injurieux stéréotypes généralisés qui s'en prennent aux Italo-Américains dans les films et à la télé, je crois qu'en ce qui concerne Mammy et sa descendante Aunt Jemima, la pensée critique s'est portée trop loin vers le négatif, et qu'une correction partielle n'a que trop

tardé. Qu'avant la guerre de Sécession, des femmes afro-américaines tenues en esclavage ont servi de nourrices et de gardiennes pour des enfants blancs de familles aisées est un fait bien établi. Cependant, certains chercheurs, comme Catherine Clinton, remettent en question l'âge de ces femmes, de même que la durée de leur service et la loyauté qu'elles y auraient vouée. Il se peut très bien que la période d'après-guerre ait suscité des exagérations visant à soutenir la prétention des sudistes vaincus quant à l'harmonie interraciale qui aurait existé dans la maison du maître d'avant-guerre, la *Big House* des plantations.

La vision de la mammy qu'on avait dans le Nord est d'abord venue du roman protestataire *La case de l'oncle Tom* (*Uncle Tom's Cabin*), une œuvre profondément marquante qui, publiée en 1852 par Harriet Beecher Stowe, attisa et amplifia le mouvement abolitionniste, puis qui aida à déclencher la guerre de Sécession. La petite Eva du livre de Stowe, malade et condamnée, se lance avec agitation dans les bras de sa mammy noire et la couvre profusément de baisers, ce qui provoque la surprise et la répulsion d'une cousine blanche, une abolitionniste de la Nouvelle-Angleterre, admirable sous tout autre rapport. Mammy et Aunt Jemima sont devenues des personnages types en usage dans les spectacles comiques de la fin du 19<sup>e</sup> siècle appelés *minstrel shows*, dont on peut se faire une idée du style grâce à la prestation de «My Mammy» offerte en *blackface* par Al Jolson dans *Le chanteur de jazz* (*The Jazz Singer*), premier film sonore, qui parut en 1927. Cette chanson était si typiquement américaine que Kurt Weill et Bertolt Brecht l'ont parodiée par les clichés de la vie du Sud dans «Alabama Song», extrait de *Grandeur et décadence de la ville de Mahagonny*, leur opéra marxiste de 1930. Pendant les années 1960, *Alabama Song*, telle qu'enregistrée par la femme de Weill, Lotte Lenya, impressionnerait à

ce point un nouveau groupe de Los Angeles, the Doors, que Jim Morrison en ferait une interprétation d'une beauté envoûtante sur leur premier album, en 1967.

Notre image mentale de la mammy demeurera toutefois pour toujours celle de la prodigieuse prestation livrée par Hattie McDaniel dans le rôle de Mammy dans *Autant en emporte le vent*, qui lui permit de récolter le premier Oscar jamais remporté par un acteur afro-américain. Malheureusement, cet hommage a été quelque peu assombri par les informations qui ont depuis été révélées quant à l'exclusion des acteurs noirs d'*Autant en emporte le vent* lors de la somptueuse première du film à Atlanta, et quant à leur refoulement à une table en retrait pendant la cérémonie des Academy Awards à Los Angeles – cependant qu'on avait fait asseoir les vedettes blanches, comme Clark Gable et Vivien Leigh, aux premiers rangs près du podium. C'est à juste titre que l'on a dit du roman de Margaret Mitchell et de son adaptation filmique qu'ils montraient tous deux Mammy comme excessivement dévouée et étroitement associée à ses maîtres blancs, à un tel point qu'il ne lui restait aucun ami ni aucune famille qui lui fussent propres. Mais là ne se trouve peut-être pas le fin mot de l'histoire car, sur les plans émotionnel et spirituel, Mammy est irréfutablement décrite comme la véritable mère de Scarlett. Mammy connaît, comprend et conseille vivement Scarlett bien mieux que sa propre mère, une maîtresse de plantation classique de la période victorienne : pieuse, conventionnelle, et si préoccupée de ses nombreuses et lourdes responsabilités, incluant les soins qu'elle apporte aux malades des quartiers des domestiques et des esclaves, qu'elle en oublie sa propre famille.

Depuis des décennies, le personnage de Mammy a fait l'objet d'un déluge de commentaires par des femmes universitaires qui, par exemple, l'ont dite « déssexualisée »,

« atteinte d'obésité morbide », et même « monstrueuse ». Un livre de 2008 sur le thème de la mammy, signé par une chercheuse afro-américaine, décrit acerbement la « maternité » naturelle de Mammy comme « primitive, instinctive, basse ». (« Nature » est un mot obscène pour le poststructuralisme, qui n'a d'yeux que pour l'oppression sociale.) Je proposerais plutôt l'idée que Mammy incarne la puissance physique, la vigueur et la force de caractère de la campagnarde, et que, trop souvent, la récente animosité envers elle semble reposer, au moins en partie, sur une ambivalence du féminisme de deuxième vague à l'égard de la maternité, voire sur le dénigrement que celle-ci lui inspire. La Mammy de Hattie McDaniel parle brusquement et se comporte exactement comme les immigrantes italo-américaines autoritaires auprès de qui j'ai passé ma petite enfance, dans le village manufacturier d'Endicott dans le nord de l'État de New York. L'une de mes scènes favorites de tout le cinéma est en effet le premier moment où nous voyons Mammy, se penchant par une fenêtre à l'étage de la propriété de Tara et criant après Scarlett, qu'elle gronde à grand fracas. Ce moment m'anime toujours d'un vif et nostalgique sentiment de déjà-vu, car c'est justement de cette manière que se comportaient ces Italiennes très intenses, y compris ma grand-mère maternelle adorée. Ayant grandi en plein air, les femmes de la campagne parlaient fort et avaient de fortes personnalités. La plupart de ces immigrantes italiennes étaient bien en chair, avec des épaules et des bras puissants à force de nettoyer le linge à la main sur des planches à laver. De plus, pendant les milliers d'années de l'ère agraire, l'embonpoint était signe d'abondance, de santé et d'endurance. La maigreur féminine signifiait famine, maladie et grave danger pour la grossesse et l'accouchement. Les femmes universitaires feraient mieux de ne pas exporter anachroniquement dans le passé le culte actuel de la minceur chic. L'idéal du corps mince est une

esthétique assortie aux milieux urbains ou à la cour aristocratique, en plus de n'avoir dans toute l'histoire qu'une importance mineure. Et de condamner Mammy pour son poids revient à insulter la grande lignée musicale afro-américaine de chanteuses blues de type Big Mama, telles Ma Rainey et Bessie Smith, dont la puissance vocale provenait aussi de leur masse, précisément comme les sopranos de l'opéra wagnérien.

La plupart des sources s'accordent pour dire que Aunt Jemima fut une transposition de la mammy d'avant-guerre, qui prenait désormais la forme d'une domestique, l'un des quelques rôles autorisés pour les femmes noires pendant la période Jim Crow de la Reconstruction\*. En 1893, Nancy Green, née dans l'esclavage, fut présentée à la World Columbian Exposition à Chicago comme porte-parole publicitaire pour un nouveau mélange à pancakes avec levure incorporée. Sa démonstration culinaire fut follement populaire, à ce point qu'il fallut affecter des gardes pour mater les foules. Ironiquement, une coalition de professionnelles noires avait exercé d'importantes pressions sur le comité organisateur de cette foire afin qu'elle accorde plus d'espace d'exposition aux Afro-Américaines, qui en étaient pratiquement absentes. À mesure qu'après la Renaissance de Harlem du début du 20<sup>e</sup> siècle\*, les femmes et les hommes noirs gravissaient les échelons des professions, la souriante Aunt Jemima en vint à paraître d'autant plus comme une caricature réductrice de servilité domestique. La Quaker Oats Company, fabricante du mélange à pancakes et du sirop Aunt Jemima depuis 1926, a résisté aux appels demandant que l'on change le nom de la marque, mais elle a quand même considérablement modifié son illustration iconique d'Aunt Jemima, dont la peau a été éclaircie et dont le bandeau jaune et la robe d'intérieur rouge à carreaux ont disparu. La Aunt Jemima qui apparaît

actuellement sur l'emballage des produits de la marque est une femme de carrière bien coiffée et ornée de boucles d'oreilles en perles. Mais cette transformation a assurément des aspects inquiétants, qu'il s'agisse du préjugé de classe dont elle témoigne ou bien de la modification de la couleur de la peau, que l'on pourrait décrire comme une forme de racisme inversé.

Il y a un mois à peine, la famille d'Anna Short Harrington, décédée en 1955 et qui fut l'une des dernières femmes (parmi sept, au moins) à jouer le rôle d'Aunt Jemima lors de tournées promotionnelles, déposait contre Quaker Oats une poursuite visant à recouvrer deux milliards de dollars en redevances. Née en 1897 dans une famille de métayers de Caroline du Sud, Harrington fit preuve d'un talent si précoce pour la cuisine qu'on l'employa en tant que cuisinière dès l'âge de dix ans. Après que son mari les eut abandonnés, elle et leurs cinq enfants, elle déménagea avec sa famille dans la ville de Syracuse, à New York, où elle travailla comme domestique. Un représentant de Quaker Oats la vit préparer des pancakes à la New York State Fair. À partir de 1935, elle fut embauchée comme porte-parole itinérante pour Aunt Jemima et perçut des sommes considérables qui lui permirent d'acheter une grande maison à Syracuse, où elle logea des pensionnaires. Cela dit, les renseignements actuellement disponibles sur Anna et les autres femmes qui incarnèrent Aunt Jemima demeurent approximatifs et contradictoires.

Je veux protester contre le démolissage machinal d'Aunt Jemima, notamment parce que je crois qu'Anna Short Harrington est peut-être celle que j'ai vue en personne au début des années 1950, alors que j'étais enfant d'âge préscolaire. Ma grand-mère paternelle, qui s'occupait de moi quand mes parents travaillaient, m'a emmenée la voir à l'épicerie A&P dans ma ville natale d'Endicott, à

80 miles au sud de Syracuse. Anna, s'il s'agissait bien d'elle, n'était pas seulement la première personne afro-américaine que j'eusse jamais vue en vrai – ou que probablement la plupart des autres clients de ce village immigrant et industriel eurent jamais vue –, mais aussi la première femme que j'eusse jamais vue parler en public. Elle m'électrisa, chaleureuse, énergique et inclusive alors qu'elle s'adressait à la foule depuis une petite plateforme installée près des odorants moulins à café, où elle fit une démonstration de préparation de pancakes, puis en distribua à tous des échantillons. Je la prenais pour une déesse ! J'avais effectivement confondu le miracle par lequel elle avait transformé en disques blancs tachetés ce liquide versé avec la distribution des hosties blanches de l'Eucharistie par le prêtre de notre église catholique, située non loin de là sur la colline. Les attaques désormais généralisées contre Aunt Jemima ont éclipsé les véritables réussites professionnelles de ces femmes noires qui jouèrent ce personnage en tant qu'ambassadrices de l'hospitalité du Sud. Elles se sont courageusement aventurées en territoire potentiellement hostile et y ont ardemment promu un authentique artéfact de la culture noire. Car les pancakes *sont* une forme d'art, inédite en Europe et très difficile à exécuter à la perfection.

Dans *La case de l'oncle Tom* de Stowe, le personnage de tante Chloé (la femme de l'oncle Tom), noire, est la fière cuisinière en chef de la *Big House*, « en grande vénération dans la cuisine » et réputée pour les « sublimes mystères » de ses gâteaux de maïs frits, que ses nombreux admirateurs envieux ne savent reproduire. Dans le récit détaillé qu'il a fait de ses tournées dans le Sud pendant les années 1850, Frederick Law Olmsted, le concepteur de Central Park à New York, pouvait à peine trouver les mots pour décrire le goût délicieux des *fried hot cakes* pétris de beurre que, d'un foyer à l'autre, chez riches ou pauvres, il voyait servis en

énormes quantités. À notre époque, alors que s'est accomplie une véritable renaissance gourmande par le moyen d'émissions de cuisine télévisées qui présentent souvent des chefs masculins spécialisés en cuisine traditionnelle, tels Emeril Lagasse ou Bobby Flay, nous pouvons assurément cesser de considérer Aunt Jemima comme une prisonnière en cuisine. Il est consternant de voir des universitaires afro-américaines s'en prendre à Aunt Jemima avec un élitiste jargon théorique explicitement emprunté à Michel Foucault, tout en négligeant de faire de plus amples recherches anthropologiques dans la diaspora africaine. Par exemple, à Salvador de Bahia, région fortement africanisée du Nordeste brésilien, existe une tradition séculaire, qui trouve possiblement son origine au Nigeria, de femmes noires vêtues de turbans blancs et de grandes jupes qui, à partir de braseros installés le long des rues et des routes, cuisent et vendent des gâteaux de haricots moulus et de crevettes appelés *acarajé*. Le costume traditionnel des femmes qui préparent l'*acarajé* est en fait devenu symbolique du Brésil lui-même. Elles ne sont en rien les servantes d'une population blanche: leurs clients sont d'autres Afro-Brésiens. Et dans l'État de Bahia, la religion dite candomblé, une fusion syncrétiste de l'ancien culte yoruba ouest-africain avec le catholicisme portugais, est gouvernée par de vieilles femmes noires que l'on appelle respectueusement «Mae» (c'est-à-dire «mère» ou «maman», racine de «Mammy»), ou «Tia», soit «tante», comme dans «Aunt Jemima». En somme, il nous faut absolument réviser de fond en comble, ainsi qu'actualiser, la figure d'Aunt Jemima.

Le troisième et dernier mythe dont je parlerai est celui de la belle du Sud, que l'on identifie souvent à Scarlett O'Hara, même si Margaret Mitchell en fait un personnage presque préfémiste par sa manière de se rebeller contre

les codes qui contraignent la « *lady* » de bonne famille. Des livres importants signés par des femmes universitaires ont documenté les vies souvent tristement laborieuses des maîtresses de plantations, qui ont pu parfois jouer un rôle presque managérial dans les activités de leur mari, surtout pendant la guerre de Sécession, alors que trois hommes blancs sur quatre étaient partis dans l'armée. Le terme « belle », dans le sens d'« une beauté », ne s'applique proprement qu'à la courte période pendant laquelle des filles blanches de la haute société « sortaient » (ou qu'elles étaient « endimanchées », ou « *turned out* », comme les gens du Sud pouvaient le dire) et étaient présentées à la société comme désormais disposées au mariage. Certaines familles de plantations reculées pouvaient envoyer leurs filles rester dans de grandes villes pendant des mois, chez des amis ou des membres de la famille, aussi loin au nord qu'à Philadelphie, afin qu'elles rencontrent de possibles maris en participant à la tournée constante de fêtes, de bals, de concerts et d'excursions à cheval, ce qui constituait la vie sociale privilégiée du 19<sup>e</sup> siècle.

L'autopromotion de la belle du Sud qui suivait son entrée dans le monde était un exercice de performance. En effet, le Sud a toujours été plus ouvert à la théâtralité que le Nord, moraliste : ce fut, par exemple, à Charleston que l'on monta Shakespeare pour la première fois aux États-Unis. L'aristocratie des planteurs du Sud croyait descendre des cavaliers qui avaient fui les puritains victorieux pendant la première révolution d'Angleterre\* – une légende qui n'a jamais pu être historiquement accréditée. Avant la guerre de Sécession, les lecteurs lisaient avidement les romans historiques de Sir Walter Scott, avec leurs nobles chevaliers et leurs belles demoiselles. La belle du Sud jouait un fantasme issu de la tradition de l'amour courtois, dans laquelle une dominatrice attrayante mais intouchable attirait une

foule d'hommes, mais leur brisait le cœur. La « courtoisie » persiste encore dans la culture du Sud, comme on peut l'entendre dans les fioritures rhétoriques de la politesse qui allongent les préambules de certaines phrases. L'un des principaux talents auxquels la belle était rompue s'appelait la « sociabilité » – une compétence qu'il faudrait, selon moi, préserver et réenvisager à la lumière du réseautage dans le monde moderne du travail et des affaires. Ce n'est pas un hasard si la première sororité universitaire a été établie dans le Sud – en 1851, à Macon en Géorgie, dans le Collège Wesleyen, qui, quinze ans plus tôt, était devenu le premier établissement universitaire au monde à délivrer des diplômes aux femmes. Dès 1908, à l'Université Howard à Washington (district de Columbia), les sororités devien-draient un mouvement important pour les femmes afro-américaines aussi.

Il semble que les chercheurs n'aient accordé presque aucune attention à la verve de la belle du Sud en tant que causeuse virtuose. Il lui fallait se rendre « fascinante » (c'était le terme en usage) sans briser les règles de bienséance ou de décorum. Sa façon de parler avait un caractère intrinsèquement musical, assorti au dialecte du Sud lui-même, qui avait émergé de la fusion, sur plusieurs siècles, du vieil anglais et des nombreuses langues des esclaves africains venus de diverses régions et tribus. Si l'on peut en juger d'après ses descendantes du 20<sup>e</sup> siècle qui apparaissent dans les classiques du cinéma hollywoodien, la belle du Sud variait un vélocé assaut verbal en staccato avec de gracieux glissandos, ou coulés, prenant souvent une sonorité chantante ascendante. Je conjecture que ces coulés ont pu être influencés par le mélisme ouest-africain, d'origine musulmane, et que les musicologues ont repéré dans le style vocal et la *slide guitar* du blues afro-américain. À n'en pas douter, la brève mais somptueuse vie sociale de la belle

du Sud était un produit du système éthiquement injustifiable de l'exploitation esclavagiste. Et pourtant, les activités publiques et le style de performance de la belle du Sud méritent qu'on les étudie, de même que l'on analyse l'évolution de l'exquis style rococo français pendant la période de madame de Pompadour et de Marie-Antoinette, alors même qu'une pénurie de pain provoquait le déclenchement d'émeutes partout en France qui mèneraient enfin à la révolution.

En conclusion, quelles leçons pouvons-nous tirer de ces trois mythes : l'implacable vieille montagnarde, la toute caressante mammy, et l'aguicheuse belle du Sud ? Elles représentent diverses modalités de l'artifice et du pragmatisme, de la franchise brutale et de la dissimulation stratégique. Dure et inexorable, la montagnarde ménopausée, qui est une petite boule d'énergie pleine de volonté pure, ne cède pas d'un pouce et crible ses antagonistes d'une décharge de chevrotines. Comme l'archaïque mère nourricière, la mammy est liée aux rythmes éternels et magnifiques de la nature, dont elle détient toujours la maîtrise malgré son âge avancé. Se trouvant dans l'état passager séparant l'insouciance de la jeune fille et les fardeaux de la femme mûre, la belle est le chatoyant mirage d'une élégante perfection. Ce qui relie ensemble ces trois mythes est le franc-parler, qui ne coûte pas un sou, mais qui change tout.

## L'UNIVERSITÉ MODERNE NE COMPREND RIEN AU MAL

La disparition il y a deux semaines de Hannah Graham, une étudiante de deuxième année à l'Université de Virginie, est le plus récent exemple d'une longue série de cas de jeunes femmes manquant à l'appel, qui se terminent souvent dans la tragédie. Un ancien footballeur de 32 ans et 270 livres qui avait fui au Texas a été rendu à la Virginie et accusé d'« enlèvement avec intention de nuire ». On ignore toujours où se trouve Hannah et ce qui lui est arrivé<sup>1</sup>.

Des affirmations extrêmement exagérées annonçant une épidémie d'agressions sexuelles sur les campus américains dissimulent la réelle menace qui plane sur les jeunes femmes, trop souvent distraites en public par leur téléphone cellulaire ou leur iPod : l'ancestral crime sexuel du rapt et du meurtre. Malgré une propagande hystérique sur notre « culture du viol », la majorité des incidents sur campus qui se voient négligemment décrits comme des agressions sexuelles ne sont pas des viols criminellement reconnus (impliquant l'usage de la force ou de drogues), mais sont plutôt des mélodrames de baise imbéciles, naissant de signaux contradictoires et d'imprudences de part et d'autre.

[Time.com, 29 septembre 2014]

---

1. Le corps de Hannah Graham a été retrouvé le 18 octobre 2014 dans une maison abandonnée aux abords de Charlottesville, en Virginie.

Les universités devraient s'en tenir aux affaires scolaires et cesser leur infantilisante supervision de la vie amoureuse de leurs étudiants, une ingérence autoritaire qui frise la violation des libertés civiques. Les vrais crimes devraient être signalés à la police et non pas à des comités universitaires de plaintes, qui sont brouillons et mal formés.

Un trop grand nombre de jeunes femmes de classe moyenne, qui ont grandi loin des centres urbains, semblent s'attendre à ce que la vie d'adulte soit une extension de leur foyer familial, où elles étaient bien à l'aise et surprotégées. Mais le monde demeure une contrée sauvage. Les libertés modernes des femmes ont un prix : endosser la responsabilité de leur propre vigilance et de leur autodéfense.

Les codes pédagogiques actuels, suivant la gauche progressiste, perpétuent des illusions sur le sexe et le genre. La gauche a pour prémisse fondamentale, venant du marxisme, que tous les problèmes dans la vie humaine procèdent d'une société injuste, et que de corriger et d'ajuster ce mécanisme social mènera un jour à l'utopie. Les progressistes ont une foi inébranlable en la perfectibilité de l'espèce humaine.

Les programmes éducatifs primaires et secondaires ont exclu les horreurs et atrocités de l'histoire, sauf lorsqu'on peut les imputer au racisme, au sexisme ou à l'impérialisme, des toxines enracinées au cœur de structures oppressives extérieures qu'il faut fracasser et reconstruire. Mais le véritable problème réside dans la nature humaine, que la religion et le grand art voient l'un et l'autre comme étant éternellement déchirée par une guerre entre les forces de l'ombre et celles de la lumière.

Le gauchisme est dépourvu d'un sens profond du mal – mais il en est aujourd'hui de même du conservatisme, quand le mal est complaisamment attribué à l'hôte étranger de forces politiques émergentes, unies par leur seul

rejet des valeurs occidentales. Rien n'est plus simpliste que la répétition désormais routinière, par les politiciens et commentateurs, de l'étiquette caricaturale des « *bad guys* » pour parler des djihadistes, comme si la politique étrangère américaine se résumait à un scénario bâclé pour films western.

L'idéologie du genre qui domine l'université nie que les différences sexuelles soient ancrées dans la biologie et les voit plutôt comme des fictions malléables pouvant être révisées à l'envi. Elle suppose qu'à force de plaintes et de protestations, cautionnées par des bureaucrates réceptifs sur les campus et des régulateurs au gouvernement, tous les hommes pourront être, et seront, fondamentalement transformés.

Mais les crimes sexuels extrêmes comme les meurtres sexuels émanent d'un niveau primitif que même la psychologie pratique ne parvient plus à nommer. La psychopathologie, comme dans l'effrayant *Psychopathia Sexualis* (1886) de Richard von Krafft-Ebing, a été un domaine central des premières années de la psychanalyse. Mais la thérapie d'aujourd'hui est passée au jovialisme, aux ajustements comportementaux et aux raccourcis pharmaceutiques.

Le symbolisme ritualiste à l'œuvre dans les crimes sexuels échappe à la plupart des femmes, qui par conséquent n'arrivent pas à s'en prémunir. Il est bien établi que les facultés visuelles jouent un rôle prépondérant dans la sexualité masculine, ce qui explique l'intérêt plus important qu'ont les hommes pour la pornographie. L'obsédé sexuel, souvent un raté solitaire et rongé par ses propres échecs, est motivé par un réflexe atavique de chasseur. C'est précisément parce qu'il fait de ses victimes des proies qu'on l'appelle un prédateur.

Les crimes sexuels naissent du fantasme, de l'hallucination, du délire et de l'obsession. Une jeune femme choisie

au hasard devient le bouc émissaire pour une rage régressive envers le pouvoir sexuel féminin : « Tu m'as poussé à le faire. » Les clichés universitaires sur la « marchandisation » des femmes qui serait générée par le capitalisme ont ici peu de sens : ce que profane et anéantit la barbarie du crime sexuel, c'est le statut biologique supérieur de la femme en tant que magicienne créatrice de la vie.

Induites en erreur par l'optimisme naïf et le matraquage du « vas-y ma fille ! » qui ont marqué leur éducation familiale, les jeunes femmes ne voient pas la lueur du regard animal qui les traque dans le noir. Elles pensent que se dénuder ou porter des vêtements sexy n'est qu'une affaire de look, dénuée du moindre message susceptible d'être mal interprété ou déformé par un psychotique. Elles ne savent pas la fragilité des civilisations ni la proximité constante de la nature sauvage.

## POURQUOI J'ADORE THE REAL HOUSEWIVES

Pour moi, la série *The Real Housewives* de Bravo TV n'est pas qu'un simple divertissement, c'est un mode de vie. Hormis quelques documentaires ou classiques de la Turner, je ne regarde désormais presque rien d'autre à la télévision. Je peux revoir plusieurs fois le même épisode des *Real Housewives* avec un plaisir inaltéré. J'y aime la franche exhibition des émotions, les interrelations compliquées et les manœuvres offensives visant à obtenir pouvoir et visibilité. J'y apprécie chaque détail : la manière rapide de présenter la disposition des lieux, le travail dynamique de la caméra et le montage incisif, avec les coups d'œil enchanteurs qu'il permet de jeter sur des restaurants et des résidences magnifiques, et son appréciation admirative de beaux objets, des fleurs aux couverts en passant par les bijoux et les vêtements griffés. Et j'applaudis le thème principal des *Real Housewives* : l'hilarité contagieuse et le délirant déballage induits par une copieuse consommation d'alcool, cet ancien élixir dionysiaque ! (Hé, l'Amérique ! Libère-toi de ces écrasants et assommants antidépresseurs !)

Quand Donna Mills a quitté *Côte Ouest* (*Knots Landing*) en 1989, ce fut la fin d'une glorieuse période du feuilleton. Je plongeai alors dans un deuil profond. En effet,

les feuilletons étaient tombés très en deçà de leur chaud zénith, marqué par la couverture dramatique de l'édition de janvier 1976 du magazine *Time*, qui montrait les vedettes de *Des jours et des vies* (*Days of Our Lives*), Susan Seaforth Hayes (angoissée, affectée, au décolleté plongeant) devant un implorant Bill Hayes (son mari dans la vraie vie), avec une manchette flamboyante : « FEUILLETONS TÉLÉVISÉS : SEXE ET SOUFFRANCE EN APRÈS-MIDI » !

Mais à travers les décennies, les auteurs de ces émissions sont devenus des snobinards et ont commencé à mépriser leur propre genre. Ils ont tout fait pour gagner en « importance » et ont perdu ce qui des feuilletons faisait l'essence. En 1994, dans une entrevue accordée en deux parties à Michael Logan de *TV Guide*, j'ai décrié ce troublant déclin et accusé les feuilletons d'abandonner le grand style de la féminité *trash-and-sleaze* typique du cinéma classique. J'ai dit qu'avec sa capacité magique de produire « une larme parfaite », Melody Thomas Scott, incarnant Nikki Newman dans *Les feux de l'amour* (*The Young and the Restless*), figurait parmi les dernières à explorer les émotions profondes en suivant la grande tradition hollywoodienne. Ma protestation a de toute évidence touché une corde sensible : on m'a dit que Tony Geary, le célèbre tombeur Luke Spencer dans *Hôpital central* (*General Hospital*), a fait irruption dans le bureau d'un producteur de la chaîne et a flanqué cet article devant lui en exigeant de meilleurs scénarios.

Alors que les feuilletons télé se diluaient jusqu'à presque disparaître, je devais, pour avoir ma dose, me rabattre sur les films classiques qui en étaient la source : *Stella Dallas*, *Femmes* (*The Women*), *Victoire sur la nuit* (*Dark Victory*), *Le roman de Mildred Pierce* (*Mildred Pierce*), *Ève* (*All About Eve*), *Mirage de la vie* (*Imitation of Life*), *Une étoile est née* (*A Star Is Born*), *Écrit sur du vent*

(*Written on the Wind*), *La colline de l'adieu* (*Love Is a Many-Splendored Thing*), *Une femme en enfer* (*I'll Cry Tomorrow*), *Rien n'est trop beau* (*The Best of Everything*), *La vallée des poupées* (*Valley of the Dolls*) et *Maman très chère* (*Mommie Dearest*). *Le groupe* (*The Group*), *Julia*, *Riches et célèbres* (*Rich and Famous*) et *La veuve noire* (*Black Widow*) font aussi de bons feuilletons, avec leurs intenses psychodrames de femmes rivales. Parmi les hommes gais, pour plusieurs fins connaisseurs de grand opéra, ces classiques étaient presque tous devenus des films cultes. Les hommes gais comprennent le fardeau des secrets et l'extase du grand geste d'éclat.

Hâte et désespérée, je me sentais comme Jean le Baptiste: une voix gémissant dans le désert. Et puis d'un coup de tonnerre est venu de St. Louis le messie du feuilleton, Andy Cohen! (Jésus était juif, alors où est le problème?) Dans son autobiographie, *Most Talkative*, Cohen décrit sa précoce dévotion passionnelle pour Susan Lucci, qui, jouant Erica Kane pendant quarante et un ans dans *La force du destin* (*All My Children*), a défini pour la télé d'après-midi l'archétype de la charismatique garce-déesse. Cohen a toujours bien compris la complexité émotionnelle qui est au centre des feuilletons, un monde nébuleux et instable dont les mots ne peuvent rendre compte. Dans *The Real Housewives*, les larmes et les tourments sont véritables, que ce soit l'espoir affligé de Jacqueline Laurita pour son fils autiste, à New Jersey, ou la lutte menée par Kandi Burruss pour se libérer de sa mère, à Atlanta.

Infecté depuis des années par une tendance pour une dérision insolente et un cynisme pseudo-branché, le paysage de la culture populaire a été transformé et sauvé par Cohen, à tel point qu'il faudrait le reconnaître pour un authentique auteur, comme on le fait pour les réalisateurs de cinéma les plus hardis. Ses goûts, ses instincts et sa

sensibilité particulière imprègnent désormais un nombre écrasant de projets télévisuels à grand succès. Depuis que l'Allemand Rainer Werner Fassbinder, réalisateur gai radical, a ressuscité et relancé les « films de femmes » de Douglas Sirk pendant les années 1970, on n'avait pas vu une personne à elle seule se porter avec autant d'audace au secours d'un genre dépérissant et lui donner une nouvelle vie aussi splendide. Bravo Andy!

## PORTRAIT D'UNE FEMME À LA PRÉSIDENTE

Pourquoi les États-Unis, le berceau de la démocratie moderne, n'ont-ils jamais été présidés par une femme ?

Voyant des femmes prendre la tête de multiples pays, du Brésil à la Norvège, en passant par la Namibie et le Bangladesh, de jeunes féministes incroyables dénoncent cette omission criante comme étant un cas flagrant de sexisme. Mais il y a des facteurs systémiques, découlant de la Constitution, de la tradition populaire et de notre processus électoral, qui ont empêché les femmes américaines d'accéder à la plus haute fonction au pays.

Le président des États-Unis n'est pas que le chef du pouvoir exécutif, mais aussi le commandant en chef des forces armées, une anomalie qui exige de lui une personnalité manifestement autoritaire, surtout lors de périodes d'instabilité mondiale. Les femmes en politique, habituellement préoccupées de répondre aux besoins sociaux de la population, doivent démontrer qu'elles peuvent s'engager davantage dans les affaires internationales et militaires.

Deuxièmement, le président remplit une fonction cérémonielle, comme celle de la famille royale britannique, par laquelle il représente symboliquement l'histoire et le

prestige de la nation. Par conséquent, les électeurs recherchent inconsciemment un air de gravité, ou *gravitas*, terme ancien qui décrivait la dignité laconique des sénateurs romains. Le président doit donner les marques d'une constance ferme, d'une réserve prudente et d'un jugement capable de peser le pour et le contre. La *gravitas* comme art de performance pose des difficultés pour plusieurs femmes, qui tendent à parler plus vite et à sourire davantage que les hommes.

Troisièmement, le complexe système américain des primaires présidentielles force les candidats à faire campagne d'un océan à l'autre pendant bien plus d'un an, se livrant une brutale compétition pour obtenir leur financement et l'appui populaire. Des déplacements nuisibles à la vie familiale, des démarches visant à s'attirer la faveur de riches donateurs, une prise en charge par des experts-conseils et des attachés de presse : tout cela s'empare de leur vie. Survivre à ce marathon vénal et exténuant requiert une énorme endurance physique, et peut-être une forme de désensibilisation éthique.

Ailleurs, en revanche, plusieurs chefs d'État grimpent les échelons de la structure interne de leur parti. Ils atteignent automatiquement le poste de premier ministre lorsque leur parti remporte les élections nationales. Ce régime de gouvernance parlementaire s'est avéré bien plus propice pour assurer l'ascension continue des femmes jusqu'au sommet.

L'interminable et impitoyablement belliqueux processus des élections américaines pousse nombre de femmes politiques talentueuses à fuir la mêlée. L'échec des femmes à remporter la présidence n'est pas dû à une simple question de sexisme, mais dépend plutôt de leur propre réticence à se soumettre à l'examen invasif et aux mauvais traitements qui sont d'usage lors du scrutin présidentiel.

Par exemple, deux démocrates éminemment qualifiées et expérimentées ne se sont jamais lancées en campagne présidentielle lorsqu'elles auraient pu le faire au cours des vingt-cinq dernières années: la sénatrice Dianne Feinstein, avec sa profonde connaissance des secteurs de la défense et du renseignement, et la représentante au Congrès Nancy Pelosi, première femme à la présidence de la Chambre des représentants, et donc la femme ayant atteint le rang politique le plus élevé de toute l'histoire américaine. Pourtant, un représentant démocrate de deuxième ordre comme le puéril et donquichottesque Dennis Kucinich a eu assez d'ambition et de tripes pour se porter candidat en vue des présidentielles de 2004 et de 2008.

La plupart des électeurs américains sont probablement prêts depuis longtemps pour une femme à la présidence. Mais cette femme devra posséder le bon assortiment de qualités et, idéalement, s'être hissée au premier rang grâce à ses propres talents et non pas (comme Hillary Clinton ou Cristina Fernández de Kirchner, présidente de l'Argentine) grâce à son mariage avec un homme puissant.

Quelles caractéristiques seraient souhaitables chez une femme présidente ?

Elle devra trouver un juste milieu entre le triomphalisme claironnant de Margaret Thatcher, la Dame de fer de la guerre des Malouines, et le pâmant culte de la personnalité d'Evita Perón, qui faisait miroiter au peuple cadeaux et pots-de-vin. Elle devra faire preuve de cohérence idéologique, évitant la gouvernance par sondage et les volte-face que cela implique. La façon dont elle mènera sa campagne indiquera le degré de compétence administrative dont elle sera capable pour gérer la dédaléenne bureaucratie fédérale.

Elle devra avoir la stature d'un chef d'État, encourageant les progrès des femmes sans jouer à la victime ni

dénigrer les hommes. Elle devra se montrer franche du collier avec les médias, une réalité politique depuis la Grande-Bretagne du 18<sup>e</sup> siècle. En 1984, Geraldine Ferraro, la première femme à briguer la vice-présidence de l'un des principaux partis, fit preuve de bravoure et d'une robuste et courageuse transparence à l'occasion d'une conférence de presse décisive de deux heures, pendant laquelle tous les coups étaient permis. L'incapacité épidermique de la gouverneure de l'Alaska Sarah Palin à supporter l'hostilité de la presse mit fin aux vigoureux espoirs qu'elle suscita en tant que figure importante sur la scène nationale. L'actuelle candidate républicaine Carly Fiorina est remarquablement agile dans ses joutes avec la presse, bien qu'à tout prendre, elle soit limitée par son manque d'expérience dans la fonction publique.

L'audacieuse course à la présidence menée en 1999 par Elizabeth Dole, ancienne secrétaire au cabinet présidentiel, fut torpillée par son langage guilleret et trop apprêté de style belle du Sud, ce qui l'amena à se retirer par manque de fonds. Dianne Feinstein est dotée de la *gravitas* d'une grande dame et de nerfs d'acier, ce que démontra le sang-froid héroïque dont elle fit preuve après le massacre de 1978 à l'hôtel de ville de San Francisco\*.

Mais aujourd'hui, le meilleur modèle pour les femmes qui aspirent à la politique est Angela Merkel, la chancelière allemande, qui combine une persona fonceuse avec une spontanéité et une joie de vivre attachantes. Elle est fan de soccer, férue d'opéra, et elle aime cuisiner et jardiner à la maison : une vraie personne, au contraire de nos présidents américains étroitement gardés, qui sont devenus les prisonniers d'une cage dorée.

## TROUBLE DANS LE FÉMINISME

SUR L'ÉTAT PÉRILLEUX DU FÉMINISME AUJOURD'HUI

ENTREVUE AVEC ELLA WHELAN, *SPIKED REVIEW*

*Camille Paglia – critique culturelle, universitaire et auteure de plusieurs livres réputés, dont plus récemment Glittering Images. A Journey Through Art from Egypt to Star Wars – n'a probablement jamais ménagé le moindre adversaire. Depuis qu'elle a fait irruption sur la scène culturelle pendant les années 1990, après la publication de Sexual Personae. Art and Decadence from Nefertiti to Emily Dickinson – « le livre universitaire le plus pornographique jamais écrit », comme elle le dit elle-même –, Paglia s'est avérée une femme de principes dotée d'une voix tranchante dans les guerres culturelles, attaquant d'une main le gauchisme factice et antisexe de ses pairs féministes tout en dévastant, de l'autre, le relativisme pomo à la mode qui infecte le milieu universitaire.*

*Paglia, que certains ont surnommée « la féministe antiféministe », est demeurée avant toute chose une fervente défenseuse de la liberté individuelle. Elle s'est opposée aux lois interdisant la pornographie, les drogues ou l'avortement. Et alors que la rectitude politique saccageait une*

*foule d'institutions pendant les années 1990, elle s'est rangée fermement du côté de la liberté d'expression. Alors, comment voit-elle l'état politique et culturel du féminisme d'aujourd'hui ? Que pense-t-elle de la résurgence du sentiment antisexe parmi les jeunes féministes, de leur régulation obsessionnelle du langage et de leur acceptation sans réserve du statut de victime ? Comme l'a découvert Ella Whelan de Spiked, les convictions de Paglia n'ont rien perdu de leur intensité...*

\*

\*\*

*Des deux côtés de l'Atlantique, le féminisme semble connaître un regain de popularité, particulièrement sur les campus universitaires. Puisque vous critiquez la rectitude politique depuis longtemps, pensez-vous que les féministes d'aujourd'hui sont trop préoccupées par la régulation de la pensée et de l'expression ?*

Après les féroces guerres culturelles des années 1980 et 1990, le féminisme a sombré dans une longue période de relative obscurité. Des sites web et des blogues éparpillés l'ont indirectement maintenu en vie jusqu'à ce qu'il regagne une certaine visibilité médiatique au cours des cinq dernières années, en partie grâce à des appuis clinquants venant de personnalités populaires comme Beyoncé. L'histoire du féminisme a toujours été cyclique : après que le mouvement suffragiste eut gagné le droit de vote en Grande-Bretagne (1918 et 1928) et aux États-Unis (1920), l'activisme féministe s'évanouit. Quarante ans ont passé avant que Betty Friedan ne donne le coup d'envoi de la deuxième vague féministe avec sa cofondation de la National Organization for Women en 1966.

À mon avis, le problème avec le féminisme actuel est que, même quand il adopte des poses progressistes, il s'accorde trop souvent à un puant point de vue petit bourgeois.

Il invite l'ingérence et la protection de figures d'autorité paternalistes pour donner l'image d'une utopie hypothétique miraculeusement exempte de toute offense, de toute peine. La régulation fulgurante qu'il impose à la pensée et à l'expression est complètement réactionnaire, une grossière trahison des principes radicaux de la contre-culture des années 1960, qui fut inaugurée aux États-Unis par l'incendiaire Mouvement pour la liberté d'expression à l'Université de Californie à Berkeley.

Les notions presque victoriennes promulguées par les féministes d'aujourd'hui sur la fragilité des femmes et leur naïve inaptitude à maîtriser leur propre vie amoureuse me consternent et me stupéfient encore et encore. Des étudiantes de premier cycle qui sont incapables de gérer les dangers et les plaisirs imbéciles de fêtes de fraternité sur les campus sauront difficilement décrocher, à l'avenir, des postes de leadership en affaires ou au gouvernement.

*Par le passé, vous vous êtes montrée critique de féministes comme Gloria Steinem et Andrea Dworkin. Jusqu'à quel point, selon vous, les années 1960 et 1970 ont-elles préparé le tournant actuel du féminisme vers la censure ?*

Afin de prendre en charge le mouvement des femmes américain, alors naissant, Steinem, avec ses très médiatiques lunettes de soleil aviateur et boucles aux mèches blondes, a poussé hors de scène la bien plus novatrice Betty Friedan. Au départ, Steinem était super : elle a réussi à normaliser l'image du féminisme et l'a fait paraître comme une cause rationnelle plutôt que comme l'expression divagatrice de toquées frigides. Mais à compter des années 1970, Steinem dictait la loi comme le Politburo stalinien. Des voix féministes contestataires comme la mienne furent interdites par son magazine, *Ms.*, qui devint la *Pravda* tape-à-l'œil du mouvement : antihomme, antisexe, antipop. Mon aile féministe pro-sexe fut repoussée dans la clandestinité

et ne réapparaîtrait sur la scène nationale qu'au début des années 1990. Steinem a toujours été une carriériste arriviste, qui s'est présentée comme une sainte et altruiste humaniste, tout en faisant de la lèche à l'élite médiatique et aux gens riches et célèbres. Elle a dit au monde entier : « Une femme a autant besoin d'un homme qu'un poisson d'une bicyclette », alors même que, sur la scène festive chic de Manhattan, on ne la voyait jamais sans la compagnie d'un homme.

La zélatrice antipornographie Andrea Dworkin (décédée il y a dix ans) était une fanatique enragée, une femme autodestructrice dévorée par sa haine des hommes, à un tel point qu'elle faillit sombrer dans la psychose. Pendant très longtemps, aux États-Unis, la puissance de Dworkin et de son puritain suppôt Catharine MacKinnon (née dans l'argent et les privilèges) fut extrême, culminant avec la canonisation médiatique de MacKinnon dans un article à la une du *New York Times Magazine* en 1991.

Quand j'ai fait irruption sur la scène publique après la parution de mon premier livre en 1990, j'ai attaqué Dworkin et MacKinnon de toutes mes forces. Je suis très fier du rôle que j'ai joué en défendant la liberté d'expression et en aidant l'aile du féminisme pro-sexe à se faire connaître et finalement à remporter une victoire éclatante, à la fois contre Dworkin et MacKinnon et contre la cuistrerie de l'establishment féministe personnifié par Steinem. L'impensable tournant régressif du féminisme actuel vers la censure est par conséquent épouvantable et tragique. Les jeunes féministes semblent n'avoir qu'une faible idée des batailles cruciales qui furent livrées et gagnées il y a une vingtaine d'années.

*À propos d'un tournant régressif, les jeunes féministes sont aujourd'hui obsédées par l'idée de « culture du viol ». Pensez-vous que, comme le suggère l'idée de culture du viol, la violence sexuelle soit devenue normalisée ?*

« Culture du viol » est une expression ridicule, ce n'est que bavardage propagandiste, trop vulgairement bouffi pour mériter quelque critique. Quiconque voit le sexe de cette façon simpliste n'a que peu d'idée de l'histoire mondiale, de l'anthropologie ou même de la psychologie la plus élémentaire. Je plains les femmes qui se sont laissé séduire par cette rhétorique victimocentriste et hyperpolitisée, parce qu'en s'accrochant à des tournures superficielles et incendiaires de la sorte, elles ont renoncé à leur propre pouvoir, à leur propre capacité d'agir.

*Par conséquent, vous inquiétez-vous de voir que l'on revendique des lois sur le consentement affirmatif ou, comme on dit aussi, « Yes means Yes » (Oui c'est oui) ?*

Comme je l'ai maintes fois expliqué tout au long de ma carrière, le sexe est une interaction physique, animée par des énergies et des instincts primitifs que l'on ne peut réduire à des formules verbales. Dans n'importe quelle relation sexuelle, aucun des participants n'opère totalement dans la sphère rationnelle, ce pourquoi le dieu grec Dionysos était le saint patron de l'extase, un état hallucinatoire de plaisir-déplaisir. Les lois de type « *Yes means Yes* » sont tristement puritaines et littéralistes, en plus d'être irrémédiablement totalitaires. Leur popularité grandissante ne fait que démontrer à quel point le sexe est devenu insipide et dénué de sens – et pourquoi les films hollywoodiens n'ont pas produit la moindre étincelle d'érotisme depuis que Sharon Stone a décroisé les jambes dans *Basic Instinct*. Le sexe est toujours un pari risqué, comme les hommes gais le savent et l'acceptent depuis des milliers d'années. Rien dans ce monde ne sera jamais totalement sûr, même les

coussinets pelucheux d'un lit pour bébé, ce à quoi les idéologues féministes voudraient à l'évidence tous nous réduire.

*Qu'avez-vous pensé de la récente déclaration de Chrissie Hynde, disant qu'elle était elle-même au moins partiellement responsable du viol qu'elle avait subi aux mains d'un gang de motards quand elle avait vingt et un ans ? Pensez-vous que le féminisme contemporain transforme trop vite les femmes en victimes innocentes ?*

J'ai été fan de Chrissie Hynde depuis ses premiers albums avec les Pretenders, mais cette controverse corsée a propulsé mon admiration pour elle jusque dans la stratosphère. J'adore son processus d'introspection cinglant et son audacieux langage de responsabilité personnelle : c'est exactement la voie que doit prendre le féminisme ! Hynde (de quatre ans ma cadette) fait la démonstration de l'attitude coriace et zéro connerie des femmes rebelles de ma génération des années 1960, qui furent directement inspirées par la révolution sexuelle, créée par la toute nouvelle pilule. Nous avons pris toutes sortes de risques – en tout cas, moi, certainement, avec pour résultat quelques courses effrayantes dans les ruelles sombres de Paris et de Vienne. Nous voulions les mêmes libertés qu'avaient les hommes et nous avons pris en main notre propre destin. Nous voyions la vie comme une expérience continue, une urgente poussée dans l'inconnu. Si on nous faisait perdre pied, on se relevait, on soignait nos plaies et on apprenait de nos erreurs. Aujourd'hui, en revanche, un trop grand nombre de jeunes féministes veulent que des bureaucraties omniscientes et omniprésentes garantissent à l'avance leur sûreté, leur sécurité et leur bonheur. Je trouve que cette vision de la vie est triste, infantile et limitée, aussi oppressante pour moi qu'une salle d'hôpital.

*Quel conseil donneriez-vous aux jeunes femmes d'aujourd'hui ? Ou trouvez-vous qu'on donne beaucoup trop de conseils et qu'il vaudrait mieux nous laisser seules afin qu'on se débrouille par nous-mêmes ?*

Chaque génération doit créer sa propre réalité et trouver sa propre identité. Si les jeunes femmes d'aujourd'hui veulent être des pupilles passives sous la tutelle de l'État, eh bien, c'est là leur choix, aussi abrutissant soit-il. On ne peut pas imposer une vision dynamique, étendue et métaphysique de l'existence à des esprits timorés qui n'ont d'appétit que pour le miniature, comme des bibelots de grenouilles et de moineaux en porcelaine. Mon conseil est, comme pour tout, de lire beaucoup et de penser par soi-même. Il nous faut plus de dissentiment et moins de dogme.

*À quels défis les jeunes femmes d'aujourd'hui font-elles face, et pour quoi les féministes devraient-elles vraiment lutter ?*

Les femmes doivent trouver un moyen de développer leur plein potentiel dans le monde professionnel sans simultanément déstabiliser et exténuer leur vie privée. Le modèle d'affaires inventé en Europe du Nord après la révolution industrielle est hyperefficace, mais il est également vampirique. Trop nombreux sont ceux, hommes et femmes, qui ont naïvement confondu leur identité personnelle avec leur emploi. C'est un piège bourgeois et une déformation du sens ultime de la vie.

Gloria Steinem, qui n'a pas d'enfants et ne s'est pas mariée avant l'âge de soixante-six ans, n'a jamais sympathisé avec les problèmes vécus par les femmes qui voulaient à la fois des enfants et un emploi. Le féminisme orthodoxe a méprisé avec arrogance les mères au foyer. Voilà l'une des principales raisons expliquant le manque de respect que ressent majoritairement le citoyen moyen pour le féminisme, qui ne peut s'empêcher de dénigrer puérilement les

hommes et qui a conféré à l'avortement un prestige sacramentel. Bien que j'appuie le droit à l'avortement sans restriction (au motif que la nature donne à chaque individu la maîtrise totale de son corps), je pense que l'obsession presque hystérique du féminisme pour l'avortement lui a nuï en le faisant paraître moralement borné.

Je veux que les universités créent des options plus flexibles d'études à long terme pour les jeunes femmes qui choisissent d'être enceintes plus tôt (et donc avec moins de risques), et je veux qu'il y ait plus d'argent public et privé qui soit consacré aux services de garde pour les parents qui travaillent, toutes classes sociales confondues. Enfin, je demande que l'on soumette à enquête et que l'on réforme l'actuelle exploitation systémique de femmes de la classe ouvrière (dont plusieurs sont immigrantes, noires ou latinas), qui forment une nouvelle classe invisible de domestiques mise au service de femmes blanches riches, qui laissent à d'autres le soin d'élever leurs enfants pendant qu'elles poursuivent leurs rêves professionnels féministes.

## SUR L'AVORTEMENT

La semaine dernière, tels deux vacillants mastodontes siamois, Donald Trump et Hillary Clinton sont tombés dans une fosse à bitume : l'avortement. Trump s'est mélangé les pinceaux alors qu'il se soumettait à un interrogatoire tumultueux sur l'avortement, mené par le pic-bois en résidence à MSNBC, Chris Matthews, tandis qu'Hillary commettait une faute directe sur NBC, à l'émission *Meet the Press*, où elle parla du fœtus en utilisant l'expression « personne à naître », scandalisant l'immense lobby pro-choix, qui considère toute tentative d'« humaniser » le fœtus comme une menace diabolique aux droits reproductifs.

Vu la cohérence de longue date de ses opinions pro-choix, le pétard d'Hillary ne fut qu'un flash ; quant à Trump, en proclamant que les femmes devraient subir « une certaine forme de punition » pour des avortements illégaux, il fit de sa performance maladroite un fiasco et révéla à quel point il avait peu réfléchi à l'un des plus importants sujets ayant occupé la vie publique américaine des quarante dernières années. Après avoir fait preuve de condescendance dans sa gestion malhabile d'une controverse déclenchée par son directeur de campagne, qui a brusquement tiré une journaliste par le bras, Trump a fait, par son court-circuit sur MSNBC, un cadeau juteux aux stratégestes démocrates, qui adorent clabauder sur la « guerre contre les femmes »

menée par les républicains – un cliché usé jusqu'à la corde, qui a toute la consistance d'un mirage médicamenteux, mais auquel le GOP, inepte, n'a jamais réussi à répliquer\*.

Et puis cette semaine, sur ABC, Hillary a fait froncer quelques sourcils lorsque Candace Cameron Bure, la coanimatrice conservatrice de l'émission *The View*, lui a demandé si elle croyait qu'une personne pouvait être à la fois féministe et contre l'avortement. « Absolument », a répondu Hillary, ne prenant peut-être pas conscience des implications que pourraient avoir ses paroles, « bien sûr que l'on peut être féministe et pro-vie ». S'agissait-il d'un pivotement électoraliste en direction des femmes conservatrices, comme l'in vraisemblable éloge qu'elle avait réservé à Nancy Reagan, supposée militante antisida ? S'il en allait d'une conviction sincère, pourquoi n'en avions-nous jamais entendu parler jusque-là ? Hillary est habituellement chevillée, joue contre joue, à la vieille garde de l'establishment féministe.

Le vrai problème, c'est que depuis Roe c. Wade, arrêté rendu en 1973 par la Cour suprême, reconnaissant l'avortement comme droit constitutionnel de la femme selon le 14<sup>e</sup> amendement, les guerres au sujet de l'avortement font rage et ont inspiré un histrionisme machinal, entravant et jugulant durablement la politique américaine. Malgré ma ferme position pro-choix, et bien que je sois pour un accès sans restriction à l'avortement, la manière par laquelle on a fait des droits reproductifs un outil idéologique, impitoyablement exploité par mon propre parti (les démocrates) afin d'attiser les passions, de collecter des fonds et de mobiliser les électeurs, me trouble et me répugne depuis des décennies.

Cette approche mercenaire a commencé par les audiences au Sénat pour la confirmation de trois candidats à la Cour suprême nommés par des présidents républi-

cains : Robert Bork en 1987, David Souter en 1990 et Clarence Thomas en 1991. (La nomination de Bork fut rejetée, tandis que celles de Souter et de Thomas furent approuvées.) Ces audiences se transformèrent en une foire de fanatisme féministe, se terminant par l'élévation au rang de martyr d'Anita Hill, dont les accusations de harcèlement sexuel envers Thomas me paraissent encore faibles et exagérées (et manifestement rendues caduques par le fait que Hill a rejoint Thomas dans une autre agence). L'avortement était la motivation mal dissimulée des agents démocrates, poussant une Hill réticente sur le devant de la scène et jetant de l'huile sur le feu dans tous les médias généralistes, qui étaient à l'époque uniformément progressistes. Ce fut cet abus flagrant du processus de confirmation au Sénat qui déclencha l'ascension vertigineuse de la *talk radio* conservatrice, Rush Limbaugh en tête, lui qui fournissait alors une contre-proposition dans ce qui était (avant Internet) un univers médiatique homogène.

L'avortement s'est avéré essentiel au programme du féminisme de deuxième vague depuis la parution d'un numéro du magazine *Ms.* en 1972 qui contenait une déclaration provocante, endossée par cinquante-trois Américaines de premier plan : « Nous avons subi des avortements. » Une rubrique récurrente du féminisme contemporain est cet insolent sarcasme de Gloria Steinem (qu'elle prétend avoir entendu à Boston de la bouche d'une vieille chauffeuse de taxi écossaise) : « Si les hommes pouvaient accoucher, l'avortement serait un sacrement. » Mais on peut justement attribuer, ou reprocher, à Steinem elle-même d'avoir fait de l'avortement un sacrement, promu avec une religiosité qu'elle et ses collègues condamnent chez les pieux chrétiens contre qui elles se dressent.

Le féminisme de première vague, né en 1848 à la Convention de Seneca Falls dans le nord de l'État de New

York, se concentrait sur les droits de propriété et sur l'obtention du droit de vote, que concrétisa la ratification du 19<sup>e</sup> amendement en 1920. L'avortement entra dans le canon féministe avec la campagne audacieuse que mena Margaret Sanger pour le droit de contrôler les naissances, enfreignant ainsi la répressive loi Comstock (*Comstock Act*), ce qui entraîna son arrestation en 1914. Son organisation, la Ligue américaine pour le contrôle des naissances (*American Birth Control League*), fondée en 1921, devint plus tard *Planned Parenthood*, qui s'attire toujours de nombreuses controverses à cause du généreux financement que lui verse le gouvernement. Sanger demeure une héroïne pour plusieurs féministes, moi incluse, malgré sa perturbante adhésion à l'eugénisme, un programme (aussi adopté par les nazis) de techniques désormais discréditées, comme la stérilisation, destinées à purifier et à renforcer le patrimoine génétique humain. C'est en partie l'œuvre pionnière de Sanger qui me motiva à rejoindre *Planned Parenthood* et à y contribuer pendant nombre d'années – jusqu'à ce que je me rende compte, à mon plus grand désenchantement, que cet organisme était devenu une branche secrète du Parti démocrate.

Ma position sur l'avortement est décrite dans mon manifeste «Pas de loi dans l'arène», contenu dans mon second recueil d'articles, *Vamps & Tramps* (1994): «La libération des femmes modernes est inextricablement liée à leur capacité de contrôler la reproduction, qui les a asservies depuis l'aube de l'espèce humaine.» Toutefois, je soutiens que notre véritable oppresseur n'est pas l'homme ni la société, mais la nature: l'impératif biologique, que le féminisme de deuxième vague et les études de genre à l'université refusent toujours de reconnaître. Le sexe est la manière (coercitive, espiègle et jouissive) par laquelle la nature assure la survie de l'espèce. Mais, aux époques de surpopulation, ces jouissances fuient en tous sens afin de ralentir ou

de freiner la procréation – ce pourquoi je maintiens que l'homosexualité n'est pas une violation de la loi naturelle, mais son accomplissement, au gré de l'Histoire.

Malgré ma position pro-avortement (le terme pro-choix est pour moi «un euphémisme timoré»), j'ai un profond respect pour le point de vue pro-vie, qui, selon moi, peut prétendre à la supériorité sur le plan moral. Dans *Pas de loi dans l'arène*, j'ai écrit: «Nous, femmes de carrière, argumentons sur la base de l'opportunité: il est personnellement et professionnellement pénible ou inopportun de porter un enfant non désiré. En revanche, le mouvement pro-vie argue plutôt du caractère sacré de toute conception et de la responsabilité de la société à prendre la défense du faible.» Le silence des féministes de deuxième vague à propos des ambiguïtés éthiques de leur système de croyances pro-choix demeure assourdissant. L'unique exception est Naomi Wolf, avec qui j'ai été en profond désaccord sur maints sujets. Mais Wolf a témoigné d'un courage admirable en s'interrogeant sur l'avortement dans son article «Our Bodies, Our Souls», paru en 1995 et réédité par le magazine londonien *New Statesman* il y a trois ans, à l'occasion du quarantième anniversaire de Roe c. Wade.

Qu'une aile pro-vie du féminisme puisse exister se confirme par la lecture de cette lettre réfléchie que m'a récemment envoyée, ici à *Salon*, Katherine Carlson, de Calgary, Canada:

Pour plusieurs femmes comme moi (une lesbienne de gauche), le sujet de l'avortement est profondément bouleversant. L'arrivée de l'échographie nous a permis de voir dans l'utérus comme jamais auparavant, et l'indéniable humanité du visage y apparaît clairement. J'ai un très grand respect pour l'avis que vous avez tenu sur l'avortement, précisément parce que vous n'avez jamais tenté de déshumaniser le vulnérable

être anténatal. Vous étiez manifestement pro-choix, mais rendiez très clair à quel point cette décision était dure.

J'ai été ravie quand ils ont retiré l'entrevue de Gloria Steinem sur le site de Lands' End. Pour moi, elle est une personne qui a tenté de normaliser l'avortement et, pour cela, je la méprise. Les démocrates sont devenus extrémistes et insensibles sur ce sujet, et je me sens complètement exclue. Et à l'évidence, je suis loin d'être de droite. J'ai écouté le témoignage de femmes phénoménales qui ont survécu à des tentatives d'avortement et qu'on avait laissées pour mortes (elles n'ont été sauvées que parce que certains ont pris au sérieux leur serment d'Hippocrate).

J'en ai assez de me faire intimider par des femmes qui assimilent égalité des femmes et avortement sur demande. Je connais des femmes qui se servent de l'avortement comme méthode pour choisir le sexe de leur enfant, et ça me tourne les sangs.

Si jamais vous décidiez d'écrire un article sur les femmes sans voix comme moi, je vous en serais fort reconnaissante.

Je suis complètement d'accord avec Carlson sur le fait que les démocrates pro-choix sont devenus « extrémistes et insensibles » au sujet de l'avortement. Un vide moral se trouve au cœur du féminisme carriériste occidental, un code laïque bourgeois qui voit les enfants comme un obstacle à la réalisation de soi ou comme un problème de gestion qu'il faut confier à des nounous de la classe ouvrière.

Les gauchistes se leurrent sans cesse avec une propagande vocifératrice affirmant que les sympathisants pro-vie ont une motivation « antifemmes ». Hillary a fait de pareilles calomnies son fonds de commerce : par exemple, la semaine dernière, alors qu'elle menait campagne, elle a dit, dans le contexte des commentaires de Trump sur l'avortement :

« En Amérique, la santé des femmes est menacée » – comme si se heurter à des difficultés pour avorter constituait une pire menace que l'affreuse intervention requise pour l'interruption chirurgicale de la grossesse. Qui est la vraie victime, ici ?

Ou encore, nous avons Gail Collins, ex-directrice de la page éditoriale au *New York Times*, affirmant la semaine dernière dans sa chronique « Trump, Truth, and Abortion » (ou « Trump, la vérité et l'avortement » : « En vérité, le mouvement antiavortement est fondé sur l'idée que le sexe hors mariage est un péché. [...] Au fond, c'est au sexe qu'ils s'opposent. » J'ai vu rouge : mais ces féministes semi-intellos de l'aile Steinem, affiliées aux prestigieux médias de Manhattan, où donc étaient-elles pendant l'insurrection pro-sexe de mon aile rebelle du féminisme dans les années 1990 ? Soudainement, deux décennies plus tard, la septuagénaire Collins brandit le drapeau du sexe ? Vous voulez rire ?

Affirmer que tous les pro-vie ont peur du sexe est une vulgaire diffamation. Quoique je sois une athée ne vénérant que la grande nature, je reconnais la beauté morale supérieure de la doctrine religieuse qui défend le caractère sacré de la vie. Par exemple, la pensée et le langage du catéchisme de l'Église catholique sont d'une qualité qui excède tout ce que peut proposer le navrant utilitarisme du féminisme. En ce qui concerne le commandement « Tu ne tueras point », le catéchisme dit : « La vie humaine est sacrée parce que, dès son origine, elle comporte l'action créatrice de Dieu [...]. Dieu seul est le maître de la vie de son commencement à son terme : personne en aucune circonstance ne peut revendiquer pour soi le droit de détruire directement un être humain innocent » (§ 2258). Ou ceci : « La vie humaine doit être respectée et protégée de manière absolue depuis le moment de la conception. Dès le premier moment de son existence, l'être humain doit se voir reconnaître les

droits de la personne, parmi lesquels le droit inviolable de tout être innocent à la vie » (§ 2270).

Dans ce domaine, lequel est-ce qui incarne l'humanisme le plus authentique: le catéchisme catholique ou le féminisme pro-choix? Si c'est ce dernier, alors nous avons beaucoup à faire pour développer philosophiquement le féminisme. Dans *Pas de loi dans l'arène*, j'ai argumenté depuis le point de vue du paganisme d'avant le christianisme, alors que l'avortement était accepté et répandu: « Mon code d'amazonisme moderne dit qu'il est *juste* de défier la nature et son système fasciste de menstruation et de procréation, puisqu'il s'agit d'une grossière atteinte au libre arbitre de la femme. [...] En tant que libertaire, j'approuve l'accès sans restriction à l'avortement parce que j'ai conclu que mon droit absolu sur mon propre corps primait les brutales injonctions de la mère nature, qui veut réduire les femmes à leur fonction animale de génitrices. »

Un féminisme progressiste qui soutient l'avortement mais s'oppose à la peine capitale est abondamment contradictoire. On ne peut pas faire disparaître la violence intrinsèque à l'avortement d'un coup de baguette magique. Comme je l'ai écrit, « l'avortement dresse le plus fort contre le plus faible, et un seul d'entre eux survit. » Mon programme est idéologiquement plus cohérent parce que je soutiens vigoureusement l'avortement, mais je demande aussi la peine de mort pour des crimes horribles comme l'assassinat politique ou les meurtres sexuels en série. Toutefois, l'aspect le plus important dans le débat sur l'avortement est que, dans une démocratie moderne, la loi et le gouvernement doivent demeurer neutres par rapport à la religion, qui ne peut pas imposer ses attentes ou ses valeurs sur les non-croyants.

Dans un article approfondi du *Boston Globe* publié il y a deux ans, Ruth Graham résumait un point de vue sur le concept controversé, et encore émergent, des droits du fœtus, pour des cas où une femme enceinte a été attaquée ou tuée : « Ce sont les progressistes qui ont historiquement fait pression pour accroître les droits civiques, mais qui maintenant s'inquiètent d'un accroissement des droits qui s'appliqueraient aux fœtus. » Les progressistes doivent faire un examen de conscience à propos de leur rhétorique réflexe visant à avilir la cause pro-vie. Un credo gauchiste qui est à la fois contre la guerre, contre la fourrure, végétalien et engagé pour la protection environnementale d'espèces menacées comme le tétras des armoises ou la chouette tachetée ne devrait pas refuser à si grands cris d'accorder de son imagination ou de sa compassion à l'être à naître.

## IL EST TEMPS DE DRESSER UNE CARTE NOUVELLE DU MONDE DES SEXES

ENTREVUE AVEC CLAIRE LEHMANN, QUILLETTE

*J'ai découvert les travaux de Camille Paglia au début des années 2000, alors que je poursuivais mes études de premier cycle en arts à l'Université d'Adélaïde, en Australie-Méridionale. J'étais profondément déçue des cours de mon programme en arts et de leur monomanie socioconstructiviste. Cherchant sur Internet des propos critiques sur Michel Foucault, je suis tombée par hasard sur un texte d'opinion publié par Paglia en 1991 dans le New York Times\*, où elle décrivait les adeptes de Lacan, Derrida et Foucault comme des « réactionnaires fossilisés » et comme étant « les prophètes parfaits pour les universitaires de type faible et anxieux ». Je fus captivée.*

*J'ai rapidement découvert que la bibliothèque de mon université possédait tous ses livres, y compris les recueils d'essais Vamps & Tramps et Sex, Art, and American Culture. Pendant la dernière année de mes études en arts (je poursuivrais ensuite mes études en psychologie), je passai l'essentiel de mon temps à l'université assise dans la bibliothèque à lire Paglia. Elle était comme une révélation. Son travail était subversif mais érudit, et elle faisait la synthèse d'idées tirées du domaine des arts, de l'histoire ancienne et de la biologie*

*populaire – ce qu'aucun autre chercheur des humanités n'avait tenté. Treize années plus tard, c'est pour moi un honneur que de pouvoir interviewer Camille Paglia pour Quillette. Ce qui suit est une reproduction intégrale de cette interview.*

\*

\* \*

*Parmi tous les chercheurs des humanités, vous semblez être l'une des seules à vouloir contester le statu quo poststructuraliste. Pourquoi les universitaires en humanités ont-ils été pour plusieurs si lâches au moment de préserver l'intégrité de leurs domaines ?*

Le silence qu'a gardé l'establishment universitaire face à la corruption des universités occidentales par le postmodernisme et le poststructuralisme est une honte absolue. Déjà, pour commencer, l'ancienne génération de véritables érudits, qui faisaient encore la loi à mon arrivée à l'École des diplômés de l'Université Yale en 1968, n'étaient pas d'un naturel batailleur. Les professeurs américains, contrairement à leurs homologues britanniques, n'avaient pas été rompus au débat féroce et satirique. Ils étaient courtois et délicats, d'un style dédaigneux typique du protestantisme de la haute Église. Au Département de littérature anglaise de Yale, on baissait la voix et la bienséance régnait : je l'ai déjà dit, c'était comme « marcher sur des œufs au salon funéraire ».

Une forme sclérosée de la nouvelle critique connaissait alors une progression toujours ascendante. À l'université, j'avais appris cette technique d'analyse fine, voire microscopique, du texte qui reste un outil merveilleux pour la critique culturelle : je l'ai appliquée à tout et partout, de la peinture à la chanson pop. Cependant, ma conviction profonde à l'époque (venant de mon intérêt précoce pour l'archéologie) était que l'analyse littéraire devait retrouver une véritable conscience de l'histoire et aussi s'ouvrir à la psychologie, alors encore considérée comme vulgaire. Harold

Bloom et Geoffrey Hartman (qui avaient commencé leur carrière à Yale dans une atmosphère teintée d'antisémitisme) évoluaient dans une direction différente, plus conceptuelle, qui reposait sur la philosophie européenne.

Au début des années 1970, alors que je rédigeais ma thèse de doctorat (*Sexual Personae*, dirigée par Bloom), survint soudain de l'extérieur un changement : la déconstruction était le nouveau truc à la mode, impulsée par J. Hillis Miller, qui quitta Johns Hopkins pour Yale. D'emblée, je ne vis en Derrida, de Man et le reste de cette bande qu'un tissu d'âneries, qu'une manière pédante d'éviter toute appréhension directe de l'art. Me prononçant sur l'accueil obséquieux que Yale réservait au babillage d'un visiteur « vedette » du vieux continent, je fis à un autre étudiant assis à côté de moi une remarque mouillée d'acide : « Ils sont comme des grands prêtres qui se murmurent à l'oreille. »

La nouvelle critique avait désespérément besoin d'être complémentée, mais certainement pas par ce hachis opaque (si éloigné d'une véritable appréciation de l'art). Dans les années 1970, alors que j'enseignais à mon premier emploi au Collège Bennington, je fus dégoûtée de voir, dans les universités d'élite américaines, la propagation rapide de la déconstruction et du poststructuralisme. La raison en est vraiment tout à fait prosaïque : dans les années 1970, une récession a frappé et le marché de l'emploi en milieu universitaire s'est effondré. L'amphigourique poststructuralisme était tout indiqué pour les jeunes et ambitieux carriéristes aux dents longues et aux yeux perçants. Ses manifestations façonnées et faussement modestes, de même que son impénétrable galimatias, servaient à signaler une prétendue supériorité intellectuelle que seuls détiendraient certains initiés. Mais ils n'étaient tous que des médiocres, et ce, depuis le début. Il est peu probable que leurs travaux aient une quelconque influence à long terme.

Comme je le disais dans ma longue attaque contre le poststructuralisme, «Junk Bonds and Corporate Raiders: Academe in the Hour of the Wolf» (*Arion*, printemps 1991; reproduit dans mon premier recueil d'essais, *Sex, Art, and American Culture*), Lacan, Derrida et Foucault étaient déjà des penseurs dépassés, même en France, où leur importance avait été relativement brève. Il n'y avait rien de véritablement gauchiste dans leur analyse élitiste et monotone logocentriste. Au contraire, le poststructuralisme était abjectement réactionnaire, repoussant et inversant la véritable révolution contre-culturelle américaine des années 1960, qui avait libéré les sens et rétabli le lien unissant le corps et l'identité personnelle à la nature, comme l'avait fait le romantisme. Il est très révélateur que l'inspiration principale de Foucault, de son propre aveu, ait été *En attendant Godot* de Samuel Beckett, une pièce qu'en tant qu'étudiante à l'université, j'exécrais pour sa passivité et son nihilisme d'après-guerre. (En tant qu'enseignante, j'admire *Godot* comme pièce de théâtre, mais je rejette tout de même l'étroitesse de sa vision du monde parfois juvénile.)

Dans les années 1970, alors que les professeurs de la vieille garde s'avéraient impuissants face à la marée montante de programmes et départements virement ajoutés tels que les études féministes et les études afro-américaines, le poststructuralisme et les politiques identitaires ont gagné énormément de terrain. Le corps professoral titularisé paraissait ne pas comprendre que, d'une façon ou d'une autre, un changement s'imposait; il n'a donc pas pu fournir une autre vision pour remodeler l'université de l'avenir. En ce qui me concerne, je militais pour une innovation interdisciplinaire dans les humanités, sujet qui est demeuré l'objet de vives controverses tout au long des années 1980, étant au cœur d'âpres batailles menées là où j'enseignais (pendant la fusion du Collège des arts de la scène de Philadelphie avec le Collège des arts de Philadelphie, qui forme-

rait l'actuelle Université des arts). Je propose aussi depuis longtemps que ce soit l'étude comparative des religions qui compose le tronc commun du premier cycle, un multiculturalisme authentiquement mondial.

Dans les années 1970, la plupart des professeurs établis croyaient probablement que le nouvel engouement pour la théorie n'était qu'une passade qui s'envolerait comme feuilles d'automne. La grandeur de la tradition occidentale, complexe et ininterrompue, semblait aller de soi : assurément, le canon demeurerait, même s'il se verrait complété par de nouveaux noms. Eh bien ! figurez-vous : avec l'aide d'une horde grossissante d'administrateurs jupitériens et surpayés, les universités nord-américaines sont devenues, décennie par décennie, des camps de rectitude politique. On se débarrassa de la moitié des classiques ainsi que des cours de panorama, qui étaient pédagogiquement utiles parce qu'illustrant les motifs séquentiels traversant l'histoire (désormais qualifiée de « faux récit » par les béjaunes amateurs de théorie). Les professeurs de la vieille école, de type grands clercs introvertis, n'étaient pas préparés à mener une guérilla pour défendre des principes de recherche fondamentaux ou pour résister à des vagues de diffamation et de harcèlement.

Cependant, il est en effet difficile de comprendre pourquoi les professeurs de renom déjà pourvus de postes sûrs et puissants ont évité l'affrontement direct. Par exemple, bien qu'il ait daigné faire quelques remarques désobligeantes sur le poststructuralisme (« *Foucault and soda water\** »), Harold Bloom n'a jamais systématiquement critiqué ou affronté le sujet, ni utilisé son accès aux médias généralistes afin d'encourager un débat sur la question, qui fut plutôt abandonné à des conservateurs s'identifiant comme tels. Cette dernière situation était évidemment contre-productive, dans la mesure où elle permit aux faux gauchistes bourgeois du monde universitaire de se définir

eux-mêmes, ainsi que leur machinal charabia, comme audacieusement progressistes.

En octobre 1990, j'ai assisté avec Bloom, mon mentor de longue date, à un dîner présidentiel qui précédait sa conférence sur Shakespeare au Collège Bryn Mawr, en banlieue de Philadelphie. Je lui ai parlé de l'exposé que j'écrivais pour *Arion*, qui mettrait le postmodernisme à nu (et cela me prit six mois). Il a répondu net : « Tu perds ton temps. » Il me faut supposer qu'il y avait tout simplement entre nous un clivage générationnel : étant le produit des années 1960, je continue de croire ardemment à la réforme en tant qu'impératif éthique. De plus, l'essentiel de ma carrière comme enseignante, je l'ai passé dans des petites écoles d'art, qui ont toujours rejeté les formules et protocoles conformistes des universités traditionnelles.

Néanmoins, les poisons du poststructuralisme se sont désormais répandus dans le monde universitaire et ont causé un tort immense aux normes fondamentales de la recherche, en plus même de remettre catastrophiquement en doute jusqu'à la seule possibilité du savoir. À mon avis, l'histoire ne sera pas tendre envers les éminents professeurs qui semblent avoir privilégié la loyauté envers collègues et amis plutôt que la défense des valeurs savantes, et ce, au cours d'une ère chaotique de vandalisme flagrant qui a privé plusieurs générations d'étudiants d'une formation approfondie dans les humanités. Le déclin continu des programmes d'études en humanités est un signe incontestable que ce domaine autrefois noble n'est plus désormais qu'un champ de ruines.

*Croyez-vous que la politique et, en particulier, la justice sociale (c'est-à-dire l'antiracisme et le féminisme) sont en train de devenir des sectes, voire des quasi-religions ? Le vide laissé par le recul de la religion organisée est-il comblé par la politique ?*

C'est en tout cas ce que je pense depuis maintenant nombre d'années. Dans l'introduction de mon livre d'art, *Glittering Images* (2012), j'ai dit que l'humanisme laïque avait échoué. En tant qu'athée, j'ai soutenu que, si l'on effaçait la religion, il fallait la remplacer par quelque chose. Les systèmes de croyances sont inhérents à l'intelligence et à la survie humaines. Ils « encadrent » le flux de l'expérience primaire, par lequel, sinon, l'esprit serait inondé.

Mais la politique n'arrive pas à combler ce vide. La société, par laquelle le marxisme est obsédé, ne constitue qu'un simple fragment de la totalité de la vie. Comme je l'ai écrit ailleurs\*, le marxisme est dépourvu de métaphysique : il ne parvient même pas à détecter, et encore moins à comprendre, l'énormité de l'univers et les opérations de la nature. Ceux qui consacrent toutes leurs énergies spirituelles à la politique récolteront la tempête. Les preuves sont tout autour de nous : les paroxysmes de rage informe et infantile dont souffrent ceux qui ont transformé des hommes politiques faillibles en des sauveurs et des diables, en des avatars divins du Bien contre le Mal.

Ce qui pour moi remplace la religion, c'est l'art, que j'ai élargi pour y inclure toute la culture populaire. Mais lorsque l'on réduit l'art à la politique, comme on le fait systématiquement à l'université depuis quarante ans, sa dimension spirituelle disparaît. Il est grossièrement réducteur de prétendre que, dans l'histoire de l'art, la valeur a toujours été déterminée par les jeux de pouvoir d'une élite sociale opérant en circuit fermé. Je prends au sérieux l'analyse sociale marxiste : *l'Histoire sociale de l'art et de la littérature* d'Arnold Hauser (1951), un ouvrage marxiste en plusieurs tomes, a exercé une influence majeure sur moi au cours de mes études supérieures. Cependant, Hauser honore l'art et ne l'a jamais pris de haut. On ne peut guère

appeler civilisation une société qui ne respecte ni la religion ni l'art.

*Par plusieurs traits, le mouvement #MeToo semble s'apparenter à une panique morale: par exemple, on nous exhorte à « croire toutes les femmes » sans nous appuyer sur un traitement juste et équitable, et beaucoup de poids est accordé à des preuves faibles, comme les témoignages oculaires, et ainsi de suite. Seriez-vous d'accord pour dire que nous assistons à une panique morale, comme celle décrite dans Les sorcières de Salem de Miller ou Les diables de Loudun de Huxley?*

De voir dans le mouvement #MeToo tant de femmes instruites de la classe moyenne se précipiter pour porter des jugements expéditifs a été saisissant et consternant. En privilégiant les émotions et la solidarité de groupe plutôt que les faits et la logique, elles ont fait renaître le stéréotype nuisible de l'irrationalité des femmes, qui était autrefois utilisé pour nous refuser le droit de voter. J'ai trouvé singulièrement préoccupant le crédit total que l'on a accordé aux accusatrices lors des récentes audiences du Sénat américain pour la confirmation de Brett Kavanaugh\*: c'était la première fois depuis l'université que je comprenais véritablement la conception sexiste de l'*Orestie* d'Eschyle, dont la foule de Furies vengeresses est supplantée par les procédures formelles d'une cour de justice, où les preuves sont soupesées.

Je ne suis pas sûre qu'il faille voir dans cette récente surabondance d'accusations et d'histrionisme public une « panique morale ». Que les agressions sexuelles ne soient plus cachées ni tolérées est évidemment une évolution positive. En 1986, dans mon cours *Femmes et rôles sexuels*, j'ai élaboré des directives modérées sur le harcèlement sexuel et les ai présentées à l'administration de l'université pour leur adoption. Les étudiantes ou les travailleuses doivent connaître leurs droits et prendre la parole pour les défendre, je suis de tout cœur avec elles. Cependant, en

encourageant des accusations non corroborées datant de dix, vingt ou trente ans, le mouvement #MeToo a sérieusement dérapé. Aucune démocratie ne peut survivre dans un climat aussi paranoïaque d'embuscades et d'exécutions sommaires. C'est du stalinisme, un nadir politique.

Ce que je vois, tant dans la Marche des femmes\* que dans #MeToo, est la redécouverte atavique par les femmes occidentales de la joie provenant de leur propre solidarité faite de soutien mutuel – un aspect primordial de la vie quotidienne pendant dix mille ans de la période agraire, qui a été perdu au cours des deux derniers siècles d'industrialisation. Comme je l'ai souvent fait remarquer, à travers l'histoire humaine, les hommes et les femmes ont eu, en vérité, très peu à faire les uns avec les autres. Il y avait le monde des hommes et le monde des femmes, chacun avec ses propres sphères d'influence et d'activité. Les femmes ne prenaient pas les hommes trop au sérieux, et vice versa. Je le sais, car je viens d'une famille immigrante (ma mère et mes quatre grands-parents sont nés en Italie), et il n'y a pas si longtemps encore nous labourions le sol pierreux de la mère patrie, sujette aux tremblements de terre.

Je suis une féministe de l'équité, c'est-à-dire que je demande l'égalité des chances pour les femmes par la suppression de tout obstacle à leur avancement dans les domaines professionnel et politique. Néanmoins, je m'oppose aux protections spéciales pour les femmes au motif qu'elles sont intrinsèquement paternalistes et régressives. Les femmes ont rarement travaillé côte à côte avec les hommes comme elles le font maintenant dans les milieux de travail modernes, dont les systèmes opérationnels concurrentiels ont été conçus par les hommes pour une productivité maximale. Malgré qu'elles soient généralement bien nanties, les femmes de carrière du monde occidental s'avèrent chroniquement malheureuses depuis des

décennies, et je conjecture que c'est en partie parce qu'on les a amenées à croire qu'elles trouveraient le bonheur dans un environnement de travail mécanique qui ne rend pas les hommes heureux, eux non plus.

Deuxièmement, la famille nucléaire, comme unité standard de la vie sociale, est un phénomène relativement nouveau qui isole les uns et les autres. Alors qu'après le travail, elles reviennent à leur domicile, les femmes s'attendent à ce que leur mari satisfasse tous leurs besoins affectifs et conversationnels, ceux que satisfaisaient jadis d'autres femmes de diverses générations tout le long de la journée du travail agricole, dans les champs et à la maison (où les soins prodigués aux enfants et aux aînés étaient partagés par le groupe).

Parmi les femmes de la classe moyenne, je vois se répandre un ressentiment amer envers les hommes, qui est, dans bien des cas, injuste et mal placé. Avec le divorce qui est si facile à obtenir depuis la révolution sexuelle, les femmes se retrouvent à rivaliser de nouvelles et cruelles façons avec des femmes plus jeunes. Les femmes de la période agricole acquéraient du pouvoir en vieillissant : les jeunes femmes n'étaient que des pions sans cervelle, dont les mariages, les grossesses, la cuisine, les soins qu'elles prodiguaient aux enfants et leurs autres tâches étaient acerbement supervisés et contrôlés par les mégères dictatoriales (des forces de la nature que j'ai connues enfant et dont je me souviens très bien).

En bref, d'un point de vue historique, #MeToo est un cri du cœur venant de femmes qui se rendent compte que la révolution sexuelle, extatiquement appuyée naguère par plusieurs d'entre nous, a, de manière fondamentale, dévalorisé les femmes, embrouillé leurs relations intimes et compliqué le fonctionnement harmonieux de leurs milieux professionnels. Il est temps de dresser une carte nouvelle du monde des sexes.

## CAPTION

What's in a picture

**I**N 1975, ARISTA RECORDS RELEASED *HORSES*, THE FIRST rock album by New York bohemian poet Patti Smith. The stark cover photo, taken by someone named Robert Mapplethorpe, was devastatingly original. It was the most electrifying image I had ever seen of a woman of my generation. Now, two decades later, I think that it ranks in art history among a half-dozen supreme images of modern woman since the French Revolution.

I was then teaching at my first job in Vermont and turning my Yale doctoral dissertation, "Sexual Personae," into a book. The *Horses* album cover immediately went up on my living-room wall, as if it were a holy icon. Mapplethorpe's portrait of Patti Smith symbolized for me not only women's new liberation but the fusion of high art and popular culture that I was searching for in my own work.

From its rebirth in the late 1960s, the organized women's movement had been overwhelmingly hostile to rock music, which it called sexist. Patti Smith's sudden national debut gal-

vanized me with the hope (later proved futile) that hard rock, the revolutionary voice of the counterculture, would also be endorsed by feminism. Smith herself emerged not from the women's movement but from the artistic avant-garde as well as the decadent sexual underground, into which her friend and lover Mapplethorpe would plunge ever more deeply after their breakup.

Unlike many feminists, the bisexual Smith did not base her rebellion on a wholesale rejection of men. As an artist, she paid due homage to major male progenitors; she wasn't interested in neglected foremothers or a second-rate female canon. In Mapplethorpe's half-transvestite picture, she invokes her primary influences, from Charles Baudelaire and Frank Sinatra to Bob Dylan and Keith Richards, the tormented genius of the Rolling Stones who was her idol and mine.

Before Patti Smith, women in rock had presented themselves in conventional formulas of folk singer, blues

shouter or motorcycle chick. As this photo shows, Smith's persona was brand-new. She was the first to claim both *vision* and *authority*, in the dangerously Dionysian style of another poet, Jim Morrison, lead singer of the Doors. Furthermore, in the competitive field of album-cover design inaugurated in 1964 with *Meet the Beatles* (the musicians' dramatically shaded faces are recalled here), no female rocker had ever dominated an image in this aggressive, uncompromising way.

The Mapplethorpe photo synthesizes my passions and world-view. Shot in steely high contrast against an icy white wall, it unites austere European art films with the glamorous, ever-maligned high-fashion magazines. Rumpled, tattered, unkempt, hirsute, Smith defies the rules of femininity. Soulful, haggard and emaciated yet raffish, swaggering and seductive, she is mad saint, ephebe, dandy and troubadour, a complex woman alone and outward bound for culture war. ■

## By Camille Paglia



Patti Smith, 1975 © Robert Mapplethorpe Foundation

© 1975 THE ESTATE OF ROBERT MAPPLETHORPE

## DU SENS D'UNE PHOTOGRAPHIE

*HORSES*, PORTRAIT DE PATTI SMITH  
PAR ROBERT MAPPLETHORPE

En 1975, Arista Records a fait paraître *Horses*, un premier album rock de Patti Smith, la poète bohémienne de New York. La saisissante photographie de couverture, prise par un dénommé Robert Mapplethorpe, était irrésistiblement originale. Il s'agissait de l'image la plus électrisante d'une femme de ma génération que j'eus jamais vue. Maintenant, vingt ans plus tard, je pense que, dans l'histoire de l'art, elle se hisse au rang d'une demi-douzaine d'images suprêmes représentant la femme moderne depuis la Révolution française.

À l'époque, j'enseignais au Vermont dans le cadre de mon premier poste et je transformais en un livre ma thèse doctorale complétée à Yale, *Sexual Personae*. J'ai immédiatement accroché la couverture de l'album *Horses* au mur de mon salon, comme s'il s'était agi d'une icône sacrée. Le portrait que Mapplethorpe avait fait de Patti Smith symbolisait pour moi non seulement la nouvelle libération des femmes, mais aussi la fusion du grand art et de la culture populaire que je recherchais dans mes propres travaux.

Depuis sa renaissance, vers la fin des années 1960, le mouvement des femmes s'était montré majoritairement hostile à la musique rock, qu'il disait sexiste. Alors que Patti Smith faisait soudainement ses débuts sur la scène nationale, je fus galvanisée par l'espoir (qui se révélerait futile) de voir le féminisme appuyer lui aussi le hard rock, voix révolutionnaire de la contre-culture. Smith elle-même ne provenait pas du mouvement des femmes, mais de l'avant-garde artistique et de l'underground sexuellement décadent, dans lequel Mapplethorpe, son ami et amant, plongerait encore plus profondément après leur rupture.

Au contraire de plusieurs féministes, Smith la bisexuelle n'a pas fondé sa rébellion sur un rejet massif des hommes. En tant qu'artiste, elle a rendu un hommage mérité à ses progéniteurs masculins les plus importants; des aïeules historiquement négligées ou un canon féminin de deuxième ordre ne l'intéressaient pas. Dans la photo semi-travestie de Mapplethorpe, elle invoque ses influences primordiales, de Charles Baudelaire et Frank Sinatra à Bob Dylan et Keith Richards, le génie tourmenté des Rolling Stones, qui était son idole ainsi que la mienne.

Dans le rock d'avant Patti Smith, les femmes se présentaient en adoptant les formules conventionnelles de la chanteuse folk, de la hurleuse de blues ou de la motarde. Comme le montre cette photo, la persona de Smith était flambant neuve. Elle était la première à s'approprier à la fois la *vision* et l'*autorité*, dans le dangereux style dionysiaque d'un autre poète, Jim Morrison, le chanteur des Doors. De plus, dans le domaine compétitif de la conception des couvertures d'albums, inauguré en 1964 avec *Meet the Beatles* (l'ombre dramatique couvrant une partie du visage des musiciens est ici rappelée), aucune femme du rock n'avait encore dominé une image avec autant d'assurance et de conviction.

La photographie prise par Mapplethorpe fait la synthèse de mes passions et de ma vision du monde. Elle joue d'un contraste fort et métallique sur un fond blanc glacial, unissant les austères films d'art européens avec les glamour et chroniquement méprisés magazines de haute couture. Fripée, déguenillée, débraillée, hirsute, Smith brave les règles de la féminité. Émaciée, hâve et mélancolique, mais pourtant canaille, bravache et séductrice, elle est à la fois un saint fou, un éphèbe, un dandy et un troubadour, une femme complexe, seule et prête à partir pour la guerre culturelle.



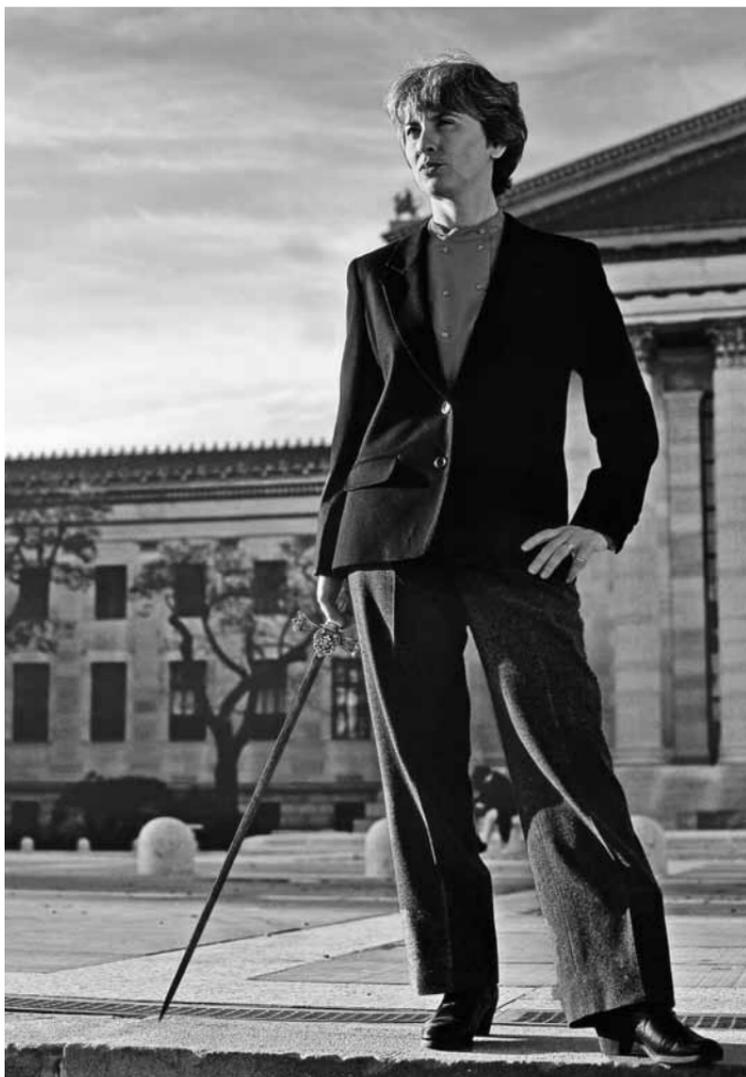
# ILLUSTRATIONS





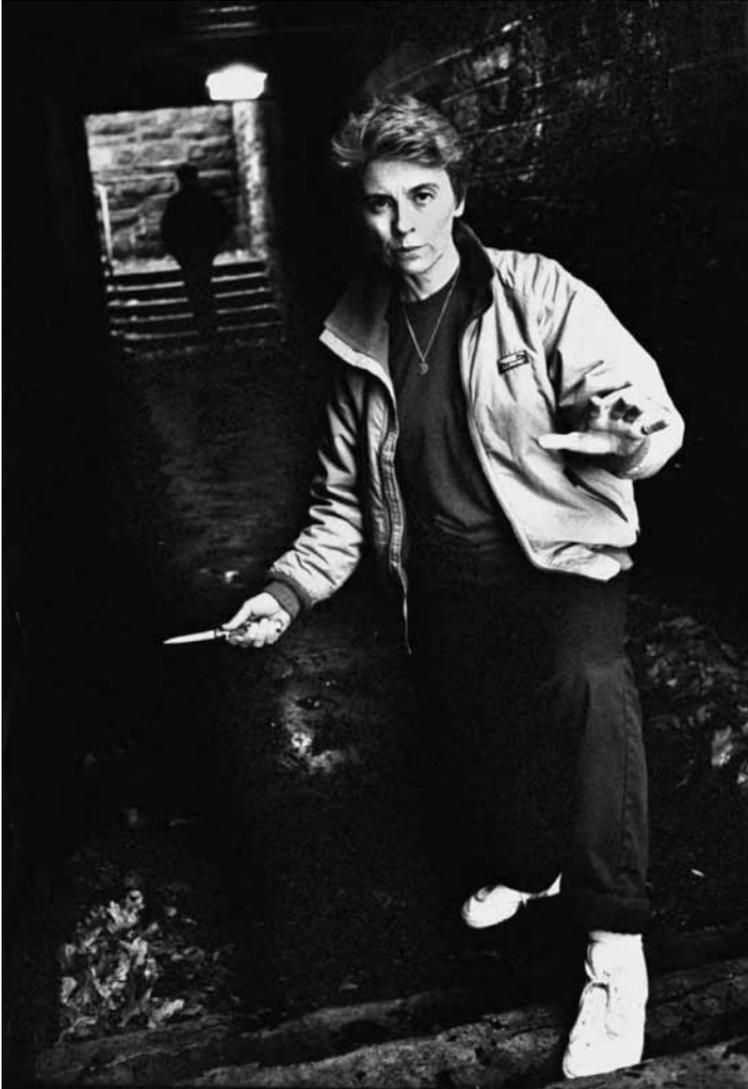
« Woman Warrior: Sexual Philosopher Camille Paglia Jousts with the Politically Correct » (ou « Guerrière: la philosophe du sexe Camille Paglia joute avec la rectitude politique »), un article de Francesca Stanfill, à la une du magazine *New York*, 4 mars 1991. Photographie prise par Harry Benson dans la chambre des armes du Musée des arts de Philadelphie. Inspirée par les couvertures des premiers albums des Rolling Stones et par le portrait réalisé par Robert Mapplethorpe de Patti Smith pour l'album *Horses*. Le chemisier violet faisait allusion à la « décennie mauve » d'Oscar Wilde (*Mauve Decade*).

(Harry Benson/New York Media LLC)



« Woman Warrior », de Francesca Stanfill, magazine *New York*, 4 mars 1991. Photographie de Harry Benson, montrant Paglia en garde sur les marches du film *Rocky* au Musée des arts de Philadelphie avec son épée maçonnique ancienne de l'ordre du Temple, au manche en ivoire et taillée dans l'argent (achetée pendant l'adolescence dans une boutique de campagne au nord de New York). La persona est celle de la défenderesse des arts.

(Avec l'aimable autorisation de **Harry Benson**)



« Controversy: Street Fighting Woman. Academic brawler Camille Paglia takes on the campus establishment » (ou « Controverse: la baroudeuse.

Camille Paglia, l'universitaire poings en l'air, s'en prend à l'establishment académique »), *People*, 20 avril 1992. Répondant à la demande que *People* lui avait faite pour « une image choquante », Paglia a posé dans le style *West Side Story* avec son couteau à cran d'arrêt italien dans un tunnel du Collège Swarthmore.

(Mario Ruiz/Getty Images)



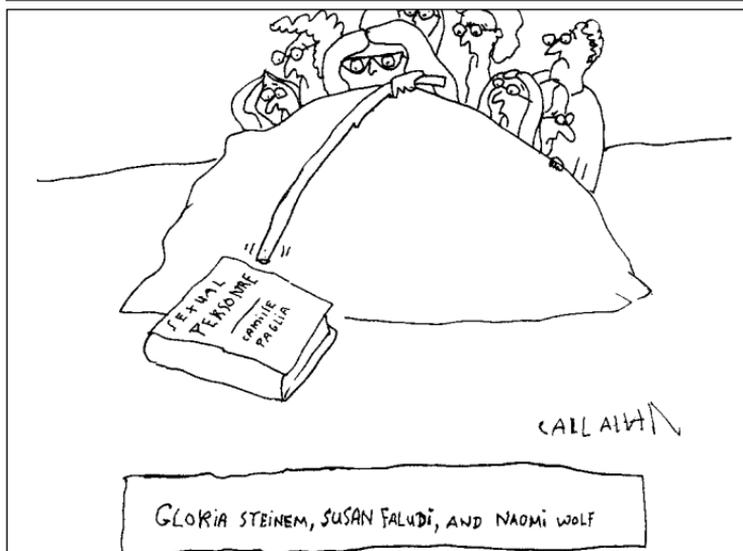
Un assortiment de vêtements divers fut proposé pour une séance photo avec Steve Poole pour le *Daily Mail* à Londres en janvier 1994. Paglia piqua droit sur une veste Moschino en velours peluché violet, constellée de boutons dorés et taillée dans un style pirate du 18<sup>e</sup> siècle. Tout un équipage s'avéra nécessaire pour qu'elle enfle ces cuissardes noires de cavalière – et pour les lui enlever.

(© Steven Poole)



Une autre photographie de la séance avec Steve Poole pour le *Daily Mail* de Londres, en janvier 1994. Futée, l'équipe transforma un châle noir en une roche recouverte d'algues.

(© Steven Poole)



GLORIA STEINEM, SUSAN FALUDI, AND NAOMI WOLF

Dessins de John Callahan, publiés en 1993 dans *Willamette Week*, un journal alternatif de Portland, en Oregon. Cadeau de l'artiste.

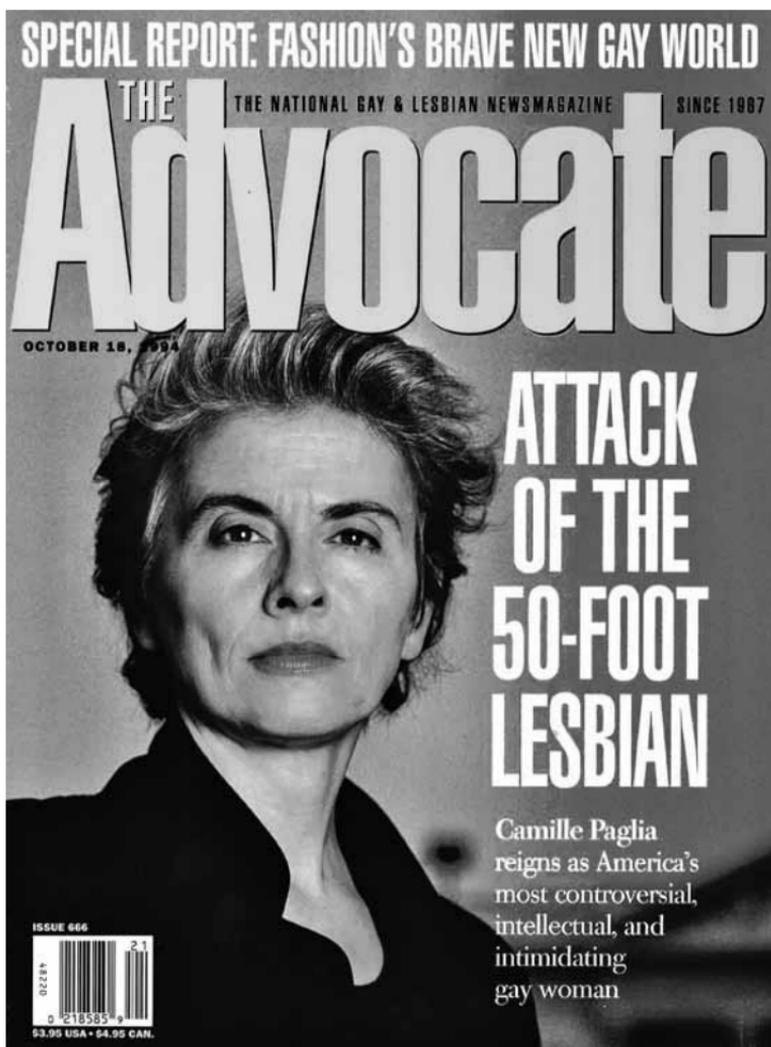
(© John Callahan, 1993, reproduit avec autorisation)

\* Les mentions écrites de la première image se lisent comme suit :  
 « Est-ce que ce sera section Camille Paglia, ou non-Camille Paglia ? » et  
 « Laissez-nous le soin de vous assigner une place » (Note du traducteur).



« America's Most Influential Women: 200 Legends, Leaders, and Trailblazers »  
(ou « Les femmes les plus influentes en Amérique : 200 légendes, leaders et défricheuses »), *Vanity Fair*, novembre 1998. *Vanity Fair* a invité Betty Friedan, Gloria Steinem et Paglia à poser ensemble pour Annie Leibovitz. Friedan et Paglia ont accepté, mais Steinem a refusé, alors le magazine a demandé au grand Robert Risko de faire une caricature de groupe. En-tête : « REVOLUTIONARY » (ou « Révolutionnaire »). Légende : « *Friedan, Steinem, and Paglia are an influential triumvirate – just don't put them in the same room* » (ou « Friedan, Steinem et Paglia sont un influent triumvirat – mais ne les réunissez pas dans la même pièce »).

(Image reproduite avec l'aimable autorisation de **Robert Risko**)



« Attack of the 50-Foot Lesbian: Camille Paglia reigns as America's most controversial, intellectual, and intimidating gay woman »  
(ou « L'attaque de la lesbienne de 50 pieds: Camille Paglia, la femme gaie la plus controversée, intellectuelle et intimidante en Amérique »),  
à la une de *The Advocate*, 18 octobre 1994.

(© 1994 Here Media Inc. Tous droits réservés.)

BRAVE NEW GIRLS: ANN ROSTOW ON GAY STRAIGHT ALLIANCES

# Girlfriends

Lesbian Culture, Politics, and Entertainment September 2000

## PAGLIA 101

Confessions of a  
Campus Radical

## SELLING OUT

The Making of  
a "Gay Market"

## SINÉAD'S CD

Confirms  
Our Faith

## BUY THE BOOK

From the Dykes  
Who Sell Them



[www.girlfriendsmag.com](http://www.girlfriendsmag.com)

"Nobody is going  
to tell me I'm  
homophobic, okay?  
I will kick their ass!"

« Paglia 101 : Confessions of a Campus Radical » (ou « Paglia, premières leçons : confessions d'une universitaire radicale »), à la une de *Girlfriends*, septembre 2000. Accroche : « *Nobody is going to tell me I'm homophobic, okay? I will kick their ass!* » (ou « Personne ne va me dire que je suis homophobe, d'accord ? Je vais leur botter le derrière ! »).

Précédemment publié dans le magazine *Girlfriends*.

(Image reproduite avec l'aimable autorisation de Diane Anderson-Minshall et Heather Findlay.)



## REMERCIEMENTS

Comme toujours, mes plus profonds remerciements vont à LuAnn Walther, qui a été mon éditrice depuis 1990, quand elle a fait l'acquisition des droits, pour Vintage Books, de la version poche de mon premier livre, *Sexual Personae*. C'est elle qui a eu l'audacieuse idée d'extraire, de mes nombreux autres écrits sur la culture et la société, mes articles et conférences les plus représentatifs sur le sexe, le genre et le féminisme. (Un volume à paraître réunira les travaux et publications qui ont suivi mon dernier recueil d'essais en 1994.) Je lui suis profondément reconnaissante pour son indéfectible soutien, sa compréhension et ses conseils jalonnant plusieurs décennies.

Grâce à Catherine Tung, tous les aspects internes de l'intense préparation exigée par ce livre ont été coordonnés sans heurts. Son admirable précision et son aide infatigable, surtout pendant l'épineuse phase des permissions, furent absolument indispensables pour mener ce projet à bonne fin dans les temps impartis. Altie Karper, Cat Courtade et Maria Massey ont supervisé le processus de production avec un superbe souci du détail. J'ai eu le singulier privilège de pouvoir bénéficier du talentueux photographe Michael Lionstar pour mes photos d'auteur. Depuis maintenant plusieurs années, j'ai la chance immense de pouvoir profiter des stratégies expertes et des conversations brillantes de deux attachés de presse chez Knopf Doubleday, Josefine Taylor Kals, de Pantheon, et David Archer, de Vintage.

Je porte une très sincère gratitude aux rédacteurs en chef visionnaires qui ont commandé plusieurs des textes controversés contenus dans ce livre, alors que c'était souvent pour eux risqué de le faire, à commencer par les suivants : Herbert Golder et Nicholas Poburko, à *Arion* ; David Shipley, alors au *New York Times* ; Max Boot, alors au *Wall Street Journal* ; Alexander Kafka, au *Chronicle of Higher Education* ; Ryan Sager, alors à *Time* ; et David Daley, alors à Salon.com.

Depuis maintenant un quart de siècle, mon agente, Lynn Nesbit, s'est avérée une source d'encouragements et de conseils dignes d'un oracle. Dorothy Vincent chez Janklow & Nesbit Associates demeure un parangon de bons offices. Enfin, je dois de fervents remerciements à mes amis, à mes alliés et aux membres de ma famille (en ordre alphabétique) qui ont été si loyaux et encourageants pendant des décennies : Gunter Axt, Glenn Belverio, Robert Caserio, Lisa Chedekel, Kent Christensen, John DeWitt, Matt Drudge, Kristoffer Jacobson, Ann Jamison, Mitchell Kunkes, Kristen Lippincott, Alison Maddex, Lucien Maddex, Lenora Paglia, Christina Hoff Sommers et Francesca Stanfill.

# NOTES DU TRADUCTEUR

*Les notes qui suivent correspondent, par chapitre et par page, au marquage de renvois dans le texte au moyen d'astérisques. Elles incluent des explications ainsi que des références.*

## INTRODUCTION

- p. 21 Le mot « wasp » (WASP) est un acronyme (*White Anglo-Saxon Protestant*) décrivant une certaine élite américaine blanche et conservatrice qui découlerait des peuples fondateurs protestants. Le terme, qui veut aussi dire « guêpe », fut popularisé dans les années 1960 en tant qu'épithète humoristique ou critique soulignant l'irritabilité de l'élite en question.
- p. 26 Comparativement au *stranger rape*, où la victime ne connaît pas son agresseur, ou à l'*acquaintance rape*, où la victime connaît son agresseur, l'expression *date rape* vise à désigner une situation dans laquelle la victime connaît son agresseur et entretient des rapports amoureux ou sexuels avec lui.
- p. 30 Aux États-Unis, les fraternités (et sororités) sont des associations étudiantes non mixtes, voire des groupes sélects qui ont un rôle crucial dans la vie des étudiants, dont plusieurs habitent sur les campus. Leurs membres sont des « frères » et des « sœurs ».
- p. 33 Si le terme *race* est tombé en désuétude dans la francophonie pour parler des distinctions entre les ethnies et populations humaines, ce lexique est bien vivant aux États-Unis.

## LE SEXE ET LA VIOLENCE, OU LA NATURE ET L'ART

- p. 37 Jean-Jacques Rousseau, *Du contrat social*, Paris, Flammarion, 2012 [1762], p. 42.
- p. 45 Aristote, *Poétique*, trad. J. Hardy, Paris, Belles Lettres, 1932, p. 46-48, § 13-14.
- p. 46 *Agon*: mot grec désignant la joute, la compétition, ou par extension la dispute et le conflit.
- p. 51 La référence est au latin *mensis*.

- p. 55 Le *hortus conclusus*, ou *jardin enclos*, est un thème récurrent de la littérature et de la peinture médiévales et renaissantes, qui origine du *Cantique des cantiques* de la Bible.
- p. 55 Résidu : *a gob of refuse*, un amas de résidu ou d'une substance rejetée, de rebut, comme les laissées (*leavings*), les pertes (menstruations) ou, ici, pertes séminales (sperme).
- p. 60 En français dans le texte.
- p. 61 Walter Pater, « Léonard de Vinci » [1869], *Essais sur l'art et la Renaissance*, trad. A. Henry, Paris, Klincksieck, 1985 [1873], p. 90-91.
- p. 63 *Squalidité* (*squalide*) : emprunt français (16<sup>e</sup>-19<sup>e</sup> s.) au latin *squaliditas* (désordre) et *squalere* (être souillé, malpropre, aride) ; courant en angl. (*squalor*).
- p. 64 Sylvia Plath, *La cloche de détresse*, trad. C. Bouet, Paris, Denoël, 2014 [1963], p. 105.

### LA VÉNUS DE WILLENDORF

- p. 83 Phrase célèbre du poète John Donne, tirée de ses *Devotions* : « Any man's death diminishes me, because I am involved in mankind; and therefore never send to know for whom the bell tolls; it tolls for thee. » (Ou : « La mort de tout homme m'amoindrit, car je participe de l'humanité. En conséquence, ne jamais envoyer demander pour qui sonne le glas. C'est pour toi qu'il sonne. »)

### NÉFERTITI

- p. 86 Thalia Feldman, « Gorgo and the Origins of Fear », *Arion. A Journal of Humanities and the Classics*, vol. 4, n° 3 (aut. 1965), p. 488.
- p. 88 Le *ka* égyptien était, pour le dire simplement, l'âme humaine, un double capable de franchir le seuil vers l'autre monde et dont des représentations pouvaient tenir lieu, pour les vivants. Les tombeaux étaient accompagnés de fausses portes, sortes de stèles que le *ka* était réputé pouvoir traverser.
- p. 90 La reine en question était celle de Candaule, puis de Gygès, connue sous divers noms : Nyssia, Tudous, Clytia...

### LE VIOL ET LA GUERRE MODERNE DES SEXES

- p. 99 Carry Nation (1846-1911) était une activiste radicale du mouvement pour la tempérance et la prohibition, célèbre pour avoir saccagé de nombreux bars et saloons à l'aide d'une hachette.

**OBLIGATIONS POURRIES ET PRÉDATEURS FINANCIERS :  
L'UNIVERSITÉ À L'HEURE DU LOUP**

- p. 106 Sandra Gilbert et Susan Gubar ont écrit à quatre mains plusieurs ouvrages.
- p. 106 La référence est à la chercheuse de Harvard Helen Vendler et au livre de Churchill *While England Slept*.

**CRISE AU SEIN DES UNIVERSITÉS AMÉRICAINES : LA CONFÉRENCE AU MIT**

- p. 111 Les deux auteures ont participé (séparément) à un épisode de l'émission *House of Style*, diffusée sur la chaîne MTV le 18 septembre 1991.
- p. 117 Dans les années 1980, Jeffrey Masson a étudié la correspondance de Freud, puis a publié une sévère critique, qui a secoué le milieu psychanalytique.

**LA MATERNELLE UNIVERSITAIRE,  
OU DE LA CORRUPTION DES HUMANITÉS AMÉRICAINES**

- p. 129 La « nouvelle critique », ou *New Criticism*, est un mouvement d'analyse littéraire anglo-américain du 20<sup>e</sup> siècle, caractérisé par des lectures fines (*close readings*) d'œuvres poétiques, principalement.

**CATHARINE MACKINNON ET ANDREA DWORKIN,  
OU CARRY NATION RESSUSCITÉE**

- p. 137 Nathaniel Hawthorne (1804-1864) : écrivain américain associé au romantisme. Le puritanisme de la Nouvelle-Angleterre y fait l'objet d'un sombre portrait.
- p. 139 Mutt et Jeff : personnages d'une célèbre bande dessinée américaine. Steve (Lawrence) et Eydie (Gormé) : un duo de chanteurs populaires. Ron et Nancy : le président Ronald Reagan et sa femme.
- p. 140 Andrea Dworkin et Catharine A. MacKinnon, *Pornography and Civil Rights. A New Day for Women's Equality*, Minneapolis, Organizing Against Pornography, 1988, p. 31.
- p. 140 *Ibid.*, p. 62.
- p. 140 *Ibid.*, p. 81.
- p. 140 *Ibid.*, p. 85.

## DES CANONS DITS LETTRÉS

- p. 153 Le confessionalisme réunit des poètes de la fin des années 1950 et du début des années 1960 qui privilégiaient une approche personnelle, une écriture au « je » (Anne Sexton, Sylvia Plath, Robert Lowell).

## LA DISPARITION DES SPORTS MASCULINS

- p. 154 Dans les universités américaines, des programmes d'élite, appelés *varsity programs*, reçoivent un financement important (et les étudiants, de nombreuses bourses d'études). Ils participent de la réputation des établissements par des compétitions interuniversitaires. En revanche, des clubs sportifs y sont moins financés et peu structurants.

## CAJOLER LES FEMMES NE LES FERA PAS ÉLIRE, IL FAUT LES ENDURCIR

- p. 158 Lors de l'élection présidentielle américaine de 1996, Bill Clinton (réélu pour un second mandat) représentait le Parti démocrate, et son adversaire Bob Dole, le Parti républicain.
- p. 158 Le terme « *soccer moms* » a été popularisé pendant la campagne de 1996 pour désigner un groupe identifié d'électeurs: des mères de famille fort occupées de la classe moyenne vivant en banlieue.

## LES FÉMINISTES UNIVERSITAIRES DOIVENT SE METTRE À INCARNER LEUR NOBLE ET STIMULANT IDÉAL

- p. 166 En 2018, un cas a fait la manchette de nombreux médias (*The New York Times*, *Libération*, *Slate.fr*) : la professeure Avital Ronell, féministe et figure de proue de la déconstruction, a été accusée de harcèlement sexuel et d'agression par un ancien doctorant (des communications incriminantes se sont vues publiées, de même qu'une lettre controversée en appui à Ronell, signée par quantité de hautes pointures des humanités, Judith Butler en tête). Paglia a évoqué cette affaire : « Le scandale Avital Ronell a été une immense bombe qui a mis en lumière l'arrogance et la corruption des hautes sphères de l'Université américaine. Les répercussions dureront des années. [...] Ronell est une médiocrité babillarde et narcissique qui a obtenu son poste éminent à l'Université de New York grâce à son association personnelle précoce avec Jacques Derrida. [...] D'après les reportages diffusés, Ronell s'est de toute évidence bâti une mauvaise réputation depuis des années à la NYU pour avoir exigé une adoration révérencielle de la part des étudiants des cycles supérieurs, qui étaient censés réagir instantanément à des messages personnels pleins d'émotion et lui rendre visite à son domicile à des heures inhabituelles et non professionnelles. » (*Interfaces Brasil/Canada*, vol. 18, n° 3, 2018)
- p. 171 Routledge est un éditeur britannique spécialisé dans la publication d'ouvrages universitaires en humanités et sciences sociales.

## LA LUTTE MODERNE DES SEXES

- p. 179 Les États de l'intérieur, ou *frontier states*, constituent la région la plus rurale, la moins densément peuplée et la plus pauvre du pays. Le droit de vote a été accordé aux femmes par le Wyoming en 1869, l'Utah en 1870, le Colorado en 1893, l'Idaho en 1896, l'Arizona et le Kansas en 1912, puis le Nevada et le Montana en 1914.

## FÉMINISME D'HIER ET D'AUJOURD'HUI : IDÉOLOGIE, ACTION ET RÉFORME

- p. 228 Dans la campagne évoquée, Hillary Clinton affrontait Barack Obama pour représenter le Parti démocrate.
- p. 233 L'expression « Jim Crow » désigne, aux États-Unis, une série de lois qui ont été adoptées pour établir les paramètres de la ségrégation raciale (entre la fin du 19<sup>e</sup> et le milieu du 20<sup>e</sup> siècle). L'appellation courante Jim Crow vient d'un artiste de scène blanc, Thomas Dartmouth Rice, qui popularisa sous ce nom la persona du *minstrel* (ou ménestrel) en *blackface*, au 19<sup>e</sup> siècle, dans une série de spectacles de vaudeville qu'on appela *minstrel shows*.
- p. 237 Le président des États-Unis, Woodrow Wilson, qui avait préconisé une politique d'impartialité, venait d'engager (en avril 1917) le pays dans la Première Guerre mondiale peu avant les événements évoqués ici (en août 1917).
- p. 242 Avant que le mot *Ms.* intègre l'usage, les titres et tournures de politesse pour s'adresser aux femmes contraignaient à identifier celles-ci comme mariées (*Mrs.*) ou non mariées (*Miss*). *Ms.* s'emploie sans égard au statut matrimonial ou conjugal.
- p. 245 Andrea Dworkin et Catharine A. MacKinnon, *Pornography and Civil Rights. A New Day for Women's Equality*, Minneapolis, Organizing Against Pornography, 1988, p. 85.

## LE TALON AIGUILLE

- p. 258 De l'italien *stiletto*, diminutif de *stilo* ou *stile* (poignard), du latin *stilus* (un outil d'écriture). En anglais, les talons aiguilles sont dits « *stilettos* ».

## LE TEMPS EST VENU DE LAISSER LES ADOLESCENTS BOIRE

- p. 306 Kerry Kennedy est la fille de Robert Kennedy (frère de JFK).
- p. 307 Virginia Woolf, *Une chambre à soi*, trad. C. Malraux, Paris, Denoël/Gonthier, 1977 [1929], p. 15.

## LES FEMMES DU SUD : VIEUX MYTHES, NOUVELLES FRONTIÈRES

- p. 334 La Reconstruction désigne la période de l'histoire américaine (1865-1877) qui suit la guerre de Sécession, pendant laquelle des efforts furent consentis afin de réunifier la nation.
- p. 334 La Renaissance de Harlem désigne une période de l'histoire américaine (env. 1910-1930) au cours de laquelle un quartier de la ville de New York, Harlem, devint un pôle d'attraction pour de nombreux Afro-Américains. Le quartier se métamorphosa en une importante pépinière d'artistes.
- p. 338 Cette révolution (1642-1651), aussi appelée révolution puritaine, consiste en une série de conflits qui établirent le nouveau régime du Commonwealth (la seconde aura lieu en 1688-1689).

## PORTRAIT D'UNE FEMME À LA PRÉSIDENTE

- p. 352 Le 27 novembre 1978, le conseiller municipal démissionnaire Daniel White assassine le maire de San Francisco George Moscone et le conseiller Harvey Milk. Feinstein était alors présidente du conseil (puis mairesse).

## SUR L'AVORTEMENT

- p. 362 GOP : *Grand Old Party*, le « bon vieux parti », est une expression qui réfère au Parti républicain, fondé en 1854 (par des activistes anti-esclavagistes).

## IL EST TEMPS DE DRESSER UNE CARTE NOUVELLE DU MONDE DES SEXES

- p. 370 L'article s'intitule « Ninnies, Pedants, Tyrants, and Other Academics » et proposait une version abrégée de l'article « Junk Bonds and Corporate Raiders », publié dans la revue *Arion*, puis dans le recueil *Sex, Art, and American Culture* (et dont un court extrait figure dans le présent livre).
- p. 374 Voir l'introduction de Harold Bloom dans l'ouvrage qu'il a dirigé sur William Shakespeare (Chelsea House, 2004).
- p. 376 Dans l'introduction de *Glittering Images*.
- p. 377 En 2018, le Sénat américain, qui se prononça finalement pour la nomination du juge Kavanaugh à la Cour suprême, a entendu le témoignage de Christine Blasey Ford, qui accusait Kavanaugh de l'avoir agressée une trentaine d'années plus tôt. Une autre femme, Judy Munro-Leighton, a accusé Kavanaugh de viol, mais a plus tard admis avoir inventé l'affaire.
- p. 378 La Marche des femmes en question s'est tenue le 21 janvier 2017, soit le lendemain de l'investiture du président Donald Trump, et a rassemblé plusieurs centaines de milliers de femmes à Washington (district de Columbia) et en d'autres villes.

# INDEX

*(Adapté par le traducteur pour la version française.)*

- #MeToo 377-379  
*acarajé* 337  
accouchement 53, 63-64, 191,  
212, 293, 333, 363  
ADN 15  
Aguilera, Christina 221  
Akhénaton 84, 86, 89  
Allen, Tim 172  
Andress, Ursula 23  
androgynie 18, 22, 72, 89, 91, 94,  
195, 219, 252, 292, 315  
anorexie 115, 141  
Anthony, Susan B. 180, 208,  
234-235  
Antin, Eleanor 278  
Aphrodite 82, 215-216, 220  
Apollon 44, 46, 56, 59  
archétype 55-56, 63, 65, 68, 75,  
219, 323, 347  
Aristophane 64  
Aristote 45-46, 399  
Asher, Jane 23  
Athéna 81, 90  
Augustin, saint 64  
Aunt Jemima 317, 330-331,  
334-337  
Austen, Jane 149, 153  
autoethnographie 270  
Avedon, Richard 31  
avortement 5, 28, 60, 126, 144,  
158, 168, 202, 208, 244, 302,  
353, 360-369  
Bach, Jean-Sébastien 25  
Bachelet, Pierre 279  
Bailey, David 31, 186  
Bankhead, Tallulah 322-324  
Bara, Theda 280  
Barrymore, Drew 24  
Baudelaire, Charles 77, 92, 286,  
382  
Beardsley, Aubrey 280  
Beatles, The 20-22, 185, 382  
Beauvoir, Simone de 1, 18, 20,  
105, 112, 150, 185, 240, 267  
Bechdel, Alison 170  
Beckett, Samuel 373  
Bellini, Giovanni 91  
Benatar, Pat 254, 281  
Beuys, Joseph 278  
Beyoncé 253, 354  
bisexualité 202, 264, 311, 382  
Black, Cilla 23  
Blahnik, Manolo 259  
Blake, William 40, 75, 151, 284  
Bloom, Harold 41, 262, 372,  
374-375, 404

- Bogarde, Dirk 280  
 Botticelli, Sandro 217  
 Boucher, François 218  
 bouddhisme 43, 48, 56  
 Bourdieu, Pierre 277  
 Bourke-White, Margaret 17, 288  
 Bow, Clara 100  
 Bowie, David 31-32, 276, 278  
 Boxer, Barbara 161  
 Boyd, Pattie 23  
 Bradstreet, Anne 233  
 Brahms, Johannes 25  
 Brecht, Bertolt 331  
 Brontë, Charlotte 149  
 Brontë, Emily 149  
 Brooks, Mel 139  
 Brown, Helen Gurley 24  
 Brown, Norman O. 127  
 Brown, Rita Mae 289, 310  
 Bruce, Lenny 33  
 Buck, Pearl S. 17  
 Buñuel, Luis 279  
 Burchill, Julie 312  
 Butler, Judith 165, 266, 270, 276, 402  
 Caligula 78  
 Campbell, Joseph 105  
 candomblé 337  
 capitalisme 121, 130, 144, 167, 186, 207, 234, 266-267, 284, 298, 344  
 Capp, Al 327-329  
 Carlisle, Belinda 254  
 Carter, Dixie 320  
 caryatides 88, 215-216  
 castration 58-59, 73, 75, 97, 259  
 Cavani, Liliana 94, 280  
 Chanel, Coco 180  
 chasteté 216, 249  
 Chéphron 86  
 Cher 101  
 chirurgie plastique 29, 115, 211, 222-227, 330  
 Chisholm, Shirley 228  
 Choo, Jimmy 259  
 Chopin, Frédéric 25  
 christianisme 37, 40, 48-49, 66-67, 74, 198, 292, 306, 314, 363, 368  
 Christie, Julie 22  
 Cixous, Hélène 105, 112, 169  
 Clark, Kenneth 82, 217  
 classicisme 49, 215  
 Cléopâtre 46  
 Clinton, Bill 29, 158-159, 167, 207, 231, 248, 402  
 Clinton, Hillary 143, 168, 228-232, 275, 351, 361-362, 366, 403  
 codes de bonne conduite  
     langagière (*speech codes*) 32, 132, 168, 311  
 Cohen, Andy 347  
 Colbert, Claudette 219  
 Coleridge, Samuel Taylor 44, 110

- Collins, Gail 367
- connivence masculine 55, 70
- consentement 96, 248, 357
- conservatisme 13, 32, 131, 134, 137, 150, 158, 160, 167, 172, 180, 183, 231-234, 244, 249, 303, 342, 362-363, 374, 399
- Corrège, Le 217
- Coughlin, Deborah 30, 309-315
- Coulter, Ann 231
- Crane, Hart 127
- Croft, Lara 225
- Crowley, Monica 231
- culpabilisation de la victime (*victim blaming*) 98
- culture du viol (*rape culture*) 341, 357
- Cybèle 81
- date rape* 8, 26-27, 30, 95-102, 108, 120-121, 136, 165-166, 203, 207, 245, 247, 307, 399
- Davis, Bette 324
- Davis, Jefferson 329
- Day, Doris 15, 21, 303
- de Man, Paul 166, 372
- Debussy, Claude 25
- décadence 40, 45, 92, 94, 123, 186, 260, 280, 286, 382
- déconstruction 164, 166, 372, 402
- déeses 23, 48-49, 79, 88, 90, 105, 151, 165, 196, 215-217, 336, 347
- Delius, Frederick 25
- DeMille, Cecil B. 219
- Deneuve, Catherine 279
- dénigrement des hommes (*male-bashing*) 17, 141, 180, 242, 297, 352, 359
- Derrida, Jacques 370-373, 402
- deux poids, deux mesures (*double standard*) 99, 124, 190
- Dickinson, Emily 114, 149, 152, 282
- Didrikson, Babe 17, 238
- Dietrich, Marlene 180, 209
- différences sexuelles 97, 146, 165, 184, 194, 207, 243, 289-290, 297, 301, 343
- Dionysos 45-46, 56, 66, 83, 142, 308, 357
- Disney, Walt 209
- divorce 58, 168, 183, 201, 225, 379
- Dixon, Willie 254
- Dole, Bob 158, 402
- Dole, Elizabeth 228, 352
- Doors, the 332, 382
- Dowd, Maureen 26, 296
- drag queens 94, 186, 257-259, 276
- drogues 39, 128, 168, 183, 305-307, 341, 353
- droit de vote 16-17, 163, 179-180, 185, 205, 234, 236-237, 240, 322, 354, 364, 377, 403

- Dworkin, Andrea 28, 135-142,  
181-182, 206, 245-246,  
355-356, 401, 403
- Dylan, Bob 382
- Earhart, Amelia 16-20, 113, 186,  
189, 238, 241, 288
- éjaculation 68-69
- Eliot, George 149
- Eliot, T. S. 25
- Emerson, Ralph Waldo 127
- érection 69-70
- Eschyle 45, 377
- essentialisme 165
- esthétique 43-44, 61, 63-65, 72,  
77, 86, 114, 117, 148, 270,  
281, 334
- éthique 7, 13, 28, 32, 38, 42, 60,  
99, 120-121, 202, 223, 292,  
301, 314, 340, 350, 365, 375
- études de genre (*gender  
studies*) 3, 5, 28-29, 103, 162,  
169-172, 196, 205-208, 243,  
249, 263, 265-267, 272, 284,  
291, 312, 364
- études de la sexualité (*sex  
studies*) 3, 5, 103-105, 134
- études féministes (*women's  
studies*) 3, 103-106, 112,  
120, 124, 130-132, 134, 151,  
158-165, 170-171, 174, 195,  
205, 243, 245, 249, 263-264,  
290-291, 310, 330, 373
- eugénisme 236, 364
- Euripide 45-46
- extrême droite 131, 137, 143
- Facebook 313
- Faithfull, Marianne 23
- Faludi, Susan 162, 169, 207, 246,  
311
- famille nucléaire 202, 240, 379
- Fassbinder, Rainer Werner 348
- Faulkner, William 326
- Feinstein, Dianne 161, 351-352,  
404
- féminité (*womanliness*) 215
- féminisme amazone 4, 23, 31,  
174, 204, 368
- féminisme baroudeur (*street-  
smart feminism*) 4, 31, 389
- féminisme dissident 14, 172, 249,  
291, 297, 309, 325
- féminisme de l'équité (*equity  
feminism*) 180, 208, 378
- féminisme libertaire 19, 32, 201,  
206, 311, 315, 368
- féminisme orthodoxe 18, 131,  
140, 159, 359
- féminisme pro-sexe 24, 26, 163,  
182, 206, 246, 249, 312,  
355-356, 367
- féminité 14, 179, 186, 215, 327,  
346, 383
- féminitude (*femaleness*) 47-48,  
51, 56, 81, 88-89
- femme fatale 57-61, 219, 280
- Ferber, Edna 325
- Ferenczi, Sándor 42, 61, 63
- Fernández de Kirchner,  
Cristina 351

- Ferraro, Geraldine 161, 352
- fertilité 30, 56, 76, 148, 168,  
212-213, 282, 293, 301
- fétichisme 70, 140, 187, 257,  
261-284
- Fiedler, Leslie 127
- Fifth Dimension 119
- Fiorina, Carly 352
- Fitzgerald, F. Scott 322
- Flax, Jane 285
- fœtus 53, 68, 198, 202, 361, 369
- Fontenrose, Joseph 90
- football 29, 100, 102, 115, 154,  
157, 173-177, 287, 341
- Foucault, Michel 104, 118, 130,  
165, 200, 265-267, 270,  
272-273, 282, 286, 337, 370,  
373-374
- Franco, James 261
- Frazer, James George 116
- French, Marilyn 162
- Freud, Sigmund 3, 39, 41, 59, 62,  
64, 70-71, 94, 104-105, 113,  
116, 125, 197, 282, 401
- Friedan, Betty 19-20, 24,  
185-187, 240-241, 289, 291,  
310, 354-355, 393
- Fulani, Lenora 228
- Fuss, Diana 108-110
- Gable, Clark 332
- Gaga, Lady 254
- Gallop, Jane 166
- Gardner, Ava 321-322
- gauchisme, progressisme (*leftism, progressivism, liberalism*) 7,  
13, 21, 28, 32-33, 37, 39, 44,  
57, 77, 92, 121, 128, 130, 134,  
143, 146, 160, 162, 164, 167,  
173, 178, 186-188, 200, 207,  
231, 233-234, 240, 242, 246,  
268, 270, 277, 284, 292, 298,  
302-303, 314, 322, 342,  
353-354, 363, 365-366, 368,  
369, 373, 374
- Gaultier, Jean Paul 220
- Geary, Tony 346
- Gilbert, Sandra 106, 112, 401
- Gilligan, Carol 165
- Gimbutas, Marija 105
- Ginsberg, Allen 127
- Goffman, Erving 272
- Grable, Betty 220
- Graham, Ellen 325-326
- Graham, Ruth 369
- Graves, Robert 151
- Gray, John 172
- Green, John D. 22-23
- Greer, Germaine 24-25, 114,  
147-153, 168, 188-189, 241,  
313
- grossesse 52-53, 55, 62-63, 74,  
81, 88, 168, 191, 212, 289,  
293, 301-303, 333, 360, 367,  
379
- Gubar, Susan 106, 112, 401
- Haley, Bill 20

- harcèlement sexuel 29, 115,  
 123-126, 136, 159, 164, 166,  
 168, 174, 189-190, 207, 248,  
 319, 363, 377
- Harlow, Jean 219-220
- Harrington, Anna Short 335
- Harrison, Jane 44, 106, 112
- Harry, Deborah 254
- Hartman, Geoffrey 77-78, 372
- Harvey, Laurence 257
- Hauser, Arnold 277, 376
- Hawthorne, Nathaniel 125, 137,  
 401
- Hayes, Susan Seaforth (et Bill  
 Hayes) 346
- Hécate 40
- Hedren, Tippi 257
- Hefner, Hugh 242
- Heilbrun, Carolyn 106, 112
- Hellman, Lillian 17, 226, 288, 324
- Hemingway, Ernest 163
- Hepburn, Katharine 16-17, 114,  
 189, 238, 288, 325
- Héraclite 43
- hermaphrodisme 15
- Herrmann, Bernard 25
- Hill, Anita 28, 123-126, 136, 167,  
 207, 230-231, 248, 363
- hindouisme 196, 198
- Hitchcock, Alfred 198, 257
- Hobbes, Thomas 38
- Hoff Sommers, Christina 171,  
 246, 398
- Hollander, Xaviera 281
- Hollywood 16, 25, 49, 186-187,  
 219-220, 224-225, 238, 253,  
 257, 321, 323, 339, 346, 357
- Homère 48, 151, 175, 321
- homosexualité 21, 31, 60, 71-72,  
 94, 103, 110-111, 131, 140,  
 168-170, 186-187, 201, 203,  
 215, 241, 259, 262, 264, 281,  
 304, 307, 311, 314, 323,  
 347-348, 357, 365, 394
- Hoover, J. Edgar 139
- Hopkins, Miriam 324
- hormones 53, 68, 76, 98, 165,  
 168, 194, 197, 207, 211, 225,  
 246, 289-290, 310
- Horney, Karen 73
- humanisme 4-6, 31, 44-45, 55,  
 77, 130-131, 165, 356, 368,  
 376
- humanités 4, 26, 28, 45, 127, 129,  
 133-134, 164, 166, 169, 171,  
 229, 243, 371, 373, 375, 402
- Huxley, Aldous 377
- Huysmans, Joris-Karl 77
- Hynde, Chrissie 358
- identité sexuelle et de genre 14,  
 33, 98, 193, 196-197, 199,  
 292, 314-315
- individualisme 4, 32, 39, 52, 58,  
 130, 157, 162
- industrie du sexe 314
- Ingraham, Laura 231
- Ingres, Jean Auguste  
 Dominique 218

- interdisciplinarité 5-6, 133, 373  
 intersectionnalité 29  
 Irigaray, Luce 105, 169  
 Isherwood, Christopher 280  
 Islam 81  
 Jack l'Éventreur 74  
 James, E. L. 261  
 Jéhovah 200, 217  
 Jésus 67, 200, 217, 347  
 Johnston, Jill 163  
 Jolson, Al 331  
 Jones, Grace 281  
 Jones, Paula 168, 248  
 Jordan, Reenie 321  
 jouissance 67, 364  
 Joyce, James 64  
 judaïsme 21, 25, 49, 104, 327, 347  
 Jung, Carl 116  
 Kali 48, 196  
 Kavanaugh, Brett 377, 404  
 Kennedy, John F. 20, 403  
 Kidman, Nicole 220  
 Kimball, Roger 128  
 King, Billie Jean 242  
 Knight, G. Wilson 64  
 Koop, C. Everett 303  
 Krafft-Ebing, Richard von 343  
 Kucinich, Dennis 351  
 Lacan, Jacques 104-105, 109-113,  
 118, 164, 166, 245, 370, 373  
 Lady Macbeth 46  
 Lauper, Cyndi 93  
 Lawrence, D. H. 163  
 Leigh, Vivien 332  
 Lenya, Lotte 331  
 Lewinsky, Monica 29, 248  
 libetarisme 19, 32, 130, 167, 201,  
 206, 307, 311, 315, 368  
 liberté d'expression 13, 32-34,  
 108, 121, 133, 141, 167, 185,  
 206, 210, 354-356  
 libido 41, 58, 76, 251  
 libre arbitre 14, 41, 47, 52, 222,  
 368  
 libre pensée 1, 13, 32, 108, 121,  
 290  
 Limbaugh, Rush 363  
 Lindbergh, Anne Morrow 17  
 Lindemann, Danielle J. 261-263,  
 273-278, 283  
 littérature 38, 44-47, 57, 100, 111,  
 127, 129-130, 133-134, 136,  
 140, 147-153, 164, 171, 182,  
 188, 243, 252, 277, 315, 328,  
 371, 376, 400-401  
 Locke, John 37-38  
 Lopez, Jennifer 220  
 Louboutin, Christian 260  
 Lucci, Susan 347  
 Luce, Clare Boothe 17, 238, 288  
 Lucrèce 120  
 MacKinnon, Catharine 28,  
 135-142, 164-165, 170,  
 181-182, 206, 245-246, 356,  
 401, 403  
 Madden, John 176

- Madonna 25-26, 92-95, 135,  
169-170, 182, 187, 216, 220,  
245-246, 254, 280
- Malanga, Gerard 281
- Malkin, Michelle 231
- Man Ray 213
- Manet, Édouard 218
- Manning, Kenneth 107
- Mansfield, Jayne 220
- Mapplethorpe, Robert 30-31, 94,  
168, 281, 381-383, 387
- marchandisation 151, 186, 210,  
344
- Marie-Antoinette 340
- marxisme 62, 136, 144, 164, 200,  
207, 266, 277, 331, 342, 376
- masculinité 48-49, 56, 72, 94,  
102, 232, 295, 297
- Masson, Jeffrey 117, 401
- Matisse, Henri 219
- McCarthy, Mary 17, 127, 312
- McDaniel, Hattie 332-333
- McElwee, Ross 326
- Médée 46
- Méduse 59-62
- ménopause 63, 148, 168, 304, 340
- menstruation 51-55, 63-64, 98,  
197-198, 368, 400
- Merkel, Angela 352
- métaphysique 56, 68, 359, 376
- Mew, Charlotte 152
- Michel-Ange 83, 115, 283
- Miles, Sarah 23
- Millay, Edna St. Vincent 17
- Miller, Arthur 377
- Miller, Henry 163
- Miller, J. Hillis 372
- Millett, Kate 24, 104, 116, 137,  
163, 187-188, 289
- Mills, Donna 345
- Mills, Hayley 23
- Milton, John 151
- Mimieux, Yvette 100-101
- Miss Amérique 323
- Mitchell, Margaret 324, 332, 337
- Monroe, Marilyn 100, 220
- Moore, Henry 219
- Moorehead, Agnes 139
- Moran, Caitlin 296
- Morrison, Jim 332, 382
- Mötley Crüe 281
- Mott, Lucretia 234
- multiculturalisme 128, 146, 374
- narcissisme 8, 55, 59, 217, 223,  
313, 402
- Nation, Carry 99, 135, 306, 400
- National Organization for  
Women 19, 22, 167, 187,  
207, 229, 240-241, 289, 291,  
310, 354
- Navratilova, Martina 242
- Néfertiti 25, 84-91, 214
- Néron 78
- Newmahr, Staci 261-263,  
268-274, 280
- Newton, Helmut 31, 94, 259, 280

- Nietzsche, Friedrich 38-39, 59, 267, 286
- Nixon, Richard 231
- Nofret 214
- Obama, Barack 229, 403
- Edipe 40, 46, 65
- Olmsted, Frederick Law 336
- Olson, Barbara 231
- Ono, Yoko 278
- orgasme 42, 70, 73
- ovule 77
- Palin, Sarah 352
- Paltrow, Gwyneth 220
- Pankhurst, Emmeline 237
- Parker, Dorothy 17, 180, 238, 288, 312
- Pater, Walter 25, 61
- patriarcat 50, 55, 138-140, 169, 189, 207, 290
- péché 15, 37, 53, 64, 367
- peinture 79, 85, 217-219, 224, 227, 371, 400
- Pelosi, Nancy 351
- performance (art) 278, 338, 340, 350
- Perón, Evita 351
- persona 15, 23-24, 31, 41-42, 57, 60, 67, 84, 93, 106, 161, 179, 189, 236, 317, 330, 352, 382, 388, 403
- Phèdre 46
- Picasso, Pablo 213, 219
- Piero della Francesca 217
- Pisan, Christine de 233
- Plath, Sylvia 64, 151, 402
- Poe, Edgar Allan 90
- poésie 25, 41, 66, 141, 148-153, 176, 215, 233, 280-282, 285, 307, 381-382, 400-401
- politiques du sexe (*sexual politics*) 100
- politiques identitaires (*identity politics*) 230, 373
- Pompadour, madame de (Jeanne Antoinette Poisson) 218, 340
- Pope, Alexander 28, 64
- pornographie 38, 70, 77-78, 92, 124, 135, 137, 139-141, 145, 164, 169, 181-182, 206, 208, 215, 235, 245-247, 249, 297, 302, 308, 319, 343, 353, 356
- postféminisme 248
- postmodernisme 5, 150, 172, 194, 270-271, 278, 285, 312, 315, 353, 371, 375
- poststructuralisme 28, 150, 164-165, 176, 196, 203, 207, 243, 273, 276, 279, 282, 284-286, 290, 312, 333, 371-375
- Powell, Colin 160
- Presley, Elvis 185
- Prince 281
- privatisation des universités 28
- procréation 34, 49, 52, 54-56, 58, 60, 62, 67, 189, 191, 196-198, 212, 252, 365, 368

- prostitution 74, 145, 215, 235,  
 249, 276, 278-279, 314  
 protections spéciales 33, 180,  
 189, 208, 250, 311, 378  
 protestantisme 45, 104, 137-138,  
 146, 249, 371, 399  
 puberté 63, 197, 289, 304  
 Puccini, Giacomo 25  
 puritanisme 24, 94, 105, 120, 125,  
 137, 139, 142, 163, 169,  
 180-181, 203, 208, 225, 242,  
 246, 251, 292, 297, 305, 317,  
 338, 356-357, 401, 404  
 Quant, Mary 23, 186  
 Rabelais, François 64  
 Racine, Jean 46  
 Rahotep 214  
 Rainey, Ma 334  
 Rais, Gilles de 78  
 Rampling, Charlotte 23, 280  
 Reagan, Ronald 167, 231, 401  
 Réage, Pauline 279  
 rectitude politique (politiquement  
 correct) 13, 34, 77, 100, 129,  
 131-134, 160, 167, 171, 173,  
 263, 319, 353-354, 374, 387  
 Redgrave, Vanessa 23  
 refoulement 44, 50, 55, 57, 59,  
 62-63, 66, 75, 130, 139, 152,  
 252  
 Reynolds, Debbie 15, 21  
 Richards, Keith 31, 382  
 Richter, Gisela 106, 112  
 Rigg, Diana 23, 186  
 Rimski-Korsakov, Nikolai 25  
 Rivers, Joan 25  
 rock'n'roll 16, 20, 31, 71, 102,  
 113, 128, 206, 246, 254, 280,  
 310, 381-382  
 rococo 218, 340  
 Roiphe, Katie 247  
 Rolling Stones 113, 185, 206, 254,  
 281, 310, 382, 387  
 Ronell, Avital 402  
 Rooney, Mickey 321  
 Roosevelt, Eleanor 180  
 Rosin, Hanna 296, 298  
 Rossetti, Christina 152  
 Rousseau, Jean-Jacques 37-38,  
 44, 58-59, 76, 97, 104,  
 285-286, 399  
 Rózsa, Miklós 25  
 Rubens, Peter Paul 217-218,  
 220-221  
 Ryan, Irene 329  
 Sacher-Masoch, Leopold  
 von 278, 281  
 Sade, Donatien Alphonse  
 François, marquis de 38, 46,  
 58-60, 77, 267, 278, 280, 282,  
 286  
 sadisme 38, 139, 259, 264, 272  
 sadomasochisme 28, 39, 94, 135,  
 175, 246, 261-284  
 Sanger, Margaret 235, 364  
 Sappho 152, 233  
 Sassoon, Vidal 186  
 Satie, Erik 25

- Savio, Mario 32  
 Sayre, Zelda 322  
 Scavullo, Francesco 24  
 Schlafly, Phyllis 244  
 Schroeder, Patricia 161, 228  
 Scott, Melody Thomas 346  
 Scott, Sir Walter 338  
 sculpture 16, 214-215, 219, 222, 224, 227, 260  
 Sébastien, saint 282  
 sexisme 63, 94, 103-104, 111, 116, 145, 149, 157, 159, 163, 188, 203, 206, 223, 229, 240-241, 246, 290-291, 342, 349-350, 377, 382  
 sexologie 3, 103  
 sextage 308  
 Shakespeare, William 46, 147-148, 152, 252, 276, 292, 338, 375, 404  
 Shalit, Wendy 249  
 Shearer, Norma 219  
 sida 168, 264, 302, 362  
 Sinatra, Frank 321, 382  
 Sirk, Douglas 348  
 Smith, Anna Nicole 220  
 Smith, Bessie 334  
 Smith, Patti 30-31, 381-383, 387  
 socioconstructivisme 97, 103, 139, 165, 194, 207, 243, 273, 370  
 sodomie 60  
 Sontag, Susan 127  
 Sophocle 46  
 sorcières 54, 139, 209, 229, 265, 330, 377  
 Spears, Britney 221  
 Spencer, Diana (princesse de Galles) 183-184  
 spermatozoïdes 76-77, 400  
 Spice Girls 182  
 sports 1, 29, 71, 102, 115, 154-157, 173-177, 220, 242-243, 268-269, 402  
 Springfield, Dusty 23  
 Stanfill, Francesca 31, 387-388  
 Steinem, Gloria 18, 29, 167, 207, 229, 241-242, 246-247, 311, 355-356, 359, 363, 366-367, 393  
 Steiner, Max 25  
 stéréotype 30, 54, 145, 159, 170, 223, 229, 231, 298, 317, 330, 377  
 Stone, Sharon 280, 357  
 Storr, Anthony 54  
 Stowe, Harriet Beecher 331, 336  
 Streisand, Barbra 21  
*strip-tease* 74, 278  
 suffragettes 234-238, 241  
 Swinburne, Algernon Charles 280  
 tabou 33, 40, 49, 54, 75, 135, 262  
 Tannen, Deborah 172  
 Taylor, Elizabeth 220, 257, 325  
 tempérance 180-181, 208, 234-235, 306, 400  
 Terechkova, Valentina 19

- Thatcher, Margaret 160, 351
- théâtre 15, 32, 41, 45, 198, 272, 278, 280, 282, 338, 373
- Thomas, Clarence 123-126, 167, 207, 230, 248, 363
- Thompson, Dorothy 17, 238, 288
- Tiegs, Cheryl 220
- tiers monde 143, 146, 200, 205, 249
- Tirésias 25
- Titien 217-218
- Titre IX (*Title IX*) 154-157, 242
- Tom of Finland 281
- Toutankhamon 86
- transgenreisme 25, 94, 287, 292, 314-315
- travestisme 14, 30, 93, 276, 280, 292, 382
- Trump, Donald 361, 366-367, 404
- Turner, Lana 116, 224
- Twitter 313-314
- utérus 46, 54, 56, 68, 73-75, 83, 365
- Velvet Underground 281
- Viagra 251, 255
- victimation (*victimage*) 119, 191
- victimisation 104, 122, 174
- vieillesse 30, 59, 168, 201-202, 216, 223, 247, 309, 317, 327, 329-330, 337, 340, 379
- viol 38, 53, 74-77, 96-102, 108, 119-120, 131, 138, 140-141, 144, 174, 182, 198, 245, 247, 311, 341, 357-358, 404
- virginité 74, 76, 303
- Visconti, Luchino 94, 280
- volonté de puissance 38, 42, 46, 48, 75
- Vreeland, Diana 226
- Wagner, Richard 25, 334
- Walker, Rebecca 246
- Warhol, Andy 186, 281
- Wayne, John 71
- Weill, Kurt 331
- Weiss, Margot 261-270, 272, 274, 280
- Welch, Raquel 23
- West, Mae 219
- Whistler, James Abbott McNeill 218
- Whitman, Christine Todd 160-161
- Whitman, Walt 127, 153
- Wilde, Oscar 25, 92, 148, 209, 280, 286, 312, 387
- Williams, Tennessee 325
- Wilson, Woodrow 237, 403
- Wolf, Naomi 111-116, 169, 246, 311, 365
- Wollstonecraft, Mary 113, 179, 233
- Woodhull, Victoria 228, 235
- Woolf, Virginia 149, 307, 403
- Wordsworth, William 44, 54, 285
- Woronov, Mary 281
- York, Susannah 23
- Zeus 81, 90

## INFORMATIONS ÉDITORIALES

- «Le sexe et la violence, ou la nature et l'art», ou «Sex and Violence, or Nature and Art», fut d'abord publié au sein du premier chapitre de *Sexual Personae* (Yale University Press, 1990). © Yale University, 1990.
- «La Vénus de Willendorf», ou «The Venus of Willendorf», et «Néfertiti», ou «Nefertiti», furent d'abord publiés au sein du second chapitre de *Sexual Personae* (Yale University Press, 1990). © Yale University, 1990.
- «Madonna: artifice et animalité», ou «Madonna: Animality and Artifice», parut d'abord dans *The New York Times* sous le titre «Madonna – Finally a Real Feminist», le 14 décembre 1990.
- «Le viol et la guerre moderne des sexes», ou «Rape and Modern Sex War», parut d'abord dans *New York Newsday* sous le titre «Rape: A Bigger Danger than Feminists Know», le 27 janvier 1991.
- «Obligations pourries et prédateurs financiers: l'université à l'heure du loup», ou «Junk Bonds and Corporate Raiders: Academe in the Hour of the Wolf», parut d'abord dans *Arion* (printemps 1991).
- «Crise au sein des universités américaines: la conférence au MIT», ou «The MIT Lecture: Crisis in the American Universities», fut d'abord une conférence prononcée le 19 septembre 1991 à l'Institut de technologie du Massachusetts (MIT), Cambridge, Massachusetts.
- «La curieuse affaire de Clarence Thomas et Anita Hill», ou «The Strange Case of Clarence Thomas and Anita Hill», parut d'abord dans *The Philadelphia Inquirer* sous le titre «Hill Is Neither Victim Nor a Feminist Hero», le 21 octobre 1991.

- «La maternelle universitaire, ou de la corruption des humanités américaines», ou «The Nursery School Campus: The Corrupting of the Humanities in the U.S.», parut d'abord dans *The Times Literary Supplement*, le 22 mai 1992.
- «Catharine MacKinnon et Andrea Dworkin, ou Carry Nation ressuscitée», ou «The Return of Carry Nation: Catharine MacKinnon and Andrea Dworkin», parut d'abord dans *Playboy* (octobre 1992).
- «Une conférence de femmes blanches et progressistes», ou «A White Liberal Women's Conference», parut d'abord dans *The New York Times*, le 1<sup>er</sup> septembre 1995.
- «Des canons dits lettrés», ou «Loose Canons», parut d'abord dans *The Observer Review* (Londres), le 8 octobre 1995.
- «La disparition des sports masculins», ou «Men's Sports Vanishing», parut d'abord dans *USA Today*, le 9 avril 1996.
- «Cajoler les femmes ne les fera pas élire, il faut les endurcir», ou «Coddling Won't Elect Women, Toughening Will», parut d'abord dans *USA Today*, le 12 novembre 1996.
- «Les féministes universitaires doivent se mettre à incarner leur noble et stimulant idéal», ou «Academic Feminists Must Begin to Fulfill Their Noble, Animating Ideal», parut d'abord dans *The Chronicle of Higher Education*, le 25 juillet 1997.
- «Foot-féminisme», ou «Gridiron Feminism», parut d'abord dans *The Wall Street Journal*, le 12 septembre 1997.
- «La lutte moderne des sexes», ou «The Modern Battle of the Sexes», fut d'abord une conférence prononcée le 1<sup>er</sup> décembre 1997 dans le cadre d'une série intitulée «Sounding the Century» au Queen Elizabeth Hall, Londres, qui fut ensuite diffusée par la BBC Radio 3 le 7 mars 1998.
- «Les études de genre d'aujourd'hui aux États-Unis», ou «American Gender Studies Today», parut d'abord sous le titre «Symposium: American Gender Studies Today» dans *Women. A Cultural Review* (R.-U.), vol. 10, n° 2, 1999 ([www.tandfonline.com](http://www.tandfonline.com)).

- «Un miroir cruel: les types corporels et l'image du corps dans l'art», ou «The Cruel Mirror: Body Type and Body Image as Reflected in Art» parut d'abord dans *Art Documentation*, vol. 23, n° 2, automne 2004. © Art Libraries Society of North America.
- «Les pièges de la chirurgie plastique», ou «The Pitfalls of Plastic Surgery», parut d'abord dans *Harper's Bazaar* (mai 2005).
- «Féminisme d'hier et d'aujourd'hui: idéologie, action et réforme», ou «Feminism Past and Present: Ideology, Action, and Reform», fut d'abord un discours inaugural prononcé le 10 avril 2008 lors du colloque *The Legacy and Future of Feminism*, à l'Université Harvard, ensuite publié dans *Arion* (printemps/été 2008).
- «Non, sans sexe s'il vous plaît, nous sommes de la classe moyenne», ou «No Sex Please, We're Middle Class», parut d'abord dans *The New York Times*, le 27 juin 2010.
- «Le talon aiguille», ou «The Stiletto Heel», parut d'abord le 25 octobre 2013 dans le cadre du projet en ligne «Design and Violence» du Musée de l'art moderne (designandviolence.moma.org), puis fut publié dans *Design and Violence* (Museum of Modern Art, New York), en 2015.
- «Des chercheuses livrées pieds et poings liés», ou «Scholars in Bondage», parut d'abord dans *The Chronicle of Higher Education* (rubrique «The Chronicle Review»), le 24 mai 2013.
- «Des rôles sexuels: innés ou acquis?», ou «Gender Roles: Nature or Nurture», fut d'abord la déclaration d'ouverture d'un débat, le 8 octobre 2013, au l'Institut de théorie politique, à la School of Public Affairs, American University. Remerciements particuliers à Alan Levine et Thomas Merrill.
- «Les hommes sont-ils obsolètes?», ou «Are Men Obsolete?», fut d'abord prononcé comme déclaration d'ouverture du débat «The Munk Debate: Gender in the 21st Century» le 15 novembre 2013, puis publié dans *Are Men Obsolete? Rosin and Dowd vs. Moran and Paglia. The Munk Debate*

*on Gender*, dirigé par Rudyard Griffiths. Copyright © Aurea Foundation, 2014. Reproduit avec la permission de House of Anansi Press Inc., Toronto ([www.houseofanansi.com](http://www.houseofanansi.com)).

- « Réinscrire le sexe dans l'éducation sexuelle », ou « Put the Sex Back in Sex Ed », parut d'abord dans *Time*, le 24 mars 2014.
- « Le temps est venu de laisser les adolescents boire », ou « It's Time to Let Teenagers Drink Again », parut d'abord dans *Time*, le 19 mai 2014.
- « Sectarisme et vues étriquées : l'intolérance afflige un trop grand nombre de féministes », ou « Cliquish, Tunnel-Vision Intolerance Afflicts Too Many Feminists », parut d'abord dans *Feminist Times*, le 14 juillet 2014 ([www.feministtimes.com](http://www.feministtimes.com)).
- « Les femmes du Sud : vieux mythes, nouvelles frontières », ou « Southern Women: Old Myths and New Frontiers », fut d'abord une conférence, prononcée le 16 septembre 2014 à l'occasion de la collation des grades au Sally McDonnell Barksdale Honors College, Université du Mississippi.
- « L'université moderne ne comprend rien au mal », ou « The Modern Campus Cannot Comprehend Evil », fut d'abord publié dans *Time* (Time.com), le 29 septembre 2014.
- « Pourquoi j'adore *The Real Housewives* », ou « Why I Love *The Real Housewives* », parut d'abord dans *The Daily Dish* ([www.bravotv.com/the-daily-dish/news](http://www.bravotv.com/the-daily-dish/news)), le 7 mars 2014. Remerciements particuliers à Bravo Media LLC.
- « Portrait d'une femme à la présidence », ou « What a Woman President Should Be Like », parut d'abord dans *Time* (Time.com), le 13 juillet 2015.
- « Trouble dans le féminisme », ou « Feminist Trouble », parut d'abord dans *Spiked Review* (R.-U.), en décembre 2015.
- « Sur l'avortement », ou « On Abortion », parut d'abord dans *Salon* ([www.Salon.com](http://www.Salon.com)), le 7 avril 2016. Une version en ligne demeure dans les archives de *Salon*. Reproduit avec autorisation.

« Il est temps de dresser une carte nouvelle du monde des sexes », ou « It's Time for a New Map of the Gender World », parut d'abord dans *Quillette* (quillette.com), le 10 novembre 2018. Traduit et reproduit avec l'aimable autorisation de Claire Lehmann.

« Du sens d'une photographie », ou « What's in a Picture », parut d'abord dans *Civilization. The Magazine of the Library of Congress* (décembre 1996/janvier 1997).

# CRÉDITS POUR LES ILLUSTRATIONS

- 80 Bridgeman-Giraudon/Art Resource, N. Y.
- 85 Foto Marburg/Art Resource, N. Y.
- 87 Foto Marburg/Art Resource, N. Y.
- 380 Patti Smith, 1975 © Robert Mapplethorpe Foundation
- 387 **Harry Benson**/New York Media LLC
- 388 Avec l'aimable autorisation de **Harry Benson**
- 389 **Mario Ruiz**/Getty Images
- 390 © **Steven Poole**
- 391 © **Steven Poole**
- 392 © **John Callahan**, 1993 (Images reproduites avec autorisation. Cadeau de l'artiste.)
- 393 **Robert Risko** (Image reproduite avec son aimable autorisation.)
- 394 © Here Media Inc., 1994. Tous droits réservés.
- 395 **Diane Anderson-Minshall** et **Heather Findlay** (Image précédemment publiée dans le magazine *Girlfriends*; reproduite avec leur aimable autorisation.)

## BIBLIOGRAPHIE DE L'AUTEURE

*Sexual Personae. Art and Decadence from Nefertiti to Emily Dickinson*, New Haven, Yale University Press, 1990, 718 p.

*Sex, Art, and American Culture. Essays*, New York, Vintage, 1992, 337 p.

*Vamps & Tramps. New Essays*, New York, Vintage, 1994, 532 p.

*Sex and Violence, or Nature and Art*, New York, Penguin, 1995, 56 p.

*The Birds*, Londres, BFI Film Classics, 1998, 104 p.

*Break, Blow, Burn*, New York, Vintage, 2005, 304 p.

*Glittering Images. A Journey Through Art from Egypt to Star Wars*, New York, Vintage, 2012, 224 p.

*Free Women, Free Men. Sex, Gender, Feminism*, New York, Pantheon, 2017, 352 p.

*Provocations. Collected Essays*, New York, Pantheon, 2018, 736 p.

### OUVRAGES TRADUITS EN FRANÇAIS

*Vamps & Tramps. Une théorie païenne de la sexualité*, trad. A. Botz et C. Fort-Cantoni, Paris, Denoël, coll. « Médiations », 2009, 605 p.

*Introduction à Personae sexuelles*, trad. G. Laverdière, Québec, Presses de l'Université Laval, 2017 / Paris, Hermann, 2018, 160 p.

Également disponible aux Presses de l'Université Laval



« la Calamity Jane du féminisme [...] Ses concepts et ses thèses même les plus discutables aiguissent l'esprit critique. [...] L'opuscule paru aux PUL nous offre un aperçu de son brio et de sa démesure. »

Thérèse Lamartine, *Nuit Blanche*

« les positions iconoclastes de Camille Paglia [...] détonnent par leur radicalité et l'absence totale de souci du qu'en-dira-t-on [...] un petit ouvrage très commode pour s'introduire à pas comptés dans la pensée de cette féministe anticonformiste, et intellectuellement transgenre »

Jean-Pol Hecq, *Espace de libertés*

« une pensée incommodante mais stimulante »

Cécile Voisset, *Trahir*

« du lourd, du très lourd »

Jean-Max Méjean, *L'OBS*

Présentation et traduction de **GABRIEL LAVERDIÈRE**

« *Les principes directeurs du présent livre sont la libre pensée et la libre expression, ouvertes, mobiles et affranchies des idéologies conservatrices ou progressistes.* »

La guerre des sexes n'est pas morte: sous la pression de mouvements dénonciateurs ou en raison de clivages politiques grandissants, hommes et femmes semblent poussés à l'affrontement. Aussi nombreuses que soient les voix s'élevant pour arbitrer la rixe, celle de Camille Paglia connaît peu d'égales. Ce recueil convie à un riche programme: l'histoire du féminisme, les rapports entre l'inné et l'acquis, l'avortement, la chirurgie plastique, les femmes en politique, le sadomasochisme ou encore l'esthétique (qu'il s'agisse de la représentation évolutive des corps féminins dans l'histoire de l'art ou de l'étude de figures inspirantes, du buste de Néfertiti à la belle du Sud, en passant par Madonna et Germaine Greer). Pareille diversité atteste un apport précieux et original aux débats féministes et culturels contemporains.

« **Paglia est une intellectuelle intrépide, et plus nécessaire que jamais** » — *The New York Times*

« **Polémiques, provocateurs, enrageants, drôles et courageux [ces textes de Paglia] semblent prémonitoires** » — *Vice*

**CAMILLE PAGLIA** est professeure à l'Université des arts de Philadelphie. Elle a signé plusieurs livres encensés sur les arts visuels, la littérature et la culture. Sa prose percutante, son infatigable détermination et son goût pour la provocation lui assurent une réputation à part. Intellectuelle libertaire anticonformiste, Camille Paglia fait cavalier seul.

Aussi en version numérique

